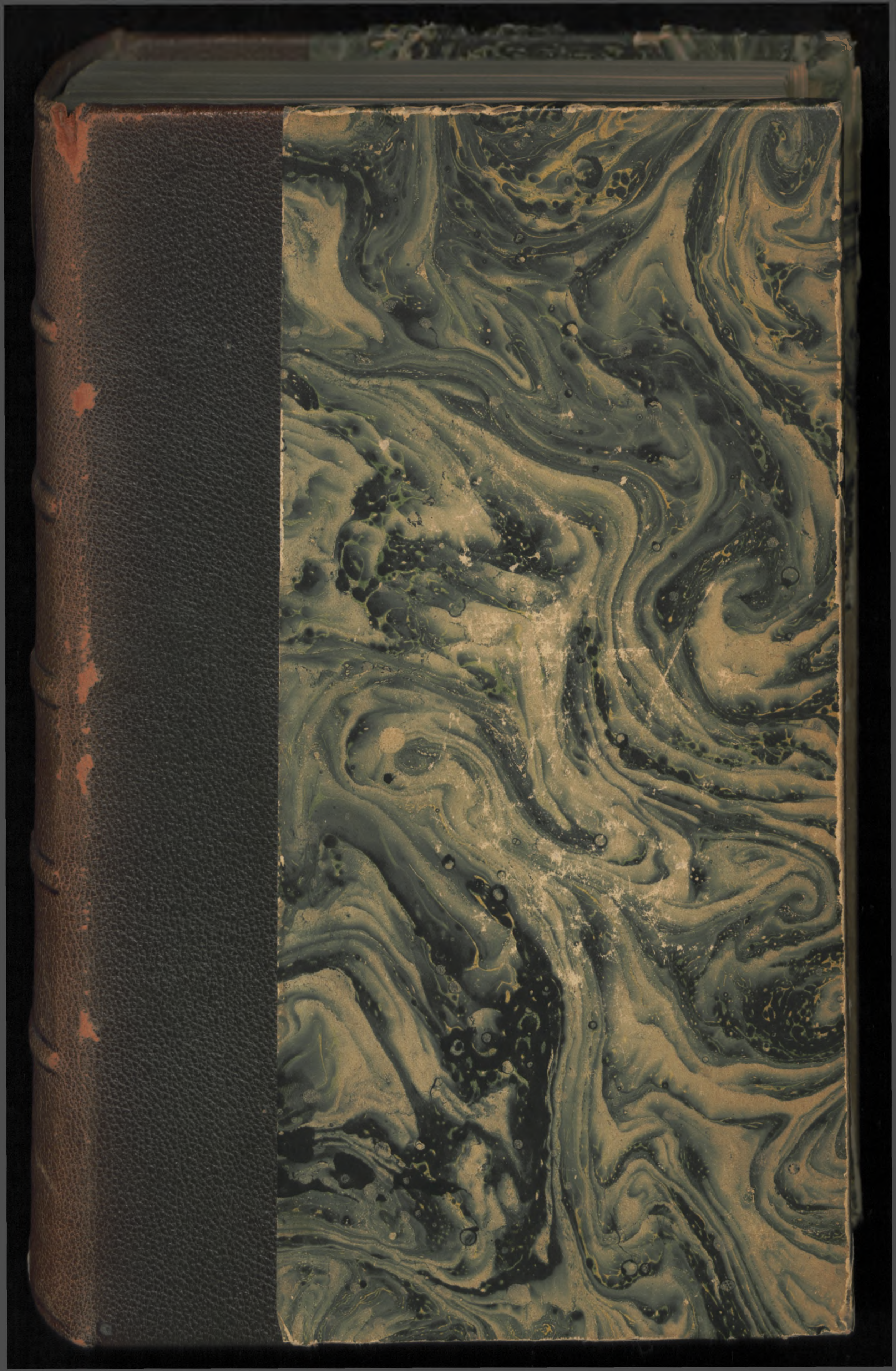
H. IBSEN

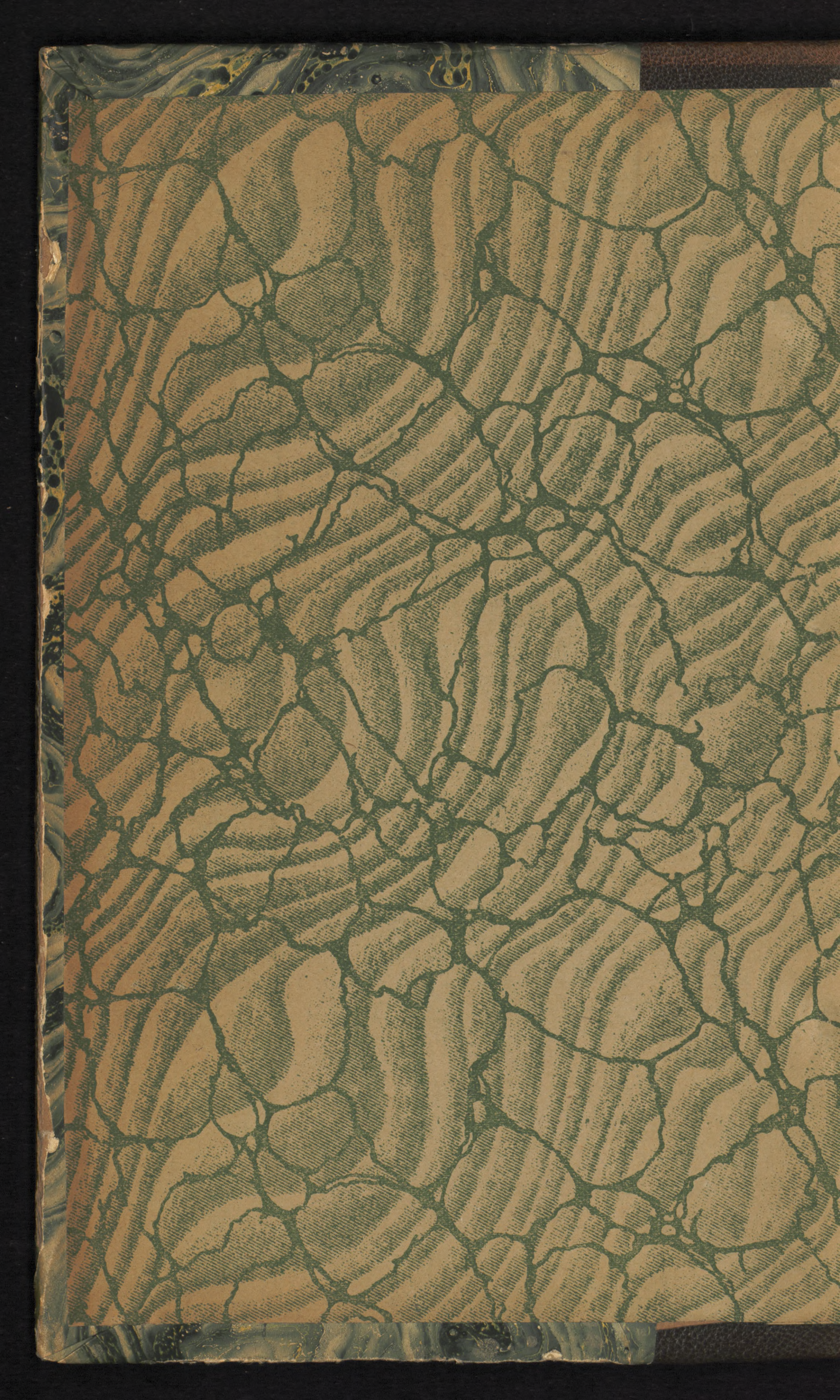
ŒUVRES
COMPLÈTES

TOME
2











HENRIK IBSEN

ŒUVRES COMPLÈTES

TRADUITES PAR

P. G. LA CHESNAIS

TOME DEUXIÈME

ŒUVRES DE KRISTIANIA

(Avril 1850 - Octobre 1851)

Poèmes - Proses - Norma

Le Tertre du Guerrier

PARIS

LIBRAIRIE PLON

HENRIK IBSEN

OEUVRES COMPLÈTES

AUTRES OUVRAGES DU TRADUCTEUR :

La Représentation proportionnelle et les partis politiques (RIEDER).

Le Groupe socialiste du Reichstag et la déclaration de guerre (ARMAND COLIN).

Les Peuples de Transcaucasie pendant la guerre et devant la paix (ÉDITIONS BOSSARD).

La Révolution rouge en Finlande (ÉDITIONS BOSSARD).

Johan Bojer, sa vie et son œuvre (CALMANN LÉVY).

TRADUCTIONS :

WILLIAM MORRIS : **Nouvelles de nulle part** (RIEDER).

GORKY : **Les Déchus.** Traduit du russe en collaboration avec S. KIKINA (MERCURE DE FRANCE).

— : **L'Angoisse.** Traduit du russe en collaboration avec S. KIKINA (MERCURE DE FRANCE).

— : **Varenka Olessova.** Traduit du russe en collaboration avec S. KIKINA (MERCURE DE FRANCE).

J.-F. WILLUMSEN : **La Jeunesse de Greco**, tome II (G. CRÈS).

Mémorial pour le centenaire de la naissance de N. H. Abel (en dépôt chez GAUTHIER-VILLARS).

JOHAN BOJER : **Sous le Ciel vide** (CALMANN LÉVY).
— : **Les Nuits claires** (—).
— : **La Grande Faim** (—).
— : **Le Dernier Viking** (—).
— : **Dyrendal** (—).
— : **Les Émigrants** (—).
— : **Le Prisonnier qui chantait** (—).
— : **Le Nouveau Temple** (—).

PETER EGGE : **Hansine Solstad** (STOCK).

FR. VINSNES : **Le Carrefour** (STOCK).

Ce volume a été déposé à la Bibliothèque Nationale en 1930.

HENRIK IBSEN

ŒUVRES COMPLÈTES

TRADUITES PAR P.-G. LA CHESNAIS

TOME DEUXIÈME

ŒUVRES DE KRISTIANIA

(Avril 1850-octobre 1851)

Poèmes

Proses

Norma

Le tertre du guerrier



PARIS

LIBRAIRIE PLON

LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT

IMPRIMEURS-ÉDITEURS — 8, RUE GARANCIÈRE, 6ᵉ

ŒUVRES DE KRISTIANIA

(Avril 1850 - Octobre 1851)

NOTICE BIOGRAPHIQUE

PREMIER SÉJOUR A KRISTIANIA

(Avril 1850 - Octobre 1851)

CHAPITRE PREMIER

L'ARRIVÉE A KRISTIANIA. L'ÉCOLE HELTBERG

Kristiania est admirablement située à l'extrémité nord de son long fjord encombré d'îles. J.-J. Ampère, arrivé de l'est l'a vue d'abord, au coucher du soleil, du haut de l'Ekeberg qui domine Oslo, la ville ancienne. « Ce point de vue, dit-il, est un des plus beaux de l'univers [1] ». Ibsen venait par la mer, et il aperçut d'abord un cercle de hautes collines qui entourent la ville et le fjord de tous les côtés, paysage avenant et vert, où l'on voit de loin les masses sombres des arbres à aiguilles, et, plus proches, jusqu'au rivage et dans les îles basses, les bosquets plus clairs des arbres à feuilles. Au milieu de ce tableau, droit devant le navire, s'avançait le rocher que surmonte la forteresse d'Akershus. La ville, à peine visible, semblait se cacher derrière ce rempart.

La capitale de la Norvège était alors, en effet, une très modeste cité, sans monuments et sans caractère, peuplée de 35 000 habitants seulement, environ [2]. Sauf quelques maisons

[1] *Esquisses du Nord*, p. 81.

[2] Elle comptait 25 677 habitants en 1845, et 31 715 en 1855. Mais cela ne comprend pas tous les faubourgs. Une extension du territoire de la commune, le 1er janvier 1859, a augmenté la population de 10 000 habitants environ.

en pierres blanches ou en briques très rouges, construites sur des voies nouvelles, trop larges, percées à la suite d'un incendie, toute la ville était en bois. Un touriste de 1845 décrit ainsi l'aspect des rues [1] :

Le petit commerce et la bourgeoisie modeste occupent les loges de bois qui grimpent familièrement les unes sur les autres, dans des ruelles tortueuses et enchevêtrées avec des complications de labyrinthe dont aucune Ariane ne vous offre le fil. Parfois une rue nouvelle, large, et toute bordée d'honnêtes maisons de pierres polies, débouche sur un inextricable fouillis d'architectures fantastiques de tous les styles, de toutes les époques et de toutes les couleurs : façades blanches, pignons rouges, portes jaunes et couvertures bleues !

Les habitations étroites et basses étaient surtout misérables dans les faubourgs en bordure du port, dénommés Alger, Tunis et Maroc. Les incendies étaient fréquents, et il n'y avait pas d'eau dans les maisons. Mais les fontaines étaient nombreuses, aux coins de rue ; c'étaient de grandes auges en bois, carrées, peintes en rouge brun, avec un large rebord à hauteur d'appui. Là jouaient les enfants, les gens faisaient la causette ; on voyait dans les rues des paysans en costumes, et, employés à des travaux publics, des condamnés traînant le boulet et la chaîne.

Le quartier habité par les familles aisées, et où se trouvaient le théâtre, les ministères et l'Université, ne comprenait, au nord d'Akershus, qu'une dizaine de rues bien alignées, qui se coupaient à angle droit. Ce n'est pas là qu'Ibsen, avec les maigres économies qu'il avait pu faire à Grimstad, pouvait s'installer.

Il débarqua le 28 avril 1850 [2], et alla aussitôt rejoindre son

[1] Louis Enault, *la Norvège*. Paris, 1857.

[2] *Morgenbladet*, 1850, nº 120. Il s'était embarqué, à Brevig, sur le vapeur *Prins Carl*, avec son ancien camarade d'école, à Skien, Boye Ording, alors étudiant de première année.

camarade de Grimstad, Ole Schulerud. Celui-ci habitait avec son jeune frère, Johan Schulerud, au troisième étage, assez bas de plafond, d'une maison située dans le faubourg ouvrier de Pipervik, au coin du chemin du Philosophe et de la ruelle de l'angle *(Vinkelgaden)*. C'était un immeuble assez important, avec une grande porte cochère, et la propriétaire y nourrissait de nombreuses vaches et faisait un grand commerce de lait. Cette femme, la mère Sæther, était fort connue pour son talent de rebouteuse, et l'on disait même qu'elle avait été appelée « au château », c'est-à-dire chez le roi. Cinq ans avant qu'Ibsen devînt son locataire, elle était allée voir, à son lit de mort, Henrik Wergeland, qui parfois était venu boire du lait chez elle. Elle témoignait, ainsi que son mari, une grande bienveillance à ses locataires, et ne leur tenait pas rigueur pour un retard dans le payement du loyer.

Theodor Abildgaard, étudiant en droit, qui était d'Arendal, la petite ville la plus voisine de Grimstad, habitait la même maison, et fut bientôt l'un des amis les plus intimes d'Ibsen. Cet Abildgaard ne devait pas tarder à devenir l'un des chefs du mouvement ouvrier, alors en période de développement rapide ; mais il ne jouait encore, à ce moment, aucun rôle ; Marcus Thrane était le chef incontesté des associations ouvrières. Pendant quelque temps, les « thranites » se réunirent dans quelques chambres, louées chez la mère Sæther [1].

Ibsen s'installa dans le logement d'Ole Schulerud, qui avait de quoi vivre, ou à peu près, pour lui-même et son jeune frère. Le père Schulerud habitait près de là, au Ruselœkbakken, autre faubourg ouvrier, et il était souffrant, c'est pourquoi il avait envoyé son second fils Johan, âgé d'une quinzaine d'années,

[1] Fr. Ording : « Oplysninger til H. Ibsens biografi, » dans *For Kirke og Kultur*, 1910.

chez l'aîné. Le peu d'argent qu'Ibsen pouvait avoir devait être exclusivement consacré à payer l'école spéciale de préparation à l'*examen artium*, et était sans doute à peine suffisant pour une scolarité de trois mois. Le temps pressait, l'examen devait avoir lieu au commencement d'août. Ibsen s'absorba tout de suite dans son travail, et ne put songer à s'en distraire pour ajouter aux ressources de la communauté. Il vécut donc entièrement à la charge de son ami pendant quatre mois au moins, jusqu'après l'examen. Il espéra peut-être, au début, subvenir aux frais de la vie commune. *Catilina* venait de paraître, le 10 avril, peu de jours avant son arrivée à Kristiania. Schulerud croyait au succès. Moins porté aux illusions, Ibsen a dû penser, pourtant, qu'il tirerait de son œuvre quelque profit. Au lieu de cela, il fallut débourser pour les frais d'impression, que nulle vente ne venait couvrir. Peut-être eut-on recours à la bourse d'Abildgaard, du moins il existe, dans la famille de celui-ci, une tradition d'après laquelle il a contribué, avec Schulerud, aux dépenses de la publication. Quoi qu'il en soit, Ibsen était réduit à vivre provisoirement aux dépens de son camarade, et assez mal.

On conçoit que, soucieux, mal nourri, et obligé de se livrer à une ingestion hâtive de toutes les matières de l'examen, il fut assez morose. Le petit Johan Schulerud se souvenait de l'air rébarbatif qu'il prenait toujours à Grimstad, et ne trouva en lui aucun changement. Ibsen ne faisait pas attention à ce gamin. Johan avait un chien, avec lequel il jouait. Un jour, le chien entra dans la vacherie, et culbuta un seau de lait, qui dans sa chute en renversa d'autres, et la mère Sæther se plaignit. Ole Schulerud, qui était comme le chef de la communauté, reconnut qu'il y avait un dommage à réparer, et on alla délibérer dans la chambre. Johan raconta l'histoire en détail, et Ole

la trouva très drôle. Ibsen était de fort méchante humeur. « Il n'y a pas de quoi rire, disait-il. Nous avons un logis bon marché ; si nous payons en retard, on n'y regarde pas trop, et un chien nous mettrait à la porte ! » On décida que Johan s'en retournerait chez son père, et peu à peu Ibsen se rasséréna, et se mit à rire à son tour. « C'est la seule fois que je l'ai vu rire, » affirme Johan Schulerud [1]. On voit que le jeune Schulerud parle d'Ibsen sans amitié. Ce garçon aurait eu besoin d'affection, car son père malade était fort maussade, et attristait le milieu familial. Ibsen, avec lui, resta froid et lui parut hostile. Cette attitude était naturelle à Ibsen avec des jeunes gens de l'âge de Johan, trop grand pour être traité en enfant et pas assez homme pour qu'il pût vraiment causer avec lui. Par contre, la jeune sœur des frères Schulerud, qui avait alors onze ans, trouvait Ibsen doux et gentil, et il lui donnait du chocolat [2]. Toujours il a été aimable avec les enfants. Avec ses camarades de son âge, à cette époque, il était habituellement gai, et semblait considérer la vie sous son aspect comique.

La sienne, pourtant, s'annonçait assez austère, pour quelque temps. Il s'y était préparé. S'il s'était fait un instant des illusions sur l'avenir prochain, il ne s'en faisait plus guère, et ce n'était pas pour chercher une vie plus large qu'il avait quitté la sécurité de Grimstad. On a vu qu'il en avait apporté avec lui un cahier de poèmes pour l'impression. Mais quel espoir de se faire imprimer? On ne pouvait tenter une seconde fois l'impression à frais d'auteur. Ibsen n'ajouta pas un poème à son recueil, et se bourra consciencieusement de latin. Il mit toute son ardeur à conquérir le titre d'étudiant. Il s'interrompit, toutefois, dans son travail à la Pentecôte, et reprit, parmi ses manuscrits,

[1] *Erindringer* de J. Schulerud, dans *Verdens Gang*, 1910, nº 167.

[2] Communication verbale de M. Sigurd Höst, apparenté aux Schulerud.

celui d'une pièce en un acte, achevée, *les Normands*, qu'il recopia en la corrigeant. Puis il alla aussitôt la porter au théâtre de Kristiania. C'était le seul ouvrage qui pouvait lui procurer un bénéfice prochain, — en septembre au plus tôt. Il fallait bien songer à gagner quelque argent.

Hors cela, sa vie a été, dès son arrivée, jusqu'en août, celle d'un écolier zélé, dans la singulière école que lui avait recommandée son ami Schulerud, qui lui-même en avait suivi les cours [1].

Entrons donc dans la « fabrique d'étudiants » (nous disons : four à bachot) avec Ibsen. Ces institutions, en France, reçoivent surtout des fils de famille riches, qui ont fait leurs études régulières, mais les ont mal faites, parce qu'ils ont été soit incapables, soit paresseux. L'école Heltberg était composée tout autrement. Elle était le rendez-vous de tous ceux qui n'avaient pas fait d'études régulières, et qui voulaient, par une préparation hâtive, et souvent tardive, forcer les portes de l'Université.

> Des gars barbus, souvent passé la trentaine,
> avides de chaque parole, peinaient à côté
> de gamins de dix-sept ans, le corps rejeté en arrière,
> follement insoucieux comme moineaux au printemps.
> — De vigoureux marins, que l'esprit d'aventure
> avait d'abord chassés de l'école vers la vie,
> puis saisis de ce désir qui exige l'éclat
> du soleil de la pensée sur tout ce qui vit.
> — Des commerçants faillis, qui derrière le comptoir
> faisaient leur cour aux livres; les créanciers irrités
> avaient saisi leur stock. Ils s'instruisaient sur emprunt [2].

[1] D'après J. B. H. (alvorsen), « Henrik Ibsen og Ole Schulerud » dans *Ringeren*, 1898, nº 52-53.
[2] Björnstjerne Björnson : *Samlede Værker*, VI, p. 170 sqq.

Étudier sur emprunt : c'est aussi l'expression d'un autre poète, camarade de Björnson et d'Ibsen :

Pour la science, ainsi qu'Odin,
ils mettaient en gage un œil [1].

Une description très vivante de l'école Heltberg a été donnée par le poète-paysan Arne Garborg [2]. Mais, outre qu'il n'en parle que par ouï-dire, il la peint, non pas telle qu'Ibsen l'a connue, mais telle qu'elle était devenue plus de vingt ans après. lorsque les paysans, de plus en plus conscients de leur importance dans le pays, y affluaient, et y étaient devenus prédominants. Björnson, dans ses *Souvenirs de* 1850, mentionne seulement les paysans dans le dernier vers de sa longue énumération. « Conquérir le latin » n'était pas encore parmi eux une mode, c'était une volonté bien individuelle qui en amenait un très petit nombre [3] à l'école Heltberg.

La discipline ne pouvait y être celle d'une école ordinaire. Les élèves étaient

courbés sur leurs pupitres ou appuyés contre le mur ;
à chaque fenêtre il y en avait deux, l'un essayait
son couteau aiguisé sur le pupitre taché d'encre.
Deux salles attenantes étaient combles [4].

Et de toute la classe, le personnage le plus singulier, dit Björnson, était le maître, Heltberg, que l'on appelait « l'homme ». Toujours en mouvement, il savait interroger beaucoup d'élèves en peu de temps, les corriger, montrer la portée d'une faute par des comparaisons comiques ; proposer d'heureux moyens

[1] A. O. Vinje : *Skrifter i Utval*, III, p. 78.
[2] *Bondestudentar* (Étudiants paysans).
[3] En 1850 deux seulement furent reçus à l'*Examen artium*.
[4] Bj. Björnson, *loc. cit.*

mnémotechniques, illustrer un texte latin du minimum de faits suffisant pour lui donner vie. Il entraînait sa classe, et, par l'action, la variété du débit, surtout par les continuels rapprochements avec la vie courante, il avait l'art de fixer dans la mémoire de tous ce qu'il enseignait si vite. Il ne demandait que deux ans pour préparer au baccalauréat. Et le malheureux, qui se dépensait ainsi, était malade.

Debout en bottes de fourrures et veste de peau de chien
(le colosse pliait sous l'asthme et sous la goutte),
Sa toque fourrée n'arrivait pas à cacher son front haut,
son visage était classique et son œil puissant.
Tantôt courbé par la douleur, puis dressé par son effort,
il lançait des pensées vigoureuses et les rehaussait.
Si la douleur augmentait, et rencontrait de nouveau
la fermeté de son âme, il se raidissait
contre les attaques répétées, ses yeux flambaient,
ses poings se fermaient comme s'il avait grand'honte
d'avoir cédé un instant. Alors, nous étions
saisis de la grandeur de cette lutte.

Björnson, dans son poème, cite quelques-uns des camarades qu'il a connus à l'école Heltberg :

Long, nonchalant, rêvant à demi, au banc du fond,
Songeait à part lui Aasmund Olafsen Vinje.
L'esprit tendu, maigre, couleur de plâtre,
derrière une barbe énorme noire de charbon, Henrik Ibsen.
Moi, le plus jeune de la troupe, j'attendais mon tour,
jusqu'à ce que vînt, après Noël, Jonas Lie.

Jonas Lie, le futur grand romancier, n'entra qu'en janvier 1851 à l'école Heltberg. Ibsen l'avait déjà quittée. Mais c'est là qu'il fit la connaissance de Björnson et de Vinje, qui devaient bientôt prendre place avec lui, au premier rang des poètes norvégiens de leur temps. Björnson avait seulement dix-

sept ans, et n'entra chez Heltberg, semble-t-il, qu'un peu après Ibsen [1]. Ils y furent donc très peu de temps ensemble, et il ne semble pas qu'Ibsen, qui en avait vingt-deux, et recherchait de préférence, en général, les camarades plus âgés, se soit beaucoup lié avec son futur émule. Björnson, d'ailleurs, si jeune et perdu parmi tant d'hommes diversement curieux à observer, attira peu l'attention dans les premiers temps de son séjour à l'école. L'homme autour de qui les écoliers faisaient cercle pendant les récréations ou à la sortie était Vinje.

[1] Halvdan Koht (*Henrik Ibsen, eit diktarliv*, I, p. 67) pense que Björnson n'est venu à l'école Heltberg que plus tard, puisqu' « il attendait son tour ». Mais l'expression que j'ai ainsi traduite, *vented paa parti*, n'est pas claire, le poème de Björnson paraît bien indiquer plus que sa présence accidentelle, et une anecdote racontée par Christen Collin (*Björnstjerne Björnson*, I, p. 143) semble confirmer que Björnson a été réellement, chez Heltberg, le camarade de Vinje, et par conséquent d'Ibsen.

CHAPITRE II

AASMUND OLAFSEN VINJE

On reconnaissait tout de suite en lui un paysan. Gauche et hardi, les mouvements lents, l'expression terne et l'esprit vif. Figure longue, prolongée par la barbe, un front large et des cheveux plats, les joues creuses et des pommettes saillantes sous les yeux calmes, attentifs. Il avait trente-deux ans. Son père était un paysan de la plus basse classe, un *husmand*, mais spirituel et moqueur, et qui s'était fait beaucoup d'ennemis. Il louait à bail une parcelle de la ferme de Vinje, située dans les montagnes du Telemark. L'enseignement primaire, dans ces parages, se réduisait à l'école ambulante *(omgangs-skole)* : un instituteur, pendant quatre à cinq semaines, s'installait dans une ferme, et les enfants des fermes les plus proches, souvent encore assez éloignées, venaient se réunir à ceux de la ferme qui servait momentanément d'école. Vinje n'avait appris à lire qu'à neuf ans. Mais aussitôt qu'il le put, il se jeta sur tous les livres qui lui tombèrent sous la main, et il est remarquable qu'il en ait trouvé autant dans ce pays de montagnes à peine habitées : la Bible, les comédies de Holberg, les poésies de Petter Dass, des livres religieux, les chroniques de Charlemagne et d'Ogier le Danois. A seize ans, il va suivre les cours d'un « sémi-

naire auxiliaire » pour devenir maître d'école, et ainsi éviter le service militaire. On n'exigeait pas des maîtres, en ce temps-là, une instruction bien étendue. Au bout de six mois, il fut nommé instituteur ambulant, avec un traitement de 70 francs par an. Ce métier ne l'occupait que l'hiver, il allait successivement dans les fermes désignées, où il était logé et nourri, et où il enseignait à lire et à écrire, à chanter les psaumes, etc. Le reste de l'année il était pâtre, travaillait la terre, et, comme il était ingénieux et voulait amasser un pécule afin de se préparer une autre vie, il fabriquait aussi des sabots, et brûlait en fraude de l'eau-de-vie de pommes de terre.

Après cinq années ainsi passées, ayant en poche une somme de 5 à 600 francs, il pensa un instant à émigrer, et entra dans un « séminaire » plus sérieux, d'où il sortit en 1843 avec un très bon examen. C'était une étape nouvelle franchie dans son ascension, et l'horizon s'élargissait devant lui : il demanda le poste de marguillier de Vinje. Mais il était fils de *husmand*, et l'on trouva son ambition excessive : on ne pouvait lui accorder ainsi ce qu'aurait tout de suite obtenu un propriétaire-cultivateur, un *bonde*. Il subit encore d'autres refus, et résolut de s'en aller vers les villes, plus ignorantes des castes rurales.

A Mandal, petite ville sur la côte à l'extrême sud de la Norvège, il devint professeur des classes élémentaires dans l'école secondaire *(borgerskole)*, ce qui lui permit de suivre en même temps, comme élève, les cours des hautes classes. C'est ainsi qu'il put aborder, à vingt-six ans, l'étude du latin et de l'allemand. Il se plaisait à Mandal, où les opinions les plus radicales avaient cours. Son activité se multipliait. Tout en préparant un examen pour la marine, il commençait à écrire dans les journaux, faisait le nécessaire pour être inscrit sur la liste des électeurs, et même était élu électeur au second degré pour les élections de

1847. Mais Vinje était un éternel mécontent. La petite ville, qui lui avait été accueillante, et où d'abord il s'était senti si bien, ne tarda pas à lui sembler trop étroite. Malgré l'instruction plus répandue, la médiocrité générale le choquait plus qu'à la campagne. La politique locale lui paraissait de plus en plus mesquine. Il fut obligé de quitter la petite ville, afin d'éviter d'être renvoyé de son école, pour avoir publié dans le journal de Kristiania, *Morgenbladet*, une critique, qui parut inconvenante, d'un volume d'histoires morales. Si le hasard l'avait mené ailleurs qu'à Mandal, dans quelque ville dominée par un esprit plus conservateur et vieillot, il est probable que Vinje n'aurait pas pu y rester aussi longtemps, et son esprit critique n'aurait pas eu l'occasion de s'exercer aussi particulièrement contre la politique et le béotisme des gens à opinions « avancées ». Il était presque sans le sou lorsqu'il arriva enfin, en 1848, à Kristiania :

> Ceux de la campagne qui le plus valent
> vers la capitale affluent,
> comme l'oiseau, quand le faucon est en vue,
> sous l'arbre va se cacher.
>
> . . . .
>
> ils savent bien qu'ici brille
> la lumière qui éclairera le pays [1].

Il veut se préparer à l'Université, car son but essentiel et constant, de même que l'article invariable du programme qu'il propose à la démocratie, c'est : de l'instruction, et toujours plus d'instruction. (Le mot *upplysning*, difficile à rendre, a un sens moins scolaire et plus large.) Mais Vinje est sans ressources. Il se demande un moment s'il ne va pas s'engager pour la guerre

[1] A. O. Vinje : *Skrifter i Utval*, II, p. 78.

du Slesvig. Ses débuts comme journaliste en province lui servirent à ce moment-là. Le député Stabell, qui dirigeait, sans que son nom y figurât, le principal journal d'opposition, *Morgenbladet*, lui facilita un emprunt, et Vinje croyait encore assez à la politique pour accepter une collaboration qui le sauvait. Il conserva quelque temps à Stabell une vive reconnaissance, et continua pendant plusieurs mois à l'appeler son bienfaiteur, même après qu'il se fut brouillé avec lui et l'eut offensé gravement [1] : incident où se manifeste l'âme puérile et infatuée de ce pauvre Vinje, toujours sans mesure, poussant un jour l'orgueil jusqu'à l'affront, et humble le lendemain. Il était pourtant spirituel, et capable de finesse et de subtile analyse. C'est ainsi que Vinje put suivre les cours de l'école Heltberg en écrivant des articles. Il se présenta, en 1849, à l'*examen artium*, sans succès. Il y était encore en avril 1850, lorsqu'Ibsen y arriva.

Ibsen, bien qu'il se fût passionné pour les grands événements de 1848 et 1849, n'avait certainement jamais eu l'idée de faire du journalisme, et encore moins de la politique. Il se lia pourtant tout de suite avec Vinje. Tous deux savaient causer sur un ton de persiflage où ils se complaisaient. Et comme la vague révolutionnaire, à son déclin déjà en Europe, passait alors sur la Norvège, le mouvement ouvrier, et l'attitude du *Storting* et de la presse à l'égard de ce mouvement, étaient l'un des sujets les plus fréquents de leurs conversations. Or, Ibsen débarquait à Kristiania au moment même où les hommes politiques les plus avancés, après avoir contribué, par leurs succès électoraux en 1850 et leur attitude générale, à encourager la confiance des chefs du mouvement ouvrier en l'action du

[1] V. John Klæbo : *Digte og fortællinger, samt A. O. Vinjes livshistorie*, p. 119-120, ainsi que les lettres de Vinje à Stabell et à S. Jaabæk publiées dans *Syn og Segn*, 1912.

Storting, commençaient à s'effrayer de la force populaire, et à préparer, en sauvant les apparences, leur retraite déjà résolue dans l'esprit de plusieurs, et notamment de Stabell. C'est un fait important dans la vie d'Ibsen que sa première connaissance de la vie politique ait été acquise en un tel moment, et qu'il ait eu auprès de lui un commentateur des événements tel que Vinje.

Il serait tout à fait excessif de dire que Vinje a été l'éducateur d'Ibsen et lui ait fourni quelques-unes de ses idées générales les plus essentielles. S'ils ont eu beaucoup d'idées communes, c'est qu'elles leur étaient naturelles à tous deux. D'ailleurs, malgré ses trente-deux ans et la maturité acquise grâce à son existence mouvementée, Vinje avait l'esprit trop mobile pour avoir été capable de préciser, dès 1850, ses conceptions. En un point seulement, elles étaient déjà nettes et n'ont jamais varié : le désir d'une instruction, d'une civilisation plus haute, non pour la réalisation d'une sorte de monde supérieur à l'usage de quelques privilégiés, mais en faveur et par l'effort de la masse elle-même. Vinje se sentait profondément *peuple* et ne concevait le progrès de la culture autrement que général. Mais Vinje, paysan, prit de plus en plus conscience, par la suite, de son sentiment de classe spécialement rural, ce qui le conduisit à ne plus même écrire en norvégien des villes, mais en *landsmaal*, en langue paysanne, et, de plus en plus terre à terre, il tendit à donner au mot *upplysning* le sens étroit d'instruction, et même, parfois, d'instruction pratique. Il est clair que la pensée d'Ibsen suivit une voie divergente. Cela n'empêche pas leur accord essentiel au point de départ. L'instruction populaire était d'ailleurs le grand mot d'ordre de l'époque.

Les histoires de la littérature, en Norvège, ont généralement insisté davantage sur l'influence qu'aurait exercé Vinje par son habitude de l'ironie, par sa forme d'expression, plutôt que par

ses idées mêmes. Otto Anderssen a été surtout frappé de son humeur d'opposant perpétuel : « Il était parfois possédé du démon de la contradiction [1]. » Et le même auteur, mais plus encore Chr. Collin, ont vu surtout en lui une sorte de Henr Heine paysan, un esprit négateur et hypercritique, et par suite incapable de prendre parti et d'agir [2]. Mais pourquoi aller chercher en Allemagne le modèle de Vinje et d'Ibsen, lorsqu'il y avait en Norvège même un ironiste aussi âpre que le poète Welhaven, qui avait été lui-même très « heinisant », et dont l'influence directe, sur Vinje et sur Ibsen, a été incomparablement plus grande que celle de Heine? Et surtout, pourquoi aller chercher des influences d'écrivains, lorsqu'il suffit de se rappeler que Vinje, paysan nourri de chansons et de légendes populaires, était du Telemark, région où l'on en a recueilli le plus grand nombre, et où elles prennent souvent une tournure moqueuse? Skien, patrie d'Ibsen, est aussi comme le port du Telemark. Le père de Vinje, d'ailleurs, ainsi que le père d'Ibsen, étaient redoutés pour leur esprit ironique et mordant. Leurs enfants ont été naturellement rapprochés par leur goût commun pour une conversation pleine de raillerie et de sous-entendus. Plus tard, dans ses critiques où il exalte parfois et souvent dénigre le génie de son ancien camarade, le mobile Vinje parle de lui avec un constant regret des anciennes causeries, et c'est avec le plaisir d'un gourmet qui se souvient, qu'il répète : « Il sait blaguer [3]. » Et de même Ibsen, plus tard, lorsqu'il pensait à Vinje, était secoué d'un rire à faire danser son fauteuil [4].

[1] *Illustreret norsk Literaturhistorie*, II, 1re partie, p. 547.
[2] Chr. Collin : *Björnstjerne Björnson*, I, pp. 148-149 (1re éd.).
[3] « *Han forstaar skjemt.* » V., par exemple : *Skrifter i Urval*, IV, pp. 89, 93, 145, 193.
[4] John Paulsen : *Samliv med Ibsen*, p. 183.

Ce qu'écrivait Vinje au temps où il fréquentait l'école Heltberg et les premières années suivantes est malheureusement difficile à connaître : on ne peut le lire que dans les journaux où il a collaboré. Car Vinje ayant été, par la suite, l'un des premiers promoteurs de la langue paysanne, le *landsmaal*, son œuvre a été accaparée par ses disciples, et l'édition la plus complète qu'ils en ont publiée ne comprend rien de ce qu'il a écrit dans la langue des villes. Or, en 1850, il écrivait uniquement le norvégien des villes, qu'il abandonna huit ans plus tard, et le *Journal de Drammen*, où il était alors collaborateur régulier, ne se trouve pas à la bibliothèque de Kristiania. C'est donc surtout d'après les œuvres de sa maturité que j'indiquerai ici quelques-unes de ses pensées directrices, parmi lesquelles on en reconnaîtra d'éminemment « ibséniennes ».

L'instruction est pour lui, on l'a vu, le facteur essentiel du progrès. Il vante l'instruction primaire du peuple paysan : « Je n'ai encore vu aucune école primaire... où les élèves aient appris plus que nous n'avons fait en un mois par an [1]. » Mais cela ne suffit pas, et le peuple ignorant ne peut pas se diriger lui-même, ni prendre conscience des aspirations idéales les plus essentielles. Ayant visité une province de Suède, dit Vinje [2] :

Je n'ai pas trouvé dans mon court voyage grande différence dans la science livresque du peuple ici et là ; aussi je ne crois pas qu'il puisse y avoir grande différence dans le désir de liberté et la capacité de direction gouvernementale de nos paysans et des paysans suédois, car ces choses croissent à proportion de l'instruction des gens... Parler d'une pensée politique dans la grande masse misérable et les petits cultivateurs n'est selon mon expérience que le discours de poètes à demi toqués et de fous politiques qui, ou bien ne savent pas grand'chose, ou veulent se pousser

[1] *Dölen*, 8 juin 1862, d'après Halvorsen, *Forf. Leks.*, VI, p. 135.
[2] *Skrifter i Utval*, II, p. 55.

en caressant de grands enfants. Il faut plus d'instruction, beaucoup plus d'instruction et de connaissance de la vie, et, en plus de cela, du bien-être.

C'est au peuple qu'il rapporte tout, mais son sentiment de classe lui laisse l'esprit assez libre pour voir combien ce peuple est peu capable de goûter cette haute culture qu'il voudrait répandre. Il a observé que les paysans les plus intelligents « n'ont pas du tout le sens des plus grandes beautés des poètes », tels que Oehlenschlaeger et Tegner, sans parler de Wergeland.

La distance entre le peuple en général et les classes cultivées est si grande qu'il n'est sans doute pas possible de les satisfaire à la fois ; du moins je ne connais aucun auteur qui ait accompli cette tâche d'une manière satisfaisante... Les plus profonds désirs de l'homme sont les mêmes dans toutes les classes, et ainsi le poète, semble-t-il, devrait en être le commun interprète, mais chaque niveau de culture a sa langue propre et sa conception particulière ; le paysan pense et parle autrement que l'homme instruit. La distance est trop grande, l'abîme trop profond [1].

Telle est la position de Vinje. Il est pour le peuple, et il ne peut avoir confiance dans un gouvernement de paysans médiocres et ignorants. Il est pour le gouvernement de l'intelligence, et il ne peut avoir confiance en des gens instruits qui n'auraient pas son sentiment de classe.

Les socialistes lui reprocheraient de n'avoir pas attribué une importance suffisante à la question sociale. Le bien-être du peuple est un vœu qu'il place au second rang, après l'instruction. Mais ce n'est pas faute d'avoir observé les déplorables effets des conditions économiques où vivent, en particulier, les *husmænd*, et il s'applique à les faire connaître [2].

Le peuple est donc nécessairement mineur. En attendant que,

[1] *Andhrimner*, 1er trim., col. 93, art. sur « Ole Vig ».
[2] *Ibid.*, 1er trim., col. 104-111.

grâce à l'instruction, il cesse de l'être, c'est le rôle des écrivains de parler pour lui, car les poètes annonciateurs des idées nouvelles n'en sont pas les vrais inventeurs ni les vrais possesseurs. Elles viennent du peuple. Vinje, à propos de la vanité naïve du poète Henrik Wergeland, sur son lit de mort, écrit :

L'homme isolé, parfois, est un interprète,
mais l'idée appartient au peuple entier.
. . . .
Le plus grand homme, la fière vision,
comparés au soleil du peuple, sont comme l'éclair.
Quand il fait sombre, leur clarté brille,
mais s'éteint bientôt, et tout est noir [1].

Et pourtant Vinje était grand admirateur de Wergeland, qu'il appelait « un soleil poétique » [2] et « un individu colossal » [3].

On voit que Vinje rapporte tout au peuple. Il est en ce sens profondément démocrate. Le peuple est mineur, il est vrai. Le goût de la brutalité est le fait du peuple et des primitifs [4]. Mais il est déjà moins sauvage que ses ancêtres du temps des sagas [5]. Il peut être instruit et élevé. Vinje a consacré sa vie à cette tâche. Ses œuvres sont toutes écrites en pensant à un public populaire, et leur ton est celui de la conversation. Il est resté un causeur et un maître d'école si spirituel, souvent si plein d'images, si amusant par le contraste entre son réalisme paysan, d'une simplicité parfois grossière, et sa subtilité d'esprit, que ses articles se laissent lire avec plaisir, même lorsqu'ils traitent de sujets par eux-mêmes sans intérêt, qui furent un instant d'actualité il y a cinquante ans.

[1] *Andhrimmer*, II, p. 47.
[2] *Drammens Tidende*, n° 117, du 22 mai 1851.
[3] *Andhrimner*, 1er trim., n° 5.
[4] *Skrifter i Utval*, II, p. 57.
[5] *Ibid.*, II, p. 70.

Voilà Vinje posé en homme à principes. Ce n'est pas précisément ainsi qu'il apparaissait à ses contemporains, et particulièrement à ceux qui le fréquentaient. Il leur semblait plutôt jouer avec les idées. On ne le prenait guère au sérieux. Sa blague perpétuelle, d'ailleurs, ainsi que son allure à la fois humble, cynique et naïve, n'y conviaient guère. Sa curiosité d'esprit toujours en éveil ne lui donnait guère l'apparence de la stabilité, et il ne cherchait pas à se la donner. Il aurait plutôt affecté le caprice, et ne s'en laissait pas imposer par les vérités les plus universellement admises. Il croyait à l'évolution des idées, et disait :

Un écrivain doit être satisfait s'il est lu pendant un temps. Et s'il est lu tout de suite beaucoup plus que de coutume, cela montre qu'il exprime de vieilles pensées usées, et par suite il doit se résigner à être bientôt mis de côté, et remplacé par un nouvel âge de la pensée et du goût...

Et celui qui se sent le promoteur d'un nouvel âge de la pensée et du goût, celui-là doit savoir que chaque chose a son temps, et que son temps à lui viendra, s'il attend [1].

Et il va plus loin. Il déclare que « la vérité n'est pas quelque chose de précis et de définitif, mais un processus, quelque chose de fluctuant » [2]. Aussi n'a-t-on pas manqué de dire que Vinje était un esprit « négatif », aux opinions souvent chimériques, toujours incertaines. C'était ne pas tenir assez compte de ses conceptions fondamentales, qui n'ont pas changé. C'est seulement dans l'application pratique, au jour le jour, que l'on rencontre des variations et des contradictions fréquentes. Lui-même n'attendait pas que ses idées fussent usées pour les modifier. Ceci est vrai, en particulier, de ses jugements sur les auteurs. Son appréciation de leur mérite littéraire pouvait être

[1] *Skrifter i Utval*, I, pp. 575 et 577.
[2] *Andhrimner* 2e trim., col. 58.

contrariée par des motifs d'un autre ordre, notamment lorsque la tendance de leur esprit ne lui plaisait pas. Son mérite principal et durable était son talent d'écrivain, et pourtant il avait peine à considérer une œuvre littéraire simplement en écrivain. Il était, peut-être, trop maître d'école. Il était un journaliste, un propagandiste qui se trouvait, comme par surcroît, avoir un vrai talent. Il mettait cet heureux don au service de ses idées, et n'y voyait, sans doute, qu'un moyen d'augmenter leur force d'expansion. Pourtant, il conseille à un poète de ne pas mêler la politique à sa poésie [1]. Ibsen, lui aussi, en 1850, admettait que la pure littérature, la poésie, servissent à l'expression directe non seulement des idées, mais même des jugements sur les faits d'actualité. Il admettait que le poète fût un interprète de la pensée populaire, et cette formule, qui se trouve dans plus d'un des poèmes qu'il composa l'année suivante, ne lui a pas été fournie par Vinje, puisque déjà dans le poème écrit à Grimstad, *Aux poètes de la Norvège*, il considère la poésie comme « un don à vous offert pour être utile au peuple » qui attend de vous « l'expression de sa douleur, de sa joie et de son désir ». C'était, d'ailleurs, une formule courante de l'époque [2]. Mais il avait l'intention de se consacrer à l'art littéraire qui était, dès lors, pour lui, un but, et non pas un moyen. Il paraît toutefois peu probable que les deux camarades aient aperçu dès cette époque, dans leurs conceptions en apparence voisines, la possibilité d'une profonde divergence dans l'avenir, et qu'ils en aient discuté.

[1] *Andhrimner*, 2e trim., col. 77. V. aussi, *ibid.*, 3e trim., col. 176 : « La vraie grandeur agit sans y penser ;... elle crée pour le plaisir de dire : Sois ! » Mais cette formule contredit la pensée la plus habituelle de Vinje.

[2] On la trouve chez Wergeland, et aussi dans *le Corsaire* de Goldschmidt (nº 119), dont Vinje avait été un fervent lecteur, et dont il sera question dans la suite de cette notice.

Par contre, il n'est pas douteux que Vinje a du hâter l'évolution d'Ibsen vers un réalisme au moins relatif. Dans les derniers poèmes écrits à Grimstad, on voit apparaître les nixes, houldres et autres poupées du magasin poétique d'alors; tout cela suggérait aux gens des villes une idyllique vie paysanne. Le romantisme, qui a été, pour une part, un progrès vers le réalisme, s'est arrêté à mi-chemin parce que l'esprit romantique a été surtout une aspiration, un désir vague de connaître la nature, la vie des humbles, etc. Vinje, qui avait uniquement vécu à la campagne jusqu'à vingt-six ans, et beaucoup circulé, qui avait cultivé la terre et toujours péniblement gagné sa vie, n'avait pas besoin de théories ni d'exaltation factice de la sensibilité pour s'intéresser à tout cela.

Un de ses plus vifs désirs était de répandre une connaissance sérieuse de la vraie vie rurale. Il jugeait les écrivains qui en parlaient sur leur valeur documentaire avant tout [1]. Il ne voyait souvent dans la littérature romantique que le ridicule de sa prétention trop peu justifiée au réalisme. Il n'a pas dû ménager devant Ibsen les poètes qui suivaient cette mode — autant dire tous. Le réalisme de Vinje lui faisait étendre sa critique également sur la gloire dont la vanité nationale entourait les ancêtres. Pour lui, les héros des sagas étaient simplement des barbares :

Les Norvégiens et les Suédois
souvent ici se heurtèrent comme acier contre pierre.
Les anciens se battaient pour des peuples et de la terre
comme des chiens pour un os [2].

[1] A propos d'un écrivain aujourd'hui oublié, Anton Bang, Vinje a pu dire, par exemple : « Il a écrit des nouvelles qui sont une plus saine nourriture pour le pays et les gens qu'aucune de celles de Björnson ; et il est certain qu'elles vivront plus longtemps » (*Skrifter i Utval*, I, p. 451.)

[2] *Ibid.*, II, p. 70.

Ainsi Vinje s'attaquait aux deux formes du sentiment national. Ibsen, en l'écoutant, devait faire retour sur lui-même et se demander en quelle mesure ces critiques atteignaient soit les poèmes où il s'était essayé « dans le genre national » [1], soit sa pièce *les Normands*. Il ne subissait pas, toutefois, l'ascendant de Vinje. Il l'aimait comme causeur, pour son esprit et sa hardiesse naïve à exprimer les dernières conséquences de ses idées du moment. Il le trouvait curieux comme individu, et plein de suggestions intéressantes. Mais les variations de Vinje, sa hâte à formuler sans vergogne, comme des jugements, tout ce qui n'était en lui qu'impression passagère, sa facilité à se laisser influencer par des sympathies personnelles, souvent aussi momentanées, tout ce manque de tenue intellectuelle et de stabilité sentimentale choquait Ibsen, et jamais, malgré une camaraderie parfois intime et certainement très appréciée des deux côtés, il ne s'établit une véritable amitié entre les deux élèves de Heltberg.

[1] V. tome I, p. 80.

CHAPITRE III

L'INCIDENT HARRO HARRING ; L' « EXAMEN ARTIUM »

Outre Schulerud, Abildgaard et Vinje, Ibsen devait fréquenter encore le fils de l'instituteur et chantre de Grimstad : Andreas H. Isachsen habitait tout près de chez la mère Sæther, et se préparait aussi à l'*examen artium*. C'était un garçon d'un caractère assez difficile, et très orgueilleux, mais l'intérêt passionné qu'il portait aux choses de théâtre devait attirer Ibsen vers lui. L'année précédente, il avait déjà réussi à faire jouer une piécette qualifiée de « vaudeville-bagatelle », ce qui était fort encourageant. Enfin, à l'école Heltberg, Ibsen fit la connaissance de Frithjof Foss, d'Arendal, futur romancier. On se groupait alors beaucoup par régions, et l'on peut observer que tous les camarades les plus fréquentés par Ibsen à cette époque, si l'on en excepte Vinje, sont tous de Grimstad ou de la ville la plus proche, Arendal. Il en connaissait de Skien aussi, notamment un cousin germain, un Paus, qui même, selon une tradition de la famille, aurait aussi habité la maison de la mère Sæther. Ne connaissant à Kristiania aucune famille qu'il pût visiter, sans argent pour se payer le théâtre, rien ne dérangeait Ibsen dans son travail de préparation à l'*examen artium*, coupé seulement par les causeries poursuivies avec ses camarades en déambulant par les rues de la ville.

Pendant les quatre mois de son séjour à l'école Heltberg, un seul incident vint troubler l'uniformité de sa vie : un écrivain politique étranger fut expulsé, et des démonstrations eurent lieu en sa faveur, auxquelles Ibsen prit part.

Harro Harring était un personnage curieux. Né en 1798 dans la partie allemande du Slesvig, il était d'origine norvégienne par sa mère. Il avait pris part à la guerre d'indépendance de la Grèce et au soulèvement de la Pologne, et publié en Allemagne des *Mémoires sur la Pologne sous la domination russe*, qui avaient eu un certain retentissement. Journaliste et peintre, il avait vécu en France, en Angleterre, au Brésil et aux États-Unis, plusieurs fois arrêté ou expulsé pour sa propagande républicaine. Il avait une nature enthousiaste et un esprit superficiel, un caractère chevaleresque et une haute opinion de lui-même [1]. Expulsé d'Allemagne à la fin de 1849, il était venu en Norvège, avait fondé un journal *la Voix du Peuple*, et, pour vivre, faisait des portraits, que la malveillance des historiens lui reproche de s'être fait payer d'avance et de n'avoir pas peints ensuite. Dans son journal, il affirmait sa sympathie pour le mouvement ouvrier, mais ne reconnaissait pas les classes sociales, et, tout en prenant position d'extrême gauche, se plaçait nettement à part de Marcus Thrane, qu'il critiquait parfois avec un air de supériorité. *La Voix du Peuple* était républicaine et démocratique, nullement socialiste. Vinje s'était tout de suite lié d'amitié avec le proscrit, et comme il venait d'être congédié du *Morgenblad*, il écrivit dans la nouvelle feuille.

Au mois de mai, Harro Harring publia une « pièce norvégienne avec chant, en cinq actes », intitulée : *le Testament d'Amérique*, qui fut l'occasion de son expulsion nouvelle. « Ce

[1] D'après le *Conversations lexikon* de Brockhaus, 1844, traduit dans *Folkets Röst*, nº 10, du 2 juin 1850.

livre est ennuyeux à tel point, dit une revue d'alors, que personne, nous en sommes convaincus, n'a été en état de le lire, en dehors de ceux qui avaient à en rendre compte [1]. » Cette appréciation excessive, formulée alors afin de montrer l'inutilité du geste d'arbitraire gouvernemental qui suivit, a été acceptée depuis, il semble, sans vérification. La pièce est médiocre, la fable imaginée n'y était qu'un prétexte à multiplier les répliques d'un républicanisme fougueux. Mais il y a du mouvement, quelque habileté de facture, et les affirmations politiques y sont parfois amenées de façon assez amusante, par exemple dans la scène où un faux médecin vient voir un homme interné comme fou parce que républicain, et éblouit de sa science le directeur de l'hôpital en lui exposant les principes démocratiques comme symptômes de ce qu'il appelle le « choléra politique ». En somme, surtout en Norvège où l'on n'avait pas encore le droit d'être difficile, la pièce pouvait être lue. Elle aurait cependant passé complètement inaperçue sans le bruit qui se faisait à ce moment sur le nom de l'auteur, et sans l'allure provocante de ses articles publiés par l'un des deux plus importants journaux de l'époque, *Morgenbladet*, qui tenait beaucoup à faire encore figure de journal d'opposition.

Le *Testament d'Amérique* contenait des phrases comme celles-ci : « Dans une monarchie constitutionnelle, le peuple est filouté de son argent, et maintenu dans l'obéissance par les baïonnettes. La monarchie n'est pas, d'après la Bible, par la grâce de Dieu, mais par la malédiction de Dieu. » — « Le droit monarchique n'est rien de plus que la domination de la force, qui s'appuie sur l'argent pour acheter et payer du bétail. Et les gens ont encore la bêtise, au dix-neuvième siècle, de donner l'argent

[1] *Krydseren*, nº 59, du 1er juin 1850.

nécessaire pour soutenir un pareil esclavage. » — « Le droit de la monarchie, qui nie le droit du peuple, est un mensonge ; car si le peuple a le droit de se gouverner lui-même, de se donner lui-même des lois raisonnables, le droit du peuple n'a besoin d'aucune gracieuse confirmation, et la monarchie n'a aucun droit de protester, ni six heures, ni six ans, contre la validité des lois. »

La publication de tels aphorismes parut inadmissible au gouvernement, qui, d'abord, se demanda s'il devait exercer des poursuites, mais trouva plus commode d'expulser l'audacieux, bien qu'il fût en instance de naturalisation. Harro Harring fut arrêté chez lui le matin du 29 mai, et conduit à bord d'un navire qui devait partir le lendemain pour Copenhague. Björnstjerne Björnson, qui habitait la même maison [1], fut sans doute l'un des premiers informés. Le bruit se répandit rapidement, et une réunion assez nombreuse fut tenue dans les jardins de Klingenberg, où une protestation fut votée : « ...Les citoyens norvégiens soussignés, qui d'ailleurs ne connaissent pas M. Harring, estiment cette manière sommaire d'agir contraire aux droits garantis aux habitants de la Norvège par la Constitution du 17 mai 1814, notamment l'article 96 [2]... » La protestation fut signée par cent quarante-six personnes, parmi lesquelles Vinje, Bj. Björnson et Ibsen [3], ainsi que Stabell, le directeur de *Morgenbladet*. Les trois camarades accompagnèrent évidemment l'assemblée qui alla d'abord, en cortège, déposer la protestation chez le ministre compétent, puis se rendit aux quais, d'où une députation fut admise auprès de Harro Harring, et lui remit le produit d'une quête faite à Klingenberg.

[1] Chr. Collin : *Björnstjerne Björnson*, I, p. 145.

[2] Cité d'après Överland : *Thraniterbevægelsen*, p. 72.

[3] Il est porté sur la liste comme C. Ibsen, mais c'est évidemment une faute de typographie.

Aucun fait positif n'indique ce qui, dans cet acte d'arbitraire gouvernemental, a particulièrement indigné Ibsen. Il avait à cette époque des tendances républicaines, qui étaient « dans l'air » et qu'on l'a vu affirmer devant ses camarades à Grimstad. Elles s'étaient peut-être même accentuées sous l'influence de son ami Abildgaard, le plus républicain des intellectuels qui participaient au mouvement ouvrier. Il a dû lire le *Testament d'Amérique*, et les phrases citées plus haut n'ont pu le choquer. Même, la dernière, où le droit essentiel et immanent du peuple est opposé au droit de fait et légal de la monarchie, a pu l'intéresser. Mais la médiocrité de l'œuvre ne lui a pas donné grande sympathie pour la victime, non plus que son esprit chimérique et sa vie d'héroïque aventurier. C'est donc sans doute surtout pour le principe de la liberté de l'écrivain qu'il s'est joint à la manifestation, principe hautement formulé par Vinje dans le poème qu'il publia dans le premier numéro de *la Voix du Peuple* paru après l'expulsion.

En vérité, cela sonne peu croyable,
que le pouvoir, pour aider au bien du peuple,
par chaînes et liens veuille dompter le Verbe.
. . . .
La libre Norvège ! La liberté habite
où esprit contre esprit croisent la lance d'or :
mais là on voit la troupe lâche des esclaves
où, non l'esprit, mais la police commande.

Le reste du poème, assez déclamatoire, ne parle pas de l'idée républicaine, mais seulement de la « liberté » en termes vagues, et du despotisme, « barrière escarpée de l'esprit ». Vinje, qui écrivait dans *la Voix du Peuple*, et s'était lié d'amitié avec H. Harring, a pris à cette affaire une part beaucoup plus active qu'Ibsen.

En dehors de cet incident, tout à fait extérieur au mouvement ouvrier, Ibsen ne prit aucune part à l'agitation des associations ouvrières. Il vivait dans un cercle d'amis qui s'y intéressaient, mais il était trop absorbé par son travail pour en faire l'objet d'une étude attentive, même si cela l'eût tenté. Le premier Congrès ouvrier s'ouvrit le 1er août. Son examen allait commencer quelques jours plus tard.

Le 5 août, avec quatre-vingt-dix-sept camarades, il eut à traiter ce sujet de « composition norvégienne », qui n'excita sans doute pas son enthousiasme : « Pourquoi accordons-nous du respect à la vieillesse et comment est par là déterminée la position des jeunes gens à l'égard des vieillards? » Les deux jours suivants il eut à faire sans dictionnaire, une version de Sénèque et un thème latin sur Ennius. Puis, du 19 août au 2 septembre, eurent lieu les examens oraux.

Les notes étaient les suivantes : 1, *laudabilis præ cæteris;* 2, *laudabilis;* 3, *haud illaudabilis;* 4, *non contemmendus*. Avec toutes ces notes on était admis. Puis venait le 5 (médiocre) et le 6 (mauvais), qu'il ne fallait avoir en aucune matière. Toutefois, si l'on avait quelques 5 ou 6 à l'examen oral, avec une moyenne de 4, on pouvait suivre les cours de l'Université, en attendant un examen complémentaire sur les matières où l'on s'était montré faible. On était alors considéré comme étudiant, mais on n'avait sa « lettre de citoyen académique », c'est-à-dire que l'on n'était régulièrement inscrit, qu'après avoir réparé les notes insuffisantes.

Les notes d'Ibsen furent les suivantes :

Composition norvégienne	3
Version latine	3
Thème latin	4

Latin (oral)	5
Grec	6
Allemand	2
Français	3
Religion	3
Histoire	3
Géographie	3
Arithmétique	6
Géométrie	3

Sa moyenne, 3,66, lui donnait un passable, *non contemmendus*. Mais comme il avait, à l'oral, des notes insuffisantes en latin, en grec et en arithmétique, il se trouvait précisément dans la position d'un étudiant sous condition. Sur les 101 candidats inscrits, 98 avaient effectivement passé l'examen, 11 seulement n'avaient pas été admis à l'oral, et deux autres avaient été finalement refusés ; un était mort [1]. On trouvera sans doute que la proportion des reçus est considérable. Cela tient à ce que les écoles d'où venaient les candidats, ou bien certaines personnes autorisées, devaient garantir, en présentant des cahiers de devoirs de chaque élève [2], que l'examen serait sérieux. Pour une part, l'examen n'était qu'une vérification — à peine nécessaire lorsqu'il s'agissait de candidats sortis d'une école publique, ou privée, mais régulière par le programme de ses classes successives : ces candidats-là, en 1850, furent tous reçus ; c'étaient des fils de familles bourgeoises plus ou moins aisées, de fonctionnaires, principalement, c'est-à-dire de personnes ayant déjà des titres universitaires : ceux-là étaient au nombre de 56, tandis qu'il y avait seulement cinq ruraux de conditions diverses.

[1] *Det k. n. Fredcriks Universitets Aarsberetning for* 1850.

[2] C'est ainsi que l'on a pu retrouver, au secrétariat de l'Université, les trois compositions norvégiennes d'Ibsen, écrites par lui à Grimstad, et dont la traduction a été donnée dans l'appendice II du tome premier.

Au contraire, parmi les irréguliers, dont le plus grand nombre venait de l'école Heltberg, il y avait un déchet d'un quart, et l'Université se plaignait d'une trop grande complaisance à laisser se présenter des candidats insuffisants. Les règles établies pour garantir un examen sérieux n'étaient plus observées, en effet, que comme une vaine formalité. Outre les refusés, il y en avait huit admis sous condition, comme Ibsen, et tous irréguliers.

Ainsi, les futurs étudiants se trouvaient partagés en deux camps bien distincts, séparés par des différences d'origine plutôt que de fortune, car aucun n'était vraiment riche, en attendant qu'ils fussent réunis dans la famille académique. Parmi les camarades réguliers, on peut noter Johan Herman Thoresen, dont Ibsen devait épouser la sœur. Les relations entre eux devinrent assez intimes, mais seulement sept ans plus tard.

Ce que l'on remarque dans les notes d'Ibsen, c'est qu'il n'y en a aucune de très bonne. En allemand seulement, il atteint la seconde note. Son ami Vinje, avec un écrit plus médiocre, atteignait du moins la première note en histoire et en religion, et sa moyenne lui donnait un « haud » (*haud illaudabilis* : assez bien). Mais, comme Ibsen, et comme Frithiof Foss, il avait à subir un examen complémentaire — en latin oral. Il n'y manqua pas, et fut régulièrement inscrit, ce qui lui permit de passer plus tard d'autres examens universitaires, et de devenir avocat, puis fonctionnaire.

Ibsen n'agit pas de même. Jamais il ne se présenta aux examens complémentaires pour relever ses notes de grec et d'arithmétique. Il n'a donc jamais reçu la « lettre de citoyen académique ». Il s'est contenté du titre d'étudiant, que l'usage accordait en ce cas, même dans des documents publics. Il eût été

pourtant, certes, très facile à Ibsen, en deux mois de travail, de faire transformer en passable ses trois notes insuffisantes. Même sans intention de poursuivre ses études universitaires, il se fût ainsi réservé l'avenir. Mais quelle ligne suivre? L'Université comprenait quatre facultés : théologie, médecine, droit et philologie. Aucune ne lui convenait. Ceux qui aimaient la littérature, le plus souvent, se faisaient théologiens. Les études régulières n'ouvraient aucune voie devant lui. Il était d'ailleurs naturel que la conduite d'Ibsen fût, sur ce point, opposée à celle de Vinje. Si rapprochés qu'ils fussent par la tournure de leur esprit, si vrai que fût leur accord sur certaines idées essentielles, leurs caractères étaient nettement différents, pour ne pas dire opposés. Vinje, paysan et maître d'école, était souple, savait se plier aux nécessités et tirer parti de tout, comme le cultivateur se soumet à la nature et le maître tire parti des dispositions de ses élèves. Il n'avait pas de plan arrêté. Il avait songé à s'en aller en Amérique, il avait préparé un examen de marine, il avait débuté dans la politique active, il était poète, journaliste, conférencier, il devenait étudiant par une volonté très précise de s'instruire, mais sans but défini. Ce manque de direction certaine dans la vie est un des traits du personnage — et non pas le seul — qu'Ibsen a eu principalement en vue quand il a composé son *Peer Gynt*. Ibsen au contraire, voulait être poète, et rien d'autre. Il allait droit son chemin, prêt à surmonter toutes les difficultés, malhabile à les tourner. Peut-être fut-il encouragé par l'heureuse nouvelle que *les Normands*, sa pièce recopiée à la Pentecôte, était reçue au théâtre de Kristiania. C'était l'espoir de contribuer tout de suite pour une petite part aux frais du ménage commun dans la maison Sæther. C'était, surtout, un premier succès, qui permettait d'en espérer d'autres. Ibsen ne devait pas ignorer, pourtant, que jusqu'alors, aucun

homme de lettres, en Norvège, n'avait pu vivre de sa plume que tous, professeurs, journalistes, prêtres, avaient vécu de quelque autre métier. Mais cela ne l'arrêtait pas. Il était poète, et il fallait qu'il pût vivre sa vie : s'il ne le pouvait, la faute ne serait pas la sienne. Il avait besoin du titre d'étudiant ; mais à quoi bon préparer ensuite quelque examen ouvrant une carrière qui le détournerait de sa voie? Il résolut de ne pas préparer son examen complémentaire, ce qui équivalait à couper les ponts derrière lui.

CHAPITRE IV

L'ASSOCIATION DES ÉTUDIANTS

Voilà donc l'ancien commis pharmacien devenu « l'étudiant Ibsen ». Il pourrait faire connaissance avec la ville et la société, s'il était mieux habillé et s'il avait une allure moins gauche et moins empruntée : double raison qui lui interdit, bien que les introductions ne lui auraient pas manqué, de pénétrer dans les familles aristocratiques, — *bynoblesse,* comme dit le poète Andreas Munch, — ce qui veut dire avant tout les familles des hauts fonctionnaires, particulièrement des professeurs de l'Université, et quelques familles du haut commerce. On n'y était pas sans prétentions, et la différence des castes se marquait par les titres de *frue* (dame) et *fröken* (demoiselle), qu'on n'aurait pas donnés à une simple *madam* et une simple *jomfru.* Les unes et les autres, sur la promenade des remparts d'Akershus, restaient séparées, formant deux groupes distincts. Le poème d'Andreas Munch où il décrit les Kristianiens en toilette tirant leur montre pour voir si le bateau à vapeur va bientôt arriver [1] donne l'idée d'une vie provinciale et bien médiocre. Même un homme comme Welhaven, appelé en témoignage devant un

[1] Andreas Munch : *Digtcrværkcr,* I, p. 67.

juge d'instruction, déclare qu'il était allé au quai « où il a l'habitude de se trouver à l'arrivée du bateau à vapeur [1] ». Il est vrai que c'était en 1829.

Les plaisirs qu'offrait Kristiania étaient médiocres. Le jardin botanique était moins fréquenté que les remparts. Le dimanche, on pouvait assister à la parade de la garde, ou s'aventurer jusqu'à la presqu'île de Bygdö. Le musée ne contenait presque rien, et les meilleurs artistes norvégiens vivaient à l'étranger. Plusieurs étaient venus en 1849 à propos d'une exposition, ce qui avait été un événement. Ils étaient repartis, et un seul peintre vivait à Kristiania [2]. Il y avait le théâtre, construit en bois, qui servait à tout, opéra, comédies et séances d'équilibristes, et il y avait les jardins de Klingenberg, sur l'emplacement de l'actuel Moulin Rouge, où l'on pouvait voir des écuyers ou entendre des chansons. C'était tout. Quelques petits cafés : celui de Lars Ihle était fréquenté par les étudiants de première année, et il y avait un billard chez le vieux Monsen.

Kristiania offrait donc peu de distractions. La sociabilité ne s'exerçait guère que dans les familles et dans l'intimité. En public ou dans les réceptions, les Kristianiens se montraient le plus souvent guindés et trop formels, ou bien d'un sans-gêne brutal. Un observateur danois, sans nulle malveillance, trouvait la ville « trop grande pour avoir l'agréable cordialité des petites villes, et trop petite pour produire une vie de capitale [3] ». Un Danois pouvait s'entendre dire des choses désagréables dans la rue, et un Suédois, quelques années plus tôt, risquait de s'y faire insulter. Welhaven, qui avait témoigné un si grand souci du progrès dans les formes de la vie de société, se conduisait

[1] Cité d'après Arne Löchen : *Welhaven*, p. 65.
[2] Dietrichson, *Svundne Tider*, I, p. 277.
[3] P. L. Möller, dans ses *Skizzer fra Norge*, publiées dans *Gæa*, 1846, p. 258.

parfois lui-même avec une rudesse choquante. On aurait dit que les gens avaient le désir de bien se tenir, mais ne savaient comment faire. Le fait de s'enivrer de temps en temps ne jetait le discrédit sur personne.

Dans l'intimité, par contre, où les gens ne sentaient plus le besoin paralysant de s'observer, la vie de société paraît avoir été fort agréable à cette époque. Les meilleures familles étaient fort accueillantes, surtout pour les étudiants, les mœurs étaient patriarcales et hospitalières, les jeunes filles, autrefois très étroitement gardées, commençaient à prendre plus libre allure, et les manières étaient devenues plus polies.

Les étudiants d'alors étaient, la plupart, fils de fonctionnaires, et les étudiants paysans, si nombreux plus tard, étaient encore à peu près inconnus. Ces étudiants apportaient de chez eux un certain respect traditionnel de la vie académique, sentiment qui se confondait pour eux avec un sentiment de classe. Tout cela contribuait au rapprochement entre les étudiants et les familles de fonctionnaires résidant à Kristiania. C'était une ressource précieuse pour ces jeunes gens, surtout dans une ville aussi pauvre en distractions que l'était alors cette capitale. Mais la société où ils recevaient un accueil si aimable et familier se faisait remarquer à cette date, par une certaine étroitesse d'esprit. Un étudiant de 1852 l'observe dans ses souvenirs [1], et les hommes de tendances très opposées sont d'accord pour constater la sécheresse due au développement de l'esprit pratique. L'époque troublée de la rivalité Wergeland-Welhaven étant close, les milieux bourgeois étaient entrés dans une période d'apathie politique, où l'on songeait surtout aux grandes entreprises d'industrie et d'affaires. Le rapprochement des étu-

[1] Lorentz Dietrichson : *Svundne Tider*, I, pp. 232. 233.

diants avec ces milieux augmentait encore leur esprit de classe, et ils étaient devenus extrêmement conservateurs, tandis que les tendances opposées avaient été jusqu'alors nettement dominantes parmi eux. Ce changement s'était produit au moment même où les classes populaires s'agitaient, et un incident l'avait bien mis en évidence. Lorsque la révolution de février 1848 fut saluée par le journal d'opposition *Morgenbladet* comme un exemple et un encouragement pour les amis de la liberté populaire en Norvège, les étudiants se rendirent en masse sous les fenêtres du directeur effectif de ce journal (bien que son nom n'y figurât pas), Adolf Bredo Stabell, pour manifester leur blâme à coups de sifflets. Visiblement, pour les étudiants aussi, la période des luttes ardentes et de la vie intense d'autrefois était close, et l'on entrait dans une période nouvelle. Le déménagement général auquel se préparait l'Université était symbolique : la bibliothèque en 1851, les cours en 1852, l'Association des étudiants quelques années plus tard, allèrent s'installer en un quartier nouveau, où se construisaient des villas [1].

Ibsen s'empressa de s'inscrire à l'Association des étudiants, et il en resta, jusqu'à son départ de Kristiania, un des membres les plus assidus. Cette société, en effet, était le centre de la vie universitaire. Fondée en 1818, elle avait changé de caractère suivant les tendances, à chaque période, de la bourgeoisie cultivée : véritable club politique en 1825, elle s'était scindée au moment le plus âpre de la querelle entre Wergeland et Welhaven, et la paix y était revenue ensuite peu à peu, avec l'idée que l'on ne devait pas se laisser trop entraîner par les partis politiques.

[1] L'Association occupait alors le rez-de-chaussée de la maison située à l'angle d'Övre Slotsgate et de Prinsensgate, dans le quartier des quelques rues droites, derrière Akershus.

Si les étudiants de 1850 se montraient peu enclins à l'enthousiasme de leurs aînés pour les grandes idées de liberté, en sorte que l'on chercherait vainement, dans les débats en séance plénière de l'Association, les hautes questions générales auxquelles la jeunesse habituellement se complaît, il ne faudrait pas croire que la gaieté fût bannie et remplacée par une correction guindée. Ce fut, au contraire, une époque de gaieté sans prétention, aimable, où la grande famille académique vécut dans une intimité plus resserrée, et comme plus à l'écart du monde extérieur. C'est l'époque où fleurit la chanson d'étudiants. L'Association a ses poètes, dont la plupart ne sont poètes que chez elle. Le samedi soir avait lieu la grande réunion ; lecture du journal hebdomadaire manuscrit de la société, puis discussion dans les formes parlementaires, ensuite venait le punch, et l'on chantait en chœur, à l'unisson. Les membres de l'Association pouvaient seuls venir, mais cela comprenait des professeurs et d'autres anciens qui assistaient au moins au commencement de la séance et prenaient part aux débats. Et ce fut aussi l'époque la plus brillante du théâtre de l'Association, réinstauré à la fin de 1849. On y jouait Herman Wessel et Holberg, et les poètes étudiants, à l'imitation des Danois Ploug et Hostrup, composèrent des « vaudevilles d'étudiants », dont la définition esthétique a été donnée par Ibsen (v. p. 248).

Jeunes et joyeux de l'être, peu nombreux, les étudiants se connaissaient tous et se rencontraient presque chaque jour, ce fut l'ère de la camaraderie et de la vie d'étudiant par excellence, limitée à elle-même et sans rayonnement d'idéal [1]. L'aimable petit vaudeville *Au Chalet*, qui obtint en 1850 un si grand succès, était en réalité un vaudeville d'étudiants, par l'un des

[1] Fredrik B. Wallem : *Det norske Studentersamfund gjennem* 100 *aar*, I, p. 343.

poètes de l'Association, C. P. Riis, et le naïf sentiment de joie un peu orgueilleuse, caractéristique de cette époque, y est exprimé :

J'agite mon chapeau, je chante et crie, tralalala!
Hurra, hurra!
Hurra, je suis étudiant!

Henrik Ibsen ne se sentait guère disposé à partager cette joie. Il était trop pauvre pour pouvoir aisément profiter des facilités qu'avaient alors les étudiants à se présenter dans les familles les plus cultivées de la ville. Ces facilités eussent d'ailleurs été, peut-être, moins grandes pour lui, qui n'avait pas de costume convenable à se mettre, et ne recherchait pas une carrière de fonctionnaire. Faute d'avoir passé, au bout de peu d'années, l'examen final, on était considéré comme un raté. Ce terme ne pouvait lui être appliqué, puisqu'il ne poursuivait aucun examen, mais, par là même, et dès le début, il se posait en irrégulier. De plus, il était timide, ou du moins un peu gauche, et l'idée ne lui serait pas venue de chercher à se faufiler dans des portes qui ne s'ouvraient pas toutes grandes.

Uniquement réduit à fréquenter ses camarades de l'Association des Étudiants, il fut, à bien des égards, comme un étranger parmi eux, car il n'éprouvait aucunement leur sentiment de classe, et ses idées politiques et sociales le mettaient en opposition contre les tendances réactionnaires, nettement dominantes autour de lui. Dans ce milieu homogène, il n'était pas comme les autres. Quand même il eût été de nature exubérante, ce n'est pas là qu'il eût trouvé l'occasion de le manifester. Aussi, poète, et bien qu'il composât volontiers des poèmes destinés à être chantés sur des airs connus, ses poèmes ne furent pas des chansons d'étudiants. Auteur dramatique, il n'a jamais composé

de « vaudeville d'étudiants », et s'il a suivi avec intérêt les représentations du théâtre de l'Association, il déclare lui-même qu'il ne fut « aucunement initié aux mystères du théâtre de l'Association ». (V. l'art. : « Du théâtre de l'Association », p. 147). Il est singulier que l'auteur de *Catilina* et de *le Tertre du Guerrier* n'ait pas été invité à participer à l'organisation des représentations. Les auteurs de « vaudevilles d'étudiants » joués pendant qu'Ibsen fréquenta l'Association, Richard Petersen, L. Bidenkap et C. P. Riis, mettaient sans doute eux-mêmes leurs œuvres en scène. Mais on joua aussi, cette année-là, l'*Erasmus Montanus* de Holberg, dont il était grand admirateur, et il aurait été naturel de faire appel à lui. Quelques mots, à la fin de l'article sur « l Asile de Grœnland », semblent indiquer une certaine rivalité entre les organisateurs du théâtre de l'Association et la « Société littéraire » dont Ibsen, on le verra bientôt, était un membre assidu. Nous ne savons rien de plus sur ce défaut d'entente. Ibsen en parle, d'ailleurs, avec calme, et sans apparence d'amertume, en homme qui se tient en dehors, spectateur bienveillant. Le « vaudeville d'étudiants » était un genre qui ne lui convenait pas, évidemment, mais il trouve ce genre intéressant, malgré l'opinion de J. L. Heiberg, alors l'autorité la plus haute en matière d'esthétique, et il propose de donner des représentations publiques.

On voit qu'il n'a pas pris, à l'égard de ses camarades de l'Association, une attitude hostile et rébarbative, même lorsqu'il en aurait eu, semble-t-il, quelque motif. Au contraire. Si sa nature, ses tendances d'esprit, son passé, le disposaient mal à subir l'entraînement de ce milieu, il est probable qu'il ne se rendit pas pleinement compte des raisons qui l'en écartaient, tandis que lui apparaissaient très clairement des raisons de rapprochement et de sympathie.

L'une était la satisfaction trop naturelle qu'il a dû éprouver, malgré ses vingt-deux ans et bien qu'il n'eût pas l'âme puérile, à la simple idée qu'il était, lui aussi, un étudiant. Que l'on songe à ce que cela représentait pour lui de difficultés vaincues. Et si une telle vanité n'a fait que l'effleurer, il a été certainement sensible à l'idée de tout ce que suggère de noble et de grand ce titre d'étudiant, sans lequel il semble que l'on ne puisse atteindre à la haute culture. Ce n'était plus là de la vanité, mais un orgueil légitime. Et comme l'orgueil de la classe des fonctionnaires se fondait sur leur origine universitaire, son propre sentiment ne dut pas lui paraître trop différent de celui de ses camarades. Il se sentait distinct d'eux, et s'affirma tel par sa décision de ne poursuivre aucun nouvel examen, mais ce fut avec une véritable sympathie qu'il pénétra dans ce milieu nouveau, celui des gens cultivés et lettrés, son milieu naturel.

Et sa sympathie s'affirma tout de suite par sa curiosité de connaître l'Association des Étudiants où il venait d'entrer. Comme elle n'avait alors que trente-sept ans d'existence, les témoins même de ses débuts étaient encore nombreux, et bon nombre d'entre eux étaient à Kristiania et la fréquentaient encore. Il s'informa auprès d'eux, et s'estima en mesure d'écrire l'histoire de l'Association. Il demanda même l'autorisation d'emporter chez lui les anciens comptes rendus manuscrits des séances, autorisation qui lui fut donnée le 8 février [1], et il écrivit le 15 février une sorte d'introduction à cette histoire, sans doute avec l'intention de la continuer sans désemparer Il ne se rendait pas compte du travail que représentait cette entreprise, son introduction n'était que le résultat des conversations dont il y parle, et lorsqu'il fut en présence des documents,

[1] *Efterladte Skrifter*, III, p. 349.

il les trouva insuffisants, et l'introduction n'eut pas de suite. Son idée ne tarda pas à être reprise, car, dès l'année suivante, un comité de trois membres fut nommé pour réunir les documents nécessaires, et la rédaction commença en 1856.

Une autre raison de sa sympathie pour les cercles universitaires fut que le scandinavisme y était alors en honneur. Il était prôné par Welhaven lui-même qui parlait de la « triple unité de la vie intellectuelle du Nord » [1]. C'était un scandinavisme surtout littéraire et danisant, et ceci convenait également à Ibsen, qui ne connaissait guère la Suède.

A Grimstad, il avait consacré à l'unité du Nord d'ardents poèmes. C'était là pour lui une question capitale, et son accord, sur ce point, avec l'état général des esprits parmi les étudiants, l'empêchait de discerner la réelle absence de haut idéal dont il aurait été choqué. Au scandinavisme de ses camarades il attribua une valeur excessive, il vit, un peu arbitrairement, dans la position prise à l'égard du sentiment national ou scandinave, la caractéristique essentielle de chaque époque, tandis qu'il considérait les idées politiques comme une affaire individuelle qui n'affectait pas l'esprit collectif des étudiants. C'est ainsi qu'il fut amené, pour écrire l'histoire de l'Association des Étudiants, dont il n'a malheureusement donné que la préface, à distinguer une période danoise, une période nationaliste, et une période scandinaviste. M. Frédérik B. Wallem trouve très juste la division adoptée par Ibsen, sauf qu'une quatrième période venait de commencer, l'ère de la vie d'étudiant par excellence, *studentikos*, « ce que l'on ne peut lui reprocher de n'avoir pas aperçu ». Il me semble que la division ibsénienne n'est pas tellement juste, en ce qu'elle marque une préoccupation trop exclusive, qui n'a

[1] Discours sur Oehlenschlæger, à l'Association des Étudiants, le 16 février 1850 (*Samlede Digterværker*, IV, p. 147).

pas toujours été si dominante dans les cercles universitaires ; même lorsqu'elle pouvait le paraître, elle n'était souvent que la forme d'expression donnée à des idées d'un autre ordre. De plus, Ibsen pensait évidemment que la période scandinaviste n'était pas close, mais plutôt qu'elle venait de commencer, et il me paraît probable qu'il projetait, en écrivant cette histoire, de faire une véritable œuvre de propagande ; c'est au profit du scandinavisme qu'il voulait rendre « la cohésion plus intime » parmi les étudiants.

Faute d'argent, il ne dut guère fréquenter les cafés, pas même celui de Lars Ihle où se rencontraient volontiers les étudiants de première année. Il était sans doute d'autant plus assidu à l'Association, où il trouvait les journaux, la bibliothèque, et toujours, vers la fin de l'après-midi et le soir, de nombreux camarades. On se liait facilement. Il n'était pas, d'ailleurs, un nouveau ordinaire. Le journal de la Société avait publié un compte rendu de son *Catilina*. Peu de jours après son entrée à l'Université, le 4 septembre 1850, eut lieu la première représentation, au Théâtre de Kristiania, de son *Tertre du Guerrier*, qui obtint un succès d'estime. Il se mettait peu en avant, et ne parlait pas dans les grandes séances du samedi, mais, puisque son affaire était plutôt d'écrire, on le chargea de diriger, pour le premier trimestre de l'année 1851, le journal de la Société. Il avait sans doute été désigné, pour cette fonction, par son prédécesseur Botten-Hansen, qui s'était engagé à se trouver un remplaçant [1]. On nommait toujours deux « rédacteurs », et son associé fut son ancien camarade de Grimstad, Andreas Isachsen, alors étudiant de deuxième année, et qui avait eu, lui aussi, une petite pièce jouée au théâtre de Kristiania, un vaudeville en un acte.

[1] Fr. Ording : *For Kirke og Kultur*, 1910, p. 75.

Ce journal n'avait plus l'importance qu'il avait eue au temps héroïque de la querelle entre Wergeland et Welhaven, lorsque les copies en circulaient dans tout le pays. Un rédacteur pouvait cependant encore s'en servir pour exercer une action et provoquer des débats : ce fut peut-être l'intention d'Ibsen avec son histoire de l'Association, dont il écrivit la préface dès le second numéro rédigé par lui. Mais il abandonna ce projet, et ses articles, par la suite, n'eurent rien de sensationnel.

Les deux rédacteurs désignés devaient exercer leurs fonctions alternativement, et rédiger eux-mêmes des articles, ou recopier ceux qu'ils jugeaient devoir accueillir. Dans le premier numéro, du 18 janvier, Isachsen, ambitieux et suffisant, écrivit d'une écriture gothique très soignée un long article assez ridicule sur les transformations qu'il se proposait d'apporter à la rédaction du journal. Naturellement, il y eut des réponses, auxquelles Ibsen fit place dans le numéro suivant, du 25 janvier, et il les fit suivre de ces lignes :

En réponse à ce qui précède, je ferai seulement observer que je n'ai aucune part dans l'article en question, dont je n'ai même connu entièrement le contenu que plusieurs jours après la lecture du journal. C'est donc l'affaire de l'auteur lui-même de défendre ce qu'il a exprimé.

Henrik IBSEN.

Dans les trois numéros qu'il a rédigés pendant ce trimestre, il a publié le poème *la Voix de la Nature* et trois articles. Réélu rédacteur pour le trimestre suivant, le 22 mars, par 16 voix, avec L. Bidenkap, auteur d'un vaudeville d'étudiants joué l'année précédente à l'Association, celui-ci élu par 10 voix (sur 28 votants), il ne rédigea plus qu'un seul numéro, sur l'organisation de la bibliothèque. Tous ses articles concernaient uniquement les affaires intérieures de l'Association, traitées avec un grand sérieux et un souci éducatif curieux à observer.

Ils ont dû être lus aux séances générales du samedi. Mais Ibsen n'aimait pas prendre la parole en public, et n'a pas soutenu les deux propositions qu'il avait formulées par écrit, qui sont ainsi restées à l'état de vœux pieux. Son rôle est resté, par suite, assez effacé, et les étudiants qui, ayant fréquenté l'Association en 1850-51, ont écrit leurs souvenirs, ne parlent pas de lui. Pour attirer l'attention, il aurait dû choisir des sujets plus généraux, répondant à la préoccupation des esprits, et surtout, développer la thèse proposée, en séance publique, par des discours de nature à animer la discussion. Il montra ainsi pour la première fois, dans des conditions favorables qui lui étaient offertes, et dont il paraît avoir voulu d'abord saisir l'occasion avec quelque empressement, son peu d'aptitude pour « exercer une action ». Malgré cela, il était sans doute apprécié comme camarade et comme rédacteur, puisque, le 13 septembre 1851, il fut encore réélu rédacteur, cette fois avec C. P. Riis, l'auteur de *Au Chalet*. Mais il ne rédigea plus aucun numéro, et quitta Kristiania peu de temps après.

CHAPITRE V

LE MILIEU LITTÉRAIRE, LES COURS ET LA « SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE »

Jusqu'alors, les manifestations littéraires de l'Association des Étudiants avaient eu un caractère général, en un double sens : tout le monde y prenait part, et la littérature n'en était pas l'objet exclusif. La poésie et les questions à l'ordre du jour avaient été intimement mêlées. Vers 1850, la confusion cessa d'être aussi constante, non en vertu d'un principe esthétique nouveau (nous avons vu, au contraire, que la confusion restait admise), mais en fait. Il était naturel, en un moment où les idées libérales et humanitaires ne remuaient plus la jeunesse universitaire, que la littérature devînt plus spécialisée, à la fois par la nature des sujets qu'elle traitait, et par le nombre plus restreint de ceux qui s'y intéressèrent, et qui formèrent, dans l'Association, un groupement particulier. C'était, en un sens, un réel progrès, en même temps qu'un succès pour Welhaven, qui avait combattu la confusion, représentée par Wergeland, entre la forme et le fond, entre le sujet et l'art. Mais ce progrès n'était que la conséquence d'un fléchissement. On était dans la période de « l'interrègne d'Andreas Munch ». Le même manque d'énergie qui se manifestait dans la pensée politique et sociale des étu-

diants apparut dans leurs conceptions littéraires. Les luttes d'antan étaient bien finies, on était au calme. Plus de passion. Un heureux éclectisme avait permis à l'Association de se mettre, en 1847, à la tête d'une souscription pour un monument en l'honneur de Wergeland, et d'organiser une fête grandiose à la gloire d'Oehlenschlæger, lorsqu'il était mort, en 1850. Le romantisme national régnait, et on le considérait comme une « fusion dans une unité supérieure » du nationalisme et du cosmopolitisme. « Les ci-devant danomanes s'inspiraient des œuvres populaires norvégiennes, mais dans un esprit romantique, c'est-à-dire peut-être avec encore moins de pénétration réelle qu'il n'y en avait chez Wergeland... On était Européen et nationaliste à la fois... Le scandinavisme et le norvagisme célébraient des fêtes en parfait accord [1]. »

Telles étaient les tendances générales. On admirait Wergeland, mais on le lisait peu, en sorte que son œuvre était sans influence. Un des amis les plus intimes d'Ibsen, Paul Botten-Hansen, précisait ainsi la place qu'occupait le grand lyrique dans l'opinion : « Goethe était alors (dans les dernières années de sa vie) dans la même situation où Wergeland a été jusqu'ici vis-à-vis du public norvégien. C'était affaire de mode de l'élever au-dessus de tout éloge ou blâme ; mais aussi au-dessus d'une connaissance intime fondée sur une connaissance approfondie [2]. » Il était, d'ailleurs, difficile de se rendre compte de l'œuvre de Wergeland dans son ensemble, elle était trop dispersée. L'homme était célèbre, le poète ne le devint que par la publication de ses œuvres complètes, dont les neuf forts volumes parurent de 1852 à 1857 [3]. Les vrais lecteurs et admirateurs du poète n'étaient

[1] Lorentz Dietrichson : *Svundne Tider*, I, pp. 169-172.
[2] *Andhrimner*, 3e trim., col. 50.
[3] Une édition plus réellement complète a paru depuis.

donc pas très nombreux. Ibsen en connaissait pourtant plusieurs. C. P. Riis, qui fut rédacteur du journal de l'Association des Étudiants avant et après lui, appréciait peu Welhaven, qui « joue avec des gants et regarde la nature à travers un binocle », et donnait à Wergeland « le numéro un » [1]. Botten-Hansen, si classique et amoureux de la pureté formelle qu'il fût, le mettait très haut, et l'on a vu que Vinje le considérait comme un « individu colossal » [2].

Et Ibsen était aussi de ceux qui admiraient et connaissaient bien l'œuvre poétique de Wergeland. Il en avait sans doute lu, à Grimstad, la majeure partie, et en avait parfois imité le style et les strophes, et même les images, certaines particularités de son vocabulaire et jusqu'à son emploi des parenthèses. Il est « facile de voir qu'Ibsen a subi l'influence de Wergeland », dira plus tard Vinje [3], qui sur ce point, était bon juge et savait à quoi s'en tenir. Elle n'avait jamais été exclusive, puisque les poèmes de jeunesse montrent également l'influence, et même de franches imitations d'Oehlenschlæger, de Welhaven et d'Andreas Munch, mais elle s'était visiblement accentuée au cours du dernier hiver de Grimstad, et ce n'est certes pas Vinje qui aurait pu en détourner son camarade. Si toutefois Ibsen admirait le génie de Wergeland comme poète, il le trouvait sans doute assez médiocre comme auteur dramatique, n'approuvait pas les principes esthétiques qu'il semblait représenter, et l'appréciait peu, en tant qu'homme. Le manque de tenue et de correc-

[1] Cité d'après Wallem, *loc. cit.*, p. 250.

[2] M. John Klæbo (*loc. cit.*, p. 122), dit que les trois amis, Vinje, Botten-Hansen et Ibsen, étaient « en littérature, partisans de Welhaven ». Cette formule est, au moins, trop simple. En ce qui concerne Vinje, si elle est devenue exacte plus tard, il semble bien qu'elle ne l'était pas en 1851. Quant à Ibsen, on verra qu'il n'admirait pas Welhaven sans réserves et critique (V. p. 250).

[3] *Skrifter i Utval*, IV, p. 100.

tion de la vie de Wergeland, exagéré encore par la légende, le choquait, et ce manque de tenue gâtait même parfois les vers du grand poète. Ibsen avait le goût de la correction, il voulait que l'on se soumît à la bonne règle, en art comme dans la vie. Par là, il était naturellement porté vers Welhaven, et prêt à reconnaître l'autorité du rival de Wergeland, devenu l'arbitre du goût.

De plus, Welhaven était « scandinaviste littéraire », de nuance pro-danoise, et cela encore attirait Ibsen vers lui. Les maîtres reconnus de l'esthétique étaient ainsi le Danois J. L. Heiberg, de qui la toute-puissance dans le royaume des lettres, à Copenhague, s'étendait jusqu'en Norvège, puis son disciple Welhaven et le professeur M. J. Monrad. Celui-ci était « lecteur » de philosophie en 1850 et fut nommé professeur en 1851. Il écrivait et parlait avec une égale facilité, et il n'a cessé, jusque bien longtemps plus tard, de fréquenter assidûment l'Association des Étudiants et d'y prononcer des discours. Il était alors, de plus, directeur intérimaire de la *Revue norvégienne de Science et de Littérature*, la revue de la plus haute tenue qui eût encore existé en Norvège. C'est là qu'il avait publié sur *Catilina* un article très flatteur pour un débutant [1]. Enfin, il était membre de la Société Littéraire dont il est question plus loin. Ibsen entra donc en relations personnelles avec lui, lut sans doute les longs articles critiques qu'il écrivait dans sa revue, en même temps qu'il lisait les études d'esthétique de J. L. Heiberg, dont il a cité un passage [2]. Or, J. L. Heiberg et M. J. Monrad étaient hégéliens. On verra, par les articles de critique d'Ibsen, parti-

[1] Traduit dans le tome I, p. 201.

[2] P. 344 du présent volume. C'est même, je crois, un passage de quelque article de la *Flyvende Post*, que Heiberg n'a pas inséré dans l'édition de ses œuvres, ce qui indique un grand zèle apporté par Ibsen à l'étude du critique danois.

culièrement dans ses articles sur *l'Asile de Grönland* et sur les poèmes mythologiques de Paludan-Muller [1], à quel point il s'est assimilé les procédés de la dialectique hégélienne. Il est vrai que la formule de la « fusion dans une unité supérieure » était tout à fait courante en Norvège à cette époque. Mais il y a plus, dans les raisonnements d'Ibsen, que l'emploi d'une expression alors presque banale. La classification hégélienne des genres est pour lui la vérité absolue sur laquelle il se fonde, et sa définition et sa justification du « vaudeville d'étudiants » où il contredit J. L. Heiberg, sont précisément établies dans la forme de l'écrivain danois, qui fut évidemment, pour l'esthétique théorique, son maître principal.

Peut-être suivit-il aussi à l'Université des cours de M. J. Monrad, comprenant, en 1850, des conférences avec interrogations, et, en 1851, un cours de psychologie. De plus, pendant les deux semestres, Monrad consacra trois heures par semaine au *Banquet* de Platon (pour six à dix élèves) : Ibsen n'y est sûrement allé que rarement.

Par contre, il est certain qu'il a suivi les cours de Welhaven, qui était aussi professeur de philosophie, bien qu'il ne sût pas « à vrai dire, son métier » de philosophe [2]. Ce poste lui avait été donné comme une sorte de subvention de poète, et il faisait des cours principalement sur l'histoire de la littérature et l'esthétique. Son apparence était dure et froide, et l'on redoutait son esprit sarcastique. Il venait parfois à l'Association des Étudiants, où il a prononcé des discours. Mais il était trop peu abordable pour faire figure, comme Monrad, d'étudiant perpétuel, et Ibsen n'a dû avoir avec lui que très peu de rapports personnels. Par contre, on accourait à ses leçons, toujours très

[1] P. 248 et p. 256 du présent volvme.
[2] *Andhrimner*, 1er trim., dans un article de Vinje.

soignées et admirablement dites. Elles portèrent, pendant le semestre d'hiver de 1850, sur la morale, et pendant le premier semestre de 1851, sur « Holberg et son temps » (celles-ci devant cent cinquante auditeurs, ce qui était énorme pour le Kristiania d'alors [1]. Ibsen fut médusé par l'éloquence du professeur-poète. « J'étais assis sous sa chaire comme aux pieds de Gamaliel, » dira-t-il plus tard.

Pour achever de décrire le cadre de sa vie universitaire, il reste à parler de la « Société Littéraire » fondée à la fin de 1849. On a vu que, si l'Association des Étudiants délaissait les grands débats sur les questions générales, il se forma des groupements particuliers qui devinrent « le forum des discussions » [2]. La lutte contre « la politique envahissante » était une des raisons d'être de la Société [3]. Les réunions se tenaient généralement le mardi sous la direction d'un président, et un secrétaire rédigeait un compte-rendu qui provoquait souvent les observations des membres, très entraînés à l'exercice de la critique. Là, dans un cercle plus restreint et plus spécialisé, Ibsen se trouva sans doute plus à son aise que dans les séances générales du samedi. Il se fit recevoir tout de suite à la Société Littéraire, et en fut un des membres les plus assidus. Selon l'usage, il dut faire, pour son entrée, une conférence [4], qu'il semble avoir remplacée par la lecture d'un poème.

Un article anonyme, inséré dans le journal de l'Association le 19 octobre 1850, sous le titre : « Une interpellation à la Société Littéraire », nous renseigne sur ce qui s'y faisait : « ...Je sais très

[1] Tous les renseignements sur les cours se trouvent dans : *Det kong. n. Frederiks Universitets Aarsberetning for* 1850, chap. III.

[2] Wallem, *loc. cit.*, pp. 391 sqq.

[3] Fr. Ording : *For kirke og Kultur*, 1910, p. 75.

[4] Fr. Ording : *Fra det akademiske liv omkring* 1850, IV, dans *Morgenbladet*, 1905, n° 311.

bien, écrivait l'interpellateur, qu'on y présente des chansons, des nouvelles et de gais vaudevilles, peut-être aussi des tragédies, mais tout cela sans prétention à une valeur durable, et plutôt comme point de départ d'une conversation, qui est l'essentiel. Mais pourquoi ce statut d'après lequel les membres ne sont admis qu'après un vote secret? » A quoi le rédacteur du journal, L. Bidenkap, répondit que c'était là une disposition provisoire, parce que la Société était jeune et qu'il fallait d'abord que les membres se connussent, et il ajoutait : « S'il se trouvait dans la Société un talent éminent, ou plutôt un génie qui saurait saisir les rênes et montrer le but, la disposition serait inutile, mais ce génie n'est pas là, malheureusement [1]... »

C'est sans doute à la Société Littéraire qu'Ibsen a formé le plus de relations nouvelles. C'est là qu'il a pu se rencontrer plus familièrement avec Monrad, connaître Ejlert Sundt, curieux spécialiste de l'étude des bas-fonds sociaux, et discuter grammaire et orthographe avec K. Knudsen, qui voulait rendre la langue plus norvégienne. Et c'est là, surtout, qu'il s'est lié avec les hommes qui ont été ses amis les plus intimes : Mikhael Birkeland, qui était sous-bibliothécaire de l'Association, Paul Botten-Hansen à qui est consacré le prochain chapitre, et Jakob Lökke, philologue. On les retrouvera plus tard.

Car Ibsen aimait avoir des amis. Il en avait et les conservait

[1] Journal manuscrit, à la bibliothèque de l'Université, à Oslo.

CHAPITRE VI

« LE TERTRE DU GUERRIER ». LES POÈMES A CLARA EBBELL

Ibsen, en lisant les théories d'esthétique et particulièrement d'esthétique dramatique, apprenait les principes de son métier d'écrivain. Cette expression choquera peut-être. Elle répond pourtant à l'idée qu'il se faisait de sa vie.

Il était pauvre, habitué à se préoccuper du côté pratique de l'existence, et à s'ouvrir par un patient travail les voies de l'avenir. Ces soucis matériels ne pouvaient à ses yeux, d'ailleurs, ternir la beauté de l'art. Bien au contraire. Il ne voulait pas être un de ces dilettantes contre lesquels Welhaven, à la suite de Heiberg, avait fulminé. La littérature devait absorber l'activité tout entière de l'écrivain. Elle ne pouvait indéfiniment consister en productions de fonctionnaires et de pasteurs, à leurs heures perdues. Il fallait donc nécessairement qu'elle nourrît son homme. En la considérant comme une carrière, Ibsen la traitait donc avec un respect tout nouveau en Norvège. Peut-être est-ce de là que lui vint — si elle ne lui a pas été naturelle — une conception un peu étroite de la spécialisation professionnelle, qui s'étendit peu à peu à la distinction entre les divers genres littéraires.

En 1850, il ne se limitait pas encore au théâtre. Pourtant,

une pièce composée à Grimstad, *les Normands*, qu'il récrivit à la Pentecôte, fut évidemment sa seule production poétique jusqu'à son *examen artium*, et aussitôt après, en septembre [1], il se mit à écrire *la Perdrix de neige du Justedal*, « pièce nationale en quatre actes ». Le sujet de la pièce est tiré d'une des *Légendes norvégiennes*, d'Andreas Faye, livre qu'il avait dû lire à Grimstad. Comme, dans les derniers temps de son séjour à la pharmacie, il avait voulu « s'essayer dans le genre national », par quoi il entendait alors, uniquement, l'interprétation des chants et contes populaires, et comme, d'autre part, nous savons par l'exemple de *Catilina* qu'il n'aurait pas abordé le travail d'écriture sans être parvenu à construire un plan assez précis, il paraît probable que l'idée de *la Perdrix de neige du Justedal* remonte aux derniers mois de son séjour à Grimstad, à cette courte période heureuse, où son esprit fourmillait d'inventions et de projets. En somme, il paraît d'abord reprendre, après les quatre mois d'interruption de l'école Heltberg et de l'examen, l'activité de cette époque féconde, peut-être avec l'ambition, déjà, de se consacrer un peu plus exclusivement au théâtre.

Rien n'était intervenu, en effet, qui fût de nature à l'assombrir. Sans doute, *Catilina* ne se vendait pas, et la misère était grande. Mais la manière dont, précédemment, il avait accueilli la nouvelle des échecs subis par son drame à la direction du théâtre et chez les éditeurs montre assez que ce n'étaient pas les difficultés matérielles qui pouvaient atteindre durablement sa bonne humeur. La critique avait jugé son *Catilina* plein de

[1] Ce fragment devrait donc figurer dans le présent volume. Toutefois, comme l'idée en a été reprise plus tard par Ibsen, la traduction en sera donnée seulement dans le tome IV, avec la traduction de *Olaf Liljekrans*, qui est la forme définitive de *la Perdrix de neige du Justedal*.

promesses, et c'était l'essentiel. Son *examen artium* était passé, ses *Normands* étaient reçus au théâtre. Comment n'eût-il pas été satisfait? Et pourtant, les premiers poèmes qu'il écrivit à Kristiania, dans les derniers mois de 1850 sont pleins de pessimisme et de mélancolie. Pourquoi?

Ces poèmes [1] ont été envoyés par Ibsen, vers le jour de l'an 1851, à Clara Ebbell, cette jeune fille de Grimstad, musicienne et grande liseuse et déclamatrice de vers, dont nous l'avons vu assez épris. Vers le 1er janvier 1850, elle s'était fiancée avec son oncle, fait qui ne paraît pas avoir grandement affecté son amoureux, à en juger par la lettre de celui-ci à Schulerud, du 5 janvier. Les fiançailles furent rompues l'été suivant, et Clara Ebbell partit en voyage, et s'arrêta à Kristiania pour y prendre des leçons de musique. Ibsen la vit, eut avec elle des conversations où il exprima familièrement devant elle, comme autrefois, ses idées générales, et il lui promit de lui envoyer un choix de poèmes, qu'il accompagna seulement des deux phrases suivantes :

> En vous envoyant les copies incluses, mon espoir est que la disposition d'esprit qui a suscité ces poèmes puisse servir d'excuse à des idées sur lesquelles, en grande partie, vous vous êtes méprise, vous aussi. Je vous prie de me pardonner si je n'ai pu me retenir d'ajouter ces mots, probablement les derniers que je vous adresserai jamais.

M. Hans Eitrem a montré combien ces poèmes sont pleins des souvenirs de Grimstad qui étaient communs à Clara Ebbell et à Ibsen. Sans doute s'y trouve-t-il maint détail qui avait pour elle et lui un sens qui nous échappe. Souvent, telle idée s'applique à elle aussi bien qu'à lui, car la vie de Clara n'était pas

[1] Ils ont été publiés par Hans Eitrem dans *Edda*, III, p. 68, et accompagnés d'un article où sont donnés les quelques souvenirs conservés dans la famille de Clara Ebbell.

non plus dépourvue de déceptions. Il a d'ailleurs souligné ses allusions avec les mots « clair » et « l'étoile », celui-ci même placé entre guillemets. La jeune fille, dit M. Eitrem, a été pour lui « la révélation d'un monde meilleur... C'était son habitude de fuir la réalité grise et basse pour s'envoler vers un monde imaginaire où il se sentait à l'aise et souverain. Son besoin d'adoration, de dévouement sans limites, absolu, a toujours été grand, et c'est ce qui se manifeste dans ses relations avec la noble jeune dame ». Cela est très juste, et permet d'expliquer la fidélité d'Ibsen au souvenir des promenades et des conversations de Grimstad avec Clara Ebbell. On s'étonne, cependant, de voir Ibsen exprimer un tel désespoir à propos de ce qu'il appelait, en janvier, dans une lettre à Schulerud, « son amourette imaginaire ». Les fiançailles de son « étoile » ne l'avaient guère ému alors, et sa déception amoureuse ne pouvait l'affecter davantage vers la fin de l'année. Pourquoi donc est-il devenu si sombre, tandis qu'en janvier il se montrait plein d'enthousiasme et d'allant? A cela il faut une explication, et qui repose sur quelque fait qui ne concerne pas Clara Ebbell personnellement. Or, *le Tertre du Guerrier* avait été joué le 26 septembre, avec un succès honorable, et pourtant la tradition rapporte qu'Ibsen a raconté à son « Étoile » combien cette première représentation lui avait été pénible. « C'était affreux, et je me cachais dans le fond de ma loge », lui dit-il. Son succès d'estime ne lui faisait pas illusion, et à voir son petit acte en scène, il en avait compris les défauts.

Le poème *Oiseau et Oiseleur* (p. 170) contient une allusion évidente à quelque fait précis, par où l'espoir de tout un avenir a été brisé, le « sentier qui mènera vers la liberté » a été barré. Si l'on savait que ce poème est antérieur au 26 septembre, on serait obligé d'y voir seulement l'exagération poétique de la

déception d'amour de son auteur, et il faudrait alors supposer que l'inclination d'Ibsen a tout de même été plus forte que ne l'indiquent la tradition et son propre mot à Schulerud. Mais le poème a été presque certainement écrit après cette date, et quand on sait que ce jour-là Ibsen a éprouvé une déception bien plus grave, qu'il a douté de lui-même, que ses vastes espoirs conçus dans les derniers mois de son séjour à Grimstad sont alors tombés, que peut-être il a cru qu'il lui faudrait renoncer à devenir un auteur dramatique, tout le poème s'éclaire, et l'on comprend que le pessimisme ait assailli le débutant qui condamnait son œuvre.

On peut trouver peu naturel qu'un jeune homme de vingt-trois ans se juge si sévèrement et désespère si vite, fût-il Ibsen, et cette objection empêcherait d'interpréter *Oiseau et Oiseleur* comme un effet de la première du *Tertre du Guerrier*, si l'on n'avait, d'autre part, à la fois la confirmation de son pessimisme général, et celle d'un renoncement effectif à l'art dramatique. Ibsen, au moment de cette soirée fatale, était en train d'écrire une nouvelle pièce, *la Perdrix de neige du Justedal*, qui fut abandonnée après la seconde scène du second acte, et on ne connaît qu'un seul autre exemple d'une pièce qu'Ibsen ait commencé à écrire et qu'il n'ait pas achevée [1]. Puis, à partir de la fin de sep-

[1] Je néglige un livret d'opéra en trois actes, dont un seul est écrit. La seule pièce commencée et inachevée est *Olaf Trygvason* (V. tome I, p. 80).

Le manuscrit de *la Perdrix de neige du Justedal* porte : 1850. Le fragment écrit de cette œuvre ne peut dater de Grimstad, les œuvres alors en train étant mentionnées dans les lettres à Schulerud, ni du temps passé à l'école Heltberg, où Ibsen était trop absorbé par la préparation de son bachot. Il est tout naturel qu'il se soit remis au travail aussitôt son examen passé, c'est-à-dire après le 2 septembre, et qu'il ait repris un sujet conçu à Grimstad, d'autant plus qu'il se sentait encouragé par la réception du *Tertre du Guerrier*. Un acte, plus quelques pages, c'est bien ce qu'il pouvait en avoir écrit le 26 septembre, et l'interruption s'explique à cette date, tandis qu'elle serait difficile à expliquer plus tard.

tembre 1850 jusqu'en mai 1852, il semble renoncer à toute production dramatique. Certes, il a, pendant ce temps, l'esprit occupé de théâtre, il publie, en 1851, plusieurs comptes rendus de pièces assez développés, une satire politique prend la forme d'une parodie de livret d'opéra, et il acceptera, vers la fin de l'année, de devenir « poète du théâtre » à Bergen. Mais pendant cette période de dix-neuf mois, il ne semble pas qu'il ait écrit une ligne d'aucune pièce, il n'existe même pas la moindre trace d'un projet dramatique quelconque. Il avait pourtant le travail facile, les idées de pièces venaient nombreuses à son esprit, le théâtre est manifestement, en 1850 déjà, le genre littéraire auquel il compte s'adonner (une pièce achevée et deux commencées en moins d'un an), et il est étrange qu'une production si active ait soudain cessé, pour ne recommencer qu'un an et demi plus tard.

Et, se détournant du théâtre, Ibsen voulut s'essayer dans un autre genre. Sans doute n'était-il pas trop mécontent de *le Tertre du Guerrier* comme poème. La critique était favorable à cet égard. C'était seulement la représentation qui l'avait déçu. Or, sa pièce était une très consciente imitation du Danois Oehlenschlæger, et il devait se rappeler que, d'après J. L. Heiberg, Oehlenschlæger est lyrique-épique, et non pas dramatique, c'est-à-dire que chez lui le lyrique et l'épique sont comme juxtaposés, au lieu d'être fondus dans cette unité supérieure qui constitue le dramatique, en sorte qu'on ne dépassera pas Oehlenschlæger dans la poésie épique-lyrique, tandis qu' « un futur poète dont le génie sera plus dramatique peut aisément l'éclipser dans la tragédie »[1]. Il renonça donc à éclipser Oehlenschlæger, puisqu'il découvrait qu'il était, lui aussi, un lyrique-épique, et il projeta une épopée.

[1] J. L. Heiberg : *Prosaiske Skrifter*, III, pp. 183-185.

Le 19 décembre, il concluait avec l'éditeur de *Catilina* un contrat pour la publication d'un volume qui devait contenir *le Tertre du Guerrier* et un « poème épique » intitulé *la Harpe d'Or*. Le titre du poème indique bien qu'il s'agit de quelque vieille histoire nordique, qu'il se proposait sans doute de traiter dans le goût du poète danois. Il paraît que la première feuille du volume fut imprimée, mais on n'alla pas plus loin, et ce commencement est perdu. *La Harpe d'Or* fut le premier des récits en vers, de formes diverses, et sur des sujets tantôt anciens, tantôt modernes, composés par Ibsen. Il fut suivi, dès 1851, de *Helge* et de *Une soirée dans le Hardanger*.

Il était, d'ailleurs, très naturel qu'il adressât les poèmes révélés par M. Eitrem à Clara Ebbell. La littérature, à Grimstad, était déjà le sujet habituel de leurs conversations, et elle avait été la confidente de ses projets. De plus, elle n'était pas sans quelque ambition artistique, et se serait certainement produite en public, si elle avait vécu un peu plus tard. Elle ne devait guère être satisfaite de la vie, elle non plus, et ses fiançailles avec un oncle, bientôt rompues, font soupçonner d'autres déceptions. Une certaine analogie de situation avec Ibsen en résultait.

Les poèmes qu'il a envoyés à Clara Ebbell sont de valeur très inégale, et le premier confère au bouton de fleur des attributs et des organes imprévus. Il faut songer, en les lisant, que ce sont là non seulement des œuvres de jeunesse, mais, de plus, des poèmes qu'il n'a pas tous publiés ; il considérait peut-être le premier comme un brouillon. Mais ils sont précieux en ce qu'Ibsen n'a presque jamais aussi directement exprimé ses idées et son état d'esprit, dans le premier surtout. Celui-ci paraît plus particulièrement adressé à Clara Ebbell, car on y trouve, dans la septième strophe, « le bleu clair » et « l'étoile », allusions évidentes. Et pourtant, elle n'est pas du tout le sujet

du poème, sinon parce qu'elle lui représente, un instant, d'une manière symbolique, l'âge heureux de l'enfance, c'est-à-dire de l'effort et de l'espoir naïfs : la vie devrait s'arrêter là. (On a quelque peine à s'imaginer Ibsen regrettant Grimstad.) Après cet âge, vient la mélancolie du souvenir, où l'on cherche un réconfort. Si le souvenir ne ranime pas notre ardeur, la vie est une tombe, et l'on désespère. La dernière strophe, allusion nouvelle à Clara Ebbell, semble comme une politesse à l'adresse de la jeune fille, afin d'atténuer l'expression trop absolue du néant de la vie. On peut remarquer encore (seconde strophe) que le bel effort de la jeunesse n'est pas en vue de briller, mais afin « de lever les regards librement vers le ciel ». Le haut idéal d'Ibsen est décidément dégagé de l'ambition de gloire, — peut-être parce qu'il la voit s'éloigner de lui.

Le second poème porte comme titre, sur la copie envoyée à Clara Ebbell : « Sonnets (introduction à une conférence dans la Société Littéraire). » On a vu que tout nouveau membre de cette société devait faire une conférence d'entrée. Ce poème a donc été composé à cette occasion, et a probablement remplacé la conférence. Il convenait d'ailleurs à un public d'étudiants, puisque Ibsen y opposait la vie prosaïque et la vie, plus périlleuse, de l'homme qui se crée un noble idéal, et ainsi se découvre un but dans la vie. L'accablement dont témoigne le poème précédent n'est pas directement exprimé. Mais il ne se révèle pas avec moins de force, quand on y voit Ibsen considérer l'idéal comme une sorte d'artifice pour « compenser le vide de la vie ».

Vient ensuite le poème de Grimstad, *Dans la nuit*, [1] d'une mélancolie plus souriante, que l'on s'étonne de trouver en si lamentable compagnie : cela tient sans doute à ce qu'Ibsen

[1] V. tome I, p. 152.

y a vu comme un pressentiment de ses idées nouvelles. Il y a changé un mot : « la rouille de la vie » est devenue « le souffle de la vie ». Puis *Oiseau et Oiseleur* raconte sa grande déception. « Le mineur » exprime un regret de l'intuitive joie de vivre perdue, et une âpre ardeur à comprendre la grande énigme. Mais peut-être il n'y a rien à comprendre... Cependant, avec une sorte de courage las et morne, il s'obstinera. Ces deux poèmes ont été remaniés plus tard, et le marteau du mineur a été gravé sur le pylône qui marque la tombe d'Ibsen. Ce sera, en effet, le symbole ibsénien par excellence, lorsque, à son obstination triste, il aura substitué un ardent sentiment de sombre défi.

Enfin, *Parmi les ruines* résume la déplorable histoire du poète, mais une strophe, évidemment ajoutée après coup, suggère l'espoir confus d'un recommencement.

Ibsen apprit, en février 1851, que Clara s'était montrée à Grimstad, dans un bal masqué, en troubadour, et ce costume avait fait sensation. Il lui adressa un nouveau poème (V. p. 190), après quoi cet épisode est définitivement clos.

La conception de l'idéal comme un coin de bleu auquel on rêve sans y croire, afin d'échapper aux réalités de la vie ou pour s'y résigner plus facilement, était peut-être une conclusion logique de la vie d'Ibsen à Grimstad et des poèmes qu'il y avait composés. Un pessimisme si profond n'aurait pu toutefois l'envahir, malgré la précoce maturité de son esprit, s'il n'avait éprouvé quelque grosse déception personnelle. Les poèmes à Clara Ebbell révèlent un désespoir produit « en un instant », comme il est dit expressément dans *Parmi des ruines*, et comme l'indique *Oiseau et Oiseleur*. La déconvenue à l'audition du *Tertre du Guerrier* répond bien à cela.

CHAPITRE VII

PAUL BOTTEN-HANSEN

Parmi les nombreuses personnes, — camarades et membres plus âgés, — avec qui, à sa façon discrète et courtoise, Ibsen entra en relations à l'Association des Étudiants, il trouva un véritable ami en Paul Botten-Hansen, l'auteur d'un élogieux compte rendu de *Catilina* paru dans le journal de l'Association, rédacteur de ce journal jusqu'à la fin de 1850, et membre assidu de la « Société Littéraire ».

Il n'était alors étudiant que de seconde année, bien qu'il eût vingt-six ans. Il était né, en effet, en 1824, dans une ferme appelée Botten, comme enfant naturel. Son père, homme très doué, mais léger et qui menait une vie désordonnée, était instituteur ambulant. Ses parents s'étant mariés, mais chacun de son côté, il fut élevé par ses grands-parents maternels dans la ferme de Botten, qui était située sur une route passagère, où il avait occasion d'observer toutes sortes de gens et d'entendre ses grands-parents interroger tout le monde et discuter les nouvelles. Ce fut une véritable éducation de la curiosité. Lui-même a décrit sa ferme et plaisanté sur sa naissance dans une longue nouvelle, *Mystères norvégiens*, description satirique de la vie paysanne. Il avait eu comme instituteur un homme instruit

et bon avec qui, le temps d'école achevé, il resta en relations, et qui lui fit surtout connaître la littérature française du dix-huitième siècle. Paysan jusqu'à quinze ans, il fut alors envoyé dans la petite ville de Lillehammer pour y être commis dans une échoppe. Il eut accès à la bibliothèque de prêts, et profita de son talent à graver sur bois pour se procurer de l'argent et acheter des livres. Ceci l'ayant fait remarquer, il fut appelé comme secrétaire chez un avocat, put enfin se mettre à étudier sérieusement, et passa l'*examen artium* en 1847, puis se plaça comme précepteur à la campagne. Peu après il eut un poste dans une école secondaire de Kristiania, ce qui lui permit de suivre les cours de l'Université, et passer le « second examen » en 1850. Il devait alors choisir une branche d'études, c'est-à-dire une carrière, et il choisit naturellement la philologie, ce qui ne menait guère qu'à l'enseignement.

Mais il se sentait trop attiré par la littérature pour laquelle il ne lui serait plus resté de temps, si, à l'enseignement continué pour vivre, il lui avait fallu ajouter des études si spéciales. Il travaillait beaucoup, mais en indépendant qui ne se soumet pas au programme tracé d'avance. Il y avait donc, entre lui et Ibsen, une analogie de situation qui devait les rapprocher, avec cette différence qu'Ibsen, moins instruit, et résigné aux nécessités de la vie, essayait d'être homme de lettres sans exercer d'autre métier.

Botten-Hansen était, avant tout, un curieux. Il a été le premier vrai bibliophile qu'il y ait eu en Norvège, et sa bibliothèque, achetée en bloc après sa mort, a été le premier fonds de la bibliothèque publique de Bergen. Elle comptait environ 14 000 volumes, bien qu'il eût mis seulement une vingtaine d'années à les réunir, et n'eût jamais joui que de revenus très

médiocres. Il était des bibliophiles qui lisent leurs livres : en première ligne, les œuvres littéraires, ensuite l'histoire norvégienne et l'histoire générale, et enfin les ouvrages les plus divers. Et pourtant sa science n'était pas purement livresque. Il avait conservé, au contraire, l'esprit concret du paysan et du graveur sur bois. Il a écrit un livre sur les costumes et les mœurs du Gudbrandsdal, sa province. Il s'intéressait très vivement à la vie et à la personnalité des écrivains, et même de quiconque jouait un rôle, et les biographies qu'il a rédigées pour la revue hebdomadaire qu'il a fondée et dirigée pendant quinze ans sont remarquables par la sûreté d'information et la clarté pénétrante de l'exposition.

En ce qui concerne l'histoire littéraire, surtout, il fut de très bonne heure l'homme incontestablement le plus érudit qui eût existé en Norvège, et ses connaissances s'étendaient bien au delà de la Norvège et du Danemark. Il connaissait très bien la littérature allemande et la littérature française des dix-septième et dix-huitième siècles. La littérature anglaise paraît lui avoir été moins familière. Il connaissait les littératures méridionales. Il avait même publié, en 1850-51, une traduction des *Mille et une Nuits*. Il était curieux de tout, lisait tout d'un esprit bienveillant, en même temps que finement critique. Déjà, en 1851, son bagage était considérable. Lorsqu'on lit les articles qu'il a publiés dans l'éphémère revue *Andhrimner*, on est stupéfait de songer que leur auteur, quatre ans plus tôt, en était encore à préparer son baccalauréat dans les conditions les moins favorables.

Il était nourri, en particulier, de littérature française, que son instituteur de village lui avait révélée. Voltaire paraît être l'un des auteurs qu'il a le plus lus. La langue française lui devint tellement familière que sans avoir été en France (ses moyens

ne lui permirent jamais pareil voyage), et quoiqu'il n'ait eu certainement que des occasions bien rares de parler français, il fut capable de rédiger en un français très convenable, à l'occasion de l'Exposition universelle de 1867, une bibliographie norvégienne sous le titre : *la Norvège littéraire*. Il serait toutefois excessif de dire que sa culture avait un caractère spécifiquement français. Il était, pour cela, trop éclectique et trop cosmopolite. Mais la littérature française est certainement celle qui a le plus contribué à sa formation, et à laquelle son esprit s'apparentait le mieux.

Par là, il se trouvait en dehors du courant norvégien du moment. On pourrait dire qu'il était en retard, puisque c'est au dix-huitième et au commencement du dix-neuvième siècle que la Norvège a été intellectuellement le plus près de la France. En 1850, c'est à l'Allemagne, surtout, sous l'influence danoise, que se rattache la littérature norvégienne, par le développement tardif du romantisme national et par l'influence de l'esthétique hégélienne. Botten-Hansen ne subit aucun de ces deux courants. De même que Vinje, il ne trouve pas au romantisme fondé sur les légendes populaires un contenu réel suffisant. Dès 1851, sous deux formes différentes, dans ses *Mystères norvégiens* et dans une fantaisie dramatique, *le Mariage de la Houldre*, il le raille et le parodie. Quant aux théories esthétiques admises, il ne s'y soumet aucunement dans ses articles de critique ou d'histoire littéraire, et il est un des rares écrivains de l'époque qui n'adopte pas la terminologie philosophique à la mode. Il n'avait pas de goût pour les théories, il négligeait les principes, et trouvait oiseux de les discuter. « Il y a bien, concède-t-il, certains principes esthétiques qui doivent être aussi valables à Tromsö que dans l'Inde..., mais il est tout à fait impossible de formuler une

esthétique qui ait une valeur absolue et universelle [1]... »

Grâce à son goût sûr et fin, à son absence d'idées préconçues et de parti pris envers les personnes, il était fort bon juge littéraire, savait aimer tout vrai poète pour ses qualités propres, admirer l'un sans déprécier l'autre. Sa liberté de jugement s'étendait aux genres, sur lesquels il n'aimait pas disserter, car il les estimait également légitimes, d'ailleurs mobiles et non assujettis à des règles fixes. Éloigné de tout dogmatisme, il considérait dans toute œuvre le talent d'abord, et ensuite sa place historique. Son érudition et ses connaissances biographiques lui permettaient de situer chaque auteur et chaque ouvrage, et de montrer comment la nature de l'écrivain s'exprime dans ses œuvres. Cette manière et son style alerte donnent à ses articles une allure qui n'est pas de l'époque, mais beaucoup plus moderne. « Il est, après Ivar Aasen, le meilleur écrivain que nous ayons, » prononçait Vinje [2] en 1869, et Vinje, à cette date, avait certainement une certaine partialité en faveur d'Ivar Aasen, écrivain de *landsmaal*, mais non en faveur de Botten-Hansen, partisan résolu et très pur de la langue officielle. Et Vinje répète peu après, dans son article nécrologique sur Botten-Hansen : « Nous n'avions pas tant de bonnes plumes, pour que la meilleure nous tombe des mains [3]. »

Botten-Hansen écrivait, en effet, d'une plume légère et spirituelle. Son goût était classique, son esprit sérieux, sa documentation impeccable, sa composition toujours facile et agréable. Et il avait sa manière bien personnelle. Si les conditions de la vie intellectuelle avaient été moins étroites, dans la Norvège d'alors, il aurait pris rapidement position de grand critique, et

[1] *Andhrimner*, 3e trim., col. 99.
[2] *Skrifter i Utval*, IV, p. 165
[3] *Ibid.*, I, p. 683.

l'hégémonie de Monrad et de Welhaven aurait cessé. Il aurait été amené à écrire des œuvres plus importantes. Mais il ne suivait pas le courant de son temps. Modeste, et peu enclin à généraliser, jamais il n'a exposé sa méthode, ni formulé ses idées autrement qu'en passant, à propos d'exemples, sous forme brève. Pour s'imposer, il aurait dû combattre les méthodes critiques en usage, et il aurait été amené à formuler les principes de la sienne, mais il ne semble pas avoir eu la moindre velléité d'assumer le rôle de maître de la critique. Et comme il s'est principalement consacré à la bibliographie et au journalisme, et n'a guère produit de véritables œuvres, l'autorité réelle que lui ont très rapidement acquise sa science et la sûreté de son goût n'a pas suffi pour lui assurer ni dans l'opinion de son temps, ni dans l'histoire de la littérature norvégienne, la place qu'il méritait.

Sa modestie, la simplicité de son allure, ont sans doute beaucoup contribué à ce résultat. Son visage était pâle et anguleux. On reconnaissait tout de suite en lui le paysan, mais on remarquait plus encore son haut front carré et l'air de tristesse d'un homme physiquement faible. Sa démarche était saccadée, et on le voyait d'ordinaire en vêtements râpés. Pourtant, il s'était tout à fait adapté à la vie de la ville : né campagnard, il avait trouvé dans les cercles universitaires et la bibliothèque le milieu qui lui convenait, tandis que Vinje y eut toujours l'air dépaysé. Plein de raison et de tact dans les relations, naturel et sans prétention, il était parfaitement désintéressé, fidèle en amitié, serviable et généreux. Pauvre, et, à cause de sa passion pour les livres, économe de son argent, il l'a donné parfois pour secourir des gens, notamment la femme de Marcus Thrane, en souvenir reconnaissant des leçons que celui-ci lui avait données à Lillehammer. Il était, de plus, dénué de va-

nité à un point rare. Il avait un respect absolu pour tout ce qui est vrai et pur, et en même temps cet homme doux, discret, de presque humble attitude, était un indépendant qui savait se défendre à l'occasion, avec un remarquable courage moral.

Les historiens de la littérature norvégienne ont noté [1] l'importance considérable qu'aurait eue Heinrich Heine pour la formation de son esprit. C'est une erreur singulière qui tient à ce que la première étude développée qu'il a publiée concernait « la jeune Allemagne », étude où, naturellement, Heine tient la plus grande place. Observons d'abord que Botten-Hansen n'a nullement contribué à mettre Heine à la mode en Norvège, ce qui avait été plutôt le rôle de Welhaven, plusieurs années auparavant, et sans succès durable. Déjà en 1848, C. P. Riis fait dire à Welhaven [2] :

> Je suis las de Heine, j'en ai assez,
> et certainement le public aussi.

Observons, d'ailleurs, que, si Botten-Hansen s'est intéressé au mouvement de la « jeune Allemagne », il a ainsi choisi justement le groupe des écrivains allemands le plus influencés par les tendances générales de l'esprit français, ce qu'il ne manque pas de souligner lui-même, en désignant le saint-simonisme et George Sand comme leurs principaux inspirateurs. Et il a traité le groupe, et Heine en particulier, avec un esprit critique, parfois assez moqueur.

On a dit que Botten-Hansen s'était senti attiré vers Heine par une sorte de parenté de nature, parce que tous deux auraient été des « esprits négatifs et hypercritiques », qui ne se complai-

[1] Henrik Jæger : *Illustreret norsk Literatur historie*, II, 1re partie, p 530.
[2] *Samfundsbladet*, cité d'après Wallem, *loc. cit.*, I, p. 249.

saient que dans l'ironie et le scepticisme. Les historiens de littérature norvégienne, et particulièrement Chr. Collin, ont ainsi jeté à la fois sur les figures de Botten-Hansen et de Heine comme une lueur satanique dont un reflet atteint Ibsen. Et l'ironie, en effet, est un trait commun à tous les trois. Mais l'étude de Botten-Hansen n'est pas du tout un éloge du scepticisme. Bien au contraire, il s'est parfaitement rendu compte de la signification de l'œuvre de Heine comme expression et propagande d'idées, et insiste sur son importance à cet égard. Il dit [1] que *Reisebilder* ont été comme « un ferment politico-littéraire pour les Allemands », que Heine fut « la voix de Jean dans le désert, qui précéda la libération de juillet », et qu'après 1830, en France, « il devint plus grave, plus tranchant, plus résolu ». Bref, Botten-Hansen semble surtout préoccupé — très justement — de défendre Heine contre le reproche d'avoir été « sans conviction idéale », qui lui avait été adressé dans une histoire de la littérature allemande.

La réputation de scepticisme de Botten-Hansen a été créée par Ludvig Daae, son biographe [2], qui avait pour lui une vive affection, et fait le plus grand éloge de son caractère, mais dit qu'il était « dans les questions essentielles, un sceptique ». Ceci prouve que L. Daae excluait des « questions essentielles » tout ce qui concerne la littérature, car Botten-Hansen, homme de lettres avant tout, eut souvent l'occasion de montrer son courage comme directeur d'une revue où il faisait aux lettres la part la plus large possible, et a pu se vanter à juste titre de s'y être fait de nombreux ennemis [3], surtout parmi le clergé intolé-

[1] Pour les citations de l'étude de Botten-Hansen sur « la jeune Allemagne », v. *Andhrimner*, 3e trim., *passim*.

[2] Dans *Vidar*, 1888.

[3] Dans son adieu aux lecteurs de l'*Illustreret Nyhedsblad* (fin de 1866).

rant. Quand il s'agissait des lettres, il était non pas un sceptique, mais un véritable croyant. Seulement, il n'était pas doctrinaire, ni homme de parti. Il ne l'était pas en littérature. Il l'était encore moins en politique. Les tendances générales de son esprit faisaient évidemment de lui un « homme de gauche », mais assez indéterminé, faute d'être rattaché à aucune doctrine et à aucun parti : son éloignement pour tout ce qui est dogmatique — et notamment pour les dogmes religieux — lui donnait l'apparence du sceptique, surtout aux yeux de L. Daae, qui était un homme ardent, spirituel, et volontiers satirique, mais très religieux et conservateur.

Le scepticisme et l'ironie semblent aller de pair, et c'est le ton plaisant, si fréquent chez Botten-Hansen, qui a donné tant d'autorité à l'appréciation de L. Daae, et a consolidé la légende du scepticisme de l'ami d'Ibsen. On comprend, pourtant, avec le portrait qui a été tracé de lui par L. Daae lui-même, que l'ironie de Botten-Hansen ne pouvait avoir rien de sarcastique ou d'offensant. Il se moquait sans esprit haineux ni même simplement hostile. Si aigu que fût son esprit critique, il savait, dans les erreurs des autres, discerner avec sympathie les moments les meilleurs. Il avait le ton habituel de badinage. « Il était au fond plein d'esprit, et à deux tranchants, et ainsi précisément ce que j'appelle norvégien », dit Vinje, qui aime à se rappeler le ton moqueur que prenait toujours entre eux la conversation [1]. Vinje pouvait être caustique, et blessant, parfois même sans bien s'en rendre compte, tandis que la malice de Botten-Hansen était toujours plus aimable et discrète. Elle était essentielle en lui, mais fort éloignée de l'ironie. Le passage suivant, où il résume son jugement sur un écrivain allemand

[1] *Skrifter i Utval*, I, p. 681

contemporain, peut en donner l'idée : « Où l'intelligence suffit, il écrit d'une manière extrêmement intéressante ; mais en poésie, où il faut que la raison parfois sommeille pour que l'imagination espiègle puisse en orner la sobre architecture des fleurs merveilleuses venues d'un autre monde, dans la poésie où satire, colère et rire provoqués par la méchanceté du monde doivent faire place au sentiment intime et profond, — là se manifeste l'impuissance de Gutzkow. »[1] Vinje était plus moqueur, et Ibsen avait le sens du comique, c'est-à-dire le don de manifester l'ironie qui est dans les choses. Mais avec des nuances, les trois camarades s'entendaient à donner un tour spirituel et léger à leurs causeries sur de graves sujets.

Et Botten-Hansen ne fut pas seulement, pour Ibsen, un camarade qu'il lui était agréable de fréquenter. Son caractère, sa simplicité, sa sincérité plaisaient à celui-ci, et aussi sa pondération, par où il différait de Vinje. On sentait dans les jugements de Botten-Hansen, comme dans ses sentiments, une stabilité qui attirait la confiance et l'amitié.

Il n'est guère douteux qu'il a exercé sur l'esprit d'Ibsen une influence considérable. L'étendue de ses connaissances littéraires lui permettait de renseigner son jeune ami, dont il devenait ainsi, en quelque mesure, le conseiller, pour le choix de ses lectures. L'éclectisme de Botten-Hansen, sa souplesse à comprendre les génies les plus divers, ont dû frapper Ibsen, qui n'était pas sans quelque tendance aux attitudes de partialité. Mais ils étaient deux camarades, et d'esprit fort indépendant l'un et l'autre[2]. L'influence de Botten-Hansen n'a pas été du tout appréciable

[1] *Andhrimner*, 3e trim., col. 161.

[2] On trouvera p. 481, dans la note à l'article « Le Catogan et l'épée », un bon exemple de l'indépendance des jugements d'Ibsen, en opposition avec ceux de Botten-Hansen.

immédiatement — du moins par ce qui était essentiel et central dans sa méthode antidogmatique ou dans sa nature esthétique. C'est précisément en 1851, au cours de la première année de leur amitié, que l'on voit apparaître chez Ibsen l'emploi de formules hégéliennes. Les critiques de J. L. Heiberg sont évidemment son modèle à cette époque. Il ne montre aucune velléité d'étudier la littérature dans son développement historique, ni d'admettre la libre initiative du poète en dehors des règles établies. En fait d'esthétique doctrinale, son ami et lui paraissent être, à ce moment, aux deux extrêmes opposés. Par contre, ils avaient tous deux le goût le plus vif pour Holberg, ils devaient souvent s'accorder dans le détail de leurs jugements sur les écrivains contemporains, et il est probable que les railleries de Botten-Hansen, jointes à celles de Vinje, ont contribué à modifier rapidement les idées d'Ibsen sur l'application des légendes populaires à la littérature. Il n'a pas donné de suite, à Kristiania, aux « Essais dans le genre national » qu'il annonçait le 5 janvier 1850, dans une lettre de Grimstad, et quand il reparlera de la houldre ou de l'ondin, ce sera, désormais, avec un souci de réalisme, mêlé d'ironie.

CHAPITRE VIII

« ANDHRIMNER »

La politique tenait aussi une place dans les causeries des trois amis, car la Norvège était alors en pleine crise sociale. Même Botten-Hansen s'y intéressait. Si, par la suite, il a paru très indifférent aux questions politiques, il faut songer qu'en 1850 ses idées n'étaient pas encore bien formées, ses origines et les tendances générales de son esprit l'orientaient naturellement dans le même sens que Vinje et Ibsen, et les événements de 1850-51, qu'il a vécus au jour le jour, sont précisément l'origine de la grande répugnance qu'il a montrée pendant tout le reste de sa vie pour la politique. C'est après cette expérience, dit Vinje, que Botten-Hansen « laisse marcher le monde comme il veut » [1].

Mais, dès 1850, Botten-Hansen était hostile à l'esprit de système et avait peine à concevoir l'action politique comme une lutte de partis, — conception qui était, d'ailleurs, toute nouvelle en Norvège, et fort peu répandue. Il croyait au progrès :

Les souvenirs historiques ne sont que les pierres milliaires de l'évolution. Ils nous disent quelles étapes nos ancêtres ont franchies, mais ils

[1] A. O. Vinje : *Skrifter i Utval*, IV, p 229.

ne nous disent pas lesquelles nous avons à franchir. Il faudrait être Chinois pour aller de l'une à l'autre de ces pierres milliaires, et perdre son temps à les contempler. Celui qui a compris le sens de la vie humaine, à la vue de ces pierres est excité à faire effort et aller plus loin. Il ne suit pas la même route que les ancêtres ont parcourue, il commence où ils se sont arrêtés, et cherche à faire chaque jour autant de chemin qu'ils ont fait de leur temps.

Et la Révolution française lui avait appris que le progrès consiste parfois à détruire :

C'est la reconnaissance de ce qu'il y avait de mauvais dans l'ordre établi qui a fait la Norvège ce qu'elle est. C'est la même reconnaissance qui a libéré et peut libérer les peuples. Si Voltaire n'avait pas, au long de soixante-dix volumes, répété la même pensée : « Ce qui existe aujourd'hui est mauvais, il faut donc le détruire pour que puisse s'épanouir quelque chose de bon, » la France et bien d'autres États aujourd'hui libres, la Norvège elle-même, en seraient peut-être encore à gémir sous la tyrannie[1].

Bon et compatissant, l'action politique lui semblait devoir être surtout consacrée au soulagement des souffrances causées par la misère et l'ignorance qui en résulte. Dans ses comptes rendus des séances du Storting, il observe chez quels députés le sentiment d'humanité lui paraît être fort ou médiocre [2], il note avec détails tel scandale dont de pauvres gens ont été victimes [3], et alors il n'y avait pas trace d'humour dans ses articles, tandis que, s'il s'agit d'affaires proprement politiques, il fait volontiers des digressions, il plaisante, et souvent, lorsqu'une question de tactique est en jeu, il est en désaccord avec les chefs les plus sûrs de l'extrême gauche [4]. Ses comptes rendus sont amusants

[1] *Andhrimner*, 2e trim., col. 86 et 87.
[2] *Ibid.*, col. 116.
[3] *Ibid.*, col. 100 sqq. (affaire Cappelen).
[4] *Ibid.*, col. 86-89.

et fins, mais portent plutôt sur le fond des questions et sur le caractère individuel des hommes politiques, que sur la situation parlementaire. Il examine leur capacité et leur valeur morale, toujours prêt à louer ou à critiquer, selon le cas, aussi bien le conservateur Schweigaard et Stabell, que les chefs de l'opposition Ueland et Sverdrup.

En somme, Botten-Hansen, né paysan et esprit très libre, s'intéressait au sort du peuple, — au progrès de son bien-être et de son instruction, — et ses idées, à certains égards, étaient fort « avancées », mais il concevait le progrès dans l'ordre, et un certain misonéisme le gardait des grands espoirs. Un homme de génie, disait-il, en politique, serait soumis au jugement de la foule, qui n'est pas géniale. Qu'aurait fait Wergeland au ministère? L'opinion se serait armée contre lui [1]. Botten-Hansen avait bien connu Markus Thrane à Lillehammer, où le futur grand agitateur lui avait donné des leçons d'allemand. Il l'appréciait peu et l'appelait, avec un sourire, « un grand visionnaire qui croit lui-même à ses doctrines » [2]. Il ne pouvait être un « thranite », et encore moins, peut-être, un partisan de l'opposition parlementaire. Il se disposait à regarder les événements, non à y prendre part, ni même à prendre parti.

Vinje, animé d'un réel esprit de classe, et qui n'avait pas l'idée, avec tout son talent, de faire de la littérature pure, habitué déjà au journalisme et à la vie politique, esprit instable et assez chimérique, aurait activement soutenu de sa plume une opposition parlementaire qui lui aurait paru suffisamment résolue. Mais il s'était de bonne heure séparé de son protecteur, le député paysan radical Sören Jaabæk, parce que, comme il l'écrivait à celui-ci, la réaction qui a suivi la révolution de 1848 lui avait

[1] *Andhrimner*, col. 198.
[2] Ludvig L. Daae, dans *Vidar* 1888, p. 316.

donné « un cordial dégoût de la politique »[1]. Déjà, en automne 1849, Jaabæk le considérait comme un renégat, bien que lui-même pensât être « le même, et peut-être plus démocrate qu'il n'était à Mandal ». En raison de « la conduite honteuse de gouvernement », il ne voulait plus être que « spectateur de la lutte »[2]. Il fut donc très ardemment sympathique au mouvement ouvrier, mais resta en marge. Il prit constamment parti contre les adversaires du mouvement, mais il était trop indépendant, et aussi trop convaincu du manque de maturité des masses populaires, pour s'enrôler dans leur organisation.

On a vu qu'Ibsen, à Grimstad, était devenu républicain, — et avait eu occasion de voir le progrès rapide des associations ouvrières. Arrivé à Kristiania, il avait fait la connaissance de Theodor Abildgaard, qui devint bientôt l'un de ses intimes. Et il avait signé la protestation contre l'expulsion de Harro Harring. Il partagea les préventions de ses amis Abildgaard et Botten-Hansen contre l'esprit chimérique et instable de Thrane, et il n'aurait sans doute pas eu besoin d'être averti par eux pour se méfier quelque peu de l'agitateur. Mais Ibsen était alors un homme d'extrême gauche. Certes, lui qui avait renoncé à s'assurer un métier, afin de pouvoir se consacrer plus entièrement aux lettres, n'allait pas, quelques mois plus tard, se laisser détourner de sa voie pour se lancer dans l'action politique. On aurait, d'ailleurs, quelque peine à se le représenter dans ce rôle. Pourtant, sans qu'il ait pris une part active à l'agitation, c'est peut-être lui, des trois amis, qui s'y est le plus mêlé, qui a le mieux connu les principaux chefs du mouvement, et qui a le mieux compris l'histoire politique de l'année 1851.

Telles étaient leurs dispositions d'esprit vers la fin de 1850.

[1] A. O. Vinje : *Halvhundrad brev*, publiées par Halvdan Koht.

[2] Lettre du 24 septembre 1850, citée par Halvorsen, *Forf.-Leks.*, VI, p. 140.

Elles leur parurent suffisamment semblables pour leur permettre de publier ensemble une petite revue hebdomadaire où chacun d'eux pourrait exprimer ses idées en toute indépendance. Le désir d'un organe où dire leur opinion sur les faits du jour était naturel, car ils ne se fiaient guère à l'énergie des éléments les plus avancés du Storting. En dehors de *Morgenbladet*, le grand journal d'opposition où Vinje n'écrivait plus, et que l'on sentait évoluer d'une fâcheuse façon, il y avait bien *Krydseren*, « *le Croiseur* », dont l'opposition, railleuse avec bonne humeur, paraissait aux gens des classes bourgeoises presque inquiétante. En fait, ce journal, très méfiant à l'égard d'un mouvement autonome des classes populaires, ne dépassait guère un libéralisme assez radical, et cela ne suffisait pas à nos trois jeunes gens. Le *Journal des Associations ouvrières*, alors entièrement dans la main de Thrane, sans que rien pût faire prévoir qu'il en abandonnerait la direction, ne leur plaisait guère non plus, et ils ne voulaient pas se mettre au service de l'action ouvrière, sur laquelle ils avaient trop de réserves à faire. Il leur fallait donc un organe à eux, et ils résolurent de fonder une revue sympathique au mouvement ouvrier, mais absolument indépendante, où d'ailleurs ils feraient à la littérature une part plus large qu'à la politique.

On ne sait qui d'entre eux en eut le premier l'idée. Mais il est assez vraisemblable que Botten-Hansen, qui était un essayiste-né, et qui ensuite a dirigé une revue hebdomadaire pendant quinze ans de sa vie, en a été le promoteur. La petite revue des trois amis a été pour lui une expérience très utile. Déjà en relations avec des imprimeurs et éditeurs, c'est lui qui a obtenu d'un N. F. Axelsen qu'il se chargeât de l'entreprise. Vinje, déjà journaliste, qui le fut toute sa vie, et qui avait éprouvé, par sa brouille avec Stabell et *Morgenbladet*, la diffi-

culté que peut trouver un écrivain, par des temps troublés, à s'assurer un organe, lorsque son opinion n'est pas classée, fut naturellement enchanté. Ibsen était celui des trois à qui l'affaire convenait le moins, mais il ne pouvait guère encore s'en rendre compte, il voulait publier et se faire connaître, et le projet en offrait l'occasion.

Ils espéraient, bien entendu, tirer de leur entreprise un bénéfice, et ceci était important surtout pour Ibsen, qui n'avait aucune ressource, tandis que Botten-Hansen enseignait dans une école secondaire, et Vinje envoyait à un journal de province des articles que sans doute il estimait assez bien payés : il recevait, ou finit par recevoir 25 spd. par mois, soit 140 francs d'alors. Ibsen, s'il n'avait eu l'espoir de vivre de son journal, eût été obligé de chercher quelque métier, et il ne pouvait guère prétendre à mieux qu'à devenir précepteur de jeunes enfants, à la campagne.

Un exemple récent leur semblait encourageant. Un jeune homme de vingt et un ans, Meïr Goldschmidt, avait fondé à Copenhague, en 1840, un hebdomadaire satirique, et avait obtenu tout de suite un succès prodigieux. *Le Corsaire* s'était même répandu jusqu'en Norvège, et en 1842, un écrivain danois, P. L. Möller, rentrant de voyage, pouvait apporter à Goldschmidt, comme un salut de Norvège, cet éloge : que l'on considérait son journal comme si bon qu'il était digne d'être norvégien [1]. La société littéraire de Grimstad s'y était abonnée [2], en sorte qu'Ibsen le connaissait sûrement. Goldschmidt, sans autres ressources, avait pu en vivre, et même assez largement.

Le Corsaire plaisait aux trois amis par ses tendances. Dès

[1] *Korsaren*, nº 135, cité d'après Otto Borchsenius : *Fra fyrrerne*, II, p. 279.

[2] Hans Eitrem : *Henrik Ibsen-Henrik Wergeland*, dans *Maal og Minne*, 1910.

le premier numéro du 8 octobre 1840, Goldschmidt avait publié un programme, dont le premier article était la défense de la pureté et de la dignité de la littérature. Il parlait volontiers d'un socialisme « idéal », mais pensait que la liberté républicaine devait être le but pratique immédiat. L'action du journal paraissait assez révolutionnaire, puisque son directeur eut à payer des amendes et subit d'autres condamnations. Pourtant, il se prétendait modéré, parce qu'il se tenait en dehors des partis, dont il blâmait l'exclusivisme. « Le seul parti qui l'éviterait serait celui dont le but serait précisément de se tenir en dehors des partis. » On dira, expliquait-il dans le préambule de son programme, que cela est connu et médiocre, que c'est le juste milieu, mais « ce qui nous sépare du parti de juste-milieu, c'est justement que nous voulons agir au nom de notre esprit de juste-milieu *(justemilieuhed)*... c'est le moyen terme entre l'exaltation et la veulerie que nous voulons... » Et Goldschmidt avait si bien été fidèle à son programme, qu'il avait eu tout le monde contre lui en Danemark, — les conservateurs, et les démocrates à la Grundtvig, et Sören Kierkegaard et J. L. Heiberg et Hertz. Même les écrivains plus avancés, comme Ploug et Hostrup, « se défendaient d'avoir aucune relation avec son journal »[1]. Les trois amis norvégiens devaient admirer une indépendance si ferme, et qui n'avait pas empêché le succès. Et le cosmopolitisme de Goldschmidt leur convenait.

Le Corsaire leur plaisait aussi par sa raillerie perpétuelle. Il avait créé le type de « M. Peuple » *(Hr. Folket)*, devenu plus tard « M. Sörensen », et la légende de la Liberté que Notre-Seigneur, un jour, avait donnée à un peuple : celui-ci prit l'objet pour un bonnet de nuit, l'enfonça sur ses oreilles, et

[1] Otto Borchsenius, *op. cit.*, II, p. 65.

s'endormit. On voit le ton. Des caricatures accompagnaient ce texte.

Tel fut donc le modèle, mais ce précédent ne fut pas rappelé à propos de la publication nouvelle. Ce ne fut qu'au bout de quatre mois, et à propos d'un article paru dans une autre revue norvégienne, *Idun*, que Vinje fut amené à écrire une réponse amplement développée, dont un passage a été souvent cité et commenté, parce qu'on y voyait, en quelque sorte, l'aveu de l'esprit « négatif et hypercritique » de Vinje. On reprochait à Goldschmidt de ne consacrer ses dons remarquables à aucune grande idée, et Vinje répondait que l'écrivain combattait non pas pour la vérité de telle cause particulière, mais

pour la vérité et la beauté dans son ensemble, et par suite aussi dans ses justes détails. La vérité ne se laisse pas distribuer en tiroirs comme une pharmacie; elle est un tout organique. Goldschmidt laisse aux hommes de partis le soin de l'amputer... *Idun* aurait voulu que Goldschmidt fût un pareil homme de parti, en sorte qu'il aurait pu faire beaucoup pour le bien et l'instruction de son pays. Mais je trouve précisément la grandeur de Goldschmidt dans ce flottement en apparence indéterminé. La vérité n'est pas quelque chose d'établi, de définitif, c'est un procès, quelque chose de flottant. On ne peut pas montrer le royaume de Dieu et dire : « Il est ici ou il est là; » il n'y a que des hommes grossiers qui veulent prendre la vérité et la mettre dans leur poche, qui donnent un coup de poing sur la table en disant : « La voilà [1]. »

Ce serait abuser de ce passage que d'y voir une conception métaphysique. Vinje parle seulement d'action politico-sociale, et oppose à l'homme de parti un Goldschmidt idéal dont l'esprit ne se laisse pas étriquer par l'adhésion à des formules trop simples. C'est à Marcus Thrane qu'il pense, et aux masses ouvrières enrôlées sous sa bannière. Mais il est amusant de voir

[1] *Andhrimner*, 2e trim., col. 57-58.

affirmer par Vinje à cette date, fût-ce en l'appliquant à un domaine restreint où elle est évidemment justifiée, la doctrine de la courte vie des idées, qu'Ibsen reprendra plus tard. Le fait est d'autant plus curieux que l'image : « La vérité ne se laisse pas distribuer en tiroirs comme une pharmacie » pourrait bien être du commis pharmacien de Grimstad. Il est probable, en effet, qu'un bon nombre d'articles de la revue des trois jeunes gens ont été le résultat d'une sorte de collaboration, parce qu'une causerie en a précédé l'écriture.

On peut noter que Vinje, dans son article, n'a pas nommé *le Corsaire*, mais seulement *Nord et Sud*, la revue que publiait Goldschmidt à ce moment-là.

L'hebdomadaire des trois amis fut un cahier de huit pages à deux colonnes parsemées de quelques caricatures gravées sur bois. Ibsen a certainement dessiné quelques-unes [1] de ces compositions, peut-être la plupart. Mais Botten-Hansen dessinait aussi, en sorte qu'il est impossible de dire avec certitude l'auteur de chaque image, et d'autant moins que le style en est assez uniforme, que l'anatomie des personnages est plutôt approximative, et que les dessins et peintures d'Ibsen connus sont presque tous des paysages, ce qui ne permet aucune comparaison. Malgré cela, ces dessins sont spirituels, et parfois amusants par l'expression.

Le journal n'eut d'abord pas de titre. Une vignette variable, représentant toujours le même individu à casquette, tantôt courant sur la grand'place, ou à cheval, ou écrivant, en tenait lieu. Des réflexions fantaisistes complétaient la première page. Dans le premier numéro, qui parut le 5 janvier 1851, ces ré-

[1] Ludvig Daae, qui est devenu plus tard l'ami de Botten-Hansen et d'Ibsen, dit que les dessins de la nouvelle de Botten-Hansen, « Mystères norvégiens » sont « en partie » d'Ibsen. (*Vidar*, 1888.)

flexions identifiaient l'individu à casquette avec le journal, désigné sous le nom de : « l'homme ». C'est ainsi que les élèves de l'école Heltberg appelaient leur maître. En même temps, on offrait une prime à celui qui trouverait le meilleur titre, que l'on adopterait à partir du second semestre. La prime ne fut pas donnée, mais en juillet la vignette de tête disparut, ainsi que toutes autres illustrations, et la revue parut sous le nom d'*Andhrimner* : c'était le cuisinier des dieux au Valhal.

Le prix de l'abonnement fut très élevé : 100 skilling par trimestre (5 fr. 60). Il fut abaissé, à dater de juillet, à 72 skilling, et l'on servit à chaque abonné, pour ce prix obligatoire, deux exemplaires, et l'on supprima les gravures. Évidemment l'affaire n'avait pas réussi.

Dans le second numéro, du 12 janvier, « l'Homme » raconte, en première page, comment il en est venu à se dire qu'il devait confier la rubrique poésie à un vrai poète dans son journal.

Aussitôt dit, aussitôt fait. J'arrive de chez Brynjolf Bjarme; mais il est rudement cher, vous savez. Croiriez-vous, il n'a pas lâché ses vers, que je ne lui aie offert comme honoraires le double de ce que son prodigue *Catilina* lui a consommé, plutôt que rapporté, et ce n'est pas peu de chose!

Ibsen, ainsi annoncé, signa de son pseudonyme, et une fois, de ses initiales, les poèmes qu'il publia dans *Andhrimner*. Le surplus de ce qu'il y écrivit lui-même, et la contribution de ses deux camarades, fut anonyme. Dans les derniers numéros seulement, on trouve deux ou trois fois les initiales de Botten-Hansen et de Vinje (celui-ci désigné par un W). On est tenté d'attribuer ce traitement particulier accordé à Ibsen au fait que celui-ci était, des trois camarades, le seul qui eût acquis déjà, par son *Catilina* et les représentations du *Tertre du Guer-*

rier, une petite notoriété [1]. Mais cette notoriété ne pouvait exister que dans un cercle très restreint, si étroit que tout y était immédiatement connu. Il me semble qu'elle devait déjà s'étendre aux deux autres, et que même celle de Botten-Hansen, au moins dans le milieu universitaire, devait être plus grande. Kristiania n'était alors qu'une petite ville de province. Il est donc probable que c'est Ibsen lui-même qui a voulu signer ses poèmes, et il est curieux de constater que, ne prenant son parti qu'à moitié, il les ait signés d'un pseudonyme.

Les trois furent les seuls collaborateurs de la revue, exception faite seulement de trois ou quatre articles « envoyés ». On connaît, d'ailleurs, presque complètement, la part de collaboration de chacun des trois amis, grâce à l'exemplaire de Botten-Hansen, conservé à la bibliothèque de Bergen, et où il a noté, pour la plupart des articles, quel en était l'auteur [2]. La part de la littérature fut, tout d'abord, très dominante. Botten-Hansen publia un roman satirique sur les mœurs paysannes ; sur la politique, Vinje fut d'abord seul à écrire, tantôt des considérations générales, tantôt de courtes et ironiques réflexions sur les faits d'actualité. Il avait beaucoup à dire, et tenait surtout à décrire la condition, matérielle et morale, des paysans et des *husmænd*. Il publia aussi de longues analyses de livres de vers écrits pour le peuple et par des gens du peuple.

La part de collaboration d'Ibsen fut d'abord très mince. En dehors de ses poèmes et de ses dessins, il semble qu'il n'a rien donné pour les cinq premiers numéros. Ensuite, il a écrit des comptes rendus de théâtre et deux articles de littérature, qui tous deux sont des critiques d'opinions émises par d'autres. Il n'avait évidemment aucun goût pour exposer ses idées sous la

[1] Henrik Jæger : *Norske forfattere*, p. 181.
[2] Halvdan Koht : *Henrik Ibsen i « Manden »*.

forme d'articles, et il lui fallait, pour s'y décider, l'excitation que donne le désir de rectifier une erreur. Pour le théâtre, Ibsen profitait de la libre entrée qui lui fut accordée pendant l'hiver 1850-51, privilège dont il était seul à jouir [1].

Peu à peu, cependant, la politique tint dans *Andhrimner* une place croissante, surtout à partir du moment où commença la session du Storting. La collaboration d'Ibsen devint alors plus active, et s'étendit à la politique, sous les formes les plus variées. Mais pour comprendre ce qu'il écrivit à ce sujet, et deviner sa pensée au cours des événements de 1851, il est nécessaire de connaître le mouvement ouvrier.

[1] Andreas Isachsen, dans *Drammens blad.*

CHAPITRE IX

MARCUS THRANE ET LE MOUVEMENT OUVRIER

Bien que la situation des ouvriers dût paraître peu favorable, en Norvège, au développement d'une organisation de classe capable de faire entendre leurs revendications, cette œuvre fut entreprise, pourtant, et son histoire s'appelle le « Mouvement des Thranites [1] », parce qu'elle fut, à un degré rare, le résultat de l'action personnelle du promoteur, Marcus Thrane. Il appartenait à une famille d'origine paysanne, enrichie dans le commerce et la banque, puis ruinée. Il avait mené une vie assez mouvementée, avait été étudiant en théologie, commerçant, professeur de français et d'allemand, directeur d'école, et avait fait du théâtre. Venu en France avec 170 francs en poche, il avait dû gagner sa vie en route comme il avait pu. Enfin, en 1848, marié, père de plusieurs enfants, il prend la direction d'un grand journal de province, où, tout de suite, il affirme « le droit égal de la classe ouvrière et des autres classes », et se pro-

[1] Sur ce mouvement, les études principales sont celles de Halvdan Koht : *Die 48er Arbeiterbewegung in Norwegen*, dans *Archiv für die Geschichte des Socialismus und der Arbeiterbewegung*, 1912, et le livre de A. O. Överland : *Thraniterbevægelsen*. Sur Thrane lui-même, le professeur Koht a publié une brochure. Le document essentiel est la collection de l'*Arbeiderforeningernesblad.*

nonce en faveur des impôts directs, etc. Le résultat fut que les abonnements ne furent pas renouvelés l'année suivante, et que Thrane perdit sa position, mais il avait trouvé sa voie.

Jamais il n'a donné un résumé systématique de ses idées, soit que le journalisme populaire et l'opportunisme de l'homme d'action ne le lui aient pas permis, soit qu'en effet ses « idées françaises à la nouvelle mode », selon sa propre expression, ne fussent pas très fixées. D'une nature rêveuse et religieuse, il était nourri de la Bible, de Rousseau et de Cabet [1]. Il est toutefois considéré à juste titre par les socialistes norvégiens, comme le fondateur de leur parti. Il concevait l'histoire comme une lutte de classes ; les fonctionnaires, d'abord les maîtres, se sont donné de gros traitements et se sont dispensés du service militaire, les paysans, ensuite, ont abaissé l'impôt foncier et établi les droits sur les grains. Il faut fonder une vraie démocratie, où aucune influence de classe ne se ferait sentir. C'est pourquoi il place au premier rang la revendication du suffrage universel. En attendant, il veut exciter la classe ouvrière à se mettre à l'œuvre pour travailler à son avenir sans le secours des autres classes. Ce qu'il entend par la classe ouvrière comprend les artisans, les *husmænd* et les petits *bönder*. Il sait que c'est une masse de gens grossiers et ignorants, peu capables d'une action suivie et méthodique, mais il faut du changement, « il faut un éveil général, une vie nouvelle, un mouvement qui secoue par sa nouveauté même, sinon par sa force [2] ». Mais sa principale préoccupation immédiate est le progrès de l'instruction. Il veut exciter le peuple à l'action et en même temps il le met en garde contre les excès et la violence. Il recommande les voies légales,

[1] V. l'article de Jakob Friis dans *Det tyvende aarhundrede*, juin 1910.

[2] La plupart des citations qui suivent sont tirées de *Arbeiderforeningernesblad*, 1894 et 1850.

pacifiques, il invite les associations ouvrières à exclure ceux de leurs membres qui voudraient troubler l'ordre public : « Les associations ouvrières seront plutôt un moyen d'empêcher les troubles que de les provoquer ...si des troubles se produisent, les puissants voudront bien s'en attribuer toute la faute. » Il prévoit bien, pourtant, que la lutte qu'il institue pourra changer de caractère, mais il ne veut pas que les ouvriers mettent les torts de leur côté, ni qu'ils gaspillent leur énergie :

Si la situation devait changer, en sorte que les ouvriers verraient qu'ils n'obtiendront rien par les moyens pacifiques, et conviendraient, par suite, de se révolter, cela devrait alors se produire d'une tout autre manière qu'en insultant les gens dans la rue et cassant quelques vitres. Une insurrection véritable devrait être préparée de longue main...

Le suffrage universel n'était pas pour Thrane une idée théorique, ou d'une application très lointaine, et il se méfiait grandement de la politique parlementaire, — du moins tant que la classe ouvrière n'aurait pas obtenu sa juste part de représentation, faute de quoi une démocratie « est, certes, la forme de gouvernement la plus lamentable et la plus démoralisante ». Il disait préférer même la monarchie absolue, la tyrannie d'un seul, à l'aristocratie des soi-disant démocrates et surtout des riches paysans. Les grands *bönder* étaient en effet les adversaires dont l'égoïsme de classe lui paraissait le plus redoutable et le plus étroit, et il y insistait souvent. Il écrivait de province, en 1849 :

Pendant mon dernier séjour à Kristiania, j'ai appris que nous avions un grand nombre des gens les plus instruits et cultivés de notre côté. Je présume donc que si jamais nous devons nous allier à l'une des hautes classes, ce doit être à la première, la classe des fonctionnaires et des gens cultivés en général, plutôt qu'à la seconde, — les commerçants, les industriels et surtout les riches paysans.

Thrane était donc un socialiste qui avait peu de goût pour la vie parlementaire, et une légère tendance à s'allier aux « intellectuels ». Son programme de revendications positives et immédiates n'était d'ailleurs pas, au début, tellement radical qu'il ne pût être appuyé par les politiques démocrates, et le souci, qu'il manifestait constamment, du progrès de l'instruction et des mœurs populaires, était dans la tradition des grands éducateurs du peuple, particulièrement du poète Wergeland. Il prenait ainsi figure, parfois, de réformateur patient, et il lui est arrivé de crier : « Vive le ministère Stang ! » parce que le gouvernement conservateur consultait les préfets sur l'opportunité de réviser la loi relative aux *husmænd* [1].

Mais cela n'aurait pas suffi pour susciter un grand mouvement. Sa propagande par la parole et par la plume dépassait singulièrement les buts immédiats, et son imagination se laissait entraîner vers des idées trop peu étudiées, ce qui lui donnait une allure capricieuse. Il parlait de tout, et envisageait la vie dans sa totalité. Son action en était plus efficace, mais il s'exposait ainsi à confondre le pratique et l'utopique, et se contredisait assez souvent. Ses velléités d'alliance avec les intellectuels ne l'empêchaient pas, par exemple, d'affirmer qu'il n'avait « pas épargné davantage la tyrannie du savoir que celle de la richesse [2] ». Il oscillait entre une prédication idéaliste intransigeante, et une action positive opportuniste.

Avant de quitter Drammen, la ville de province où il avait brillamment, mais peu avantageusement dirigé un journal, Thrane fonda, non sans peine, une association ouvrière, ce qui

[1] *Christiania Posten*, n° 535, 28 janvier 1850.

[2] Discours d'ouverture du premier Congrès ouvrier, 10 août 1850 (*Arbeiderforeningernesblad*, n° 32).

était une nouveauté dans le pays. Il ne renonçait pas au journalisme. Au contraire, les associations ouvrières devaient être le moyen de rendre viable un journal vraiment démocratique. Il voyait bien, c'est une idée qu'il exprime souvent, que la presse était aristocratique et conservatrice, même quand elle se donnait l'apparence de l'opposition, et son expérience de Drammen lui avait montré qu'il n'en pouvait être autrement, si l'on ne trouvait un moyen d'atteindre le public ouvrier. « Au lieu d'agir de haut en bas, dit-il, je veux agir de bas en haut. » Ainsi le journal et l'association iront de pair.

A la fin de mars 1849, il existe deux associations, et Thrane commence la série de ses voyages de propagande. Le 5 mai, paraît le premier numéro du *Journal des Associations Ouvrières* (hebdomadaire). Déjà, au milieu de juin, il y avait dix-huit associations avec 1 567 membres, et 17 000 abonnés. En septembre, 49 associations et 4 091 membres, et le journal devenait une bonne affaire. A la fin de mai 1850, les deux cents associations ouvrières comprenaient 18 000 membres, sans que la propagande se fût étendue, loin de là, à toutes les parties du pays.

Thrane fut d'abord très prudent, insista sur le caractère légal et pacifique du mouvement, renouvelant partout ses recommandations, renonçant à former une association près de telle usine dont le patron aurait congédié les ouvriers qui se seraient fait inscrire. A Moss, il se félicite de n'avoir inscrit que 24 membres, car il a trouvé beaucoup d'ivrognes, « or les associations ouvrières ne doivent comprendre que des gens convenables et travailleurs. » A Kragerö, les membres s'engagent dans leurs statuts à être sobres et convenables, et à s'abstenir de tout ce qui troublerait la tranquillité publique.

Au commencement de 1850, Thrane rédigea une pétition au

roi, qui fut rapidement couverte de plus 12 000 signatures et présentée le 19 mai. Elle fait valoir la sagesse et le loyalisme des ouvriers norvégiens, qui n'ont pas pris part au mouvement révolutionnaire européen. Pourtant, la misère des masses est croissante, malgré la prospérité économique et la demande de bras. Cette misère « provient pour une grande part du manque de moralité et d'instruction » ; mais ce défaut même « n'a pas d'autre cause que la fâcheuse tutelle de la minorité plus cultivée, tutelle rendue possible par ce fait que la grande majorité de la classe ouvrière n'a pas eu le temps, dans les conditions actuelles, de faire autre chose que de lutter pour l'existence matérielle ». Il faut donc faire effort pour que la majorité de la classe ouvrière obtienne l'indépendance qui seule rendra cette tutelle superflue et injustifiée. Suit le programme, qui comprend : la suppression du système protecteur, et notamment l'abaissement des droits sur les grains, — une enquête sur la condition des *husmænd* et son amélioration, — des mesures contre l'alcoolisme, — une réforme de l'enseignement primaire, — le suffrage universel, — le service militaire universel.

Le 1er août 1850 s'ouvrit le premier Congrès ouvrier à Bygdö, près de Kristiania. On y comptait 103 délégués, dont 27 propriétaires-cultivateurs, 27 *husmænd*, 29 artisans et 12 ouvriers d'usine. Thrane avait été jusqu'alors le maître absolu du mouvement. « Je veux, déclara-t-il, que les ouvriers prennent en mains le pouvoir, qu'ils désignent leurs chefs, et disent dans quel esprit doit être dirigé leur organe, » et il leur demanda, en premier lieu, s'ils voulaient être modérés ou radicaux. Être modéré, c'était reconnaître le caractère sacré de la propriété, et approuver qu'il y ait des pauvres qui travaillent pour d'autres. Le radicalisme était sans limites, « sauf qu'il ne devait et ne

pouvait en ce pays se proposer la réalisation des idées communistes, ni faire valoir ses revendications autrement que d'une manière légale. » L'assemblée se prononça pour le radicalisme. Le Congrès dura huit jours et son programme était très chargé. Les problèmes d'ordre constitutionnel y prirent une très grande importance, et ce fut à ce propos que se produisit l'intervention très remarquée d'un jeune homme qui se trouva plusieurs fois en opposition avec Thrane : c'était l'étudiant en droit Theodor Abildgaard. L'ami d'Ibsen voulait que l'on demandât la convocation d'une Constituante. Thrane laissa le Congrès se prononcer en faveur du suffrage universel, mais exprima l'avis qu'à son défaut, l'absolutisme serait préférable à toute autre constitution, sous réserves de la garantie efficace des libertés essentielles. Et, déclara Thrane, « il est douteux que le suffrage universel conduise vraiment à quelque chose de bon, tant que l'instruction sera aussi médiocre dans le peuple. » Sur ce point, malgré l'ascendant énorme de Thrane, Abildgaard le contredit avec véhémence et fut approuvé par le Congrès. Il alla plus loin, et demanda que l'on fît alliance avec les membres les plus démocrates du futur Storting, et il obtint gain de cause. Ces interventions, qui constituaient un programme, désignaient Abildgaard comme un chef possible. Son rôle au Congrès semble avoir été diminué dans le compte rendu donné par le journal ouvrier [1], mais parmi les neuf membres de la direction centrale de l'organisation ouvrière, l'ami d'Ibsen fut élu le second, tout de suite après Thrane.

Enfin, le Congrès s'occupa de l'organisation. Si Thrane s'était montré un initiateur et un propagandiste admirable, il avait été organisateur médiocre. Des statuts furent rédigés. Les asso-

[1] V. *Arbforblad*, n° 37.

ciations ouvrières devaient conserver un caractère purement local et non corporatif, tout le monde pouvait y être admis, pourvu que l'on fût connu comme sobre et de bonne conduite. La cotisation était d'un skilling (4 cent. 6) par mois, dont un tiers pour l'organe central. Thrane devait continuer à diriger le journal. Malgré ces dispositions, l'organisation, dans son ensemble, demeura toujours assez vague, et ce fut seulement l'autonomie des associations locales qui permit à plusieurs d'entre elles de fonder un établissement durable.

Le 12 novembre fut publié une « résolution royale », c'est-à-dire la réponse du gouvernement à la pétition ouvrière. Les revendications exposées dans la pétition étaient examinées une par une ; pour plusieurs, on rappelait qu'elles étaient l'objet d'études ou de projets de loi qui attendaient leur tour, les autres étaient écartées par des arguments sérieux. Jusque-là, Thrane, malgré la hardiesse des idées qu'il exprimait dans le journal ou dans ses discours, avait conservé l'attitude d'un homme respectueux de la loi et des autorités, particulièrement de l'autorité royale. Mais une fois la pétition écartée, que faire? Ne pouvant plus s'adresser au gouvernement, il restait le parlement, et comme les circonstances paraissaient très favorables de ce côté, il n'y eut pas d'hésitations. Dès le 30 novembre, le *Journal des Associations Ouvrières* déclare qu'il avait eu raison « de ne rien attendre du gouvernement actuel. Nous mettrons donc notre espoir dans le *Storting* ».

Les élections avaient lieu tous les trois ans, et la Chambre élue se réunissait l'année suivante pendant une session unique de trois mois, que le roi, si la Chambre le demandait, pouvait prolonger. Or, lorsque fut publiée la réponse à la pétition, les élections venaient d'être terminées, et semblaient indiquer un progrès très sensible de l'esprit démocratique. Il était dif-

ficile, en pareille matière, d'être catégoriquement affirmatif, parce qu'il n'y avait pas en Norvège de partis politiques définis, et même cette conception de la vie parlementaire était encore fort répandue, selon laquelle chaque député doit se faire, dans sa conscience et sa compétence, une opinion personnelle et technique sur chaque question, indépendamment de toute idée générale et de parti. Mais sur les 106 membres du futur *Storting*, il y avait 42 élus de la classe des paysans et 10 artisans : jamais les paysans n'avaient été aussi nombreux, et quant aux artisans, jamais on n'en avait vu siéger plus d'un. En outre, certaines élections de radicaux notoires étaient significatives, notamment celle de l'avocat Johan Sverdrup, soutenue par l'Association Ouvrière de Larvik. La poussée démocratique paraissait tellement forte, qu'au lendemain de l'ouverture de la session, un député expérimenté, Ole Gabriel Ueland, le principal leader des paysans, écrivait dans une lettre : « Selon toute vraisemblance, la phalange ministérielle ne comprendra que 20 membres environ [1]. » Si l'on pouvait obtenir le renvoi du gouvernement, c'était une victoire ouvrière, en même temps qu'une probabilité de réformes dans le sens des revendications formulées dans la pétition. Ainsi le mouvement allait fatalement devenir politique.

Thrane se sentait peu disposé — peut-être peu apte, aussi — à diriger une action politique. Il voyait d'ailleurs que dans les associations ouvrières et leur comité central, malgré son autorité personnelle toujours très grande, il était suivi moins aveuglément. Il ne semble pas s'être fait de grandes illusions sur la majorité parlementaire. Dans une proclamation de la direction

[1] D'après : Henrik Ibsen, *Efterladte Skrifter*, III, p. 335 (notes rédigées par H. Koht).

centrale il se montre assez sceptique [1]. Mais il fallait mettre le *Storting* à l'épreuve, la logique de la situation imposait cet essai, et Abildgaard, inconnu la veille, avait entraîné la grande majorité des délégués. Thrane résolut donc, non sans ennui, mais avec un rare désintéressement, de lui donner, à partir du 1er janvier 1851, la direction du journal. Cela revenait à lui donner, du même coup, la direction du mouvement. Il ne lui imposait d'autre condition que le contrôle du Comité central. Bien entendu, Thrane restait membre de ce Comité, se tenait à sa disposition, et comptait continuer sa propagande.

Abildgaard, après le Congrès ouvrier du mois d'août, était allé à Kristiansand pour y fonder un journal hebdomadaire, *Posten*. Cette ville, située dans la même région que Grimstad, convenait à la propagande purement démocratique. L'association ouvrière locale, dirigée par le charpentier Frits Jensen, était nombreuse et prospère, mais son modérantisme, qui avait été blâmé par Thrane, s'exprimait dans les statuts qu'elle s'était donnés dès 1849 :

> L'Association Ouvrière de Kristiansand est une société indépendante qui a pour but : de répandre l'instruction, et par ce moyen d'obtenir des droits civiques plus larges ; d'assainir les mœurs ; de favoriser l'esprit d'entreprise et le développement de l'activité économique ; d'organiser l'assistance mutuelle en cas de misère et de maladie ; et, en général, par une franche et fraternelle collaboration avec les autres concitoyens, dont le bien-être et les intérêts sont, comme l'Association le reconnaît, liés à sa propre prospérité, de réaliser le but que doit se proposer toute société chrétienne bien ordonnée [2].

Le journal d'Abildgaard n'a guère eu que treize numéros, il ne semble pas qu'aucun exemplaire se soit conservé. Mais le

[1] *Arbforblad*, n° 51, du 21 décembre 1850.
[2] *Morgenbladet*, n° 363, du 29 décembre 1851.

journal ouvrier de Thrane, à titre de compte rendu, en a publié le programme, qui n'a rien de socialiste, et demande avant tout : le suffrage universel, des tribunaux indépendants du pouvoir exécutif, et l'égalité du service militaire. Il est curieux de noter, dans le préambule de ce programme, ces phrases d'un esprit « ibsénien » :

Le malheur politique d'un peuple ne consiste pas à avoir un gouvernement despotique, mais à être un peuple apathique (*et slövt folk*).

L'heure la plus heureuse d'un peuple est celle où il sort de son état d'apathie [1].

On voit qu'en abandonnant à Theodor Abildgaard la direction du *Journal des Associations Ouvrières*, Thrane ouvrait une période entièrement nouvelle de l'histoire du mouvement ouvrier qu'il avait suscité.

[1] *Arbjorblad*, nº 42, du 19 octobre 1850.

CHAPITRE X

LE STORTING DE 1851 ET LA DÉFAITE DU MOUVEMENT OUVRIER

La session du Storting s'ouvrit le 11 février 1851, suivant l'usage, par un discours du trône. On a vu que le Storting nouveau paraissait manifester une poussée démocratique dans le corps électoral restreint, dont bien peu de membres des associations ouvrières faisaient partie. En ce temps-là, le système parlementaire n'était pas encore pratiqué en Norvège : le ministère ne dépendait pas d'un vote de la Chambre, et les ministres n'en étaient pas membres. Comme le Storting précédent, en 1848, avait trouvé le ministère trop peu libéral, c'est par le moyen d'une adresse au roi que les députés les plus radicaux avaient voulu demander le remplacement des ministres. Mais la discussion sur l'adresse avait subi des retards, et finalement le Storting avait décidé par un vote qu'il n'avait pas le temps de s'en occuper. Une nouvelle adresse serait-elle mieux soutenue dans la session de 1851? Telle était la question essentielle, la réponse devait montrer s'il existait une majorité résolue à s'orienter vers un régime parlementaire.

Les deux principaux signataires de l'adresse de 1848 avaient été Ole Gabriel Ueland et Adolf Bredo Stabell. Ils représentaient une coalition.

Ueland, comme chef des paysans, devait croire qu'il pouvait compter sur la plupart des 42 voix paysannes du nouveau Storting. Mais, par le fait même de l'agitation ouvrière, beaucoup de ces voix manquèrent. On a vu, en effet, que si le mouvement était favorable aux *husmænd*, et même aux petits propriétaires, il était, pour une grande part, dirigé contre les gros cultivateurs-propriétaires, considérés comme les pires exploiteurs du travail des *husmænd*.

Quant à Stabell, il n'était pas le chef d'un groupe économique précis, il suivait une politique plus personnelle, mais, propriétaire du plus grand journal d'opposition, il dirigeait ou exprimait l'opinion de la bourgeoisie libérale. C'était un personnage considérable. Fils d'un fossoyeur, il avait eu des débuts difficiles, mais un bienfaiteur lui avait facilité l'accès de l'Université, et il se trouvait, à quarante-quatre ans, directeur d'une banque, propriétaire d'un grand journal, et député. Économiste libéral, il avait travaillé, en 1848, à l'union entre les « grands » paysans de l'Est et ceux de l'Ouest et du Sud, ainsi qu'à l'alliance entre la bourgeoisie libérale et les paysans, et le *Morgenblad* était devenu de plus en plus « rouge ». Même, il avait salué avec enthousiasme la révolution de février. Il ne prévoyait pas sans doute qu'elle pût avoir un écho en Norvège, et les débuts de l'action de Thrane n'y furent même pas mentionnés. Lorsque, dans le journal ministériel *Christiania-Posten*, un long article fut consacré à la fondation des premières associations ouvrières, considérées comme un symptôme sérieux et inquiétant, ce fut avec une indignation hautaine que le *Morgenblad* déclara « n'avoir pas voulu leur accorder une importance qu'elles ne méritent pas... que des gens comme ceux qui écrivent dans *Christiania-Posten*, visiblement sans connaissance de notre classe ouvrière, de son esprit et de ses idées,

puissent être effrayés, nous le concevons très bien, mais ce n'est pas pour nous émouvoir ». Ce ton de supériorité dédaigneuse ne put tenir longtemps devant les progrès du mouvement, et le *Morgenblad*, par une évolution savante, s'efforça de garder son attitude d'opposition, tout en rendant compte avec perfidie des troubles occasionnés par l'agitation ouvrière, et se rapprochant peu à peu du gouvernement. A propos de l'incident Harro Harring, le 29 mai 1850, le journal protesta encore contre l'arbitraire gouvernemental, mais son orientation politique nouvelle devenait déjà si visible que Vinje cessa bientôt sa collaboration.

Que Stabell donnât une expression excessive à la réaction qui devait naturellement se produire dans l'esprit de la bourgeoisie contre les idées radicales, cela n'est pas douteux, puisque les élections furent très démocratiques. Mais la révolution était partout vaincue en Europe, les thranites effrayaient, et il ne faisait en somme qu'exagérer dans son journal, et par là même fortifier chez ses lecteurs, les instincts conservateurs. Ceux-ci l'emportèrent si bien sur les tendances radicales, que ce *Storting* si démocrate fut le plus docile que le gouvernement pût souhaiter.

On n'en vint pas là tout de suite. Un club de 35 députés (sur 106) disposés à soutenir la cause ouvrière fut formé. Abildgaard entra en relation avec eux, et des listes ministérielles furent rédigées. O. G. Ueland devait être président du conseil [1]. C'est d'accord avec ce club que l'on prépara pour le 24 février une grande démonstration pour un changement de ministère, qui devait être conduite par Thrane. La manifestation fut interdite, mais le cri de : Hurra pour un nouveau ministère ! fut poussé dans les rues. Le *Storting* parut vouloir charger son ordre du

[1] On pensait donner le ministère de l'instruction publique au professeur Monrad, et Ibsen, plus tard, lorsqu'il racontait ce projet, en était très amusé. (Communication verbale de Sigurd Ibsen.)

jour de grosses questions de principe, et lorsque le Comité central des associations ouvrières lui eut envoyé, le 1er mars, un mémoire sur les mesures à prendre par l'État pour améliorer la situation de la classe ouvrière, on décida de nommer une commission spéciale pour étudier le mémoire, et la commission de 9 membres, élue le 30 mars, fut composée de députés que l'on devait supposer des plus sympathiques au mouvement.

Abildgaard, à ce moment, se faisait de grandes illusions. Il s'adressait à la majorité du Storting, et affirmait : « le gouvernement a, autant qu'on peut le savoir, seulement 11, je dis : onze voix dans le Storting [1] »... Et, dans ces conditions, l'adresse était la grande affaire. Il s'impatientait de voir que l'on tardait à la discuter. Il expliquait que la méfiance à l'égard du ministère était la question essentielle, que tout retard était une faute, que tout le reste dépendait de ce vote capital [2]. Les débats vinrent enfin le 3 avril, et durèrent sept heures. La commission nommée pour rapporter la question proposait de ne pas répondre au discours du trône, c'est-à-dire de renoncer à l'adresse. Stabell prit bien la parole avec ostentation, mais tout le monde comprit que « ce n'était que la dernière fumée de sacrifice sur l'autel de ses croyances passées » [3]. Aucun texte d'adresse ne fut même rédigé. L'avocat Johan Sverdrup proposa du moins un ordre du jour pour déclarer qu'il y avait lieu de présenter une adresse où serait demandé le changement du ministère, et que le Storting reprendrait la question plus tard : il obtint 45 voix contre 59. Dès lors que l'opposition était battue, — et si lamentablement, — dans le vote qui devait manifester

[1] *Arbforblad*, n° 10, du 8 mars 1851. Affirmation répétée dans le numéro suivant.

[2] *Ibid.*, n° 19, du 10 mai.

[3] J. E. Sars : *Norges politiske historie*, 1814-1885, p. 430.

sa force et sa cohésion, les associations ouvrières n'avaient plus rien à espérer du parlement. Abildgaard fut obligé de reconnaître que l'on se trouvait en face d'une situation parlementaire nouvelle, où la moitié du Storting, au centre, s'opposait au gouvernement dans les petites choses et se ralliait à lui dans les grandes [1] ».

Telle fut, en effet, l'attitude du Storting : les grands paysans de l'Est se séparèrent de plus en plus des petits paysans de l'Est et du Sud. O. G. Ueland se fit plus modéré pour paraître encore diriger ceux qui s'éloignaient de lui, et l'extrême droite, ne comprenant pas que tout danger était écarté, resta préoccupée avant tout de ne pas fournir de nouvelles armes aux tendances dissolvantes « en un temps si faible dans l'art de défendre la société, et si fort dans l'art de détruire » [2]. Mais Abildgaard ne sut pas prendre acte de l'échec subi pour inviter les ouvriers à en préparer, avec une fermeté calme, par une organisation patiente, la réparation. C'eût été pour lui la seule conduite logique, et il paraît en avoir eu l'intuition, mais pas assez rapide, ni assez nette. L'eût-il compris, d'ailleurs, il n'aurait pu apaiser l'effervescence provoquée dans la classe ouvrière par Thrane, ni lutter contre son prestige. Il était clair que la pétition au roi écartée, l'adresse rejetée, le mouvement n'avait plus de but, — du moins de but prochain. S'il continuait de la même allure, il devait forcément être enrayé, brutalement au besoin.

Le gouvernement fut habile. Bien des désordres se produisirent. Au début, Thrane avait pu toujours montrer que ni lui ni les associations n'en étaient en rien responsables. Mais peu à peu, le mouvement prenant de l'extension, ce ne fut plus toujours

[1] *Arbjorblad*, nº 19, du 10 mai.
[2] Parole de Schweigaard, citée par Sars, *op. cit*, p. 424.

possible. Contre sa méthode légale s'affirma un radicalisme anarchique : nous n'avons pas le temps d'attendre. Il dut sévir parfois contre ses émissaires, et même donner tort à certaines associations. Puis, à partir de 1851, lui-même devint plus violent dans ses discours, parla des moyens révolutionnaires, qui seraient justifiés si les moyens légaux n'aboutissaient pas, contesta le droit de propriété au nom de ceux qui ne possèdent pas, etc. Le gouvernement, désireux de vaincre à la fois le mouvement ouvrier et l'opposition des petits paysans au Storting, laissa faire, surveilla, prit des notes et attendit. La presse, unanimement hostile aux thranites, se contentait d'être perfide, et comme l'opinion n'est connue que par les journaux, il suffisait de les lire pour savoir que le public était effrayé.

C'est dans ces conditions que se réunit à Kristiania, le 10 juin 1851, le second Congrès ouvrier, qu'on appela le *Lilleting*, ou le « petit parlement », en même temps que le *Storting*, ou grand parlement, tenait séance. Sur 79 délégués il y avait 46 cultivateurs, 20 ouvriers, 6 instituteurs, etc. Des tendances révolutionnaires s'étaient manifestées en beaucoup d'endroits lors de leur élection, et il ne s'agissait plus de discuter des programmes, mais des modes d'action. Abildgaard exposa la situation parlementaire, dit que le Storting avait de la bonne volonté, mais sans vigueur, et que l'esprit politique éveillé dans la nation amènerait aux élections suivantes un meilleur état de choses, en même temps que les associations défendraient les intérêts ouvriers. Toutefois, il ne sut pas rester sur cette position, et admit qu'une révolution, bien que non désirable, lui paraissait inévitable, si rien n'était obtenu au cours de la session, paroles qui provoquèrent un débat confus, où l'on alla jusqu'à parler de prise d'armes. Il y eut, en faveur de l'emploi éventuel des moyens révolutionnaires, un vote qui fut révoqué le lendemain.

Sur la proposition d'Abildgaard, le Congrès pria le Storting de recevoir une délégation. Le Storting ayant déclaré que cela était contraire à son réglement, mais que la commission chargée d'étudier la pétition ouvrière était prête à recevoir les délégués, le Congrès accepta de remettre à la commission une adresse où il demandait un changement de ministère et d'orientation politique. C'était donc l'adresse de Stabell et d'Ueland dont la discussion était de nouveau imposée au Storting par le congrès ouvrier. Mais le Congrès ne pouvait se prolonger assez longtemps pour assister à la discussion. Que faire, au cas prévu où l'adresse serait écartée? On chargea le Comité central de rédiger une vigoureuse pétition. Sur la question de savoir si la pétition aurait un contenu révolutionnaire, les voix furent également partagées, et Abildgaard et Thrane se prononcèrent contre. Neuf jours après le dépôt de la nouvelle adresse, le Storting décida de passer à l'ordre du jour, par 59 voix contre 36.

En tant qu'il visait à une action immédiate, le mouvement ouvrier avait donc échoué, et le Congrès avait fini par le reconnaître. Pourtant, rentrés chez eux, certains délégués au Congrès en rendirent compte de telle sorte que le gouvernement crut ou feignit de croire à la préparation d'un soulèvement. Le président d'une association, composée surtout des ouvriers d'un arsenal, fut arrêté, et les armes de l'arsenal furent en partie transportées à Akershus, en partie mises hors d'usage. Enfin, quand l'opinion eut été convenablement effrayée, on arrêta, le 7 juillet, à Kristiania, six membres du Comité central ; parmi lesquels Thrane et Abildgaard, et l'on perquisitionna chez eux.

C'était une mesure audacieuse que le gouvernement avait prise. Mais il savait pouvoir agir à sa guise. Une dizaine de membres du Storting furent convoqués par la police pour dire leurs relations avec le mouvement ouvrier. Quelques-uns pro-

testèrent au nom de la dignité du Storting, mais n'obtinrent que 8 voix pour la proposition qu'ils déposèrent à ce sujet.

Il n'y eut aucun soulèvement, quelques manifestations seulement ; sauf « la guerre du chapelier », incident causé surtout par la maladresse de quelques fonctionnaires, et dont Ibsen, dans son article du 3 août, a bien accusé le ridicule [1].

Le gouvernement n'avait plus qu'à disperser les associations ouvrières. Ordre fut donné aux autorités locales de dresser la liste de leurs membres à la date du 15 août, et dans le désarroi des ouvriers à ce moment, cela suffit. Dans la vallée de l'Aa, par exemple, dont l'association comptait 227 membres à la date indiquée, sur 288 *husmænd* et ouvriers, 170 membres se firent rayer. Puis, le 30 août, on interdit à Abildgaard de continuer, de sa prison, à diriger le journal.

Le Storting laissa le gouvernement agir comme il l'entendait, et manifesta une hostilité croissante contre le mouvement enrayé. Le 6 septembre, la commission élue pour étudier la pétition où le Comité central des associations ouvrières avait résumé ses revendications, déposa son rapport, et cette commission, composée en majorité de députés choisis parmi les plus démocrates, y montra quelle distance, en réalité, séparait leurs idées des conceptions socialistes. Le rapport développe tous les lieux communs sur l'impossibilité de la liberté et de l'égalité, puis va jusqu'à reprocher à l'agitation d'avoir rendu la misère plus pénible aux malheureux, car « leur esprit est abattu par le découragement, aigri et excité à la pensée d'une injustice prétendue, — et cela parce qu'ils ont été trompés, parce qu'en eux le bien a été refoulé et le mal encouragé par les idées fausses qu'on leur a données sur leur place dans la vie, sur leurs droits

[1] P. 312 du présent volume.

et leurs devoirs ». Et pour terminer, rappelant l'histoire de la révolution de 1848, le rapport accuse les fantasmagories socialistes d'avoir mutilé la liberté en France et de l'avoir tuée en Italie, en Hongrie et en Allemagne. Ce rapport vint en discussion les 26 et 27 septembre, et fut approuvé à l'unanimité. Sverdrup se contenta de dire qu'il ne l'approuvait pas dans tous ses détails. C'était le triomphe de la réaction, par la capitulation, et presque l'adhésion de ses adversaires. — Le 30 septembre, le Storting fut dissous.

Les historiens norvégiens ont généralement estimé que le Storting de 1851, s'il s'est rallié de plus en plus au gouvernement conservateur, jusqu'à donner, finalement, une approbation unanime à des formules franchement réactionnaires, a montré, par contre, dans l'ordre législatif, un esprit très démocratique. Ce qui est certain, c'est qu'à la suite de la grande tension des esprits causée par le mouvement thranite, le public devint fort indifférent, et pendant sept années le sens politique fut affaibli, on ne vit plus d'affirmations de partis ni de véritables luttes électorales. On entrait, d'ailleurs, dans une période d'activité économique intense, l'agitation du public se détourna de la politique, les questions économiques et techniques remplirent les journaux. On oublia les chefs et les comparses du mouvement, qui durent rester quatre années en prison préventive, avant de se voir enfin condamner à des peines qu'ils durent subir entièrement : Thrane et Abildgaard, entre autres, eurent à faire quatre ans de travaux forcés. Sur cent cinquante et un poursuivis, il n'y eut que six acquittés.

CHAPITRE XI

IBSEN ET LE MOUVEMENT OUVRIER

On a vu qu'à Grimstad, Ibsen s'était pris assez tard, — vers l'été de 1849, — d'un enthousiasme juvénile pour la république, à peu près au moment où il était le témoin de la campagne de propagande menée par Marcus Thrane dans la petite ville et dans toute la région [1]. Arrivé à Kristiania, il avait vu le mouvement ouvrier dans sa plus belle période, avec 12 000 adhérents déjà, sans compromissions politiques ni aucuns désordres, avec un journal prospère. Venu avec un but précis, il s'absorba dans la préparation de son examen, et, en dehors de sa participation à l'incident Herro Harring, la politique ne l'occupa certainement que comme sujet de conversation avec ses camarades. Mais parmi ceux-ci, Vinje et Abildgaard étaient, avec Schulerud, ceux qu'il fréquentait le plus, et tous deux s'intéressaient au mouvement avec passion, chacun dans un esprit critique différent, Vinje raillant à la fois Thrane et l'opposition, et Abildgaard comptant sur l'opposition pour réaliser un programme démocratique. Le Congrès ouvrier où Abildgaard prit position de chef possible (août 1850) eut lieu pendant qu'Ibsen passait

[1] V. tome I, p. 69.

son examen. Le nouveau bachelier fut ensuite plus libre, mais aucun fait ni aucun texte connu ne révèle, jusqu'à la fin de l'année, son état d'esprit en matière politique et sociale. Tant que le mouvement en fut à la période de pure agitation, et fut exclusivement dirigé par Thrane, il fut un simple observateur.

On sait toutefois qu'il s'était lié assez intimement avec Abildgaard dès son arrivée à Kristiania, puisque celui-ci était allé lire *Catilina* au professeur Monrad, et avait peut-être contribué aux frais de l'édition [1], et une certaine communauté de sentiment devait être la base de cette amitié. Lorsque, peu après le Congrès d'août, Abildgaard quitta Kristiania pour aller fonder un journal à Kristiansand, une correspondance active s'établit entre les deux jeunes gens, correspondance qui ne pouvait guère avoir pour objet qu'un échange de vues sur le mouvement ouvrier, auquel Abildgaard, décidément, consacrait sa vie. Ces lettres ne sont pas connues, mais elles se trouvaient, avec d'autres manuscrits d'Ibsen, parmi les papiers d'Abildgaard, lorsqu'en juillet 1851 la police perquisitionna chez lui. Mais « lorsque vint la police, le prote du *Journal des Associations Ouvrières*, présent, eut la bonne idée de jeter par terre, en désordre, les papiers compromettants et de ranger soigneusement les autres. La police n'y vit que du feu [2]... » Cette anecdote est certainement rapportée par Ibsen lui-même, qui l'a confirmée (avec une variante) dans une lettre à J. B. Halvorsen, où il dit qu'il a craint, au moment des arrestations, d'être appelé comme témoin. « Mais heureusement, ajoute-t-il, mes lettres à Abild-

[1] Dans la famille Abildgaard, en croit que les relations d'Ibsen avec Theodor A. auraient commencé dès Grimstad, ce qui n'est pas impossible, puisque celui-ci était d'Arendal, qui est à une dizaine de kilomètres de Grimstad. Toutefois, même en admettant le fait, elles n'ont pu être alors qu'insignifiantes.

[2] Henrik Jæger : *Henrik Ibsen* (1828-1888), p. 73.

gaard, et peut-être des manuscrits étaient parmi les papiers brulés, comme le raconte H. Jæger [1] » Ibsen n'a donc conservé plus tard le souvenir précis que de ses lettres à Abildgaard, qui n'étaient pas, évidemment, au nombre des « papiers compromettants », mais que le prote, par hasard, avait jetées par terre, ou brûlées, avec ceux-ci. Pour Ibsen, toutefois, ils étaient assez compromettants pour lui faire craindre d'être appelé comme témoin, et cela prouve que cette correspondance avait un contenu politique, et ne devait pas se borner, sur ce sujet, à des considérations générales. Comme Abildgaard, depuis son retour de Kristiansand jusqu'à son arrestation, n'a pas quitté Kristiania, non plus qu'Ibsen, et comme, pendant tout ce temps, ils ont habité tout près l'un de l'autre [2] et se sont vus à peu près tous les jours, leur correspondance date bien de l'automne 1850, et l'on peut donc affirmer que, dès cette époque, Ibsen était une sorte de confident politique de son ami.

Le 4 janvier 1851 parut le premier numéro du *Journal des Associations Ouvrières* rédigé sous la direction d'Abildgaard, et le premier numéro d'*Andhrimner* (alors appelé l'« Homme ») porte la date du 5 janvier. Mais, même au moment où allait s'ouvrir la période parlementaire du mouvement ouvrier, les trois rédacteurs de la petite revue n'avaient pas l'intention de se mettre au service de celui-ci. Ibsen, en particulier, semble n'y avoir voulu faire, au commencement, que de la littérature. Peut-être aussi, avec son idée un peu étroite de la spécialisation, éprouvait-il une répugnance paralysante à écrire des articles sur des sujets qui n'étaient pas de son ressort. C'est au mois

[1] J. B. Halvorsen, *Forf. Lex.*, III, p. 86.

[2] Tous deux avaient quitté le faubourg de Pipervik, mais ils étaient toujours voisins, habitant dans la rue Möller, Abildgaard dans la maison Monsen, et Ibsen dans la maison Midtun, toutes deux détruites aujourd'hui.

de mai seulement, dans le vingtième numéro d'*Andhrimner*, que se trouve son premier article politique[1]. Jusqu'alors, le plus grand nombre des articles de considérations ou d'actualités politiques avait été rédigé par Vinje, à qui, dans les onze premiers numéros, ce compartiment paraît avoir été réservé, et Botten-Hansen, bien qu'il s'intéressât à la politique beaucoup moins vivement que ses deux camarades, en avait écrit au moins six. Ibsen avait seulement donné quelques caricatures, telles que l'homme qui tient dans ses mains les deux adresses, celle de 1848 et celle de 1851 (25 février), ou « le politicien au carrefour » (13 avril), l'histoire en deux tableaux : 1° « rêves dorés a l'ouverture de la session », 2° « triste réveil pendant la session » (20 et 27 avril). Ces gravures, qui sont vraisemblablement d'Ibsen, visent toutes la question de l'adresse ou la déception causée par la victoire gouvernementale obtenue à ce propos.

Le premier article politique d'Ibsen surprend un peu. C'est le compte rendu d'une séance du Storting où l'on discutait l'abrogation d'une loi qui avait conféré des droits exorbitants aux prêteurs de petites sommes : il n'a évidemment pas choisi cette séance, qui ne l'a pas attiré particulièrement. Mais *Andhrimner* avait donné régulièrement, dans les huit numéros précédents, des comptes rendus des séances, et Ibsen trouva sans doute, ou ses camarades lui dirent que c'était bien son tour. Sur le fond de la question il ne s'étend pas, et sur les arguments présentés de part et d'autre, guère plus. Son exposé a beaucoup moins que ceux de ses camarades le caractère d'un compte rendu. Il n'y a vu qu'un prétexte à réflexions ironiques, d'abord sur « la liberté absolue », ensuite, avec insistance, sur les variations du renégat Stabell, enfin sur l'allure et les travers des ora-

[1] V. p. 278 du présent volume.

teurs. Un pareil article suppose un habitué des séances du Storting, qui connaît bien la manière de chaque député. Il faut donc nous représenter Ibsen assistant à toutes les discussions un peu importantes, debout dans la galerie, appuyé sur la balustrade d'où l'on pouvait toucher de sa canne les députés assis sur le banc supérieur [1], à peu près dans la position de l' « homme » dans l'un des dessins placés en tête du journal.

La rareté des articles politiques d'Ibsen n'est donc nullement l'indice d'un manque d'intérêt. Mais il était assez indifférent au problème particulier ; ce n'était pas son affaire, et il regardait alors en amateur, curieux de la comédie humaine. Il ne se passionnait que pour les questions politiques essentielles qui décident de l'orientation que prendra une assemblée. Vinje et Abildgaard lui avaient dit tous deux l'importance de la question de l'adresse, et, guidé par eux ou par son intuition, il comprit fort bien le jeu parlementaire. Dans le premier numéro d'*Andhrimner* qui suivit la séance où l'adresse fut si piteusement défendue, ce fut Vinje qui fit le compte rendu. « La majorité du Storting ou l'opposition, comme on l'appelle, est une étrange chose, dit-il ; elle crie, elle tempête, et, quand on en vient au fait, elle est sans force ni courage. » Mais l'ironie placide de Vinje ne suffit pas à Ibsen. C'est à l'adresse et à la déception du 3 avril qu'il consacre la plupart de ses caricatures ; c'est à Stabell qu'il en veut, — ainsi qu'à Ueland, le politicien discret et trop fin manœuvrier. On vient de voir comment une séance quelconque lui sert de prétexte pour accabler Stabell avec une ironie méprisante. La conversion de Stabell et la mollesse de Ueland dans l'affaire de l'adresse sont encore le sujet

[1] Lorentz Dietrichson : *Svundne Tider*, I, 266. On peut d'ailleurs se rendre compte que Dietrichson n'exagère pas, en allant voir la salle des séances, conservée au musée de Bygdö.

de sa parodie de *Norma*, l'opéra de Bellini. Lorsque le Congrès ouvrier de juin obligea le Storting à rouvrir, sous une nouvelle forme, la discussion sur l'adresse, ce fut Ibsen qui fit le compte rendu de la séance. Mais il ne peut éprouver, cette fois, aucune déception, l'amertume de son article du 18 mai et de *Norma* a disparu, il paraît même estimer que le plus sage est de ne plus s'occuper d'une question « morte et enterrée ». Son résumé des débats est bref, il n'écrit que pour prendre acte et tracer une barre sous un chapitre achevé, son ton est sérieux, et il rend seulement hommage à Sverdrup, dernier défenseur de l'adresse.

En résumé, on voit qu'Ibsen, au début de la session du Storting, a concentré toute son attention sur la question qu'Abildgaard considérait comme essentielle, et a dû espérer le succès, sans quoi il n'aurait pas été pris d'une aussi violente colère, une fois l'échec constaté, et n'aurait pas témoigné une telle rancune contre Stabell et Ueland. Abildgaard ne se faisait pas autant d'illusions et ne cachait pas son sentiment. Il affirmait, quelques jours avant la discussion de l'adresse, que l'insuccès probable au Storting ne causait aucun découragement parmi les ouvriers, et que « nous devrons donc reprendre l'affaire autrement la prochaine fois que le Storting se réunira [1] ». Mais, malgré cette phrase si sage, Abildgaard essaya de reprendre l'affaire tout de suite, tandis qu'Ibsen comprit plus nettement qu'Abildgaard l'inutilité des efforts pour réparer, avec le concours du Storting de 1851, la défaite subie. Quant à Vinje, il n'eut confiance à aucun moment, et ne fut ni déçu ni indigné. Ironique, il demeura comme il l'avait dit dès le commencement un « spectateur de la lutte ». Tout cela nous montre Ibsen beaucoup plus

[1] *Arbjorblad*, nº 13, du 29 mars 1851.

proche d'Abildgaard que de Vinje, mais sachant porter sur les événements des jugements personnels, indépendants de l'un comme de l'autre.

Sur l'intimité d'Ibsen avec Abildgaard, on a un témoignage qui provient d'Ibsen lui-même, bien qu'indirectement : c'est la courte demi-page qu'y a consacrée Henrik Jæger dans « le portrait littéraire » qu'il publia en 1888 [1], après l'avoir soumis à son modèle. Comme le biographe avait déjà écrit une demi-page cinq ans plus tôt [2] sur le même sujet, avant de connaître Ibsen personnellement, la comparaison est intéressante à faire, et l'est d'autant plus que Henrik Jæger, en écrivant ce passage de son grand travail, avait sous les yeux son étude antérieure, dont il reproduisit une phrase textuellement (à un mot près), en sorte que les changements doivent être certainement attribués aux informations et rectifications d'Ibsen. Henrik Jæger écrit en 1883 :

Le mouvement provoqué par ces hommes était éminemment propre à exciter la sympathie d'Ibsen ; je me suis laissé raconter de plusieurs côtés qu'il fit la connaissance de l'un des chefs, et fut par lui initié à leurs projets. Mais ces projets étaient trop fantastiques, trop enfantins, le mouvement tout entier suivait une marche trop incertaine, trop peu étudiée trop niaise pour qu'il pût s'y associer. Ses exigences à l'égard d'un homme de révolution étaient alors sûrement trop grandes, déjà, pour qu'Abildgaard, Thrane et consorts pussent y satisfaire. Le mouvement ouvrier, tel qu'il se développa, ne fut qu'une chose insignifiante et ridicule, que le journal traite par l'ironie et montre au doigt.

Le mouvement ouvrier ne fournit pas d'aliment sérieux aux tendances oppositionnelles d'Ibsen.

La première phrase rapporte un fait que Henrik Jæger tient de diverses personnes qu'il ne nomme pas. Le reste ne contient

[1] Henrik Jæger : *Henrik Ibsen* (1828-1888), p. 72

[2] Henrik Jæger : *Norske forfattere*, 1883, p 188

guère que des appréciations dénigrantes sur le mouvement ouvrier et sur ses chefs, ainsi que des réflexions *a priori* sur l'attitude probable d'Ibsen, d'après son caractère. Pourtant, il y a encore un fait, vérifiable par la lecture du journal *Andhrimner*, c'est l'ironie avec laquelle l'agitation ouvrière y aurait été traitée. Or, ce fait est inexact, et l'on ne peut citer une phrase où Ibsen s'en soit moqué : le ton de persiflage est habituel dans ses articles, mais vise uniquement la trahison et la lâcheté de l'opposition dans le Storting.

Voici maintenant ce qu'est devenu le passage dans la biographie de 1888 :

Abildgaard, qui en était bientôt devenu un des chefs, initia à la fois Ibsen et Schulerud aux secrets du mouvement. Ibsen ne s'arrêta pas à une position précise et définie à l'égard des idées socialistes qui étaient le point de départ du mouvement, et il ne s'associa pas non plus expressément aux opinions des chefs. Leurs projets étaient trop fantastiques, trop enfantins, le tout était trop incertain, trop peu étudié, trop niais, pour qu'il pût s'associer *entièrement* à eux. Mais le mouvement lui plaisait par la vie et l'ardeur qu'on y voyait. Il prit part aux réunions tenues chez Abildgaard, fut en relations suivies avec lui et les autres chefs, et écrivit dans le journal qu'il publiait.

La différence est grande. Henrik Jæger a bien laissé subsister sa phrase la plus sévère pour le mouvement des thranites, elle lui appartient, mais c'est évidemment Ibsen qui lui a fait ajouter le mot « entièrement », que j'ai souligné. C'est qu'en effet on ne peut pas dire qu'Ibsen ne s'est pas associé au mouvement, lui qui prenait part aux réunions tenues chez Abildgaard et collaborait au *Journal des Associations Ouvrières*. Il ne lui manquait que de s'y associer *entièrement*, c'est-à-dire d'être un membre inscrit. Ceci est, il est vrai, assez important, et bien caractéristique d'Ibsen. Il ne devait pas éprouver encore, à cette date, une répugnance aussi marquée, ni surtout aussi

consciente que plus tard à prendre une position définie à l'égard d'une doctrine et d'un programme. Mais il ne lui suffisait déjà pas, pour donner une adhésion formelle, de se sentir en sympathie, si ardente fût-elle, avec les tendances générales imprimées au mouvement ouvrier par son ami Abildgaard, et il n'avait pas d'opinion ferme sur la plupart des revendications formulées, qui par elles-mêmes l'intéressaient médiocrement. C'est pourquoi ses articles d'*Andhrimner* traitent de la lutte et non de son objet, il ne parle pas directement en faveur du mouvement, mais contre ceux qui le gênent, et surtout contre ceux qui devraient l'aider, et ne sont pas fidèles à l'implicite promesse donnée par leur attitude antérieure. Car l'indignation d'Ibsen provient de la « rupture de promesse », — la première qui produira sur lui cet effet.

La seconde rédaction de Henrik Jæger est intéressante surtout en ce qu'elle montre jusqu'où s'étendait l'intimité des deux jeunes gens. Abildgaard initia Ibsen aux secrets du mouvement [1]. Abildgaard fit plus encore : lorsque des réunions de parti étaient tenues chez lui, Ibsen y était invité. Il ne s'agit pas là, évidemment, de séances régulières du Comité central, qui avaient lieu ailleurs, mais sans doute des conciliabules de la fraction de ce Comité qui suivait la politique d'Abildgaard, en sorte qu'Ibsen a joué parmi les dirigeants le rôle d'une sorte de membre officieux. C'est Ibsen lui-même qui nous l'apprend, par la plume de Henrik Jæger, mais celui-ci n'a pas compris toute la portée des renseignements qu'il recevait, et Ibsen, tout en étant scrupuleusement véridique, ne tenait pas à insister.

[1] Dans sa lettre à J. B. Halvorsen déjà citée, du 18 juin 1889, Ibsen en dit encore moins que Henrik Jæger n'a rapporté. On ne peut pourtant soupçonner Henrik Jæger d'avoir amplifié. Cela tient à ce qu'Ibsen a été naturellement plus réservé dans une lettre que dans une conversation.

Je ne pense pas, d'ailleurs, qu'il ait pris une part active aux discussions. Il devait observer, écouter. Mais le fait qu'il a été le témoin de pareilles délibérations vaut la peine d'être noté. De plus, il est clair qu'il n'aurait pu être admis dans la confidence des ouvriers, collaborateurs d'Abildgaard, s'ils n'avaient pas tous senti en lui une vive sympathie pour leur cause.

Il a aussi collaboré, d'après le même passage de son biographe, au *Journal des Associations Ouvrières*. Malheureusement, on n'a pu y reconnaître aucun article qui puisse lui être attribué [1]. Les relations de ce journal avec *Andhrimner* ont été, naturellement, très amicales. Toutefois, la petite revue fut d'abord si principalement littéraire que le journal ne pouvait en tenir compte. Le 8 mars, Abildgaard écrivait, s'adressant à la majorité : « Le *Morgenblad* n'est plus un journal d'opposition, et c'est évidemment ce qui vous gêne, qu'il n'existe aucun journal dans la capitale, en dehors du *Croiseur* et du journal ouvrier, avec sa direction actuelle, qui exprime et défende vos idées [2]. » *Andhrimner* est négligé. Mais quinze jours plus tard, le journal ouvrier parle de la petite revue, « qui mérite une expansion plus grande qu'elle ne l'a obtenue jusqu'ici [3] ». Et Abildgaard insère une première fois un article d'*Andhrimner*. Mais sur les six articles insérés que j'ai notés, trois sont de Vinje, et les trois autres de Botten-Hansen [4]. Il est vrai qu'une caricature illus-

[1] Halvdan Koht, dans *Arbeiderbladet*, 17 mars 1928, a donné le résultat de ses recherches sur ce point, mais il a évidemment, et avec raison, jugé trop incertaine l'attribution d'aucun article et s'est limité à l'attribution probable de trois poèmes. Presque certaine est seulement l'origine d'un poème qu'Ibsen aurait corrigé et mis au point pour le maçon B. Hansen Il est certain que la collaboration d'Ibsen a été plus étendue, mais combien, il est impossible de le savoir.

[2] *Arbforblad*, nº 10, du 8 mars 1851.

[3] *Ibid.*, nº 12, du 22 mars 1851.

[4] *Ibid.*, nº 12, « Sur la classe ouvrière », de Vinje ; nº 13 « Sur les commer-

trant un texte d'*Andhrimner* (de Botten-Hansen), et qui pourrait être d'Ibsen, est aussi insérée [1]. Mais on n'a pu déceler d'articles d'Ibsen, soit reproduits, soit originaux, et lui-même, interrogé par Halvorsen, a déclaré ne pas se rappeler ce qu'il avait écrit dans le journal ouvrier, et affirmé qu' « en tout cas, ce n'avait été que des choses insignifiantes [2] ». Évidemment, il n'écrivait pas les articles de tête, qui étaient d'Abildgaard. Il rédigeait sans doute des articles courts, dans le corps du journal, et publiait des caricatures, et, comme le journal était prospère, sa collaboration devait être payée.

On peut observer que, par contre, le *Journal des Associations Ouvrières* n'est pas une seule fois mentionné dans *Andhrimner*, et Abildgaard une fois seulement, je crois, — tandis que Thrane y est nommé trois ou quatre fois, tantôt par Vinje, tantôt par Botten-Hansen, jamais par Ibsen. A propos de la pétition ouvrière, Vinje dit l'embarras du Storting, « quand il s'agit de parler sur un texte aussi obscur que... Thrane et l'agitation [3] ».

Le 29 mars, l'article d'Abildgaard, dans son journal, disait sa joie « de voir des bourgeois, des étudiants de la ville, même des députés, dans nos réunions... Il faut que nous cherchions à devenir des gens cultivés ». Il affirmait que les ouvriers com-

çants », de Vinje ; nº 24 « Correspondance pour la presse de province », de Botten-Hansen ; « la toute-puissance du « *Morgenblad* » de Vinje ; nº 33, « Pensées édifiantes envoyées de la campagne », de Botten-Hansen ; nº 40, « Fragments de la Saga du Storting ».

[1] *Arbforblad*, nº 19, du 10 mai 1851, sur l'impossibilité de concilier Lerche et « le vieux Lycurgue du Storting (Schweigaard), — texte d'*Andhrimner*, 2e trim., col. 28.

[2] J. B. Halvorsen : *Forf.-Leks.*, III, p. 8, note.

[3] *Andhrimner*, 2e trim., col. 71.

prenaient de mieux en mieux que « le but politique sera atteint au mieux par ce que nous avons appelé le but privé : l'instruction, l'entr'aide, etc. ». Et il disait que des étudiants s'étaient inscrits comme maîtres à l'école du dimanche fondée par l'Association Ouvrière de Kristiania. Dans une autre partie du journal, on annonçait l'ouverture de cette école du dimanche pour le lendemain 30 mars. Les noms des professeurs-étudiants n'étaient pas indiqués.

Dans le même numéro était aussi annoncée une soirée dramatique dont le programme, donné dans le numéro suivant, comprenait du Henrik Hertz, du Wessel, et du J. L. Heiberg. Quinze jours plus tard, une nouvelle soirée était annoncée, avec le même programme, légèrement modifié. On voulait évidemment réaliser ce progrès de la culture populaire, qui était un mot d'ordre de l'époque, et qui semblait être à la fois la condition et la justification de tout ce que revendiquait la classe ouvrière.

Sur ce point, Ibsen devait être complètement d'accord avec Abildgaard, et l'on est tenté de rechercher quelle part il a prise à l'organisation des soirées dramatiques de l'Association Ouvrière. Tout ce qui les concerne paraît être irrémédiablement perdu [1], mais il a dû s'en occuper, car il s'est aussi mis au service de l'Association pour l'école du dimanche, qui était beaucoup moins son affaire. On lit, en effet, en caractères gras, dans le numéro du 20 septembre du journal ouvrier, la note suivante, où l'on demande des maîtres de bonne volonté :

APPEL

La direction de l'Association Ouvrière de Kristiania, d'une manière pressante et à plusieurs reprises, a été invitée à réorganiser l'école du

[1] Tel était du moins, en 1913, l'avis de Wiers Jenssen, président de la Société pour l'histoire du théâtre norvégien.

dimanche, qui a cessé de fonctionner, comme on sait, par suite de l'arrestation d'Abildgaard, qui y faisait des cours ; car l'étudiant Ibsen ne s'est pas trouvé en mesure de se charger à lui seul de l'enseignement.

...Les leçons avaient lieu, précédemment, de 7 à 10 heures... On ne se trouve pas en mesure de payer des honoraires aux maîtres...

Cette note montre qu'Ibsen, avec Abildgaard, a fait des cours à l'Association Ouvrière de Kristiania, probablement depuis le 30 mars, début de l'école du dimanche, jusqu'au 6 juillet, dimanche qui fut la veille de l'arrestation de son ami. Resté seul, il ne voulut pas continuer. Ses cours étaient probablement payés, car il en avait besoin, et l'Association Ouvrière, jusqu'au moment des arrestations, pouvait aisément lui donner des honoraires décents. L'école ne fut réorganisée que le 5 octobre, et ce fut alors Vinje qui, avec un autre, remplaça Ibsen et Abildgaard [1].

Ils se sont peu revus par la suite, car lorsque Abildgaard sortit de prison, Ibsen était à Bergen, et il n'y eut pas entre eux échange de correspondance. On voit seulement Ibsen parler de lui dans une lettre à Botten-Hansen [2]. A part cela, on ne voit nulle part que son ami si intime et confiant de 1851 ait tenu, dans la mémoire d'Ibsen, une place quelconque. Cette apparence est tout à fait naturelle à son caractère. Il n'était pas oublieux, pourtant, et lorsqu'en 1885, de passage à Kristiania, où Abildgaard était revenu, il revit l'ami d'autrefois, il put lui dire : « J'ai pensé à toi dans les *Soutiens de la Société* en écrivant les derniers mots : « l'esprit de vérité, l'esprit de liberté... voilà les soutiens de la Société [3]. »

[1] *Arbforblad*, n° 39, du 27 sept. 1851.
[2] Henrik Ibsen : *Breve*, I, p. 72.
[3] Communication verbale du colonel Abildgaard, fils du camarade d'Ibsen.

CHAPITRE XII

LA FIN D' « ANDHRIMNER »

La petite revue des trois amis ne pouvait laisser passer l'arrestation des chefs du mouvement ouvrier sans dire son mot. Elle le fit d'une manière un peu gauche. Rien n'est changé à l'ordonnance générale des numéros dans celui du 13 juillet, mais le dernier article, sous le titre : « La révolution ouvrière redoutée », est celui de toute la collection où l'on prend le plus nettement la défense des agitateurs, — sans que, toutefois, leur action politique soit approuvée.

On y cherche à réduire l'affaire à une simple enquête policière pour savoir « si vraiment il y aurait quelque révolution en train », on s'indigne de ce que les arrêtés ont été mis au secret, et l'on se moque de certaines contradictions entre les manières d'agir de la police à Kongsberg et à Kristiania. On affirme même qu'il n'existe pas de motif d'accusation contre les chefs ouvriers, et une note déclare : « Nous tenons de « source sûre » que presque tous les représentants au Congrès ouvrier ont voté *contre* la révolution. » Une certaine manifestation avec drapeaux est considérée comme une simple promenade à la campagne. Bref, l'article est tout à fait dans la manière habituelle d'un journal révolutionnaire qui voit le gouverne-

ment sévir contre le parti qu'il représente, mais qui n'ose répondre par une contre-attaque. L'article est désigné par Botten-Hansen, dans son exemplaire d'*Andhrimner*, comme étant de lui-même, et l'on comprend qu'il ait tenu, en cette circonstance, à tenir la plume. Mais du 7 juillet, jour des arrestations, au 13, jour où parut l'article, les trois amis ont eu le temps d'en parler entre eux, et l'article est certainement le résultat d'une collaboration [1].

Vinje quitta Kristiania en juillet pour aller dans son pays, en Telemark, et ne revint qu'en septembre. Il envoya peu de copie, et Ibsen ne pouvait laisser à Botten-Hansen le soin de remplir à peu près seul les colonnes d'*Andhrimner*. Sa collaboration politique devint plus active. Il profita d'un incident de la résistance ouvrière pour se moquer de la police et de la répression gouvernementale (« la Guerre du Chapelier à Ringerike », v. p. 312, et la note à la fin du volume). Et ses comptes rendus des séances du Storting se multiplièrent. Mais le ton n'était plus celui des articles écrits lorsque les débats avaient un caractère politique. C'est le fond de la question discutée qui devient désormais le principal, et il est curieux de voir Ibsen consacrer de consciencieux articles à la marine et à la loi sur les *husmænd*. Les notes ironiques sur les députés disparaissent. Mais dès que les débats ramènent quelque question soulevée au cours de la période précédente, Ibsen s'anime et son compte rendu prend plus d'ampleur.

En outre, il restait en relations avec les ouvriers, amis d'Abildgaard. Lorsqu'on eut interdit à celui-ci de continuer, de sa prison, à diriger le journal ouvrier, son successeur, après un *interim* d'un numéro, fut l'un des meilleurs orateurs ouvriers,

[1] On trouvera cet article à l'appendice.

un maçon, Bernhard Hansen, dont l'éducation littéraire était médiocre, bien qu'il aimât écrire des vers, et Ibsen l'aida dans son travail, « surtout pour mettre en vers ses idées [1] ». On peut, d'ailleurs, remarquer que c'est alors, pendant les mois d'août et de septembre, que se multiplient les emprunts du journal ouvrier à *Andhrimner*. Cette collaboration dura peu, car Bernhard Hansen, à la fin de septembre, fut arrêté à son tour.

Un autre ouvrier, Nils J. Qvarme, horloger, qui était de Skien, publiait des poèmes et écrivit une pièce sur la révolution de 1851, qui fut jouée par des ouvriers en représentation publique (en janvier 1852, après qu'Ibsen eut quitté Kristiania). Mais il appartenait à la fraction la plus avancée des thranites, et l'on ne sait si Ibsen l'a connu. Je note seulement cette appréciation sur le théâtre ouvrier : les représentations « ne sont pas aussi mauvaises que l'on pourrait croire, et plusieurs des acteurs montrent vraiment quelque talent pour la scène [2] ».

Une dernière indication de l'intérêt porté par Ibsen à l'agitation thranite se trouve dans le fait, si singulier pour lui, qu'il prononça un discours à l'Association des Étudiants le 2 octobre, à la fête anniversaire de cette société. On ne sait rien de ce discours, sinon qu'il fut prononcé en l'honneur de Ludvig Kristensen Daa, et de tendance scandinaviste [3]. C'était la première fois qu'Ibsen prenait la parole devant une assemblée nombreuse, et rien ne semble lui avoir inspiré une particulière sympathie pour L. Kr. Daa, de qui la nature chagrine et la carrière mal dirigée devaient plutôt lui déplaire, si, à ce moment-là, il n'y avait eu

[1] J. B. Halvorsen : *Norsk Forfatter-Lexicon*, V, à la suite de l'article Thrane. H. Koht, qui a remplacé Halvorsen pour la publication des derniers volumes de son dictionnaire, a donné ce renseignement d'après Bernhard Hansen lui-même.

[2] *Den norske Tilskuer*, I, p. 141, nº 5, du 31 janvier 1852.

[3] J. B. Halvorsen, *Forf.-Lex.*, III, p. 86.

un motif de rapprochement. L. K. Daa, en effet, était le défenseur — avec de nombreuses réserves — du parti ouvrier, qu'il estimait « le seul parti vivant [1] », et il allait faire paraître un nouveau journal, dont les premiers numéros sont presque entièrement consacrés au mouvement thranite. Ibsen ne supposait pas, sans doute, que la bienveillance de L. K. Daa allait plus à Thrane qu'à Abildgaard.

Andhrimner ne faisait pas ses frais, et la publication en fut suspendue à la fin du troisième trimestre. Toutefois, dans le dernier numéro, du 28 septembre, un avis aux abonnés affirmait que les encouragements reçus faisaient espérer, malgré le petit nombre des abonnés, une expansion plus grande aussitôt que « le contenu et la tendance » du journal seraient mieux connus. Aussi annonçait-on que la petite revue paraîtrait de nouveau « à partir du jour de l'an », et que le service en serait continué aux abonnés en cours. Mais cela n'eut pas lieu, et il est probable que ce projet de continuation fut assez vague. *Andhrimner* n'avait pas atteint la centaine d'abonnés [2]. Ce n'avait été que la tentative de jeunes gens inexpérimentés, et la revue, techniquement, était très mal faite. Une grande nouvelle comme *Mystères norvégiens* de Botten-Hansen, répartie en quatorze numéros pendant deux trimestres, était peu faite pour attirer les lecteurs. De même, un article de critique en cinq numéros comme celui de Vinje sur les poèmes d'Ole Vig, et quatre uo cinq autres études ou compositions littéraires, y compris un poème d'Ibsen, ainsi débités par petites tranches. La tendance d'*Andhrimner* lui nuisit aussi, car le silence se fit sur lui. La revue de Monrad, qui consacrait parfois des articles assez développés aux productions les plus insignifiantes, n'en

[1] *Den norske Tilskuer*, dans son premier numéro, du 4 octobre 1851.
[2] J. B. Halvorsen, *Forf.-Lex.*, III, p. 9.

parla pas. En dehors du journal ouvrier, je ne vois la petite revue mentionnée qu'une fois [1]. Même *le Croiseur* n'en tient pas compte. Et la volonté de ne pas prendre parti fut également fâcheuse, car elle entraîna les trois rédacteurs à écrire leurs longs comptes rendus, à la fois ironiques et consciencieusement objectifs, des séances du Storting. Botten-Hansen comprenait que la revue en était alourdie, « car l'écrivain qui veut mettre en évidence le comique qui réside dans l'uniformité de la vie et son train-train monotone, devient lui-même monotone et ennuyeux [2] ». Les défauts de la revue devaient apparaître aux trois rédacteurs, mais le fait même de leur collaboration à titre égal les empêchait sans doute d'y apporter les modifications nécessaires. Botten-Hansen paraît avoir joui tacitement d'une certaine autorité, mais la petite revue n'était vraiment pas dirigée, et servait seulement de réceptacle aux productions de chacun d'eux.

Ils étaient très intimes, mais ils avaient tous les trois de fortes personnalités, et se sentaient tenus à des égards, chacun vis-à-vis des autres — d'autant plus qu'ils étaient loin d'être d'accord sur la politique. *Andhrimner* n'a jamais formulé un programme, comme *le Corsaire* de Goldschmidt, et ne l'aurait pas pu. Il ne représentait pas même un état d'esprit, et ce manque d'unité alla s'accentuant. Botten-Hansen, celui des trois qui s'était le moins passionné, et qui avait eu le moins de confiance dans le mouvement ouvrier, évoluait vers une attitude d'apparente indifférence sceptique. Il fut pourtant un observateur attentif, et c'est lui qui a rendu compte du plus grand nombre de séances

[1] Dans *Norske Intelligenssedler* des 17, 18 et 20 mars, à propos de « L'affaire du chemin de fer au ciel de la civilisation », farce de Botten-Hansen qui est vendue en tirage à part.

[2] *Andhrimner*, 2e trim., col. 26.

du Storting, et ses exposés des débats sont les plus clairs et les plus complets. On ne peut douter de l'intérêt qu'il y a pris, mais le fond de chaque question, examinée isolément, l'intéresse, plus que son importance dans la vie parlementaire et le jeu des partis. Il n'était pas du tout politicien, et l'expérience de l'année 1851 eut pour effet de l'écarter désormais plus résolument encore de la politique. Au moment où disparaissait *Andhrimner*, il s'occupait du lancement d'un hebdomadaire nouveau, qu'il devait diriger seul, et dont le premier numéro parut le 25 octobre 1851. Il était annoncé depuis le mois de mai, ce qui paraît indiquer que l'on n'avait guère confiance, dès ce moment, dans la durée d'*Andhrimner*. Botten-Hansen ne se proposait pas d'y être combatif : l'invitation à souscrire indique déjà en mai que la rédaction « n'imposera pas aux lecteurs notre opinion individuelle sur la question de savoir qui a raison ou tort ». Le premier numéro contient un aperçu de l'histoire du Storting de 1851, mais si pâle que l'appréciation du *Morgenblad* le caractérise parfaitement, en disant : « Sur la tendance il est encore difficile de porter aucun jugement. » Botten-Hansen évita avec soin de prendre parti. Quelques années plus tard, Vinje regrettera que son ami soit « maintenant devenu si sage qu'il essaye de laisser le monde aller comme il veut ; aussi le monde lit sa revue [1] ». C'est au cours de l'année 1851 que cette sagesse lui est venue, et telle est bien l'idée de Vinje, car il fait cette remarque précisément à propos d'*Andhrimner* : « Ce qui a tué *Andhrimner* (bien qu'il fût un dieu), c'est l'intrépidité avec laquelle ces trois hommes ont attaqué tout ce qu'ils n'aimaient pas. » Ici Vinje exagère, mais il ne fait aucune différence, quant à leur intrépidité, entre les trois rédacteurs.

[1] *Skrifter i Utval*, IV, p. 228, article du 12 décembre 1858.

Des trois, Vinje est celui sur qui les événements de 1851 ont produit le moins d'effet, comme cela est naturel, puisqu'il était l'aîné, et s'était déjà occupé de politique. De plus, on a vu qu'il n'avait jamais eu confiance dans le mouvement thranite, et sa mobilité d'esprit le préservait des impressions trop profondes qui modifient durablement un homme. Par moments, il pouvait croire à la possibilité d'une révolution, comme lorsqu'il écrivit, à propos de la révolution du 24 février :

Il est impossible que les pierres des rues reposent bien paisiblement à leur place, et soient usées par de simples flâneurs, mais la réalité, pour moi, est qu'elles sont là à vous regarder et à cligner des yeux comme pour demander : Ne voulez-vous pas nous faire le plaisir de faire avec nous des barricades [1]?

Mais il lui arrive de considérer la lutte politique avec un certain mépris : « Les partis ne sont, en général, rien de plus que les intérêts en conflit des diverses classes qui se chicanent pour le pouvoir [2]. » Le fond de sa pensée est certainement que la classe ouvrière doit s'élever à une vie intellectuelle plus haute sans laquelle « l'État peut avoir des raisons de craindre qu'il donnerait un rasoir à un enfant », et il se félicite de ce qu'un mouvement ouvrier « qui n'est pas pénétré d'une pensée raisonnable ne peut réussir à notre époque, Dieu merci » [3], tandis qu'avec plus de maturité, il serait justifié et s'imposerait.

Au moment du *Lilleting* et des arrestations, il semble se désintéresser tout à fait de la politique, et n'a l'esprit occupé que des fêtes scandinavistes qui venaient d'avoir lieu [4], et il

[1] *Drammens Tidende*, nº 48, du 26 février 1851.

[2] *Andhrimner*, 2e trim., col. 179.

[3] *Ibid.*, col. 76-77.

[4] V. surtout *Drammens Tidende*, nº 138, du 18 juin. Aucun de ses articles de juin ne parle du mouvement ouvrier.

s'en va peu après à la campagne, où ses conversations avec les paysans lui montrent combien la politique paraît à ceux-ci « incompréhensible et déplaisante » [1], et l'esprit « sain et naturel » des gens de sa classe le confirment dans ses dispositions. Ses tendances générales n'ont pas été modifiées, mais il se sent détourné plus nettement encore qu'auparavant de l'action politique.

On voit qu'Ibsen a été, des trois camarades, le plus passionné de beaucoup, et l'on pourrait dire le seul. Il ne s'est pas intéressé autant que Botten-Hansen au détail des travaux parlementaires, et il ne fut pas tenté un seul instant, bien entendu, de se spécialiser ni dans la politique, ni dans le journalisme. C'est le mouvement ouvrier qui l'a passionné, au point d'écrire ces articles polémiques dont Botten-Hansen dira plus tard, dans la première biographie d'Ibsen qui ait été publiée, qu'il « leur a en partie manqué la parfaite sérénité de la froide réflexion » [2]. On estimera peut-être qu'une trop grande place a été ici donnée à l'histoire d'un mouvement populaire auquel, après tout, Ibsen n'a pas directement participé. Mais il faut songer qu'il a été un grand observateur de la vie des hommes. Son histoire est souvent à rechercher dans les faits humains qu'il a eus sous les yeux, beaucoup plus que dans ce qui lui est personnellement arrivé. Par le mouvement des thranites son esprit a été absorbé pendant une année de formation intellectuelle, peut-être la plus importante, la première où, sorti de la province, puis de l'école, il prenait contact avec la vie générale. Pendant une année, il a regardé cela. Il a vu la force des associations ouvrières se briser contre l'inertie parlementaire, jusqu'au moment où le gouvernement a jugé opportun d'agir. C'est un drame connu, dont on ren-

[1] *Andhrimner*, 3e trim., col. 141.
[2] *Illustreret Nyhedsblad*, 1863, n° 29.

contre des représentations diverses au cours de l'histoire. La représentation norvégienne, à laquelle il lui a été donné d'assister, a été particulièrement simple, claire et rapide. Ce fut pour lui un événement capital, et il vaut la peine de se demander quel enseignement il en a retiré. Il est clair que le Storting de 1851 ne lui a pas inspiré une grande confiance dans le mécanisme parlementaire et les partis politiques, mais des questions plus hautes que celle-là étaient posées.

Ibsen n'était pas socialiste, et il ne l'a jamais été. Non pas parce qu'il était individualiste, car ces deux mots ne s'excluent pas nécessairement l'un l'autre. Le parallélisme de leurs formes verbales indique l'opposition entre deux sujets d'étude, non entre deux solutions d'un même problème. Le socialisme s'occupe de l'organisation matérielle de la société, l'individualisme est une conception des rapports de l'individu avec la société. Ibsen devait tendre à une doctrine définitive au sujet de l'individualisme parce que l'observation psychologique était son domaine, la matière de son travail. Il ne pouvait formuler une opinion soit pour, soit contre le socialisme théorique, dont il n'a jamais fait l'étude, et il n'était pas dans sa nature de donner une adhésion formelle à des idées vers lesquelles il ne se serait sent porté que par des sympathies instinctives. Il ne voyait guère, d'ailleurs, dans le socialisme, qu'un pragmatisme, et non une véritable doctrine, ce qui est naturel, puisqu'il avait appris à le connaître en action. Mais cette action même lui avait révélé le double aspect du socialisme pragmatique, ce qui explique bien des singularités de son attitude alors, et au cours de toute sa vie. Ceci demande quelque développement.

Que les revendications populaires aient trouvé de l'écho en lui, on le constate assez par son *Catilina*, par son *Prisonnier d'Akershus*, par le choix de ses relations, par sa *Norma* et ses

articles politiques. Par là, de tout son instinct, il était pleinement d'accord avec le mouvement ouvrier. Il était profondément démocrate, au sens courant de ce mot, qui exprime un certain esprit d'égalitarisme. Non que les inégalités sociales, peut-être, l'aient choqué en elles-mêmes. Elles le choquaient surtout par cette conséquence, qu'elles peuvent empêcher le développement des individus, parfois les mieux doués. Il le savait par lui-même, et par Botten-Hansen, et par son ami Vinje, qui avait eu tant de peine à devenir étudiant de première année, à trente-deux ans. Il le savait encore par le maçon Bernhard Hansen, le bon orateur, par le charpentier Frits Jensen, esprit fin et plein de sens, et par tant d'autres ouvriers, moins heureux que les rédacteurs d'*Andhrimner*, qui sans doute auraient été capables d'acquérir une large culture intellectuelle. C'est son individualisme même qui lui faisait trouver mauvaise une société où les facultés d'un si grand nombre d'individus sont condamnées à végéter, même à s'ignorer. L'opposition de principe entre l'aristocratie et la démocratie (au sens social) ne se posait pas pour lui. En ce sens, il était démocrate, ou si l'on veut socialiste, sans hésitation ni discussion. Les aspirations de la masse des thranites lui paraissaient légitimes, il était de cœur avec eux, et passionnément, et c'est pourquoi ses relations avec eux ne se sont pas relâchées après l'emprisonnement d'Abildgaard. Ses sympathies étaient si ardentes que tout autre jeune homme de vingt-trois ans aurait fait acte d'adhésion.

Mais il était trop réfléchi pour s'abandonner à l'impulsion de l'instinct. D'une part, le programme ne lui plaisait sans doute pas entièrement, ou trop d'articles traitaient de sujets qu'il connaissait mal, et aussi, bien des actes du Comité central, bien des articles du journal ouvrier lui paraissaient décidément fâcheux : accepter la solidarité avec tout cela ne lui convenait

pas. Trop critique pour jouer un rôle subordonné, trop inapte à exercer une action directe sur les hommes, il était par là condamné à l'isolement. Et d'autre part, il y avait la question de méthode.

Par quels moyens devait se réaliser un programme révolutionnaire? D'abord, faut-il agir d'en haut ou d'en bas? Ensuite, et surtout, faut-il agir par la force, ou par pression et légalement? C'est la question de méthode, qui fut posée si nettement au *Lilleting*.

Aucun texte ne permet d'affirmer expressément quelle réponse Ibsen se faisait alors à ces questions. Je pense que, — tout au moins jusqu'au moment du *Lilleting*, — il les a surtout considérées avec une curiosité amusée, sans les prendre bien au sérieux. Une grave discussion sur l'opportunité d'une révolution violente lui paraissait la marque d'un esprit chimérique. Il a formulé sa conclusion sur le mouvement ouvrier de 1851 dans son dernier article d'*Andhrimner* en blâmant « les formules générales qui ne sont que du vent », et recommandant l'étude des « questions particulières » (p. 331), bien qu'il ne s'y livrera pas lui-même, car ce n'est pas sa partie. C'est pourquoi il n'aimait pas Thrane, tandis qu'il avait pour Abildgaard une réelle affection, car les sympathies entre jeunes gens qui se sont connus au cours de tels événements ont été nécessairement déterminés par une certaine communauté de vues. Ce qui déplaisait à Ibsen en Thrane, c'était sa mobilité, sa facilité à s'engouer d'idées successives, les brusques soubresauts, parfois, de la direction qu'il donnait au mouvement. L'agitateur lui paraissait « un fantasque », genre de personnages qu'il a toujours considérés avec sarcasme. Abildgaard aussi était considéré par Botten-Hansen comme un « fantasque » et un égoïste qu'enflammait l'exemple de Lamartine, mais sem-

blait à Ibsen avoir plus de continuité. Partisan résolu des méthodes légales et de l'action parlementaire, il aurait voulu organiser sérieusement les associations ouvrières pour une action patiente et prolongée. Il désirait aussi, et c'était peut-être ce qui plaisait le plus à Ibsen dans sa méthode, attirer dans les associations ouvrières « les gens instruits de bonne volonté », auxquels il adressa un appel spécial dès le second article qu'il publia dans le journal ouvrier, lorsqu'il en eut assumé la direction.

Thrane aussi avait bien pensé à quelque chose de ce genre, au moins par moments. Instruire le peuple était le mot d'ordre de l'époque. Une société pour le progrès de l'instruction populaire, qui fut très active, avait été fondée l'année précédente par l'ami de Vinje, Ole Vig, à qui, plus tard, Ibsen consacrera un poème. Vinje mesurait à leur instruction le degré de maturité politique des diverses catégories sociales. Botten-Hansen donnait à sa nouvelle revue un certain caractère pédagogique. Mais il était plus remarquable, de la part d'Abildgaard, devenu chef d'une action politique, de maintenir au premier plan le souci d'élever le niveau de la culture générale du peuple, qui n'était pas d'un intérêt immédiat, de fonder l'école du dimanche et d'y faire lui-même des cours. Pour cette partie de l'action d'Abildgaard, Ibsen est allé jusqu'à la collaboration, car il souhaitait, lui aussi, voir le peuple accéder à la haute culture, ou, comme il le dira plus tard, s'aristocratiser.

CHAPITRE XIII

LA SITUATION D'IBSEN EN AUTOMNE 1851

Si l'on examine la production littéraire d'Ibsen pendant les neuf premiers mois de 1851, on est surpris de la trouver aussi réduite. Elle se compose exactement de treize poèmes dont quatre sont des poèmes de circonstance, et de vingt-quatre articles. Trois de ces poèmes seulement, et profondément modifiés, figureront dans le recueil qu'il publiera plus tard. Le reste a été rejeté par lui. Ce ne sont là que des essais, et sans doute n'aurait-il même pas écrit plusieurs de ces poèmes — et moins encore la plupart des articles — s'il n'y avait été obligé parce qu'ils représentaient sa part de collaboration à *Andhrimner.* Cette stérilité, succédant, — après l'interruption forcée de l'année du baccalauréat, — à la fécondité presque désordonnée de l'hiver 1849-50, suffirait à elle seule à témoigner que l'esprit du jeune homme, malgré lui, s'est alors détourné de la voie qu'il s'était tracée. Malgré lui, car il n'a nullement l'idée de suivre une voie nouvelle. Sa pensée est seulement distraite. Et cela encore prouve à quel point il a été absorbé par le spectacle des événements.

On pourrait dire, il est vrai, qu'il s'est volontairement abstenu de produire, parce qu'il a, mieux qu'à Grimstad, compris

la nécessité de combler les lacunes de sa culture littéraire, — à quoi, en effet, il a consacré une grande partie de son temps. On a vu qu'il avait beaucoup lu à Grimstad, mais sans aucun plan probablement. Son article sur la bibliothèque de l'Association des Étudiants, où il demande l'achat d'une collection des classiques allemands, montre son intention de continuer ses lectures à Kristiania. Ayant déjà de la pauvre littérature norvégienne et des grands écrivains danois, ainsi que de Holberg, une connaissance assez ample, il devait naturellement se consacrer d'abord à la littérature allemande, et l'érudition de Botten-Hansen a dû l'aider à classer et situer historiquement les hommes et les œuvres. A la connaissance des auteurs allemands et danois, il a sans doute ajouté dès lors, par des traductions, celle de quelques autres, particulièrement de Shakespeare. De la littérature française il semble avoir acquis seulement des notions très sommaires et peu directes. En dehors de ses lectures, du cours de Welhaven, des lundis passés à la Société Littéraire, et des soirées prises par le théâtre, où il avait ses entrées, il lui restait certainement assez de temps pour écrire, s'il en avait eu le goût.

Les poèmes si peu nombreux de 1851 ne marquent pas un progrès vraiment sérieux, ou bien ce n'est que le progrès d'un bon élève dont la personnalité ne se dégage pas. *Le Cygne*, sur un rythme d'Andreas Munch, déjà utilisé à Grimstad, exprime l'opposition entre le Nord et le Sud sur un mode sentimental. *Akershus* est une ébauche qu'Ibsen reprendra plus tard. *La Voix de la Nature*, dont le rythme provient peut-être de Wergeland, est plus typiquement ibsénien en ce que le poème tout entier, à la façon, par exemple, de *Le Mineur* est une seule image, inventée pour illustrer une idée ; mais c'est une idée pessimiste, misanthropique même, qui semble rattacher le poème

à ceux du cahier de Clara Ebbell, et qui est exprimée sans vigueur. *Le Gamin dans la Noue aux Myrtilles* est plus curieux ; le ton y ferait penser à Welhaven, mais c'est un poème ironique où la sentimentalité du romantisme paysan est tournée en ridicule au nom du réalisme social : Vinje et Abildgaard semblent avoir apporté chacun un élément à l'invention de ce poème, qu'Ibsen conservera plus tard dans le recueil de 1871. *La Larme* est intéressante surtout parce qu'on y voit divers essais pour modifier une strophe de Wergeland déjà imitée à Grimstad, et dont Ibsen se servira beaucoup lorsqu'il aura trouvé la forme définitive qu'il cherchait. *L'Eider* est encore un « poème à idée » qui montre la permanence du grand désespoir révélé par le cahier de Clara Ebbell.

On a vu qu'en automne 1850, croyant qu'il n'avait pas le talent dramatique, Ibsen voulut essayer du genre épique-lyrique, et projeta un poème de ce genre : *la Harpe d'or*, qu'il voulait publier avec *le Tertre du Guerrier*. Ce projet fut abandonné, mais il composa, en 1851, deux autres poèmes épiques-lyriques.

Un samedi soir dans le Hardanger est une imitation de Paludan-Müller. On y trouve sa strophe, empruntée à Byron, et sa manière d'intercaler des poèmes d'un autre rythme, et le ton du narrateur peu pressé, qui s'arrête pour décrire, et plus encore pour faire des réflexions sur des sujets divers, parfois sérieuses, mais voilées d'une légère ironie. Mais Ibsen ne s'attarde pas autant que son modèle, et ne le fait que dans la description du paysage et de la fête, dans les premières strophes, il concentre ensuite dramatiquement le récit dans une scène unique où se révèle le mystère de la vie du tailleur ambulant. Ainsi la conception du poème contraste avec ce qui est l'essence même du modèle. Il y a encore d'autres différences. Ibsen veut traiter sa scène paysanne avec réalisme, mais il ne connaissait

le Hardanger que de réputation, et par la description de Wergeland dans *le Pilote anglais*, le halling et le nixe font partie des accessoires du romantisme national, tandis que la fantaisie plus réaliste de Paludan-Müller lui fait placer « Adam Homo » et « la Danseuse » dans le milieu même où il vivait, en sorte que l'essai d'Ibsen, malgré sa forme, est en réalité un « poème à idée », où il a utilisé le nixe comme il aurait fait un mythe plus ancien. Selon ses principes esthétiques d'alors, la première loi était, pour un poète, de bien observer les règles du genre adopté : il n'y a pas réussi en ce cas.

Helge vainqueur de Hunding est encore une imitation. C'est un retour à Oehlenschläger, qui devait déjà, sans doute, être le modèle de *la Harpe d'or*, projet abandonné. Comme l'évolution d'Ibsen de l'imitation trop étroite du grand poète danois à un traitement vraiment personnel des sujets empruntés aux sagas est particulièrement importante à observer, et comme *Helge vainqueur de Hunding*, à cet égard, se place entre les deux formes connues du *Tertre du Guerrier*, l'étude du poème « épique-lyrique » viendra naturellement s'insérer dans la notice relative à cette pièce.

Bien que ces deux essais si différents de récits en vers semblent avoir remplacé, dans l'esprit d'Ibsen, la production dramatique, c'est sous la forme d'une pièce qu'il s'est moqué des politiciens Stabell et Ueland, mais il ne considérait sans doute pas *Norma* comme une œuvre littéraire proprement dite [1]. Le théâtre continuait pourtant à l'occuper, et ses articles de critique, sauf deux, sont des comptes rendus de théâtre. Le premier est bien court et sec : on dirait l'article d'un débutant qui n'ose pas se lancer. Et pourtant ce critique timide est presque insolent à

[1] On trouvera plus loin (p. 341) la notice particulière à cette parodie.

l'égard du public bourgeois, auquel il préfère le public du dimanche. Il se met rapidement à l'aise, et se montre critique redoutable, et, à l'occasion, féroce. Son analyse de *Un Monsieur blasé* et de *Chez la Houldre* n'atténue rien des défauts graves qu'elle signale : elle est impitoyable pour le romantisme national plaqué avec tant de zèle par le vieux P. A. Jensen. Il n'épargne même pas Welhaven, qu'il admire comme poète et comme professeur, et réfute posément, mais péremptoirement, un jugement porté par lui dans son cours, sans même adoucir la critique par aucun compliment. Il n'a, d'ailleurs, aucun parti pris de blâme, il est même très élogieux pour l'*Asile de Grönland*, et il prend la défense de Gutzkow contre le public et contre son ami Botten-Hansen.

Il prend son rôle évidemment très au sérieux. Il doit dire ce qui est bon et ce qui est mauvais. Et il se sent encouragé à le dire parce qu'il conçoit ce rôle conformément à la doctrine de J. L. Heiberg, qui veut une critique technique, d'où toute objection subjective serait, autant que possible, éliminée. Il faut donc voir si l'auteur a bien fait son métier, c'est-à-dire s'il a su donner à son œuvre, conformément à l'esthétique hégélienne, une forme adéquate à ce qu'il voulait exprimer. Quant à savoir si l'œuvre réalise effectivement la beauté, cela doit être laissé au goût de chacun. De là vient l'intrépidité d'Ibsen et sa critique impérieuse. Il ne s'incline devant aucune autorité, pas plus celle de Welhaven que celle du public, parce que sa critique *démontre*, au nom des principes. Elle s'arrête devant ce qui n'est pas démontrable.

Des articles comme ceux-là n'existaient pas en Norvège. Même Monrad, qui était très hégélien, n'abusait pas à ce point, dans ses comptes rendus souvent très amples, des formules hégéliennes. C'est dans les articles du Danois J. L. Heiberg

qu'il faut chercher l'origine des idées esthétiques d'Ibsen à cette époque. Les œuvres en prose de J. L. Heiberg avaient paru en édition d'ensemble, et Ibsen en fait évidemment, dès 1851, une étude approfondie, sans qu'aucune influence l'y ait poussé en dehors de celle, assez lointaine, de Monrad, car ses camarades Vinje et Botten-Hansen ne subissaient aucunement le courant hégélien, d'ailleurs assez vague, qui existait alors en Norvège.

Ce souci prudent de ne formuler que des jugements objectifs, joint à ce ton de détenteur de la vérité absolue, qui n'est, par suite, astreint à aucun ménagement, est un trait de caractère curieux. Mais il arrive aussi à Ibsen de porter des jugements moins solidement fondés, notamment quand il compare, à propos d'une pièce de Gutzkow, le théâtre allemand et le théâtre français [1]. De celui-ci, Ibsen ne devait guère connaître que Scribe et son école. Il a toutefois cette intuition que le théâtre français est écrit pour la scène.

Ce que l'on est tenté de rechercher surtout dans ces critiques dramatiques de 1851, c'est la position prise par Ibsen à l'égard du mouvement pour rendre le théâtre plus national en Norvège. Mais c'est là un sujet qui doit être traité à part, et qui trouvera sa place dans le prochain chapitre.

Les articles d'Ibsen, pas plus que ses poèmes, n'ont éveillé l'attention. Ils n'ont provoqué aucun commentaire, aucune polémique. Les auteurs de mémoires, qui, plus tard, lorsque Ibsen est devenu un homme célèbre, ont raconté la vie des étudiants de ce temps, ne parlent pas d'*Andhrimner* et ne mentionnent

[1] Il est, d'ailleurs, curieux de noter que la comédie de Gutzkow, d'après son auteur lui-même, est influencée par les modèles qu'il avait trouvés en France, où il venait de séjourner lorsqu'il écrivit *le Catogan et l'Epée* (Dresch : *Gutzkow*, pp. 354-356).

pas Ibsen. Même dans un milieu aussi étroit que le Kristiania universitaire d'alors, il paraissait tout à fait négligeable. En un pays dont la production littéraire était si mince et si médiocre, il eût pourtant valu la peine de lire des articles que Botten-Hansen a pu louer pour « la sûreté dialectique, l'esprit ingénieux et le goût exercé » qui s'y révèlent.

Au mois de juin eurent lieu pour la première fois des fêtes où des étudiants danois, suédois et norvégiens célébrèrent la communauté nordique. Ces fêtes, organisées par l'Association des étudiants de Kristiania, furent merveilleusement réussies. Un Danois qui en était dit dans ses mémoires : « Ce voyage de dix jours me parut comme un rêve, un conte de fée, qui ne me laissa reprendre possession de moi-même que quinze jours après le retour [1]. » Le programme se composait d'une fête dans « la loge » , le 10 juin, de la fête royale à Bygdö, le 11, d'une excursion à Ringerike qui dura deux jours, et de la fête d'adieux à Klingenberg, le 14. L'excursion surtout, qui révélait la beauté de la nature norvégienne, alors peu connue, laissa un souvenir inoubliable, ainsi que la cordialité de cette « vraie fête populaire », selon l'expression du poète danois C. Hauch [2].

L'enthousiasme scandinaviste gagna entièrement Vinje, qui envoya quatre articles dithyrambiques à son journal de Drammen. Botten-Hansen exprima sa satisfaction avec plus de calme, dans *Andhrimner* [3], et même y suggéra des réserves, car il ne s'agit pas, dit-il [3],

de construire un État scandinave uni politiquement, mais de se rapprocher davantage sous le rapport intellectuel, et de conserver le caractère populaire nordique, sur lequel repose la nationalité de chacun des peuples

[1] F. L. Liebenberg : *Nogle optegnelser om mit levned*, p. 64.
[2] Dans une lettre à H. C. Andersen, citée par Liebenberg, *ibid.*, p. 65.
[3] 2e trim., col. 165.

du Nord. On pourrait donc dire que, bien loin de contribuer au groupement de toutes les têtes de la Scandinavie sous un seul chapeau royal, ce Congrès d'étudiants a plutôt empêché cela par la conscience de sa nationalité à laquelle est parvenu chacun des peuples nordiques par ce contact.

Il est intéressant de voir Botten-Hansen, dès le moment de cette première manifestation publique de scandinavisme, formuler déjà la conception qui ne se dégagera que peu à peu des malentendus et des controverses parfois âpres entre scandinavistes et antiscandinavistes, ou entre scandinavistes « littéraires », politiques, économiques, etc. Ibsen était ardemment scandinaviste, comme l'ont montré certains de ses poèmes de Grimstad. Il l'était encore en 1851, comme il l'a prouvé par son discours du 2 octobre en l'honneur de L. Kr. Daa. Mais le texte de ce discours n'est pas connu, et l'on ne sait pas quelles étaient au juste ses idées. La guerre de 1848 et la défense territoriale du Danemark était ce qui le préoccupait surtout, sans que l'on puisse dire quelles conséquences politiques il envisageait. Il est intéressant de savoir qu'il avait près de lui un ami qui savait déjà concilier et distinguer clairement l'union scandinave, dans l'ordre intellectuel, et la diversité des nationalités.

Ibsen prit part aux fêtes. Personnellement très effacé, car il était très petit personnage et il n'aimait pas, ou ne savait pas se mettre en avant, il y fut au premier plan par ses poèmes : *Pour le Danemark*, et *A Ladegaardsö*. Le premier fut chanté dans « la loge » le 10 juin, par la chorale de l'Association des étudiants, concurremment avec d'autres poèmes d'Andreas Munch, de Welhaven, et du Danois Hostrup [1]. Le lendemain, à la fête royale de Bygdö, un seul poème fut chanté : ce fut le

[1] Otto Anderssen : *Den norske Studentersangforening*, 1845-1895, *Festskrift*, pp. 30-31.

second d'Ibsen. Pour un jeune poète inconnu, il était très flatteur de se trouver soudain en compagnie des grandes vedettes, et ainsi présenté au large public. On ignore comment Ibsen a pu se trouver chargé de composer ces deux poèmes. Ils furent publiés dans la plupart des journaux, et circulèrent, imprimés sur feuilles volantes. Le nom d'Ibsen, pour la première fois, fut remarqué. Un jeune homme qui préparait son baccalauréat à Bergen se rappela plus tard l'avoir vu à ce moment [1]. Le vaudevilliste danois Hostrup, présent aux fêtes, dit dans ses mémoires : « Ces deux beaux poèmes attirèrent tout de suite mon attention. Je ne le vis pas lui-même à cette occasion [2]. »

Ibsen dut éprouver la satisfaction la plus vive à entendre chanter et applaudir ses poèmes, comme lorsqu'il se vit imprimé pour la première fois. Mais ce succès n'améliorait pas son ordinaire, et il menait une vie misérable. « Sans l'aide de son fidèle et généreux ami Schulerud, son existence aurait été sérieusement menacée, et même avec ce secours elle devint extrêmement difficile, car les ressources de Schulerud se restreignirent [3]. » Les deux amis avaient quitté la maison de la mère Sæther, et habitaient une petite maison peinte en jaune [4] composée d'un rez-de-chaussée, et d'une mansarde où logeaient les propriétaires, les demoiselles Hovland. Le rez-de-chaussée comprenait une cuisine, un tout petit salon, et un couloir juste assez grand pour y mettre deux lits dans la longueur. Un garçon nommé Kristopher faisait leur ménage, et ils prenaient leurs repas

[1] Lorents Dietrichson : *Svundne Tider*, I, p. 330.

[2] C. Hostrup : *Erindringer fra min barndom og ungdom*, p. 233. Et de nouveau, dans *Senere Livserindringer*, p. 52.

[3] Chr. Due : *Erindringer fra Henrik Ibsens ungdomsaar*, p. 49.

[4] Au coin de Möllergate et de Hammerborgsbakken.

chez Mlle Holt, qui était locataire principal de l'immeuble, — jusqu'au moment où Johan Schulerud, frère d'Ole, revint à Kristiania [1]. On fit alors l'économie de Kristopher, que Johan remplaça, les deux frères Schulerud couchèrent dans le même lit, et l'on prit les repas au salon. Le menu était : café et tartines de beurre, quelquefois avec du fromage dessus. Seulement, comme il fallait conserver les apparences (Mlles Hovland voyaient les allées et venues), Ole et Ibsen sortaient ensemble à l'heure du déjeuner, et ne rentraient qu'après un temps convenable : ils trouvaient alors le café préparé par Johan. Ce détail assez important de leur régime était connu depuis longtemps, lorsque Johan Schulerud a fourni toutes ces précisions. Il avait été donné par Botten-Hansen, qui ajoute : « Je venais alors presque tous les jours chez Ibsen et son camarade, mais, gais et contents comme ils l'étaient toujours, ils savaient si bien cacher leur singulière organisation, que je ne me suis douté de rien, et ne l'ai connue que longtemps après [2]. »

« Gais et contents comme ils l'étaient toujours. » Ce n'était pas précisément ainsi qu'Ibsen apparaissait à Johan Schulerud. Celui-ci le trouvait « sombre et inabordable », car leurs rapports concernaient les affaires domestiques. Pourtant, il confirme l'impression de Botten-Hansen : lorsqu'il venait des amis, dit-il, Ibsen devenait bien plus causeur et agréable que d'habitude. Et quand on avait de l'argent, le menu devenait magnifique : fromage, saucisse de Lübeck, hareng fumé, un œuf. C'était la fête, alors, on faisait des grogs et l'on jouait au boston.

Les amis, c'était surtout Botten-Hansen et Abildgaard. Johan ne se rappelle pas avoir jamais vu Vinje, ni Björnson.

[1] Tous ces détails sont empruntés aux « Souvenirs » de Johan Schulerud, publiés dans *Verdens Gang*, 1910, nº 168.

[2] *Illustreret Nyhedsblad*, 1863, nº 29.

Les jours de misère étaient presque tous les jours, éclairés seulement pendant les heures de causeries avec les amis. Une fois, Mlle Holt arrive, Ole se sauve, Ibsen se met au lit et dit à Johan de dire qu'il est sorti. Mlle Holt entre quand même, et Ibsen, après une longue discussion, finit par promettre de payer le loyer à telle date, — ce qu'il regrette aussitôt. Une autre fois, le regrattier coupe le crédit, Ole et Ibsen tiennent conseil, et Ibsen sort. Johan dit qu'il rapporta 2 spd. (environ 11 francs) qu'il était sans doute allé emprunter.

On conçoit que l'humeur d'Ibsen ait été renfrognée. Elle l'était particulièrement avec Johan. Ole s'absenta pendant quelques jours, à un moment où Johan était souffrant. Pas un mot ne fut échangé entre Johan et Ibsen. Johan ne demandait rien, et Ibsen ne lui donna pas à manger. A son retour, Ole fut fort en colère contre Ibsen, ce qui n'était jamais arrivé, raconte Johan.

Vers le printemps de 1851, un jour où ils avaient l'estomac encore plus vide qu'à l'ordinaire, sans doute, Ole Schulerud et Ibsen décidèrent de vendre comme vieux papier les 205 exemplaires qui restaient (sur 250) de l'édition de *Catilina* et, dit Ibsen dans la préface à la seconde édition de son drame [1], « les jours qui suivirent immédiatement cette opération, aucune des premières nécessités de la vie ne nous manqua... »

Il ne fallait pas beaucoup d'argent pour vivre de la sorte. Mais si peu que ce fût, il en fallait tout de même. Où Ibsen le trouva-t-il? *Le Tertre du Guerrier* lui rapporta fort peu. L'avance sur la publication de cette pièce lui procura 10 speciedaler (56 francs d'alors) [2], mais qui ont été sans doute rem-

[1] V. tome I, p. 217.

[2] Halvorsen, *Forf.-Lex.*, III, p. 7, note. Le traité est signé par l'ami Schulerud. L'éditeur acquérait le droit de publier une édition de 4 à 500 exem-

boursés, causant par là une gêne encore plus grande. Schulerud donnait ce qu'il avait pour le ménage commun, mais c'était insuffisant, et Ibsen tenait certainement à contribuer pour sa part. Johan Schulerud suppose qu'il gagnait quelque argent avec les dessins qu'il publiait dans le *Journal des Associations Ouvrières*, sans toutefois être sûr qu'il était payé. Ajoutons-y le prix de quelques articles dans le même journal, et le prix des leçons qu'il donnait à l'école du dimanche. Il me paraît probable qu'il était payé, mais le salaire devait être minime.

Or, depuis les arrestations de juillet, Ibsen cesse d'enseigner à l'école du dimanche, et sa collaboration au journal ouvrier devint peut-être plus active, mais fut gratuite, ou ne tarda certainement pas à l'être, car la situation économique du journal baissa rapidement. Au commencement de l'automne 1851, Ibsen était absolument sans autre ressource que la générosité de son ami Schulerud. Il en était réduit à chercher quelque emploi, qui ne pouvait guère être que celui de précepteur dans quelque famille vivant à la campagne. On ne sait malheureusement rien de la manière dont il envisageait l'avenir à ce moment, et des efforts qu'il a dû faire pour se chercher une situation. C'est alors que par une chance inespérée, un poste très modeste, mais à traitement assuré, lui a été offert, — et qui le ramenait au théâtre.

plaires, moyennant 10 spd. payés tout de suite, plus 15 spd. à payer lorsque 250 exemplaires seraient vendus (traité du 19 déc. 1850).

CHAPITRE XIV

LE THÉATRE DE BERGEN ET LA NOMINATION D'IBSEN

Que la production dramatique norvégienne fût pauvre par la quantité, en même temps que de qualité médiocre, c'était un sujet dont on se préoccupait. Toute pièce écrite par un auteur norvégien, par ce fait seul, attirait quelque peu l'attention. Lorsque le « Théâtre de Christiania » fut construit place de la Banque, un prix fut promis à la pièce norvégienne qui serait choisie pour l'inaugurer, et Andreas Munch l'emporta sur Wergeland (1837). Ce souci était double. D'une part, on souhaitait voir des écrivains norvégiens se consacrer au théâtre. D'autre part, et surtout, on désirait entendre des pièces ayant un caractère national. Le succès d'Andreas Munch a peut-être tenu à ce qu'il avait tiré *la Jeunesse du roi Sverre* de l'histoire norvégienne, tandis que Wergeland avait choisi un milieu britannique pour sa pièce *Les Campbell.* Pourtant, comme les sagas paraissaient plutôt scandinaves que proprement norvégiennes, et comme elles étaient, en quelque sorte, accaparées par le génie du Danois Oehlenschläger, ce que l'on entendait par une œuvre dramatique vraiment nationale, en 1851, c'était une pièce où l'on voyait des paysans et des filles de pacage, et formant une idylle romantique. On a vu, par sa critique de *Chez la houldre,* qu'Ibsen ne partageait pas cet engouement du public.

On tendait donc à s'affranchir de l'hégémonie littéraire du Danemark, si justifiée qu'elle fût par la supériorité de la littérature danoise, qui venait de traverser la période qui a été appelée son « âge d'or », et bien que ce fût sur la scène que cette supériorité s'était surtout affirmée. Wergeland avait été le représentant fougueux de cette tendance, tandis que Welhaven, par réaction, se soumettait avec une sorte d'humilité au goût danois, si bien qu'à l'entendre, il semblait qu'une littérature spécifiquement norvégienne fût une prétention ridicule. Il s'irritait contre ceux qui

dédaignent les fruits de la plaine (danoise) et font des manières quand ils n'ont que du hareng et des pommes de terre [1].

Et Wergeland répondait par une farce : *Des goûts et des couleurs il ne faut disputer* (1832), où il supposait un public mecklembourgeois assistant à une représentation donnée par une troupe oldenbourgeoise :

Voix du public. — ...Croyez-vous peut-être que nous n'avons pas de goût, bien que nous ne soyons, par malheur, que des Mecklembourgeois

Voix des musiciens oldenbourgeois. — Oui, vous avez du goût, bien que vous ne soyez que des Mecklembourgeois. Nous le disons !

Nombreuses voix du public. — Oui, nous avons du goût, puisque les Oldenbourgeois le disent, bien que nous ne soyons que des Mecklembourgeois. Merci ! Grand merci ! et maintenant, rien que des mélodies oldenbourgeoises !

Ainsi le scandinavisme littéraire à la Welhaven, qui était surtout du « danisme », paraissait s'opposer au développement d'une littérature nationale norvégienne. Et, en 1851, il était l'arbitre du goût, et il n'y avait guère, auprès de lui, que le pâle

[1] « Le Théâtre », article en vers publié par *Morgenbladet* du 13 janvier 1832 (*Saml. V.*, I).

poète Andreas Munch qui comptât : il était du même parti.

Ce n'est pas, toutefois, la production d'œuvres norvégiennes qui constituait l'essentiel de « la question nationale au théâtre ». Ce qui passionnait vraiment, c'était de savoir si l'on parviendrait à former une troupe d'acteurs norvégiens, au lieu de recruter toujours en Danemark tout le personnel. La langue officielle, en Norvège, qui était la langue courante des villes et surtout de la société cultivée, était encore, à cette époque, la même qu'en Danemark, au moins comme langue écrite. Mais la prononciation différait tellement dans les deux pays qu'on eût dit, à l'oreille, deux langues différentes. Il était singulier, dans ces conditions, que l'on ne préférât pas des acteurs norvégiens. Comme il n'y avait pas de traditions, force était, pour commencer, de prendre un personnel danois. On parlait seulement de fonder une école de théâtre norvégienne, et d'introduire peu à peu des éléments norvégiens dans la troupe danoise. On en parlait, mais on ne faisait rien. Il y avait des résistances. Il est vrai que le répertoire était surtout danois, et l'on pouvait dire que des acteurs danois convenaient mieux, surtout pour les vaudevilles de J. L. Heiberg : par là se rejoignaient les questions de la production dramatique nationale et de la scène nationale. Et puis, pour la société cultivée, la grossièreté était l'attribut de tout ce qui était norvégien, et la langue norvégienne était heurtée, dure et grossière : la défense du danisme devenait par là l'expression d'un sentiment de classe ou un snobisme. Une troupe norvégienne avait bien existé : c'était la « Société dramatique » fort ancienne, et qui donnait encore, vers 1838, une dizaine de représentations par an [1]. Mais c'était précisément une société d'amateurs des milieux bourgeois, où

[1] B. Noe : *Beskrivelse over Kristiania*, p. 72.

l'on affectait volontiers d'imiter les Danois. Au théâtre public, en dépit des clauses du cahier des charges, la tradition danoise persistait, et, en 1851, le personnel norvégien du « Théâtre de Christiania » se réduisait à Mlle Laura Svendsen, qui avait créé le rôle de Blanca dans *le Tertre du Guerrier.*

Un nouveau directeur venait d'être nommé, c'était un Danois, Karl Borgaard, jusqu'alors grand traducteur de pièces et professeur de diction à Copenhague, qui était venu aux fêtes d'étudiants du mois de juin, et que l'on avait engagé pour trois ans à 1 200 spd. (6 720 francs environ). On n'aurait certainement pas pris un Norvégien aussi peu qualifié, surtout à des conditions estimées si avantageuses. Une polémique s'ensuivit, qui amena Borgaard à réduire son traitement à 1 000 spd. (5 600 francs environ).

Le danisme paraissait triompher, comme il convenait en un temps où Welhaven régnait sur la littérature. Et cependant, la revanche des « nationaux » se préparait au même moment. C'était le grand public qui avait toujours désiré la nationalisation de la scène, et les démocrates y avaient poussé. Wergeland faisait observer que l'un des plus célèbres acteurs de Copenhague, Rosing, était un Norvégien, que l'accent norvégien n'était donc pas un empêchement, même pour les Danois, et que cet exemple prouvait qu'une école dramatique norvégienne pourrait trouver de bons sujets. Malgré cela, on avait toujours prétendu que, en dehors des amateurs bourgeois qui s'étaient donné des représentations entre eux, le peuple norvégien n'avait aucune disposition pour la scène, en sorte que l'on ne pouvait espérer un résultat d'une école dramatique, où ces amateurs n'entreraient pas, parce que leurs préjugés les empêchaient de jouer en public. Or, l'Association ouvrière de Kristiania, en 1851 et 1852, donna un démenti à ces idées préconçues. Par

ses représentations sur le théâtre de Klingenberg, elle démontra que ses adhérents avaient le goût du théâtre, et qu'elle pouvait recruter parmi eux une troupe improvisée fort convenable, même pour jouer des auteurs classiques. Ces représentations ouvrières ont peut-être été le point de départ de la fondation de l'école « dramatique norvégienne », en 1852, et du « théâtre de la Möllergade », dont Ibsen deviendra plus tard le directeur artistique.

D'une importance plus immédiate pour lui, était la fondation récente de la première scène nationale norvégienne à Bergen. Dans cette ville, en effet, un violoniste, Ole Bull, virtuose enthousiaste et chimérique, avait réussi à fonder, avec une troupe exclusivement norvégienne, entièrement recrutée et formée tout exprès, un théâtre qui, du 2 janvier 1850 au 17 août 1851, avait pu donner 87 représentations et jouer 54 pièces (en tout, 106 actes). La province devançait Kristiania, et par un prodigieux tour de force.

Mais, naturellement, le succès très vif du théâtre de Bergen n'était pas un succès financier, et Ole Bull s'adressa au Storting, et demanda une subvention de 2 000 spd. (environ 11 000 fr.). Cette demande, datée du 2 septembre 1851, fait valoir que le théâtre de Bergen « a déjà prouvé à ceux qui en doutaient que des Norvégiens, sur une scène norvégienne, peuvent satisfaire le goût de leurs compatriotes pour l'art scénique », et il fait observer que les écrivains norvégiens « auraient sans aucun doute produit un plus grand nombre d'œuvres dramatiques et de meilleures, si les conditions extérieures nécessaires, que seul rend possible un théâtre national, avaient existé [1] ».

Vinje était un zélateur du théâtre national. Déjà, au commen-

[1] T. Blanc : *Norges förste nationale scene*, p. 89 et pp. 85-86.

cement de 1849, il avait publié dans le *Morgenblad* un article pour demander sa création, probablement après avoir causé avec Ole Bull de son projet [1]. Au commencement de la seconde année du théâtre de Bergen, il demandait une subvention de l'État [2]. Aussitôt que la demande officielle de subvention eut été envoyée, il écrivit un article dithyrambique en l'honneur d'Ole Bull [3].

Quelle était la position prise par Ibsen à propos de ces questions? Il l'a définie d'une manière un peu sommaire, mais avec une netteté qui ne laisse rien à désirer, dans son article sur la pièce de Gutzkow. Après avoir constaté que c'était, pour l'instant, une mode d'être en opposition contre la direction du théâtre et les acteurs « danois », il ajoute :

> Et ce public réclame une scène nationale ! En vérité, s'il fallait, pour le moment, satisfaire à cette réclamation du public et aux autres demandes qu'il adresse au théâtre, alors, « adieu muses ! »

A défaut de l'article qu'il annonce ensuite « au sujet de cette perspective d'une scène nationale », article qu'il n'a pas écrit, — heureusement pour lui, — cette indication suffit, et il vaut la peine d'y insister.

On est d'abord frappé, dans tout le passage où se trouve le texte cité, de voir à quel point il prend le parti de la direction du théâtre. Et ce n'est pas spécialement parce qu'elle a choisi la pièce de Gutzkow ou parce qu'elle défend les acteurs danois. Que l'on parcoure les comptes rendus dramatiques d'Ibsen : il est constamment favorable à la direction. Il va jusqu'à la féliciter à propos d'une pièce qu'il trouve détestable, sous prétexte qu'il est bon de montrer parfois « comment une pièce ne doit

[1] D'après M. Midttun, dans *Til Gerhard Gran*, p. 225.
[2] *Drammens Tidende*, 1851, n° 23, du 28 janvier.
[3] *Andhrimner*, 3e trim., col. 172, n° du 14 septembre.

pas être ». D'où vient cela? Ibsen était-il reconnaissant à la direction qui avait fait jouer *le Tertre du Guerrier*, et qui lui avait donné, par une faveur exceptionnelle, ses entrées libres au théâtre, au point d'en être influencé dans ses jugements? Estimait-il que le directeur était un homme particulièrement habile? Non, il ne nomme jamais le directeur, et il parle toujours de la direction d'une manière abstraite, comme si c'était un être de raison, impersonnel et permanent. C'est manifestement un principe qui le guide. Il est, en matière de direction artistique du théâtre, partisan de l'autorité.

Ceci est parfaitement conforme à la doctrine de son maître d'esthétique, J. L. Heiberg, à qui l'on ne peut reprocher de n'avoir pas été conséquent avec lui-même lorsqu'il s'est montré directeur de théâtre des plus autoritaires. Son principe était le despotisme éclairé. Il écrivait en 1840, avant d'être appelé à la direction [1] :

> ...L'essentiel est que la direction soit elle-même le connaisseur d'art le plus profond et le plus éclairé. Ici, comme partout, il faut que l'intelligence de tout l'ensemble soit concentrée dans l'autorité supérieure.

Mais si complètement qu'Ibsen ait adopté, à cette époque, les idées théoriques de J. L. Heiberg, il n'aurait pas suivi son maître sur ce point, qui, après tout, n'était pas d'esthétique pure, si le principe d'autorité n'avait pas correspondu à quelque élément de sa nature. Nous le verrons plus tard, à une époque où il se sera libéré des formules hégéliennes, rester fidèle à ce principe, précisément à pro posde la direction du « Théâtre de Christiania », et d'une manière absolument désintéressée. Il ne concevait d'ailleurs pas ce principe à la façon de Heiberg. Il avait en commun avec celui-ci l'amour des choses bien ordon-

[1] *Pros. Skr.*, VI, p. 182.

nées, qui le portait à cette utopie : un commandement sage et une soumission spontanée. Mais il n'avait pas le goût de l'autorité et ne savait pas l'exercer. Il en avait le respect. D'instinct, il était prêt à s'y soumettre et non à en user. Et il gourmandait volontiers le public, dont le « mauvais goût « ne ratifiait pas le choix directorial des pièces.

Pourtant, il distinguait entre le public de semaine, c'est-à-dire bourgeois, et le public populaire du dimanche, qui, selon lui, manifestait un goût plus sûr. Qu'aurait-il dit, si l'autorité officielle s'était trouvée en conflit avec la foule? Le cas ne s'est pas présenté nettement en 1851, il n'existait qu'à l'état latent, et Ibsen ne s'en était pas rendu compte. Mais un contraste singulier se marque dans cette confiance un peu mystique que lui inspire le public populaire, opposée à son respect de l'autorité.

Le conflit latent consistait précisément en ce que l'on souhaitait une scène plus nationale, désir auquel la direction du théâtre avait toujours résisté. Ibsen se ralliait d'autant plus à la direction qu'il était scandinaviste. Il l'était complètement, à la fois pour des raisons politiques, ainsi qu'on le voit par son poème *Réveillez-vous, Scandinaves!* de 1849, et encore par son poème *Pour le Danemark*, de juin 1851, et par une sympathie littéraire dont témoignent son adhésion à l'esthétique de J. L. Heiberg, sa défense de Paludan-Müller contre une opinion de Welhaven, et son imitation d'Oehlensschläger dans *Helge, vainqueur de Hunding*. C'est pourquoi il a pris si nettement parti en faveur des acteurs « danois », et c'est lui qui a mis ces guillemets, comme si cette épithète n'était pas exacte et d'un emploi naturel.

Ainsi, son scandinavisme lui dissimulait à lui-même son nationalisme, cependant réel. Lorsqu'il critiquait *Chez la Houldre* de P. A. Jensen, il l'approuvait d'avoir voulu écrire une pièce nationale, et lui reprochait seulement d'avoir cru y parvenir

avec des accessoires qui n'ont rien d'essentiel. La pièce l'a justement intéressé parce qu'il y apprenait quels écueils il aurait à éviter lorsqu'il s'essayerait « dans le genre national », comme il l'écrivait de Grimstad à Schulerud. Il voulait aller, lui aussi, dans cette direction, et comprenait fort bien que le théâtre ne pouvait rester indéfiniment, en Norvège, aussi danois qu'il l'était alors. Son article « Du théâtre de l'Association » a même pour objet une proposition destinée à préparer le terrain, en vue « d'habituer le peuple à entendre parler la langue norvégienne sur les planches ». D'où le correctif « pour le moment » dans sa phrase contre la scène nationale. Il voulait une évolution lente, qu'une direction éclairée aurait sagement réglée. Il n'allait pas tarder à prendre position plus militante.

La demande de subvention d'Ole Bull pour son théâtre de Bergen, même réduite par ses partisans timides à 500 spd. (environ 2 800 francs), fut rejetée par le Storting le 25 septembre : les paysans-députés ne pouvaient s'intéresser à une pareille entreprise, et des conservateurs se joignirent à eux pour rejeter la proposition. Même, trois députés de Bergen (sur quatre) votèrent contre. Vinje publia un poème indigné dans *Morgenbladet* [1] et un compte rendu ironique dans le dernier numéro d'*Andhrimner*. Dans l'article de *Morgenbladet*, il annonçait que les partisans du théâtre national continueraient leur action :

S'envole qui pourra ! Sur l'épave nous restons,
nous autres... sur notre tombe !

Ce poème excessif inaugura toute une polémique (en vers) dans le même journal entre Vinje et son ancien protecteur le

[1] N° 270, du 27 septembre 1851.

paysan-député Sören Jaabæk, qui était le représentant le plus attentif de la politique d'économie mesquine. Il avait, le premier, pris la parole contre la subvention. Vinje contribua beaucoup à susciter le mouvement de protestation qui se produisit à l'Association des Étudiants.

Tout le monde n'y était pas d'accord, toutefois. A la Société Littéraire, un membre assidu, Borchgrevinck, lut *Une visite au théâtre national de Bergen*, qui était une critique très vive non pas du principe de la « scène norvégienne », mais de la façon dont l'idée y était réalisée. La lecture ne fut suivie d'aucune discussion, mais Ibsen déclara tout de suite qu'il désirait répondre à la séance suivante, ce qu'il fit en une conférence approfondie et mordante, qui dura une heure. Andreas Borchgrevinck, à son tour, demanda un délai pour répliquer, mais finalement y renonça [1]. Ibsen était donc devenu, au moment de cette réunion, un ardent partisan du théâtre d'Ole Bull.

On se doutait bien que le théâtre de Bergen ne devait pas donner des représentations bien merveilleuses. Un poème écrit dans le journal de l'Association des Étudiants le compare à une plante frêle qui exige des soins très attentifs [2]. Mais on voulait manifester en faveur de l'idée d'une scène nationale et de l'homme qui l'avait fondée. Le refus du Storting était choquant, on ne voulait pas, toutefois, donner une forme de protestation à la séance que l'on organiserait, mais manifester à la place du Storting, puisqu'il s'était dérobé [3]. C'est ainsi que l'idée vint d'organiser une fête par souscription au profit du

[1] J. B. Halvorsen : *Forf.-Lex.*, III, p. 86 et D. Thrap, dans son article de *Urd*, 1911, nº 35.

[2] *Samfundsbladet*, 4e trim. 1851, nº 3, poème signé J. K— P—.

[3] *Morgenbladet*, nº 277 : « L'Association des Étudiants et le théâtre norvégien », et nº 278 : « Le Concert de l'Association des Étudiants », par H. Winter Hjelm.

théâtre de Bergen. Ibsen n'avait figuré ni parmi les auteurs de la proposition, ni parmi ses défenseurs, tandis que Vinje prit la parole à la séance où elle fut discutée, publia encore un poème le matin du concert [1], et prononça le soir un discours en l'honneur d'Ole Bull [2]. Vinje avait été très enthousiaste à propos des fêtes d'étudiants du mois de juin, mais jamais, en cette année 1851, il n'avait montré une telle ardeur de prosélytisme.

Ibsen figura pourtant dans la fête du 15 octobre, et ne pouvait vraiment pas s'en dispenser. Il était, en effet, depuis peu de jours, engagé par Ole Bull pour remplir au théâtre de Bergen des fonctions assez indéterminées. Vinje l'avait mis en relation avec le violoniste, et avait sans doute fait valoir qu'il serait très utile d'attacher un jeune écrivain dramatique de son talent à la « scène nationale », en même temps que celle-ci remplirait une partie de sa mission en facilitant à un auteur norvégien nouveau la production de ses œuvres. On ne sait à quel moment précis la présentation a eu lieu, et quand une offre ferme a été faite par Ole Bull, mais comme Ibsen a quitté Kristiania une semaine après le concert, les pourparlers l'ont évidemment précédé. Ils ne pouvaient aboutir, d'ailleurs, à un engagement précis, car Ole Bull, qui devait bientôt partir en Amérique, avait confié à un Comité de direction le plein pouvoir de nommer et renvoyer les fonctionnaires du théâtre. De plus, la troisième saison venait de s'ouvrir le 8 octobre, avec un metteur en scène nouveau, en sorte qu'il n'y avait guère de poste à donner à Ibsen, et l'on ne savait, — et lui non plus, — ce qu'il pourrait faire. Aucun engagement positif ne pouvait donc être signé, ni

[1] *Christiania Posten*, nº 1108.
[2] *Norske Tilskuer*, nº 3.

aucun gage précisé. Ole Bull pouvait seulement, grâce à son autorité personnelle, donner à Ibsen l'assurance que l'on trouverait un poste pour lui.

Dans ces conditions, l'offre d'Ole Bull n'était pas très tentante. Mais Ibsen était sans ressource et sans métier. Il ne pouvait être journaliste : l'expérience d'*Andhrimner* lui avait assez appris que cela ne lui convenait pas, sauf comme critique littéraire, ce qui ne pouvait suffire pour le faire vivre, même aussi mal qu'il en avait l'habitude. Une fois de plus, il s'occupait de la publication d'un recueil de poèmes [1] : il savait bien que cela ne pouvait lui rapporter que de quoi vivre pendant quelques semaines. L'avenir était sombre. Ole Bull, génial et fantasque, n'était pas un type d'homme qui inspirât confiance à Ibsen, qui, d'ailleurs, était loin de partager l'enthousiasme de Vinje pour le « Théâtre national » de Bergen. Mais un emploi stable, c'était le salut inespéré, venu en un moment critique. Ce pouvait être beaucoup plus : une merveilleuse école pour un futur auteur dramatique. Il ne semble pas, à cette occasion, s'être bercé de vastes espoirs. Rappelons-nous qu'il avait complètement renoncé au théâtre depuis un an. Il y avait renoncé en fait, et n'avait sans doute pas l'intention d'y revenir. Il saisit donc l'offre d'Ole Bull, dans les conditions bizarres où elle se présentait, sans que la discussion précise du contrat fût possible, avec l'empressement du noyé qui saisit une branche. La nécessité l'avait fait accepter, et il se trouvait, presque malgré lui, ramené à l'exercice de l'art dramatique. Vinje lui avait rendu un fier service.

Il écrivit donc des poèmes pour la fête du 15 octobre. Après

[1] *Illustreret Nyhedsblad* du 29 mars 1856.

l'ouverture du *Songe d'une nuit d'été* de Mendelssohn, Laura Svendsen, l'actrice norvégienne du « Théâtre de Christiania » lut un poème de lui [1]; ensuite fut chanté un chœur, dont il avait composé les paroles, que nous n'avons plus. Ole Bull en avait composé la musique. Après quoi, Ole Bull prit son violon [2]. Un souper suivit, accompagné de discours et de beaucoup de bruit, car de nombreux étudiants étaient ivres. L'un d'eux raconte :

> Ole Bull a dit des bêtises, mais a montré, selon moi, de temps en temps, des lueurs de cet esprit profond, irrégulier, divers, et souvent, ou d'habitude, brumeux, qu'il possède... J'aime l'artiste en lui, et non l'homme. Les étudiants avaient peur qu'il se compromît, aussi braillait-on de façon à dominer sa voix [3].

Le concert rapporta 300 spd. (environ 1 680 francs d'alors). Un millier de personnes environ étaient venues l'entendre. C'était un grand succès, — mais non pas pour Ibsen, dont le poème, bien que publié dans les journaux, ne paraît pas avoir été goûté. On peut observer que, s'il y parle d'art national, il n'y vise qu'en termes généraux l'idée d'une scène nationale. Il n'était décidément pas dans le ton. Seul, son ami Botten Hansen, dans le premier numéro de sa nouvelle revue, loua le « beau prologue, vraiment poétique », et la bonne diction de Mlle Svendsen [4]. On voit assez que, si la part prise par Ibsen au concert des étudiants a été importante, ce n'a pas été par suite d'une adhésion enthousiaste.

Rien ne le retenait à Kristiania. Il dut emprunter ce qu'il

[1] V. p. 228.
[2] Programme dans *Christiania Posten*, n° 1110.
[3] Lettre de Jonas Lie à Christian Kahrs, publiée dans *Samtiden*, 1893, pp. 438-439.
[4] *Illustreret Nyhedsblad*, n° 1-2, du 25 octobre 1851.

lui fallait pour le voyage et le premier mois de Bergen ; peut-être Ole Bull lui donna-t-il une petite somme. Et brusquement, sans attendre le départ d'Ole Bull, bien qu'il n'y eût nullement urgence, il se rendit tout droit à Bergen, sans même s'arrêter à Skien.

POÈMES

RÊVES DE JEUNESSE

Quel temps est le plus beau? Est-ce le printemps,
quand perle la rosée dans le calme matin,
quand l'alouette grisolle ses premiers trilles
et pressent toute la joie qui, secrète encore,
derrière le voile d'avenir tranquillement repose,
quand la harpe du vent d'ouest est accordée,
tandis que la nature se tait, attentive, pour ouïr
les paroles que seule l'oreille des fleurs perçoit?

Leur oreille ! Non, c'est leur cœur qui les perçoit,
car le bouton de fleur a des forces robustes,
et c'est pourquoi il lutte, afin, libre et léger,
de pouvoir atteindre le but auquel il aspire,
et c'est pourquoi il écarte les liens étroits
qui enlacent son esprit furtivement caché ;
ce n'est pas pour resplendir parmi la foule,
mais pour lever les regards librement vers le ciel.

Et cet effort est son rêve le meilleur,
ce temps de lutte est l'âge d'or de la fleur,
alors son sein est soulevé par des flots puissants
d'espérance d'avenir et de belles visions,

alors elle possède un monde en sa poitrine,
de son jeune désir elle tend vers les hauteurs,
et, souriante, sur sa tige mince elle écoute
le doux chant de l'ange serein de l'espoir.

Quel bonheur si pour un éternel sommeil
la fleur fermait ses yeux tournés vers le ciel
et si elle se fanait au moment même où
elle approche le but qui l'a fait soupirer,
car alors ses jours de printemps sont finis,
alors son effort l'a libérée des chaînes,
et cette ardeur de l'âme vers la liberté
est précisément consacrée à la vraie vie de la vie !

Quel avantage, si, encore un fugitif instant
tu végétais, quand le combat est fini?
Tu as trouvé le but, tu l'as atteint,
tu peux reconnaître le ciel pour ton foyer;
que veux-tu de plus? Veux-tu encore une fois
fredonner de nouveau la chanson usée?
Pourquoi vider toujours la coupe de bonheur,
c'est la première gorgée seule qui rafraîchit.

Crois-tu peut-être que c'est dans la paix de l'hiver
que se gagne le prix de ces efforts?
As-tu planté l'arbre du bonheur pour vivre
dans l'ombre que l'on peut trouver près de lui?
Oh, n'as-tu pas senti souvent une joie paisible,
et ton cœur n'a-t-il pas violemment battu,
lorsque, penché vers la surface de la terre,
tu guettais les premières feuilles de la pousse.

Quand l'aigle monte, dans son vol altier,
la terre bleuâtre, au loin s'étend sous lui,
au-dessus le ciel se voûte splendidement,
alors il étend, tout fier, ses larges ailes,
il s'efforce plus haut vers l'espace bleu-clair,
la demeure de « l'étoile », aussi loin qu'il peut ;
mais le but lui-même n'est pas, à ses yeux,
aussi délicieux que la montée vers les hauteurs.

Oui, si l'aigle en son sein sentait comme toi,
s'il avait l'intrépide ardeur de ta jeunesse,
il maudirait cet instant même
qui l'a conduit à la limite de son vol,
du haut du nuage il regarderait en bas,
mélancolique à se rappeler l'endroit
d'où, pour la première fois, il éploya ses ailes,
pour puiser réconfort dans ce souvenir.

Tant mieux pour toi si tu trouves ce réconfort,
si tu peux fixer en bas un regard tranquille,
et si en place du présent et de ses tares
le souvenir peut te suffire comme compensation,
si de nouveau, avec une joie paisible,
tu peux entendre la harpe lointaine du souvenir,
et encore une fois ranimer l'ardeur de la vie
et la fleur du passé vouée à la mort.

Mais malheur, si tu vois le tombeau de la vie
dans l'amoncellement plein d'ombres de tes rêves,
si le monde pour toi devient une mer automnale
quand le soleil du rêve s'est couché à ta vue,

alors il fait sombre en toi, et quelque lueur
des jours abolis, comme un signe amical
doit alors venir, sinon le tourment de la vie
te fera perdre tout espoir et tout courage.

Au matin de la vie ton cœur est opulent,
tu possèdes alors un jardin plein de fleurs,
l'espoir murmure comme un aimable poème
et te promet un été lumineux et splendide ;
chacun de tes rêves est un bouton de rose,
tant mieux pour toi s'il en est un, un seul qui s'ouvre
et s'épanouit et t'adresse son sourire,
tu as de quoi te consoler de tous tes morts !

SONNETS

(Introduction à une conférence de l'Association littéraire.)

I

Deux barques glissent sur le lac de la vie,
mais elles suivent des directions différentes ;
l'une n'a pour la pensée aucune énigme,
l'autre aide à trouver le mot des siennes.

L'une suit sans doute la vieille maxime
que prudence est mère de sûreté,
l'autre est incessamment occupée
à s'ébattre parmi les dauphins espiègles.

L'une se sert de ses lourdes rames
et s'avance péniblement au long de la rive,
l'autre se fait des ailes de sa voile.

L'une voyage dans le but de gagner,
aussi est-elle chargée jusqu'au bord,
l'autre glisse rapide vers les pays de lumière.

II

Si vous avez du goût pour le positif,
montez à bord du bâtiment sérieux,
et, pour Dieu ! ne voguez pas avec les fous
qui se démènent au large sur l'abîme !

Les vents d'ouest, il est vrai, y soufflent doucement,
et des îles vertes s'y penchent sur les vagues,
des oiseaux légers s'abaissent vers leurs rives ;
mais, — vous savez bien qu'ils présagent la tempête !

Non, tenez-vous plutôt dans l'étroit canal ;
là vous pouvez, confiant, naviguer entre les roseaux,
faire crier la quille sur la vase et les pierres.

Vous aurez ainsi votre salaire fixe,
et, au pis aller, je ne pense pas
que d'être un peu mouillé vous soit un grand dommage.

III

Mais si vous êtes jeune, — non d'âge seulement,
mais aussi par l'humeur et par les pensées,
sans doute vous plaira mieux l'autre scène
où glisse la barque sous des guirlandes de fleurs.

C'est là que vous découvrez votre idéal : elle erre
parmi des troupes d'elfes sous des branches touffues ;
ne la perdez pas de vue, elle seule
peut vous sauver des coups de la vie prosaïque.

Votre idéal n'est pas du tout un fantôme, —
c'est une réalité, spirituelle et animée,
elle est proposée comme but à vos désirs.

Elle s'est unie au plus profond de votre être, —
si vous l'arrachez de votre âme, vous trouverez,
où que vous vous tourniez, un désert éternel !

IV

Chacun, il est vrai, a le culte de « quelque chose »
qui lui paraît meilleur que tout ;
le gourmand est ravi des plaisirs de la table,
un autre aime surtout les beaux chevaux.

De nouveaux habits font la joie de bien des gens,
les bals, les fêtes brillantes sont leur plaisir, —
tel cherche le renom et la gloire d'un saint,
plein d'amour pour lui-même ; — et non pour son prochain !

Nous, frères, nous avons voulu mieux que cela,
aussi devons-nous lutter, hardis, tenaces,
tout le reste n'est digne que des prosaïques ;

voyez comme y manque la noble marque de l'esprit,
aussi est-ce comme l'image d'un faux dieu,
statue inanimée en un temple païen.

V

Pygmalion créa sa fiancée de marbre
afin qu'elle l'écoutât en ses doléances,
et il s'abîma dans la contemplation ; —
le vieux mythe enferme une vérité profonde.

Car le conte rapporte que vainement
il la tint embrassée, lui offrit des bijoux,
il demeura le jouet de son illusion...
enfin le ciel éveilla sa fiancée à la vie spirituelle.

Ce furent ses prières ferventes et ses larmes
qui alors émurent doucement sa déesse,
et en sa fiancée spirituelle lui firent trouver l'esprit.

Éprouvons donc, nous aussi, nos jeunes forces !
Car jamais nous ne trouverons où tendent nos désirs
avant de nous être choisi un idéal spirituel.

VI

Mais ce n'est pas dans une rue pavée
que les fleurs en foules mêlent leurs parfums ;
non, il faut hardiment quitter la grand'route
et frayer des sentiers par les solitudes.

Il faut vous y choisir une place secrète
où l'éclat des fruits murs vous environne,
vous y pourrez, à l'abri de la vie, baigner votre esprit
dans la rosée des fleurs et l'aube du ciel.

Ensuite, quand vous réintégrerez la vie,
même s'il vous faut lutter pour des intérêts
inférieurs à la sphère de vos désirs, —

du moins le vide de la vie est compensé,
car vous pouvez vivre de vos souvenirs ;
ils consolent ainsi que l'haleine des roses.

VII

Je pense à la vieille légende du cygne ;
à la fin de sa vie résonne son premier chant,
avant, il était muet ; — parcourons donc,
gais et chantant, le premier stade de la course.

Hélas, nous en perdrons quelque jour l'habitude,
bientôt nous aurons aussi oublié le chanter,
et suivrons malgré nous la caravane,
par les déserts de la vie brûlés de soleil.

Aussi voulons-nous, des joies du printemps,
comme l'alouette, bâtir nos nids tranquilles,
et fidèlement couver le trésor des souvenirs.

Et quand nous rêvons là dans la nuit d'hiver,
nous retrouvons beaucoup d'aimables fleurs
aux pétales fanés, aux frais souvenirs.

OISEAU ET OISELEUR

Un jour, lorsque j'étais petit,
je courais dans le jardin de mon père.
Libre, des arbres et des piquets des haies
l'oiseau chantait l'aubade du matin.

Avec des branchettes de sapin je taillai
un piège fort ingénieux ;...
avant que j'aie pu compter jusqu'à dix,
voici que déjà l'oiseau est dedans !

Je portai avec une joie cruelle,
vite, le piège dans la grande salle,
j'effrayai l'oiseau par mon regard
courroucé, mon bruit, mes menaces.

Lorsque je me fus bien amusé,
ma cruauté satisfaite à souhait,
je posai le piège sur la table,...
j'en ouvris tout doucement la porte.

Oh, comme il s'agite et bat des ailes !
Vie et liberté lui sont offertes,...

léger, vers le ciel il veut s'envoler,...
mais il tombe, écrasé contre... la vitre !

Tu es vengé, cruellement vengé !
Moi aussi, une force m'a empêtré
dans un piège où je ne pouvais
que voleter désespérément !

Et des yeux me fixent,
froids et moqueurs, à travers le grillage,
ce regard me bouleverse l'âme,
je suis tout frissonnant d'angoisse.

Et si je crois clairement deviner
le sentier qui mène vers la liberté,
je m'affaisse, les ailes brisées,
et roule en bas de ma voie rêvée.

LE MINEUR

Roche ! éclate avec fracas
sous les coups de mon lourd marteau,
en bas je dois frayer ma voie
vers le but qu'à peine j'ose pressentir.

Au fond de la nuit calme du mont
me fait signe le riche trésor,
diamants et pierres précieuses
parmi les veines d'or brillant.

C'est le calme en cette profondeur,
paix et nuit depuis toujours,
bientôt jusqu'au cœur de la terre
mon marteau résonnera.

Enfant, jadis, j'étais joyeux
sous la voûte étoilée du ciel,
assis sur le lit de fleurs du printemps,
je possédais la paix céleste.

Mais j'ai oublié l'éclat du printemps
dans la nuit du puits de mine,

oublié le gai chant de l'oiseau
dans les profonds couloirs du fjeld.

Quand j'y suis entré d'abord,
je pensais puérilement
que les génies du fond me diraient
l'énigme obscure de la vie.

Ils me révéleront comment
le bouton de fleur peut germer,
pourquoi les jolies fleurs du pré
se flétrissent à l'automne.

Mais mon regard fut terne et morne
dans la nuit à jamais sombre,
je n'ai vu que pétrifiée, morte,
la splendeur des trésors de l'abîme.

Nul génie ne m'a encore appris
ce qui me paraissait étrange,
nul soleil ne s'est levé
qui l'éclaire depuis la base.

Me suis-je trompé? Ce chemin
ne mène-t-il pas à la clarté?
Si je cherche vers le haut,
la lumière éblouit mes yeux !

Non, je dois descendre au fond,
où c'est nuit depuis toujours...
Lourd marteau, fraie-moi la voie
vers le cœur de la nature !

Coup sur coup, ainsi va-t-il
puis s'affaisse faible et las.
Nul rayon n'annonce une aube,
nul soleil de clarté ne se lève !

PARMI DES RUINES

Dévale, ma frémissante
âme, de ton imposante
volée vers les vertigineuses
hauteurs bleues !
Descends sur la rive humide
de rosée qui, tendre, te
berças, lorsque de rêves
tu fourmillais !

Là, près de la rapide
vague, parmi les souriantes
fleurs et les vertes
feuilles assis,
j'épurais ma plus splendide,
plus claire, plus aimable
ardeur dans le mystère
du bain rêveur.

(Puis) les temps changèrent,
sur moi souffla, tentatrice,
une nuit de troubles
pressentiments,

elle étendit son opaque
voile sur les éclatantes
fleurs qui, protectrices,
couvraient mon trésor.

Tout par la tempête
déchaînée sur les mugissantes
vagues fut dévasté
en un instant,
et les bouillonnantes,
sauvages, épuisantes
forces enveloppèrent
l'âme d'effroi.

Et ce fut la montée
alors pour ma course
ailée par la bleuâtre
voie des hauteurs ;
rongé par la mémoire,
les esprits passaient,
moqueurs et rapides,
devant moi.

Dévale, ma frémissante
âme, de ton imposante
volée vers les vertigineuses
hauteurs bleues !
Descends sur la rive humide
de rosée qui, tendre, te
berças, lorsque de rêves
tu fourmillais !

Ici, ma poitrine
glacée cherche, penchée
sur les feuilles fanées,
un réconfort ;
attends là, mon âme
lasse, la promesse
un jour surgissante
de l'aube à l'est.

LE CYGNE

Quand l'automne brumeux
et la neige d'hiver,
froids et humides, couvrent le Nord,
sur la rive printanière,
à l'ombre des palmiers,
le cygne bâtit son nid et demeure.

Quelle verdeur et vie
a cette riche nature,
nul vêtement d'hiver ne l'enveloppe,
les joncs qui ondulent
font un mur protecteur,
on est à l'abri du vent qui souffle.

En coussins mœlleux
le nénuphar étale
sur l'eau sa floraison odorante ;
là, placide dormeur,
le cygne attend le message
du printemps l'appelant vers le Nord.

Oh, mais ne crois-tu pas
que sa pensée ardente
dans son calme rêve a volé là-bas?
ne crois-tu pas qu'il est
par-dessus les nuages,
prompt comme l'éclair, rentré au pays?

Le printemps est venu,
et il a pris congé
du séjour d'hiver à l'habit printanier,
pour saluer sa montagne
sous le pôle neigeux
en sa froide, mais natale splendeur.

Sous son vol vertigineux,
mainte côte fleurie
lui fait signe avec un doux sourire ;
la vague y meurt sans bruit,
mais il n'y prend pas garde,
vole vers le Nord, léger comme une flèche.

Derrière un bord bleuâtre
se dressent des rochers.
Oh, alors grandit son mal du pays !
Sur le rivage ami
il salue sa demeure
par un chant aux accents langoureux.

Oui, c'est un chant de mort,
mais il sonne radieux,

car on sent une joie mélancolique
à enfermer son âme
dans un brûlant poème
pour mourir sur le sein de sa terre maternelle !

AKERSHUUS

La nuit d'été a étendu
son doux voile au-dessus de la terre,
des étoiles embrumées jouent
au-delà, pâles et argentines.

La vague soulève son étroite
poitrine à la voix sourde et faible ;
écoute, c'est sa chanson d'enfance
qu'elle ne pourra jamais oublier !

Assoupie, la ville repose
en paix sous le manteau du sommeil ;
au loin, par la rue de l'Église,
on entend le veilleur crier.

Le vieil Akershuus, placide, regarde
à travers la brume vers la mer,
parfois il fait un signe amical,...
il me semble,... vers la Grande Ile.

Akershuus, le vieux géant,
est, certes, en proie aux rêves intenses,

il glisse, peut-être, à légers
coups de rame, au cours des souvenirs.

Vois, elles le hantent, les figures
disparues d'époques lointaines,
la tombe ne les retient plus,
elles glissent, légères, dans la salle.

Aux hautes fenêtres du salon
vacille une lueur bleuâtre,
oui, je la vois et frémis d'horreur,
je frissonne d'un muet effroi.

Vois, qui est ce haut chevalier
au sombre éclat dans le regard,
celui-là, qui est assis, muet,
courbé en avant dans son fauteuil?

Oui, parbleu ! C'est le roi Christjern !
Le front est sombre, la joue livide.
Sa main tâte, cherchant l'épée,
Des gouttes de sang ont rouillé la lame.

Dans la saillie se tient une femme
grande et d'allure princière ;
ah, le souvenir me revient,...
c'est la femme de Knud Alfsen !

Et il y en a, certes, bien d'autres,...
rudes héros, femmes aimables,

qui circulent dans cette salle
dans la paix profonde de minuit.

Regarde, là...... ah, disparu...
Car on a crié à la garde : « Rompez ! »
Akershuus aux draperies d'esprits
a repris l'habit de tous les jours.

C'est seulement quand la vie fait halte
en sa course habituelle, affairée,
qu'erre l'esprit silencieux
dans son sombre monde de minuit !

LA VOIX DE LA NATURE

Un poète se promenait tout seul dans la forêt,
il écoutait le bruissement aux cimes des sapins.

Parmi la profusion des fleurs, il s'assit sur le sol,
il lui sembla que le ruisseau se mettait à chanter.

Doucement le merle sifflait sous des branches touffues,
bref, le décor tout entier n'était plein que de musique.

Tout se fondait ensemble si harmonieusement,
il sentit que montait en lui la flamme d'enthousiasme.

C'était à peine s'il pouvait tenir Pégase en bride,
alors une voix murmura, confuse comme en rêve !

C'était comme un chuchotement d'une plainte expirante,
un écho tout tremblant de jours à demi oubliés !

C'était comme une voix venue du fond de la nature,
(et ce n'était, en vérité, rien de plus ni de moins !)

« Va, disait la voix, ô enfant de l'homme, qui t'assieds
dans la forêt pour écouter les oiseaux qui gazouillent !

Ce que tu veux, c'est épier ta mère dans ses songes
(et ensuite, tu écriras des odes élégiaques !)

Va-t'en dire à tes frères qu'ils se tairaient, s'ils savaient
quels tourments vous causez ainsi à votre mère ! »

La légende est connue, de la maman qui entonnait
toujours un couplet en berçant son enfant endormi.

Peu à peu l'enfant apprit à balbutier ainsi
les chansons amies, — une, d'abord, et puis, toutes.

Le petit chantait encore de sa voix enfantine
quand la mère s'en fut dormir au caveau sépulcral.

Et chaque fois qu'il fredonnait une chanson connue,
elle rêvait en bienheureuse aux joies du paradis.

Mais à mesure qu'il grandit, il oublia le chant,
il modulait encore, mais — l'air était altéré.

Et chaque fois qu'il modulait la chanson étrangère,
on entendait que la maman, dans sa tombe, pleurait.

De même, assise au côté du poète, la nature,
affectueuse, lui a offert ses dons les plus précieux.

Elle a si bien chanté pour lui, qu'il a balbutié
— une d'abord, et puis, toutes — les chansons amies.

Et quand il fredonne parfois une chanson naïve,
la nature sourit avec une joie maternelle.

Mais quand il frappe des accords enseignés par les hommes,
elle soupire, alors, et sa douleur est indicible !

L'ENFANT DANS LA NOUE AUX MYRTILLES

Profonde au bas de la colline
est une mare pleine de myrtilles ;
l'écureuil a sa demeure
au haut des pins, sur le versant.

De là, il regarde, ironique,
ce qui se passe au pied du pin,
et sourit aux boutons des fleurs
dont le parfum se répand autour.

Il rit de son air malin
(raisonnable à sa manière) ;
un gamin avec sa boîte va
dans la mare aux myrtilles.

Les touffes bleu-sombre s'inclinent,
lui font signe de près et de loin ;
il regarde autour de lui, ravi,
et cueille les baies mûres.

Arrive un chasseur élégant,
« Ah, se dit-il, quelle idylle ! »

Il en oublie chasse et butin,
s'arrête, et observe l'enfant.

C'est sûrement un chasseur de la ville,
car elle est le foyer des poètes,...
il lève les yeux vers les nuages,
et puis, sort son calepin.

Voici son esprit enthousiaste,
il écrit sans s'arrêter !
Cela vient tout seul sous sa main ;
il peint à larges traits :

« Parmi les touffes de la mare
se tient un gamin souriant,
Ses joues flambent de santé,
encadrées de boucles d'or.

De la tête il fait aux linnées un salut
qu'elles lui rendent tendrement
(dans les sombres allées de la pinée
chaque fleur est sa bonne amie.)

Il est gai comme un chanteur des bois
qui voltige de branche en branche ;
son chemin est tout rempli de fleurs,
il les cueille l'une après l'autre ! »

L'écureuil poursuit son jeu de singe,
et ceci le fait un peu sourire ;

il voit bien ce que le poète écrit,...
mais le drôle est mieux au fait.

Il sait que le gamin ne pense
guère à l'éclat des fleurs,
il le voit bien ramasser des baies,
mais forcé par la misère.

Il l'a vu, aux heures matinales,
souvent chercher par ici,
mais jamais il ne l'a vu quitter
la mare, les lèvres bleues.

Il sait que cette récolte-là,
l'enfant la porte à la ville,
pour donner à sa sœur malade
un petit pain blanc qui la restaure !

A UN TROUBADOUR

Troubadour, au saint pouvoir
dans les douces cordes !
Vêts ton âme en habit de chant,
fais-la planer haut et longtemps ; —
chante, mon noble troubadour,
oiseau dans la nature de Dieu, —
tes accords ne disparaîtront
pas muets comme brise de printemps.

Va, chuchote dans la nature
ce qu'enferme ton sein, —
comme ton écho, en silence
j'écouterai ta voix ;
les frémissements de ton âme,
je les porterai de mont en mont,
je chanterai, quand tu te tairas,
mes rêves sur tes mélodies.

LA LARME

Sans les larmes, la vie serait,
si fade qu'elle soit déjà,
certes trop sèche à notre goût ;
la plaie que rouvre un souvenir amer
est guérie par la rosée des larmes,
et dans leur diamant radieux,
tel, qu'un deuil accable, retrouve
la paix de son cœur perdue.

Je me rappelle encore si bien
quelles chaudes larmes j'ai versées,
lorsque, petit gamin,
je fus mené, le premier jour, à l'école ;
c'était sûrement la même chanson
qu'enfant je chantais, quand on me mettait
de trop bonne heure au lit.

Dans la rue se précipite une foule
d'écoliers très joyeusement,...
on va bien glisser en luges ;
je me suis mis tout contre la vitre
et les regarde, l'âme désolée,

alors coulent les grosses larmes ;
car c'est le soir dans les jours de Noël,
la lune éclaire, la neige est blanche,
hélas !... ma botte est déchirée,
je ne peux pas les rejoindre !

Et ainsi, bien souvent, par la suite,
a pleuré mon cœur trop plein ;
j'ai apaisé son besoin profond,
et me suis senti allégé ;
mais avant l'éveil de l'esprit,
les larmes n'étaient que douleur,
je ne savais pas quel pouvoir
gisait dans les perles des larmes.

Et pour la première fois je lus
le haut chant d'un poète,
au bain tranquille et chaud des larmes
je purifiai le besoin de mon cœur,
et il y fut apaisé,...
alors je sentis le pouvoir merveilleux
profondément enfoui dans la beauté,
je compris pour la première fois
la poésie d'une larme !

UN SAMEDI SOIR DANS LE HARDANGER

C'est un samedi soir tiède et doux
avec bruit de grelots discret et longues ombres,
avec voile de brume bleuâtre sur la colline,
où merle et coucou construisent confortablement,
tandis que la pie inlassablement ressasse
d'un esprit guilleret sa vieille chanson,
et où un écureuil, en son zèle affairé,
fait des sauts de chèvre, et rit au monde entier.

C'est le joli Hardanger souriant
qui s'étend là dans sa magnificence,
où le fjord resplendit dans son manteau d'argent !
Tantôt il se berce contre la rive sombre,
tantôt, minaudant, il se cache derrière
les îlots ronds et sous les varechs verts,
tout comme une fillette en ses dix ans,
quand elle commence à comprendre le jeu.

Nous apercevons là-bas une ferme,
un filet de pêche est tendu le long du mur,
sur le pignon se tient minet, dont l'œil perçoit
avidement le nid de pie dans le putier,

mais la mère demeure fidèle à son poste,
bien que toute inquiète et en grand émoi,
car ce jour même elle a chassé ses petits
du nid pour la première fois vers le toit.

Dans la cour de ferme il y a vie et gaîté,
le violon joue, et l'on rit et plaisante ;
le danseur entoure la taille svelte
de la jolie fille aux pas légers,
il la quitte, la fait tourner de nouveau,
puis il marche solennellement,
il se dresse,... et fait le bond de halling,
aïe, c'est manqué !... il s'est trop hâté sans doute !

Quel tumulte confus n'y a-t-il pas ici !
C'est une scène de salle de bal en petit ;
on y voit des joues fleuries de roses
et des yeux de filles qui brillent passablement,
on se presse les mains pour calmer l'amour,
si toutefois il n'est pas trop exigeant,
même, des boudoirs où des regards s'échangent
et bien autre chose, ne manquent pas non plus !

Car la forêt se dresse touffue et muette,
sur la mousse il fait si bon reposer ;
on s'y rend quand on est fatigué de la danse,
les vieux voient cela d'un sourire matois ;
mais les flèches aiguës de leurs quolibets
ne pénètrent pas le vert réseau du feuillage.
Là on sacrifie à la joie en général,
ici à l'amour, spécialement.

Mais le violon se tait : en rangs pressés
on s'assied ensemble sur l'herbe fraîche.
Écoute ! c'est le tailleur ambulant qui chante !
C'est un homme près de la cinquantaine,
au sourire aimable, au regard satisfait,...
on dit bien qu'une douleur secrète l'accable,
mais peu savent si c'est les ennuis quotidiens,
ou plutôt le souvenir des jours anciens.

Il circule dans le pays de ferme en ferme,
son carreau à la main et les ciseaux en poche,
et où il arrive on lui fait grand accueil ;
car instantanément il répand la joie,
mais il lui faut d'abord la goutte de bienvenue,
puis il est comme un skalde des temps païens,
et débite d'obscures légendes, mêlées
de nouvelles locales et de drôleries.

Souvent il est en butte à la risée des gars,
il doit subir leurs plaisanteries amères,
mais se contente d'en sourire de bon cœur,
et il reprend où il s'était arrêté.
Il chante joliment et raconte bien,
parfois, pourtant, on ne saisit pas le sens ;
car son récit est une mer dont les vagues
en un fond obscur cachent un monde occulte.

Il est donc assis dans la cour, tout heureux,
les jolies filles se pressent autour de lui ;
son regard doux, aimable, entre dans leurs yeux ;
mais le maître d'école, dont le savant fatras

s'oublie avant d'être digéré à demi,
s'approche, hostile et sournois, du violoneux...
Il murmure : « Thore, clos-lui donc le bec,
que nous puissions placer un mot, nous aussi ! »

Le violoneux est prompt à se lever,
et le sang aussitôt lui monte aux joues,
son sourire est méprisant, d'un regard aigu
il enveloppe les filles silencieuses...
il jette sur le tailleur un coup d'œil
plein de colère jalouse, en prononçant :
« Méfiez vous du tailleur et de ses chansons,
qui lui viennent du fond du torrent, là-bas ! »

Alors le chant se tait, le gai jeu cesse,...
aux lèvres fraîches s'efface le sourire,
et Thore le violoneux, qui sans réflexion
a jeté ces paroles, reste muet et blême ;
car le tailleur s'est dressé droit comme un chêne,
(bien que tout à l'heure il eût peine à se tenir ;)
sa poitrine se gonfle et son œil s'allume,
de ses mains froides il étreint son front.

« Elles me viennent du fond du torrent là-bas ! »
murmure-t-il d'une voix qu'on entend mal,
tandis que ses cheveux voltigent en désordre,
et ses joues rougissent d'une chaleur de fièvre.
« Oh oui ! Maintenant je me rappelle le chant profond
dont l'écho sourd emplit si longtemps ma poitrine ! »
...Alors tous, tristement émus, écoutent ;
ses paroles soufflent, légères comme brise au printemps :

Autrefois je m'asseyais
derrière les fourrés obscurs,
quand la lune éclairait
la froide nuit d'été.

Assis tranquille et songeant,
j'écoutais le chant du nixe,
mais quoiqu'il eût beau jouer,
je n'en étais pas joyeux.

Car par delà ces bois vivait
une vierge merveilleuse
aux yeux profonds et bleus
comme un calme lac de montagne.

Vers elle s'en allaient mes pensées
aux heures de la nuit d'été,
c'est pourquoi j'étais si seul
et regardais le lit du fleuve.

C'est pourquoi j'étais si triste
et j'écoutais le chant du nixe,
mon cœur battait très fort
à la pleine harmonie des cordes.

Il me fut dit dans le pays :
il est un étrange pouvoir
dans les chants obscurs du nixe
et dans ses cordes déposé.

Celui qui sait la chanson
captive l'esprit de la fille ;
or je voulais par mon jeu
pénétrer jusqu'à son cœur.

Évoqué des profondeurs,
le nixe, à mon appel, joua ;
mais lorsque j'eus appris,
elle était l'épouse d'un autre.

A des rêves étranges
le chant m'entraîna moi-même,
et les airs profonds du nixe
n'ont plus quitté mon esprit ! »

Tel fut son discours ;... maintenant sa voix tombe,
il reste là, debout, le visage blême,
il chuchote avec les tristes souvenirs
qui, après si longtemps, de nouveau le hantent,
et Thore le violoneux, son ami d'enfance,
s'éclipse en hâte avec le maître d'école ;
les autres, assis, muets, ruminent
vieux contes qui disent le pouvoir du chant.

La lune éclaire entre les branches des bois,
sur la cour elle jette sa lueur blafarde,
un bruissement léger, proche et lointain, susurre
sur toute la scène mi-voilée de la nuit ;

les jeunes filles, qui n'osent s'en aller seules,
se choisissent chacune un compagnon alerte ;
un couple part vers l'ouest, un autre vers l'est,
on se console l'un l'autre autant qu'on peut.

Le tailleur aussi s'en va, et jamais plus
il n'a chanté ses étranges chants depuis,
il parcourt, chaque année, son cercle accoutumé ;
comme tout sur terre, il vieillit à la longue,
mais bien des gamins ont su, dès leur enfance,
fredonner de ses airs une sorte d'écho,
et toujours est cité comme un chanteur habile
le vieux tailleur ambulant du Hardanger !

L'EIDER

L'eider habite dans le Nord,
il a grandi près du fjord noir,
il plume sa poitrine, et du moelleux duvet
il bâtit un nid confortable et doux.

C'est là qu'il compte couver ses œufs
quand sourira la berge en parure d'été,
mais le pêcheur de la côte est cruel,
il se glisse sans bruit le long du récif.

C'est un hôte bien coûteux pour l'oiseau ;
il dévaste le nid jusqu'au dernier reste,
il n'abandonne pas le récif nu
qu'il n'ait porté au bateau la dernière plume.

Mais l'eider a dans son sein
une flamme d'amour tendre et chaude,
il plume sa poitrine, et du moelleux duvet
il bâtit de nouveau un nid doux.

Si celui-ci est dévasté, il en construit
encore un autre dans un recoin caché,

il arrache jusqu'à sa dernière plume,...
il ne sait pas que le pêcheur est déjà proche.

Et s'il lui est dérobé, son dernier trésor,
l'oiseau sent alors que l'espoir l'abandonne,
il ne possède plus qu'une poitrine sanglante,
il s'étiole sur la côte déserte...

L'homme n'a pas cette richesse dans son sein !
Lui aussi se bâtit un nid bien chaud,
il le tapisse et en orne les parois
de fleurs cueillies au sol profond de son âme.

Qu'on dérobe une seule fois son secret trésor,
son âme s'enveloppe d'une nuit éternelle,
sa force, son courage, sa joie s'étiolent,
il ne possède plus qu'une poitrine sanglante.

POUR LE DANEMARK

Lugubre, une parole grave
a fait tressaillir le temps,
un sonore écho de la lutte
a retenti sur Nor ;
toute force ensommeillée
a pris courage et verdeur,
ce fut une bataille de Vigrid
au pied du Dannevirke.

Et le vieux Dannevirke
a tenu bon contre l'attaque,
l'église de l'esprit norrain,
désormais sur un sol de pierre,
élève des nefs solennelles
et une coupole hardie ;
elle ne tombera qu'avec le Nord,
car elle est le Nord même.

Oui, c'est pourquoi nous défendrons
d'une main forte et tendre
la meilleure semence du Nord,
l'esprit de la triple unité :

depuis longtemps il végétait,
on l'avait mal nourri et soigné,
la lutte ardente a fait germer
de nouveau le bourgeon de sa fleur.

Bien que Gefjon ait labouré
un profond et large sillon,
les bords quand même en sont liés
par cette unité fraternelle ;...
nous vous saluons tendrement
avec une affection de frères,...
salut, Dannevang, glorieux
champion de la cause du Nord !

A LADEGAARDSŒ

Une brise passe, au discret murmure,
et souffle ici dans les sapins,
c'est un profond désir mélancolique
dont la forêt est possédée ;
elle voudrait chuchoter ses souhaits
et ses souvenirs les meilleurs,
et cette voix, qui est venue du cœur,
trouvera surement écho.

Jadis régnait une reine superbe
en ces murmurantes forêts,
des dames en robes de drap d'argent
longeaient les eaux du fjord luisant,
le trouvère chantait l'ardeur d'amour
sur les cordes d'or de la harpe,
et les chastes ébats et les tournois
résonnaient sur les prés fleuris.

Le temps changea, le sommeil envahit
les antiques bosquets sacrés,
ils ont vu ces splendeurs anéanties
dans le tumulte des combats ;

mais l'esprit de la nature demeure,
il rêve, engourdi de sommeil,
sur la couche où une main charitable
sema les fleurs du souvenir.

Voici que se réveille le vieux bois
de sa longue torpeur rêveuse,
en ce moment un elfe vivifie
de nouveau les vallées embaumées,
il est dans les bourgeons de la forêt
et les fleurettes de la berge,
il exhale un poème solennel
sur la meilleure pensée du Nord !

A MES ABONNÉS

Il est assez pénible en un pays chrétien
de trouver port à son bonheur,
Quand on est obligé de circuler sans nom
parmi les gens comme un païen.

On est alors traité de chien non baptisé,
et tout le monde vous insulte, —
j'en ai souvent été blesssé au fond du cœur,
car, non, je ne suis pas de pierre.

Mais bientôt va sonner l'heure de rédemption ;
je serai libre dans sept jours,
en cet être nouveau, comme un vrai bon chrétien,
je vais bien vite me glisser.

Comme chrétien? Ah bien, que Dieu m'assiste, hélas,
c'est vite dit, mais non pas fait,
j'aurai beau en porter le nom, signe du pacte,
je n'en suis pas plus avancé.

Il est bien vrai, nous sommes tous les fils d'Adam,
astreints aux lois de la nature,

tel plane dans le ciel comme l'aigle royal,
tel n'est qu'un ver qui rampe au sol.

Je ne peux pas quitter mon chemin habituel,
je le suis hardiment, en homme,
bien qu'il passe souvent par monts et par forêts,
et des parages incléments.

Merci à vous qui jusqu'ici m'avez suivi,
je remercie d'un cœur ému, —
me voici baptisé, vous m'accompagnerez,
j'y compte, encore quelque temps ! —

HELGE VAINQUEUR DE HUNDING

I. — LA JEUNESSE DE HELGE

Pourquoi les corbeaux se sont-ils
perchés sur le toit du château ;
pourquoi chantent les oiseaux d'Odin
si gaiement dans la nuit?

« Vraiment nous pouvons chanter
du toit de la salle royale,
ici est né un guerrier
de race royale aujourd'hui.

« De race royale sorti,
un jour il lui plaira
de désaltérer son épée
dans le sang royal en duel.

« De race royale sorti,
il aura bientôt préparé
un plat aux corbeaux affamés
qui le saluent ce soir. »

A Braalund les nornes ont
fixé leur rendez-vous,
elles tressent leur fil d'or
dans le silence de minuit.

A l'est et à l'ouest
les bouts sont fortement attachés,
si le filage rompait,
la vie de Helge serait brisée.

Dans la salle royale dort
le noble fils du roi Sigmund,
un banc de pierre est son berceau,
une peau d'ours est son maillot.

Et le roi Sigmund est là,
il regarde, enchanté,
et la joie d'être père
gagne l'humeur du chef.

« La nourrice qui l'élèvera
doit être forte et vaillante,
tout au moins une valkyrie
avec anneau et cotte de mailles. »

Or, à prendre des forces
l'enfant ne tarda guère,
déjà, le lendemain,
il se tint sur ses jambes.

Au bout d'un hiver à peine
le petit Helge sautait,
léger comme poulain sauvage,
les barrières des champs.

Un jour, à la grille du château
était assis un garçonnet,
et un petit chat jouait
avec le gamin gentiment.

« Écoute », demanda Helge,
(je suis sûr qu'il souriait),
« quelle sorte de monstre est-ce là,
qui se démène ainsi? »

Et l'autre lui répondit :
« Voyons, tu sais bien que
ce monstre est une fille
du chat noir de ma tante. »

« Bon », se dit le petit Helge,
et se hâta de s'éloigner,
il voulait avoir, lui aussi,
une telle minette.

Il avait vu sur les coteaux
marcher une bête pareille ;
elle lui parut semblable
à la chatte, tout à fait.

Il la savait habiter
sous bois, parmi les pierres,
un trou masqué se trouve là,
où l'on peut se cacher.

Cependant le roi Sigmund
siégeait dans la salle royale,
ses guerriers autour de lui,
c'était une fière assemblée.

Et le suave hydromel coule
dans la corne d'argent à table ;
on fait des plaisanteries,
on dit des paroles gaies.

Entre le jeune Helge :
« Cher père, vois, j'ai trouvé
là-haut dans la forêt,
un camarade de jeu. »

Roi et guerriers sursautent :
« Tyr et Asathor nous aident !
Mais c'est le petit de l'ourse,
un ourson de l'an dernier ! »

— « Si c'est le petit de l'ourse
que j'ai pris et que voilà,
alors j'ai perdu ma peine,
car tel n'était pas mon but.

« L'idée ne m'est pas venue
que l'ourse était sa mère,
quoique, pour une chatte,
je la trouvais bien grande.

« Elle murmurait, grondait,
menaçait même de ses griffes,
un coup de poing sur l'oreille
l'a fait tenir tranquille.

— « Écoute », déclare Sigmund,
fier à la fois et courroucé,
« si tu as pris au gîte et
porté sur ton bras une ourse,

« il pourrait bien te plaire
de jeter le roi en bas
de son trône et de t'y mettre
toi-même au lieu du roi.

« Tu seras conduit, Helge,
en meilleure garde,
à Hagal, à mon cousin,
héros d'une race guerrière.

« Prends en cadeau mon épée,
ma bonne vieille lame,
souvent brandie dans les combats,
tu es digne du présent. »

Helge alors s'en va,
un heaume sur le front ;
sur l'épaule il porte l'épée
un peu plus haute que lui.

Et il ne fallut longtemps
pour qu'il devînt grand et fort,
il fit toutes sortes d'exploits
avec Hagal bien souvent.

Si Hagal ébranlait un chêne
debout depuis cent années,
telle une fougère l'arrachait
le jeune Helge avec sa racine.

Et si Hagal buvait en brave
tant que Helge devait se taire,
Helge pourtant buvait encore
quand Hagal était sous la table.

Or sonne un cri de guerre :
le roi Hunding se dispose
avec le bon roi de Braalund
à croiser la lance et l'épée.

Le jeune Helge fut seller
aussitôt son gris coursier
pour arriver chez Hunding
avant la fin de la nuit.

« Épie ce qu'ils font là-bas ! »
avait dit le roi Sigmund,
les guerriers ivres étaient
assis à la table de chêne.

Nul ne jette un coup d'œil
sur le garçon inconnu :
quand on boit, on ne distingue
pas l'ennemi de l'ami.

A peine le soleil levé,
il se hâte de partir,
mais par bravade s'arrête
d'abord à la barrière.

« Sache-le bien, Hunding,
le jeune Helge fut ton hôte,
sois remercié, jusqu'à
notre rencontre prochaine. »

Et son rapide destrier
doit courir d'un pied alerte ;
car les gens de Hunding poursuivent
aussitôt le jeune héros.

Comme une troupe de loups chasse
en hurlant le renne léger,
la bande des braves dévale
par les bois et sur les pierres.

« En avant, en avant ! » crient-ils,
« nous le tiendrons, certes, bientôt ! »
Mais Helge reste en tête
du cortège jusqu'au bout.

Il s'avance devant Hagal
et dit ce qui s'est passé.
« Mon fils, déclare le vieillard,
ta vie vaut mieux que cela !

Tu peux encore te sauver,
ne perds pas le temps en paroles,
vêts-toi, avant qu'ils arrivent,
d'une jupe et d'habits de femme !

Et si Helge est affublé
d'un jupon de femme esclave,
avec l'épée il rendra grâces
un jour pour ce jeu-là ! »

Alors un guerrier arrive,
d'autres entrent et encore d'autres ;
dans la galerie, une femme
tourne le moulin à bras.

On n'a pas vu dans la maison
le jeune Helge aujourd'hui ; —
son cheval a été sans doute
trop rapide et léger à la course.

De claires étincelles fusent
de la pierre du moulin :
« Cette fille a le bras bien fort,
elle aurait dû être un homme !

« Écoute, où donc es-tu née,
ô toi tige de lys si droite ! »
— Avant que Hagal ne me prît,
j'étais une Valkyrie ! »

Un vieux grison dit en souriant :
« Je me jetterais bien à l'eau,
au péril même de ma vie,
pour avoir une telle fille ! »

Et les guerriers se retirent
en hâte au château de Hunding. —
Helge essaye son épée,
« Bon, le tranchant coupe dur ! »

II. — HELGE ET SIGRUN

A Brunavaag fut la rencontre
où tomba le roi Hunding, —
Helge, vainqueur du combat,
fut appelé Hundingsbane.

Les vagues luisent rougeâtres
Sur la mer salée,

mais la barque repose au calme
à l'abri derrière une île.

Le fracas des boucliers s'est tu,
l'humide champ de bataille est muet,
Helge est assis à l'étrave
dans la tiède nuit d'été.

Des ombres glissent sur la lune,
le jeune Helge les regarde :
« Ce sont les guerriers tombés
qui se dirigent vers Odin.

« Ce sont les guerriers tombés
à la poitrine défoncée ;
demain, dans Idavold,
ils jouteront entre eux !

« Ils chevauchent dans la nuit —
ils luttent de vitesse,
tous sont joyeux d'être
bientôt les hôtes du Valhal ».

Mais voici qu'il gronde dans l'air,
on dirait une rafale ;
« Ce ne peut être un mortel
qui marche d'un tel pas ! »

Et vers la berge descend
une Valkyrie grande et fière,
épée et bouclier au bras,
emmaillotée d'acier.

Ce n'était pas une Freia
blonde et comme une elfe légère,
le jeune Helge croyait voir
un Baldur en habits de femme.

« Qui es-tu, toi qui te dresses
dans l'ombre près du rivage? »
— « Eh bien, si tu m'interroges
je te réponds tout de suite.

« Sache le donc, Helge,
ô toi guerrier brave et hardi,...
une fille de roi est devant toi,
armée du glaive et de l'écu !

« Le roi Hœgne est mon père,
et mes frères sont cinq,
tous vaillants Bersærks,
tiens-toi en garde contre eux !

« Ils s'équipent tous ensemble
et marchent contre toi ici ;
tiens-toi donc en garde, Helge,
tandis qu'il en est temps encore !

« Je t'ai vu combattre dans
le rouge sillon du dragon ;
faucons et corbeaux portèrent
ta louange au delà des nuages.

« Et je t'ai vu assaillir
les lances des Bersærks,
si bien que Sigrun t'a aimé,
tu as conquis son cœur ! »

— « S'il en est comme tu le dis,
ô toi belle tige de lys,
alors, monte dans mon navire,
et viens avec moi tout de suite !

« Helge te sera fidèle,
et avant que vienne l'automne
tu auras un siège d'honneur
dans ma salle, comme reine ! »

Les guerriers durent amener
la voile blanche du mât,
ils vont à Svarinshaug,
impatients de se battre.

Et avant que le coq chante,
car le dragon n'est pas lent,
ils sont bercés près de la rive
non loin de Frekasteen.

« Reste dans ma nef, Sigrun,
c'est ici que tu m'attendras.
Vers le soir je rentrerai
chez Odin ou près de toi ! »

— « Si tu rentres chez Odin,
la Norne me sera cruelle ! »
Et le jeune Helge part,
et ses guerriers avec lui.

Avec ses femmes, Sigrun
se tient, muette, sur le pont ;
jusqu'à ce qu'Odin descende
au val de Sœkvabæk.

« Qu'est-ce donc qui gronde là,
dans le bois qui borde la côte,
et qu'est-ce qui brille, pareil
au pur croissant de la lune?

— « Ce qui gronde par là,
c'est la troupe des héros vaillants,
et ce qu'on voit briller,
l'écu de cuivre de Helge ! »

Le jeune Helge s'avance,
se présente devant Sigrun :
« Thor t'assiste, belle Sigrun,
pour ce que j'ai à t'annoncer !

« Car tes cousins sommeillent,
cadavres aux lèvres bleues,...
ils doivent franchir Bifrost
sans doute en ce moment !

— « Si mes cousins ont péri,
je ne pense guère à eux,
du moins j'ai, vivants encore,
j'espère, mes cinq frères !

— « Tu les avais ce matin !
Maintenant tu n'en as qu'un,...
les autres, blêmes, gisent
sur le champ de Frekasteen !

— « Si mes frères sont tombés,
mon père vit, au moins !
— Non, tu le sauras, Sigrun,
ma bonne épée l'a abattu !

— « Périssent père et cousins,
succombent frères et amis,
Sigrun sera sans larmes,
puisque Helge est vivant ! »...

Et Helge rentre chez lui
avec sa belle épousée,
bientôt elle siège à Braalund
en reine grande et fière.

III. — LA MORT DE HELGE

Et le frère de Sigrun,
Dag, fils de Hœgne, sortit
indemne de la bataille ;
Helge avait tué les autres.

Il siège, morne, dans la salle,
comme homme lige de Helge !
Mais Helge est le maître
de tout le pays du roi Hœgne.

Il siège, morne, dans la salle,
et la douce Sigrun murmure :
« Pourquoi, frère chéri, es-tu
si taciturne et soucieux?

— « Mes lèvres peuvent être closes
et mon esprit soucieux,
je n'ai pas, comme toi, oublié
mes frères et mon père !

« J'étais au haut bout de la table,
l'épée royale au ceinturon,
maintenant je m'assieds en bas
parmi la foule de ses gens. »

Les guerriers pesants s'avancent
sur le parquet de la salle,
Helge veut aller aux bois
y courir l'ours et le loup.

Or voici que le roi Helge
prit la parole en ces termes :
« Dag, fils de Hœgne, selle
ton gris coursier tout de suite.

« Tu te tiendras près de moi,
les autres suivront derrière ;
je veux te mettre à l'épreuve
comme chasseur aujourd'hui. »

— « Eh bien, je te jure, Helge,
avant que tombe le soir,
ma bonne épée abattra
le pire loup des halliers. »

Et puis les guerriers s'éloignent
vers la forêt de Fjœtur,
le bruit des sabots grondait
où passait la troupe des braves.

En tête chevauche Helge,
seul, Dag est auprès du roi,
et ils sont armés, tous deux,
de la lance et de l'espadon.

« Écoute hurler le loup ;
que ne tires-tu ton épée?
— Non, Helge, laisse-le hurler,
celui-là ne vaut pas le coup. »

Et le roi Helge reprit :
« Qui t'a forgé cette épée
trop bonne pour être brandie
dans un exploit loyal?

— « J'ai sacrifié à Odin,
il a forgé mon épée ;
roi Helge, c'est toi, le loup
qui, certes, vaut bien le coup ! »

La forêt sourdement résonne,
c'est une lutte à mort,
déjà sur la poitrine de Helge,
le sang de son cœur ruisselle.

Il frappe à grands coups, furieux
comme l'aigle démonté,
mais l'épée d'Odin est tranchante,
il faut qu'il succombe enfin.

Et seul doit chevaucher Dag
pour rentrer à Braalund,
dans la salle il se présente
devant la reine Sigrun.

« Pourquoi reviens-tu ainsi seul,
cher frère, de la forêt !
— J'ai des nouvelles de Helge,
ma tranchante lame l'a tué !

— « S'il en est comme tu le dis,
puissent les Ases m'assister !
Si tu as abattu Helge,
toute joie pour moi est finie.

— « Comme prix du sang je t'offre,
pour lui neuf bracelets d'or,
et mes splendides parures
serties de pierres précieuses.

— « Va, garde tes bracelets,
garde-les, n'en donne aucun,
Helge valait beaucoup plus
que l'or et les pierres précieuses.

— « Comme prix du sang, je t'offre
pour lui la moitié de mes terres !
— Non, Dag, dans tout le royaume,
il n'est pas de héros comme lui !

« Cette épée, dont tu as percé
la fière poitrine de Helge,
jamais tu ne la brandiras
dans une joute loyale.

« Tel l'oiseau désorienté
tu vogueras de rive en rive ;
la main d'un lâche t'enverra
vers Hel, homme parjure ! »

Le roi Helge fut enterré
avec l'armure et l'écu,
on dressa une haute pierre
sur le tertre du héros.

Et Sigrun, désolée, rôde
par là dans les nuits d'été,
Ses yeux sont pleins de larmes,
ses joues sont toutes blanches.

Elle s'assied sur le tertre, —
et pleure lamentablement ;
les larmes tombent, pesantes,
sur les pétales des fleurs.

D'en bas bruit un cliquetis
et voici surgir une ombre,
heaume au front, écu en main,
mais muette et pâle comme un mort.

« Comment, c'est toi, roi Helge,
qui parais devant moi,
qui donc t'a rappelé
du séjour des héros tombés? »

— « Toi, Sigrun, m'as appelé
de la demeure des morts,
et ce sont tes larmes qui
ont évoqué mon ombre.

« Car lorsque sur le tertre tombent
tes larmes lourdes et chaudes,
la blessure se rouvre et saigne
sur ma poitrine glacée. »

— « Jamais plus mes chaudes larmes
ne couleront sur le tertre,
viens t'asseoir à mon côté,
repose-toi dans mes bras ! »

Et ils s'asseyent dans la nuit
côte à côte, tous les deux ;
depuis la mort de Helge, certes,
jamais Sigrun n'eut telle joie.

Mais le mort doit déclarer
au premier chant du coq :
« Il faut que je parte vite
vers la haute salle d'Odin ! »

Et la nuit suivante, Sigrun
se rend au tertre de nouveau,
mais muette est la nuit d'été,
il ne revient pas.

Alors, elle ferme les yeux,
le sang s'arrête dans ses veines ; —
avant le lever du soleil
elle est au palais d'Odin.

Dans Idavold le roi Helge
est vaillant parmi les guerriers ;
Sigrun, Valkyrie, emplit
sa corne d'or, le soir.

PROLOGUE

pour la soirée de l'Association des Etudiants
au bénéfice du Théâtre Norvégien de Bergen
(mercredi 15 oct. 1851)

Il fut un temps, nous l'appelons l'antiquité,
que l'on peut qualifier peut-être de grossier,
lorsque l'on veut jeter un regard en arrière
pour attentivement scruter le bleu lointain ;
mais il était hardi et fort, d'un métal dur,
et la parure ne lui manquait pas non plus,...
car on tenait la poésie pour œuvre insigne,
roi et peuple au poète adressaient leurs hommages.

Il en allait ici comme il en va partout :
où la vie s'épanouit fraîche et luxuriante,
où l'âme du peuple est tumultueuse et brave,
la force doit ou s'adoucir, ou languir étouffée.
Car le guerrier écrivait bien une épopée
en traits vigoureux sur le front de l'ennemi,
un poème riche d'exploits et de vaillance,
quand il voguait au loin sur les côtes du sud,
il a chanté à Hafursfjord, à Stiklestad,
aux rives de Svolder, aux remparts de Dublin,...

c'était un chant où les beaux vers étaient nombreux !
comme un tenson entre l'épée et le bouclier !

Mais, voyez-vous, sa plume était trop énergique,
et cette mélodie qu'il joignait au poème,
le peuple ne pouvait tout à fait la comprendre,
et c'est pourquoi le peuple avait recours au skalde ;...
et lui, saisit la harpe... oh ! comme on fait silence,
sitôt qu'il a frappé les plus puissants accords
que par ses armes le héros ait suscités ;
mais ils sont transposés de dièse en bémol,
car le skalde a voulu en adoucir l'accent
pour les concilier au désir populaire.

Et c'est pourquoi le brave skalde était reçu
haut à côté du roi dans la salle des fêtes,
sa harpe résonnait en chute de cascade
dans le silence de la nuit sur la vallée,
et bien qu'alors la vie fût comme une moraine,
où Thor a décoché les carreaux de sa foudre,
et jeté bloc sur bloc le long du mur du fjeld,
le chant du skalde était du moins la fleur souriante
qui recouvre la terre aux fentes des rochers,
couronne tendrement la surface des pierres,
et dissimule dans ses feuilles printanières
un sens très élevé peint d'un style imagé.

Puis, l'époque héroïque est tombée en torpeur,
la voix du skalde s'est éteinte en même temps ;
il disparut : ainsi meurt le maigre sarment
avec le tronc autour duquel il a grimpé.

Et sur Nor s'étendit un hiver de Fimbul,
le noble skalde fut muet, voué à la mort,
comme un ensorcelé qui ne sait plus le mot
par lequel il pourrait conjurer la magie.
L'âme du peuple était tout aussi abattue,
il aboyait avec terreur contre un retour
du passé héroïque et de la liberté,
il n'avait plus, comme jadis, la couronne de chêne,
pour l'attacher, reconnaissant, au front de son poète.
Alors, ce fut le calme : telle la berge morne,
où les débris d'épave ondulent sur la vague
qui déferle en silence sur le sable blanc.
Nul chant d'oiseau ne gazouillait dans la forêt,
où, d'un sommeil d'hiver dormait l'âme du peuple,
le passé n'était plus qu'un souvenir pâli.

Puis vinrent d'autres temps, avec d'autres coutumes,
le peuple brisa l'entrave des fers visibles,
sans percevoir encore la mélodie de la
harpe de ses désirs résonnant en son âme ;
il n'en pouvait saisir qu'à demi les accords,
mais un tel calme d'apathie ne peut durer,
aux questions de l'âme il faut répondre clair,
sinon elle s'étiole et ne tarde à périr ;
elle exige réponse aux images d'énigme
que son regard perçoit peintes avec des runes,...
mais ces runes-là, qui donc sait les déchiffrer?
C'est là le secret pouvoir que l'art a reçu.

Car l'art est pareil à une caisse de harpe,
qui renforce les cordes de l'âme du peuple

afin que sa sonorité enflée et riche
ait un éclat puissant et vibre plus longtemps.
C'est pourquoi s'éveilla aussi l'âme de l'art
aussitôt que frémit la corde au cœur du peuple,
et l'art rompit les liens étroits qui l'enchaînaient,
hardi, montant vers la vie et la liberté.

Sous les yeux enchantés du peuple, il exposa
les délicieux tableaux des fjelds et des vallées,
nous entendîmes, chère et intime musique,
raconter tous les contes d'enfants oubliés...
le riche éclat d'images du passé lointain
de nouveau surgit en couleurs fraîches et vives,
ranimées dans la conscience éveillée du peuple,
tel le papillon sort de sa larve brisée,...
les mélodies chantées par les bois et les prés,
le profond chœur de fées du coteau de sapins,
passèrent en sifflant aux oreilles du peuple,
comme un écho à l'unisson de notre cœur.

Mais le temple de l'art n'est pas encore construit
dans sa pleine splendeur et sa magnificence :
car l'un des arts est sans abri dans nos montagnes,
où pourtant il serait parfaitement chez lui,
c'est l'art qui en tous lieux a élu domicile,
et s'est planté profondément au cœur du peuple ;
car il est de la vie le plus sûr interprète
et l'expose très nette et claire sous nos yeux.

Voici qu'il se présente avec nous humblement,
et prie le peuple de lui donner un logis,

un tendre lieu d'asile près de son cœur de mère ;
afin d'en exprimer la joie et la douleur.

Alors avec la harpe il ira s'installer,
comme la juive, auprès des eaux de Babylone,
et chantera simplement pour sa vieille mère
la gloire et la splendeur abolies du passé.
Mais il ne chante pas le passé seulement,
ne se meut pas au seul domaine du souvenir,
il veut nous peindre aussi l'inépuisable scène
que présente la vie du peuple en action :
car l'art est pareil à une caisse de harpe
qui renforce les cordes de l'âme du peuple
afin que sa sonorité enflée et riche
ait un éclat puissant et vibre plus longtemps.

FACÉTIE

J'allais dans le bois de sapins
par une souriante soirée,
le vent jouait, audacieux,
sur la bouche embrasée de la rose.

Là, au crépuscule, j'errais,
caché au monde entier,...
vous pouvez penser si je fus
d'humeur élégiaque à la fin.

Je m'assis sur une motte
parmi les petites fleurs,...
la linnée était la dame,
les campanules, les servantes.

« Écoute-moi, chère petite,
pourquoi donc es-tu si triste,
et laisses-tu couler ta larme
sur la terre et le gravier? »

La petite me répondit,
(je crois, le sourire aux lèvres) :

« Tu sais que les larmes calment
la douleur au fond de l'âme ! »

La chaleur me monta au cœur ;
je m'installai aussitôt,
j'écrivis la douleur profonde
dont la linnée doit souffrir.

Soudain je dresse l'oreille,
j'écoute, et finis par entendre
un franc rire près du ruisseau,
tandis qu'oiseaux caquetaient aux branches :

« Non, c'était pur badinage !
Il croyait à tes pleurs amers,
alors que, gaie, tu t'amuses
et te berces en tous sens.

Il croyait la perle de ta larme
signe d'un tourment du cœur ;
ah, ne voyait-il pas, le sot,
que c'était une coupe pleine?

Bientôt le soir, ton amant,
viendra vider la coupe,
puis, il ne manquera pas
de baiser sa belle fiancée ! »

PROSES

REVUE DU THÉATRE

Dimanche a été joué au théâtre *le Potier d'étain politique* de Holberg ; toute la pièce, et surtout les expressions vigoureuses, ont trouvé une magnifique résonance dans le public (j'ai dit que c'était dimanche) ; M. Hagen comme Henrik, et le petit bolonais comme bichon de la « bourgmestre » ont surtout recueilli l'approbation sans réserve du public.

Ensuite, on a joué *Une nuit à Rœskilde*, où M. Nielsen avait pris le rôle de Rosenkilde, pour le plus grand plaisir du « public qui donne le ton » bien entendu ; toutefois, au baisser du rideau, on a entendu l'expression d'opinions contradictoires, les uns sifflant, les autres applaudissant, — quelques-uns essayaient de rappeler M. Hagen, et une voix isolée a même crié le nom de M. Nielsen ; mais ceci n'était sans doute qu'un sarcasme à l'adresse de « ceux qui donnent le ton ».

Jeudi *le Potier d'étain politique* est venu de nouveau sur la scène, mais a été accueilli assez froidement, — pauvre Holberg ! tu ne conviens plus à un *public de semaine!*

APERÇU SOMMAIRE DE L'HISTOIRE DE LA SOCIÉTÉ

Il est dans la nature des choses qu'il soit intéressant pour toute société de connaître les conceptions qui ont été prédominantes et les circonstances qui se sont produites dans le domaine de la société au cours du temps.

Il en est ainsi des nations, il en est ainsi des groupes sociaux plus restreints, pourquoi pas aussi de la Société des Étudiants? Il y règne un esprit vivifiant commun, on s'y efforce vers un but, on y trouve une cohésion intérieure et une délimitation : et ceci admis, je crois pouvoir affirmer que cette cohésion serait encore plus intime, si les souvenirs relatifs au passé de la Société étaient transmis à ses membres comme leur propriété collective.

Il ne faut pas se méprendre sur le sens de ces paroles, et croire que je me propose, dans ce tableau, de présenter une image complète et détaillée de la vie et de l'action des étudiants depuis la fondation de la Société ; je ne serais pas en état de le faire, même si les sources que j'ai à ma disposition étaient plus abondantes et moins fragmentaires qu'elles ne le sont en réalité. Mais c'est précisément ce manque de documents qui m'a incité à entreprendre le présent travail. Une génération s'est écoulée depuis la

fondation de la Société ; bien des hommes, parmi ceux qui y ont contribué, et qui en ont été les membres pendant les premières années, ont abandonné déjà la scène du monde, — ceux qui vivent encore sont partis, les uns à l'ouest, les autres à l'est, et s'il est possible de sauver les souvenirs de cette époque, près de sombrer dans l'ocean de l'oubli, il serait grand temps, aujourd'hui, de faire quelque chose dans ce but.

Un exposé comme celui-ci ne pouvait se fonder uniquement sur des témoignages écrits, cela va de soi ; ceux-ci, ai-je dit, n'existent qu'en nombre fort restreint. Les traditions orales doivent donc combler les lacunes, et il est par suite très probable que l'exposé portera, plus qu'il ne conviendrait, la marque des conceptions subjectives qui caractérisent nécessairement une histoire, lorsqu'elle ne peut être fondée sur un examen critique de relations impartiales et amples. Le présent essai ne doit donc être considéré que comme une pierre angulaire, sur laquelle un historien pourra construire une œuvre plus grande et plus vaste.

Avant de passer aux tableaux proprement dits, qu'il me soit permis d'exposer en quelques mots ma façon de comprendre les différents aspects que, depuis sa fondation, a pris la Société.

Une opinion s'est beaucoup répandue, surtout en ces dernières années, d'après laquelle la Société des Étudiants, au fond, est une société politique, et qu'elle a eu, à différentes époques, des tendances démocratiques, absolutistes, ministérielles, etc. — Si, par ces tendances de la Société, on entend les idées politiques de ses membres pris isolément, il est très naturel qu'en jetant ces idées sur les pla-

teaux de la balance, on obtiendra ce résultat que, suivant les époques, tantôt une opinion, tantôt une autre l'a emporté. Mais la Société, à l'origine, n'a nullement été fondée dans un but politique quelconque, et, en réalité, il est apparu que la politique n'a exercé sur elle qu'une influence secondaire, et, en tout cas, seulement indirecte. Quant à l'esprit qui a été prédominant dans le milieu de la Société, il a, selon moi, donné naissance, dans l'histoire de la Société, à trois périodes que j'ai cru pouvoir nommer :

1) la période danoise,
2) la période du nationalisme norvégien,
3) la période scandinaviste.

Je me permettrai dans un prochain numéro d'expliquer plus précisément ce que j'entends par là.

DU THÉATRE DE L'ASSOCIATION

Le théâtre de la Société a débuté, cet hiver, sous des auspices pleins de promesses. La direction du théâtre a semblé prendre sa charge avec vigueur et intérêt, et en peu de temps nous avons eu deux fois le plaisir d'assister à des représentations, mais ensuite il paraît que c'était fini. Autant que je sache, il était généralement présumé parmi les étudiants que pendant la semaine du marché une représentation serait donnée sur le théâtre de la Société dramatique ; et la direction du théâtre aurait incontestablement prévenu ainsi un désir général non seulement parmi les étudiants, mais aussi parmi beaucoup de gens en dehors d'eux. Il peut être fort bon de donner des représentations entre les quatre murs de la Société, et les circonstances ont évidemment fait une nécessité de s'en contenter ; il n'en est pas moins certain que des représentations publiques sont préférables. C'est de nous que doit sortir le théâtre norvégien, a-t-on dit récemment dans la Société. Ce sont là, certes, de belles paroles, et il serait à désirer pour cela que l'on fît sans tarder le premier pas sur la voie où il faudrait entrer à cet effet. Car prétendre que notre théâtre public devrait être recruté chez les étudiants n'est évidemment qu'un souhait pieux, du moins tant que le

besoin, dont on parle tant, d'une scène norvégienne, est en réalité aussi incertain qu'à l'heure actuelle. Les travaux préparatoires sont donc proprement notre affaire, c'est nous qui habituerons le peuple à entendre parler la langue norvégienne sur les planches ; mais le public de la capitale n'est pas le peuple ; parcourir le pays pour prêcher des réformes dans la vie théâtrale n'est pas possible. Pourquoi ne saisit-on donc pas l'occasion de répandre la bonne semence dans un cercle aussi large que possible, et la semaine du marché convient admirablement à cela. Je dois faire observer toutefois que je ne suis aucunement initié aux mystères du théâtre de la Société, en sorte qu'il est fort possible que la direction ait eu de puissants motifs pour remettre la représentation projetée. Mais comme la plupart des étudiants flottent certainement dans la même incertitude à ce sujet, une explication satisfaisante serait, à coup sûr, la bienvenue.

L'ASILE DE GRŒNLAND

Vaudeville d'étudiants en un acte.

Après sa première représentation, « l'Asile de Grœnland » a été soumis, dans le journal de la Société, à une critique qu'il est, je crois, nécessaire de rectifier sur plusieurs points. La pièce est maintenant venue de nouveau sur la scène, et si aucune protestation n'était opposée à cette critique, la seconde représentation de la pièce paraîtrait fort étrange aux nombreuses personnes qui n'auront pas l'occasion, dans l'avenir, de porter sur elle aucun jugement personnel ; c'est pourquoi j'ai cru nécessaire qu'il fût reparlé de cette pièce en quelques mots.

Nous avons appris à connaître depuis quelques années une nouvelle sorte de pièces, à laquelle les esthéticiens n'accordent pas de place parmi les formes de l'art dramatique, et qui a pourtant acquis, en un certain sens, droit de cité, — je veux parler de la comédie d'étudiants.

Elle a été introduite chez nous par Hostrup ; car nous avons bien eu avant lui des pièces écrites pour les étudiants, mais ce n'étaient aucunement des comédies d'étudiants, attendu que la vraie comédie d'étudiants n'est pas du tout écrite nécessairement pour les étudiants. Une comédie d'étudiants est une pièce qui nous montre l'étudiant dans

ses efforts et ses aspirations, qui nous représente comment l'idée représentée par l'étudiant, au milieu de conflits avec les idées contraires, se développe et s'avance vers son but. Ce domaine restreint, que la comédie d'étudiants ne peut dépasser sans abolir son concept, doit inévitablement causer, entre les diverses productions de ce genre, une certaine uniformité, et un manque apparent d'originalité en ce qui concerne la substance de l'œuvre ; mais il ne peut pas en être autrement, puisque toute comédie d'étudiants doit nécessairement développer la même idée fondamentale, savoir la peinture du spirituel, représenté par l'étudiant, dans ses frottements avec le non-spirituel, qui doit être ici présenté comme esprit bourgeois. Tout ce que l'on peut donc exiger d'un auteur en ce genre est qu'il nous rende cela sous une forme neuve et de conception personnelle. Mais cette place à part, où la comédie d'étudiants se trouve confinée, séparée des autres genres dramatiques, a aussi, ou du moins devrait avoir ses avantages pour l'auteur à l'égard du jugement porté sur sa pièce ; car le critique a ici un point de départ solide, et n'a pas besoin de tâtonner en aveugle, comme lorsqu'il s'agit de romans adaptés à la scène, d'idylles dramatiques, etc. Soit dit en passant, une « idylle dramatique » est, au fond, une impossibilité dramatique ; l'idylle, en effet, appartient au genre épique, et par suite ne peut pas affecter la forme dramatique, pas plus qu'au sens esthétique il ne peut être question de drames épiques et ainsi de suite. Ceci ne veut pas dire, bien entendu, que les ouvrages que nous connaissons sous ce titre sont manqués, mais seulement que leurs auteurs les ont rangés dans une catégorie erronée,... mais c'est de « l'Asile de Grœnland » que je voulais parler.

Je n'ai pas sous la main la critique ci-dessus mentionnée, et je ne peux, par suite, la réfuter point par point. Autant que je me souvienne, le critique affirme que la pièce n'est pas une comédie d'étudiants, et c'est par là que nous commencerons. Si l'on estime que la définition de la comédie d'étudiants posée plus haut est valable, on conviendra que cette pièce doit nécessairement rentrer dans la catégorie où elle a été classée. Le principe personnifié dans l'étudiant triomphe dans la lutte contre son contraire, et j'espère parvenir à démontrer tout à l'heure que la manière dont ce succès est obtenu est belle et poétique. Puis, il est dit dans la critique que la pièce est sans action, et notamment que les étudiants ne font que boire du punch. Et, certes, en un sens, cela est bien vrai ; mais si nous y regardons de plus près, il apparaîtra que les étudiants, en somme, accomplissent infiniment plus que cela. Il ne faut pas être un auditeur purement passif, et si l'on ne sait pas lire entre les lignes, on trouvera tout tableau superficiel, sans profondeur, sans arrière-plan. Quand on a devant soi une gravure sur bois, bonne, mais d'une exécution peu soignée, on n'éprouve aucune jouissance d'art à suivre les traits et les lignes qui se croisent ; le plaisir vient seulement lorsque le spectateur se livre à la contemplation du tableau qui se présente à son imagination, et que la vue de la gravure a évoqué. Il en est de même pour la pièce de théâtre, et notamment pour le vaudeville, où les personnages ne doivent pas être non plus dessinés autrement qu'à la manière des gravures sur bois. Il est bien vrai que, dans la pièce en question, l'idée de l'étudiant n'est mise en lumière que sous un aspect, celui de la joie de vivre ; mais dans ce seul aspect, tous les autres côtés de l'idée sont implicitement présents. Ne peut être

joyeux de vivre, se réjouir de la vie, que celui qui la considère d'un point de vue spirituel, — car c'est seulement d'un tel point de vue qu'elle se révèle dans sa vraie beauté et sa vraie richesse ; et ce point de vue coïncide précisément avec celui de l'étudiant ; — c'est de là qu'il doit partir pour combattre les forces qui, tant en lui-même que hors de lui, se montrent hostiles à l'idée.

Voilà donc donné le point de départ du critique ; mais une autre recherche est encore nécessaire avant que l'on puisse passer à l'examen des détails de la pièce, — il faut savoir si elle remplit les conditions du vaudeville en général.

La comédie d'étudiants, en effet, se présente toujours sous une double forme, à la fois comme comédie d'étudiants et comme vaudeville, ou, mieux peut-être : l'idée qui traverse la comédie d'étudiants s'exprime sous la forme du vaudeville. Qu'il en doive être ainsi, au degré actuel de développement de la comédie d'étudiants, cela est facile à démontrer. Dans le vaudeville, c'est l'élément épique qui domine, puisque la situation agit sur les personnages, et non le contraire ; et c'est seulement par le motif épique comme moyen que l'idée peut ressortir et être mise en évidence dans son conflit avec d'autres idées.

Aussi le vaudeville est la seule forme qui puisse servir à la comédie d'étudiants ; la comédie de mœurs, qui est l'opposé du vaudeville, ne peut y être employée, parce que le motif lyrique y est dominant. C'est là, certainement, la raison pour laquelle Hostrup a traité en vaudevilles ses pièces de trois à quatre actes, bien que, sous un autre rapport, il vaudrait certainement mieux traiter en comédies de mœurs des pièces de cette longueur.

Dans la pièce considérée, les personnages ne sont évidemment qu'esquissés ; mais on ne demande pas non plus, dans le vaudeville, une peinture détaillée des caractères, puisque les caractères, on l'a vu, sont d'importance secondaire. Les contours sont d'ailleurs assez précis pour distinguer les caractères des différents étudiants. Mais en même temps qu'il s'est ainsi limité dans l'analyse des caractères, l'auteur nous a très ingénieusement présenté l'étudiant en général à ses différentes périodes. En l'étudiant de première année, Grün (vert), nous le voyons encore presque comme un étranger dans le sanctuaire, un monde a surgi devant lui, dont il ne saisit pas encore pleinement la signification, mais il est enthousiaste, parce qu'il sent, comme le chante Lassen, qu'il va

gouverner l'État souverain
qu'est le royaume des idées.

Mais il ne gouverne pas encore du tout ici ; il n'apprécie le grand et le beau que dans la mesure où il en tire occasion pour porter des toasts et tenir de verbeux discours. Le stade suivant est représenté par Lange, — qui a dépassé l'état de naïveté où se trouve encore l'étudiant de première année ; et il en est toutefois assez rapproché pour en reconnaître la pleine légitimité : aussi laisse-t-il volontiers Grün travailler de la langue, comme il dit, tandis que lui-même se contente du punch.

Le troisième de la série est Holm. Toute la beauté, toutes les causes d'enthousiasme qui flottent dans leur abstraite généralité aux regards des deux précédents, il les a concentrées en une forme très concrète, celle d'une aimable fille, qui devient ici « le pont par où la vie rejoint l'idée ».

Enfin vient Lassen ; il a fait un pas de plus, mais, semble-t-il, non en traversant, mais en tournant la position prise par Holm, et de là vient le calme, le sérieux, qui constituent sa manière d'être ; — on voit tout de suite qu'il prépare un examen de carrière. — Et l'esprit bourgeois aussi est décrit en traits vrais et naturels ; le bourgeois médiocre et nigaud, mais brave homme, de même que son éloquente épouse, sont des personnages dont les modèles ne sont certes pas difficiles à trouver.

Entre ces éléments en lutte, il s'agit de ménager la conciliation, et c'est surtout cette conciliation qui met en lumière le côté poétique de la pièce ; aussi dois-je m'y arrêter un instant.

Au Grœnland, où l'esprit bourgeois s'épanouit dans sa plus belle floraison, les étudiants se tiennent dans leur agréable mansarde ; le vacarme du monde qui les environne résonne autour d'eux sans les affecter, car ce n'est pas un bruit de leur monde. En bas le bourgeois s'efforce d'entasser le billon, en bas s'agite sa pensée, en bas il cache son tout ; mais ce tout est d'un contenu fini, aussi s'en va-t-il littéralement en fumée. Au contraire, le petit domaine de l'étudiant demeure inébranlé, et voici qu'il s'y ouvre un « asile » pour celui qui a tout perdu parce qu'il a visé le fini ; mais la demeure de l'étudiant ne peut être une place durable pour le bourgeois tant qu'un chaînon intermédiaire ne les unit pas, il faut donc le procurer, et il est obtenu par l'amour.

Quant aux couplets, il me semble que l'auteur a heureusement évité un écueil où maint auteur de vaudeville a buté. On trouvera en effet qu'il a amené la musique aux endroits où le dialogue qui précède forme comme un tout complet, et que le contenu des couplets est une répétition

ou un développement de ce qu'a exprimé le dialogue, et tel est le rôle primitif des couplets. Il ne doit se produire en eux aucun progrès de l'action ; car les personnages restent, pendant qu'ils chantent, en dehors de la réalité, puisqu'ils donnent aux spectateurs une image idéale de ce qu'ils ont présenté dans le dialogue comme réalité empirique ; par suite, ils ne peuvent pas, à ce moment-là, agir comme moteurs dans une machine qui est dans le cercle de la réalité, c'est-à-dire dans l'intrigue de la pièce. C'est là, pourtant, une faute que l'on rencontre dans beaucoup de bonnes pièces, par exemple *le Singe, les Cousins*, etc. ; où pourtant les auteurs de ces pièces semblent s'être rendu compte de leur faute, car souvent ils font répéter à leurs personnages dans le dialogue ce qui s'est dessiné dans le chant, comme pour procurer une sorte de justification esthétique à ce progrès d'action obtenu par une voie incorrecte.

Un personnage intervient dans la pièce, dont je ne puis m'accommoder, c'est le poète. Sur l'exemplaire manuscrit que j'ai devant moi, je vois que l'auteur a appelé sa pièce : l'asile au Grœnland ou le poète d'Aabenraa. Ceci indique que l'auteur l'a considéré comme le personnage principal ; mais comme il est sans aucun lien avec l'intrigue de la pièce, l'auteur aurait dû, en ce cas, laisser de côté tous les autres personnages et traiter le tout comme un vaudeville-monologue. Si l'intention est une ironie contre l'association littéraire, il me paraît qu'elle ne porte pas ; car une association artistique pourrait se sentir ainsi atteinte, non une association littéraire. Mais on ne fait pas attention à ce détail, grâce à la vive allure de l'œuvre, et il était certainement bien inutile que l'auteur s'excusât de la représentation nouvelle de la pièce.

LE PROFESSEUR WELHAVEN

sur les poèmes mythologiques de Paludan-Müller

Le professeur Welhaven a parlé récemment, dans une de ses leçons sur Holberg et son temps, des imitations malheureuses de poètes grecs et latins que l'on voyait fréquemment apparaître dans la littérature de ce temps-là, et qui passaient alors pour des modèles d'esprit poétique et de goût, mais n'échappaient pas au fouet satirique de Holberg, ce dont nous avons de frappants exemples, notamment dans *Peder Paars*. A ce propos, le professeur exprima l'avis que cette tendance des poètes à chercher leurs sujets dans l'histoire des anciens dieux helléniques et d'autres personnages mythologiques de l'antiquité a recommencé, d'une manière dangereuse pour le bon goût et la vraie poésie, à se manifester, et il ajouta que toutefois le temps n'est pas éloigné où l'on comprendra que c'est une erreur de vouloir reproduire la poésie des mythes antiques, et où l'on reprendra la bonne voie. Comme exemples de telles reproductions fâcheuses, il cita les poèmes mythologiques de Paludan-Müller, et prédit le sort qui, dès notre temps, frappera ces œuvres, savoir : qu'elles seront considérées comme aussi insipides que les versifications si justement parodiées par Holberg. Il me semble pourtant que, pour

que deux concepts puissent être rangés dans une même catégorie, ces deux concepts doivent être, ou bien de même espèce, ou opposés ; entre des concepts de nature différente il ne convient nullement d'établir aucune comparaison, — et le point de ressemblance entre ces poèmes d'autrefois et ceux de Paludan-Müller n'est pas du tout démontré.

M. le professeur a lui-même caractérisé ces imitations d'autrefois de modèles antiques : c'étaient essentiellement des poésies pastorales du genre épique-lyrique, où un ou plusieurs personnages mythologiques figuraient comme moteurs du développement de l'action, ou bien encore elles étaient des poèmes philosophiques dont la tendance, habituellement, consistait, au moyen d'un étalage pompeux du monde des dieux tout entier, « à révéler quelque vérité banale ». Il va de soi que des productions de cette sorte étaient dévolues à la condamnation, — elles portaient la parodie en elles-mêmes ; mais il ne suit nullement de là que le mythe soit impropre à être employé, de notre temps, comme matière poétique d'un « poème à idée ».

Dans le mythe, en effet, se découvre le contenu primitif de la conscience populaire comme unité de la spéculation et de l'histoire ; elle est, par suite, en raison d'un tel contenu, justifiée à servir de vêtement à des tendances spéculatives, en même temps qu'elle se présente comme une catégorie autorisée dans le genre épique, puisque l'un des éléments de son contenu est l'historique. Le lyrisme, expression de la subjectivité, ne peut pas, au contraire, apparaître dans le mythe, tant que celui-ci est conçu idéologiquement ; mais comme la naissance de tout mythe ne date pas de l'époque où la conscience populaire était encore absolument immédiate, le spectateur (le spectateur pri-

mitif) se présentera donc dans tout mythe comme se sachant lui-même placé en face du spectacle, la subjectivité reprendra ses droits, et ainsi le lyrisme apparaîtra comme un élément nécessaire du mythe.

Si donc on reconnaît la légitimité de la poésie philosophique, on verra que le mythe, en ce qui concerne le contenu, n'est pas du tout impropre au traitement poétique. Quand M. le professeur dit que le caractère des personnages mythiques est plastique, il en est certainement ainsi, à considérer chacun de ces personnages à part ; mais il n'en résulte nullement que le plastique continue à être le caractère essentiel de la composition qui constitue le mythe.

Il est vrai que la période de la poésie mythique est terminée quant à la production primitive ; mais comme le mythe renferme en lui l'infini, son temps ne sera jamais terminé en ce sens que l'on ne serait plus justifié à poser aucune pierre sur la fondation mythique ; on ne se lance plus sur la mer, comme Colomb, pour aller découvrir des mers nouvelles par delà, mais bien pour étudier la nature de ce dont l'existence est donnée. De même, dans la poésie mythique ; l'idée que la pensée mythique, la conscience populaire dans sa primitivité, a jadis déposée au fond de sa production, ne peut nullement être transformée, et ne peut pas l'être en réalité, puisqu'elle est le vrai, l'objectif même ; mais la tirer de sa profondeur marine, la considérer d'un point de vue spéculatif, n'est pas du tout une offense à la sainteté de la poésie mythique, ni un trouble apporté à son essence, — c'est, au contraire, un chaînon nécessaire de son développement logique. La production de la conscience populaire sous forme mythique est finie, et avec elle aussi la poésie immédiate au sens primitif ; notre poésie

est réfléchie (ou, si l'on veut, immédiate comme unité supérieure de la réflexion et de la spontanéité primitive), et comme telle doit aussi se présenter notre manière de traiter le mythe en poésie. Mais cette manière ne peut se caractériser que par le soulèvement du voile symbolique dont l'idée est enveloppée. Cette idée libérée, sortant de son obscurité, est le produit sur lequel il faut juger le poème spéculatif. Si le résultat (l'idée mise au jour) est seulement « quelque vérité banale », le poète a prononcé sa propre condamnation, son effort était une erreur ; car l'idée en elle-même ne peut pas être banale, — il a voulu « embrasser Junon, et n'a saisi qu'un nuage ».

En ce qui concerne les poèmes de Paludan-Müller dont il est ici question, il reste toutefois encore à prouver que tout le résultat poétique, par exemple, de *l'Amour et Psyché*, *Vénus*, *Tithon*, etc., est seulement « quelque vérité banale ». Une démonstration critique de cette affirmation serait donc très désirable ; car, au point où nous en sommes, il semble que M. le professeur a rompu sa lance non seulement sur plusieurs de ses propres poèmes, comme *Sisyphus* et *Glaukus*, ainsi que sur *la Consécration de Psyché* de J. L. Heiberg, etc., mais sur tout notre temps et sa direction intellectuelle en général.

LE CATOGAN ET L'ÉPÉE

Comédie en cinq actes

DE KARL GUTZKOW

Après que notre répertoire de théâtre ne s'est depuis longtemps recruté qu'en France ou à Copenhague, voici qu'un drame de l'école allemande la plus récente a été, ces jours-ci [1], mis à la scène.

Il n'a pas semblé que le public trouvât grand goût à ce changement dans son menu habituel ; il est d'ailleurs loin de ma pensée de vouloir en chercher la raison dans la friandise du public, ce serait parfaitement injuste, car Dieu sait que notre public n'est rien moins que friand ! De plus, le motif n'est pas difficile à trouver ; lorsqu'on s'est habitué, en effet, comme notre public de théâtre, aux chatteries dramatiques de Scribe et compagnie, dûment assaisonnées de tout ce qui convient pour tenir lieu de poésie, il est tout à fait naturel que la chère allemande, plus substantielle, paraisse quelque peu indigeste même à l'estomac d'autruche de notre public.

[1] Cet article a été rédigé aussitôt après la représentation de la pièce, mais n'a pu jusqu'ici trouver place dans le journal. Comme toutefois l'article ne dit pas simplement que « la pièce a été représentée », il offre sans doute encore le même intérêt que précédemment, même si la pièce devait — ce qui, nous l'espérons, ne sera pas — n'être plus jouée après ces deux représentations.

Il y a, entre le drame moderne français et allemand, des différences essentielles.

Il faut que le drame français (nous prenons ici, bien entendu, le mot drame dans son sens propre de pièce en général) se rattache à la vie par l'intermédiaire des acteurs ; c'est seulement ainsi qu'il peut exister. Le drame, tel qu'il sort des mains de l'écrivain français, est encore inachevé, et il répond seulement à son concept lorsque, par la représentation dramatique, il se rattache à la réalité. Pour le Français, le drame moderne n'est pas qualifié comme littérature à lire, pas plus que le tenson n'est admis par les paysans de nos montagnes, à moins qu'il se présente comme chant alternatif. Au contraire, l'auteur dramatique allemand écrit sa pièce sans avoir particulièrement en vue la représentation scénique ; si elle peut être jouée au théâtre dans la forme où il la publie, tant mieux, sinon, elle peut être lue, et il estime avoir par là tout aussi bien satisfait aux exigences du drame ; car en Allemagne la qualification du drame comme littérature à lire va de pair avec sa qualification comme littérature scénique.

Et de là résulte très naturellement que l'Allemand, lorsqu'il écrit pour la scène, croit avoir à tenir compte de considérations tout autres que lorsqu'il compose une œuvre dramatique sans se proposer ce but particulier ; et ce conflit entre sa conception générale du drame, et les exigences auxquelles il doit satisfaire dans ce cas particulier, se manifeste dans sa production et trouble l'unité sans laquelle l'œuvre d'art est une impossibilité. Afin de saisir, croit-il, la réalité, il décrit personnages et situations en long et en large, et cela même lui fait manquer son but, car il dépasse les limites du drame ; la pièce allemande, à côté de la fran-

çaise, finit par être comme un tableau vivant comparé à une peinture ; dans celui-là, les formes se présentent avec leur relief naturel et leurs couleurs naturelles, dans celle-ci, au contraire, les formes nous paraissent seulement ainsi, — et c'est précisément ce qu'il faut ; car la réalité pure et simple n'est pas du domaine de l'art, mais, au contraire, l'illusion.

Ceci ne signifie nullement, toutefois, que le drame français ait aucune supériorité sur le drame allemand ; car il faudrait savoir dans quelle mesure il satisfait les exigences qu'il s'est imposées. Sans doute, la réalité immédiate n'est pas justifiée dans l'empire de l'art ; mais l'œuvre d'art qui ne contient pas en soi la réalité n'est pas davantage justifiée, et ceci est précisément le côté faible du drame français. Les personnages s'y présentent le plus souvent comme de pures abstractions ; pour produire dans toute son acuité le contraste, qui est la marotte du drame français, les personnages se montrent tantôt des anges, tantôt des démons, rarement des êtres humains. Lorsque l'Allemand, au contraire, se mêle de la réalité, qui n'est pas, d'ailleurs, son domaine habituel, il le fait à souhait, — il nous dépeint non seulement des gens, mais même des gens vulgaires, tels que nous les voyons et entendons tous les jours ; mais, d'un point de vue esthétique, le personnage des gens ordinaires n'est aucunement vulgaire ; en tant que l'art s'en empare, il est tout aussi intéressant que n'importe quel autre.

Quant à la pièce dont il s'agit ici, c'est une vraie pièce allemande, par ses défauts comme par ses qualités. Elle est essentiellement une pièce de situation, car c'est la situation qui évolue, non les personnages, et ceux-ci, par suite, sont dessinés de façon un peu lâche, à l'exception du

roi, qui se présente avec une clarté presque plastique.

Le sujet de la pièce est sommairement le suivant : le prince royal Frédéric, de son exil, a envoyé son ami, le prince héritier de Bayreuth, à la cour de Prusse, pour examiner de près dans quelle situation s'y trouvent sa mère et sa sœur. Déjà, à la vue du portrait de celle-ci, qui est en la possession du prince royal, le prince de Bayreuth est devenu amoureux d'elle, et au bout de peu de temps elle répond à cet amour. Cependant le prince royal d'Angleterre a demandé sa main, et est appuyé par l'intrigante et ambitieuse reine de Prusse. Ce projet de mariage échoue toutefois, et l'ambassadeur d'Angleterre, qui est l'ami du prince de Bayreuth, prend désormais sa cause ; diverses difficultés se mettent en travers, mais — elles sont écartées, et le tout finit par des fiançailles.

Ce plan est extrêmement simple et naturel, et, de plus, fondé sur un ensemble de faits rigoureusement historiques. Frédéric Ier se présente à nous tout à fait comme le soldat sévère et brutal que nous connaissons tous par l'histoire ; mais l'auteur a su atténuer agréablement ce qu'il y a de dur et d'anguleux dans le personnage sans trop fausser la vérité. Il nous le montre comme le vrai père de son peuple, un représentant fidèle de l'ancienne candeur allemande, en face du clinquant de la civilisation française du temps de Louis XIV, qui était alors dominante en Europe, et même comme un père de famille dévoué, qui veut sincèrement le bien des siens, bien que ses procédés ne soient pas précisément les plus doux.

J'ai entendu faire plusieurs fois, il est vrai, cette observation, que l'on n'a pas, dans cette pièce, un tableau clair de l'esprit de l'époque, parce que la cour de Prusse était

une anomalie. Mais cette objection est sans importance. L'anomalie se manifestait précisément comme une opposition à ce qui était normal, et par suite le normal, dans son ensemble, est présent d'une manière négative, et se laisse voir aussi bien de la sorte. La reine est un contraste frappant à son mari ; la princesse Wilhelmine est une aimable jeune dame, mais on ne peut guère dire plus ; le prince de Bayreuth est le vrai type des cavaliers de son époque, et sir Hotham un parfait Anglais, qui est prêt, sans doute, à rendre service à son ami, mais ne perd jamais de vue les intérêts commerciaux.

Pour les raisons indiquées à propos du drame allemand, cette pièce manque un peu d'unité, à quoi contribuent aussi les fréquents changements de décor, mais elle contient d'excellentes parties, parmi lesquelles on peut surtout remarquer les deux scènes de négociation avec l'ambassadeur d'Angleterre, et la scène du fumoir, si l'on en excepte l' « oraison funèbre », qui n'est pas du tout dramatique, et enfin tout le cinquième acte, contre lequel j'ai seulement à objecter qu'il est une queue inutilement ajoutée après le dénouement.

A signaler comme défauts dramatiques les battements de tambour sur la scène et dans les coulisses, ainsi que la composition de la scène du premier acte, où le roi parle dans les coulisses, tandis que la reine, la princesse et le prince héritier montrent très opportunément leur tête chacun à sa porte pour écouter, au moment où les paroles du roi concernent chacun d'eux particulièrement ; et aussi la scène où la princesse est mise en arrêt, — elle tient aux dragons un discours fulgurant, mais elle s'arrête à chaque phrase pour permettre à sa dame d'honneur d'abonder dans

le même sens, ce qui est peu naturel. La scène d'Eckhoff est en elle-même un fort joli épisode, mais il aurait mieux valu y renoncer, attendu qu'elle est sans lien avec le reste.

La composition du rôle principal par M. Jœrgensen est tout à fait magistrale, et bien qu'il se montre toujours excellent artiste, il semble s'être ici décidément surpassé ; l'illusion est complète ; nulle part, on ne se souvient que c'est une reproduction dramatique que l'on a devant soi ; car le vieux roi soldat est vivant sous nos yeux. Madame Rasmussen joue avec la finesse que l'on trouve toujours chez cette actrice dans ce genre de rôles. Mlle Klingenberg déploie toute son amabilité, comme son rôle le permet, et est, en somme, satisfaisante. Les autres personnages de la pièce sont seulement indiqués, et il semble, d'une manière générale, que l'auteur a trop compté sur les connaissances historiques du public. Que la pièce, à la première représentation, ait laissé beaucoup à désirer, cela est très naturel.

Et maintenant quelques mots sur l'attitude de notre public de théâtre à l'égard de la pièce ! Si ce n'avait été, pour l'instant, une mode, d'être en opposition contre la direction du théâtre et les acteurs « danois », on aurait eu là une occasion convenable pour exprimer sa gratitude à la direction et aux acteurs sans trop faire tort à sa conscience esthétique. Mais non,... l'on s'en est bien gardé ! La pièce n'a recueilli, autant dire, aucun applaudissement, si l'on excepte les endroits où l'auteur va jusqu'au burlesque, par exemple, l'entrée des dragons avec la terrine de soupe et les bas de coton, ainsi que la scène du roi sans habit ni culotte. Et qu'est-ce qui enchantait notre naïf public dans cette scène? Nullement de voir le roi de Prusse recevoir en

caleçon le prince de Bayreuth, bien que cette situation soit réellement comique ; mais de voir M. Jœrgensen sur la scène en ce costume, car ça, c'était tellement drôle ! ! !

La direction du théâtre, par le choix de cette pièce, n'a donc certainement pas satisfait le goût du public, ou plutôt son manque de goût, et c'est précisément de quoi il faut être doublement reconnaissant à la direction. Et ce public réclame une scène nationale ! En vérité, s'il fallait, pour le moment, satisfaire à cette réclamation du public, ainsi qu'aux autres demandes qu'il adresse au théâtre, alors, « adieu, Muses ! »

Mais, au sujet de cette perspective d'une scène nationale, nous nous réservons d'exprimer plus précisément nos idées dans un article ultérieur.

SUR LA BIBLIOTHÈQUE DE LA SOCIÉTÉ

Il existe à la Société, comme on sait, une institution qui porte le nom de bibliothèque, c'est-à-dire quelques rayons dont les livres sont remis aux membres de la Société, à titre de prêt, certains jours de la semaine. Un coup d'œil même rapide sur le catalogue suffit pour se rendre compte que le contenu de la bibliothèque est assez médiocre ; — on y cherchera vainement des ouvrages qui, selon l'avis de la plupart des gens devraient s'y trouver, tandis que, tout aussi souvent, on y rencontrera des volumes qui pourraient sans inconvénient manquer. Ces observations sur la bibliothèque de la société sont occasionnées surtout par ce fait que j'ai proposé dans le registre des demandes l'achat de *Nationalbibliothek der deutschen Classiker*, — proposition à laquelle il a été répondu en demandant si l'on devait « grever » la Société d'une dépense de 30 sp. J'ignore si cette annotation est due à la direction ; elle n'est pas signée, — mais comme la direction a le devoir de parcourir les annotations écrites dans le registre, et comme, bien souvent, cette règle est, en effet, observée, il est très possible que tel soit le cas.

Ceci est d'ailleurs indifférent, de même qu'il peut être indifférent, si l'on veut, que l'on se procure ou non l'ouvrage

en question ; mais ce qui n'est pas indifférent, c'est le principe exprimé dans cette annotation, principe qui semble malheureusement avoir été trop rigoureusement suivi, savoir que des dépenses pour la bibliothèque sont une charge qui grève la Société, et qu'il faut donc ne lui imposer que dans la plus faible mesure possible. Qu'il s'agisse en ce cas d'une somme relativement forte ne change rien à l'affaire ; car, par suite du principe indiqué plus haut, tout débours fait pour la bibliothèque est considéré comme une « charge », plus ou moins grande seulement suivant l'importance de la somme.

Je n'ai pas pu savoir si une certaine somme anuelle, qui ne doit pas être dépassée, est consacrée à l'achat de livres, ou bien si la grandeur de la somme dépend de la quantité des volumes qui, selon l'avis des intéressés, doivent être considérés comme méritant qu'on se les procure. Dans le premier cas, la somme accordée est absolument insuffisante, dans le second, je crois pouvoir démontrer que le soin nécessaire n'a pas toujours présidé au choix, et dans les deux cas la bibliothèque reçoit un traitement de belle-mère. La Société n'est pourtant pas si chiche quand il s'agit de dépenses d'un autre ordre.

Il est vrai que la situation financière de la Société, pour le moment, est peu favorable ; mais la bibliothèque n'est tout de même pas l'institution qui doit être la première à en souffrir, d'autant moins que l'on pourrait fort bien la mettre à peu près à flot sans imposer à la Société des charges trop lourdes. N'aurait-on pas pu, par exemple, organiser cet hiver une soirée au bénéfice de la bibliothèque ; la direction du théâtre, aussi bien que les acteurs, se sont montrés cette année sous un aspect, certes, assez dévoué,

pour que l'on ne puisse douter de leur complaisance à une telle demande, si on les avait priés. Il est trop tard sans doute maintenant, pour cette fois, mais il serait désirable qu'on prît soin dans l'avenir d'organiser une pareille soirée. Du mauvais état de la bibliothèque résultent des inconvénients de toute sorte ; on ne peut pour ainsi dire jamais avoir les livres que l'on voudrait, et si l'on a la chance, une fois par hasard, de mettre la main sur un tel livre, celui-ci, d'habitude, circule dans un cercle d'amis, car lorsque le premier a lu complètement le livre, celui-ci est restitué par un second, qui l'emprunte lui-même aussitôt, et le fait passer de la même manière à un troisième, puis un quatrième, etc. C'est ainsi que j'ai rendu à la bibliothèque, au mois de novembre dernier, un de ses ouvrages les plus précieux : il m'avait été prêté par une personne qui n'était même pas membre de la Société, et qui l'avait reçu de seconde ou de troisième main. Le livre doit avoir passé un assez long temps à cette tournée ; car je n'ai pu ravoir la feuille du premier emprunteur, probablement parce qu'elle n'existait plus. Mais il est, en somme, extrêmement rare que l'on ait la chance d'obtenir le livre qu'on voudrait, et alors, afin de ne pas s'être dérangé absolument pour rien, on prend souvent n'importe quel ouvrage, que l'on néglige ensuite de rendre, comme il est très naturel, parce qu'on sait d'avance que l'on n'en aura pas de meilleur à la place ; les amendes ne produisent guère d'effet, même lorsqu'elles sont exigées avec plus de rigueur qu'elles ne l'ont été, dit-on, jusqu'ici. Dans la salle de lectures, une nouveauté est chose assez rare ; nous y avons, bien entendu, tout un déluge de journaux ; mais faire des journaux la lecture principale dans la Société n'est pas précisément ce

qui convient ; rien, je crois, ne contribue davantage à produire et entretenir une manière de philistins politiquants, qui vraiment ne sont pas ici à leur place. Ou bien c'est là un genre qui est déjà dominant dans la Société, et alors il faut lutter à toutes forces contre lui, ou bien on se jette sur les journaux, seulement faute de mieux. Et ce mieux pourrait être offert, si le bibliothécaire ou autres que cela regarde, avaient soin de faire déposer dans la salle de lecture un nombre convenable des ouvrages de valeur de la bibliothèque, lesquels, au bout de quelque temps, seraient remplacés par d'autres, à mesure que ceux-ci seraient rendus par les emprunteurs. Grâce à ces dispositions, les meilleurs ouvrages de la bibliothèque seraient accessibles à un plus grand nombre de membres de la Société, et l'on ne serait pas réduit, comme si souvent aujourd'hui, à ruminer ce pain d'écorce, la nourriture intellectuelle qu'enferment les colonnes des journaux.

LE THÉATRE

Le magnifique opéra de Rossini, *Guillaume Tell,* a été joué vendredi dernier (25 avril).

A juger la représentation d'un point de vue musical, il y aurait certainement beaucoup de réserves à faire ; mais il nous semble qu'un spectacle donné par des acteurs et non par des chanteurs ne peut non plus présenter d'autre trait essentiel que le dramatique, et en ce cas, nous ne pouvons que trouver l'exécution satisfaisante. Nous devons surtout signaler M. Rasmussen (Guillaume Tell) et Mlle Hansen (son fils), qui tous deux ont conçu leur rôle avec chaleur et sentiment, et dont le jeu a été d'un puissant effet dramatique. Il est d'ailleurs regrettable que ce magnifique poème musical soit associé à un texte aussi médiocre que l'est en vérité celui-ci. C'est d'un bout à l'autre une compilation de morceaux détachés de la tragédie de Schiller, sans que le rédacteur du texte ait réussi à unifier et relier suffisamment ces fragments. L'effet de la musique est par là incontestablement en grande partie réduit ; il est tout à fait naturel que, lorsque ces mélodies aux amples ondulations, où un poète musical a mis toute son âme, est quand même lié à une banalité dramatique, le spectateur n'aura pas l'idée de mettre dans la mu-

sique plus que le texte n'exprime, et c'est vraiment peu.

Ceci concerne, ai-je dit, le texte considéré comme une unité ; il est toutefois indéniable qu'il est en quelques endroits d'un effet saisissant ; citons, par exemple, les scènes du Rütli et d'Altdorf.

Les décors, ainsi que toute la décoration, sont remarquables et font honneur à qui de droit.

Hier (2 mai), on a donné deux vieilles pièces que l'on aurait dû considérer depuis longtemps comme mortes et enterrées. « La famille Richebourg » est une de ces pièces où se marque l'esprit français bien connu dans le concept moral, pas aussi fortement que, par exemple, dans « Un secret de famille », « les Pantoufles de Lise », etc., mais tout de même assez pour blesser chez nous le sentiment éthique, et par suite aussi esthétique, de beaucoup de gens. En donnant au public le goût de pareilles pièces, il est, en outre, incontestable que l'on affaiblira le sens du national, qui, sur la scène, doit nécessairement apparaître sans les brillants oripeaux dont les auteurs français savent envelopper leurs œuvres. « Une cabane et un cœur » n'a pas, il est vrai, le défaut éthique, mais bien le défaut esthétique de la pièce précédente. Le fermier et la maîtresse d'auberge sont de tout à fait vilains personnages, et du moment que leurs pareils n'existent même pas dans la vie réelle, rien ne les justifie à la scène. La vie de tous les jours a bien aussi sa poésie, et si l'on veut la représenter sous son aspect grossier et prosaïque, au moins faut-il l'éclairer avec le flambeau de l'ironie. L'exécution des deux pièces a été bonne, nous devons particulièrement signaler M. Jœrgensen. Quant à M. Nielsen, nous lui demanderons s'il ne pourrait pas

tenir moins compte du goût de la galerie [1] et veiller un peu plus au *bon* goût. Du comique comme celui que nous a servi M. Nielsen hier n'est rien moins que comique. Il y a peu à dire du jeu de la débutante, Mlle Osenbrock, elle nous a paru un peu monotone et trop immobile, bien qu'elle ne soit certainement pas tout à fait dénuée de talent. Les applaudissements n'ont d'ailleurs pas voulu, sans doute, exprimer une vive approbation, mais seulement protester contre la grossièreté manifestée par quelques personnes qui ont sifflé. On épargne cela aux actrices en d'autres villes ; mais le public du théâtre de Christiania est très particulier.

[1] Par là je n'entends naturellement pas seulement les loges de second et de premier rang. L'orchestre et le parterre ont malheureusement aussi leur public de galerie.

LE THÉATRE

« UN HOMME BLASÉ

vaudeville en deux actes.

Tel est le titre d'une pièce, dont, hier soir (jeudi), le Théâtre a régalé ses abonnés et le reste de son public. Que la pièce est française, cela se voit déjà par ce titre, et c'est sans doute parce que la pièce parle pour elle-même que l'on n'indique sur les affiches ni auteur ni traducteur.

Si l'on voulait se donner la peine d'assigner à cette pièce une catégorie dramatique déterminée, on serait dans un grand embarras. Il est vrai que l'auteur (ou le traducteur) l'a qualifiée de vaudeville, mais un auteur peut nommer son œuvre poisson ou oiseau sans qu'elle soit ni l'un ni l'autre, du moment que le nom ne convient pas au contenu. La pièce, comme on peut le voir déjà par le titre, est une pièce à caractère ; c'est la disposition à être blasé que, par un personnage dramatique, on verra ici ressortir, se développer, et finalement mener l'individu qui l'incarne à un point où le spectateur sentira que la lutte dramatique est achevée, et d'où, avec un regard en arrière, il aura sous les yeux un tableau complet ; comment l'auteur a rempli cette tâche, c'est ce que nous allons maintenant examiner.

L'auteur nous introduit au commencement de la pièce

chez cet « homme blasé », et l'on s'attend, naturellement, à ce que le trait dominant du caractère du héros se révèle par l'action dramatique ;... mais l'auteur n'est pas de cet avis ; au lieu de faire agir son héros, celui-ci raconte aux spectateurs qu'il est blasé, que la vie, pour lui, a perdu son éclat, que tout lui apparaît comme indéfiniment gris sur gris ; que ce long récit s'adresse à ses bons amis, qui sont aussi présents, paraît peu vraisemblable, car il ne dit rien qu'ils ne sachent déjà, évidemment. Comment cette disposition lui est venue, nous ne l'apprenons pas,... le héros nous assure qu'il est blasé, nous devons l'en croire. Il a vidé la coupe de la joie jusqu'au fond, rien ne fait impression sur lui, aucune émotion ne lui est plus possible, pour s'en procurer, il sacrifierait avec joie « tout ce que la vie lui a donné de beau » ; mais rien n'y fait. Enfin l'un de ses amis a une idée, — il faut qu'il se marie ; il est assez curieux qu'elle ne lui soit pas venue à lui-même, car il ne fallait pas chercher bien loin pour trouver cela ; mais l'auteur l'a voulu ainsi, et il faut l'accepter. Ce mariage, cependant, ne se conclut pas, et ainsi finit le premier acte. Le monsieur blasé a fait ensuite la connaissance d'une jeune paysanne, et il est bientôt devenu amoureux à fond, malheureusement ceci se passe derrière le rideau entre le premier et le second acte, et nous devons, par suite, nous contenter du récit des événements, que le héros a l'obligeance de nous résumer. Quelques personnes élèveraient peut-être des doutes sur la justesse psychologique de tout cela ; mais c'est comme cela, et il n'y a donc rien à y faire.

Les autres personnages de la pièce sont de faible ou de nul intérêt, sans en excepter même la modiste ; si intéressantes que puissent être de telles dames dans la réalité,

elles ne sont pas du tout à leur place sur la scène. Si l'on imagine, en outre, que le tout est farci de plaisanteries équivoques (dont la plupart ne sont même pas équivoques), avec des rixes, etc., on se fera une idée approchée des circonstances dans lesquelles nous apprenons à connaître l' « homme blasé », et si le public a sifflé, cela doit être considéré comme un heureux indice : nombreux sont tout de même parmi nous les gens qui savent distinguer l'arbre et l'écorce ; il faut être indulgent pour le petit nombre de ceux qui ont applaudi, leur démonstration n'était sans doute pas non plus en faveur de la pièce, et si elle s'adressait à l'exécution, elle était parfaitement justifiée.

La pièce est dite un vaudeville ; mais je soupçonne fortement qu'il y a anguille sous roche ; ou je me trompe fort, ou le « vaudeville » est à mettre au compte du traducteur. Il est arrivé déjà que des traducteurs ou de soi-disant remanieurs se sont rendus coupables de cette absurdité qui consiste à transférer des productions dramatiques d'une forme d'art à une autre, en y insérant quelque élément qui ne s'y trouvait pas d'abord. La pièce dont il s'agit ici est, dans son essence, une comédie, une pièce à caractère ; mais une telle pièce n'a rien à voir avec le vaudeville, et c'est pourquoi les couplets y sont comme la cinquième roue au carrosse. Expliquer ici plus précisément les rapports de la comédie et du vaudeville, et l'importance de la musique dans celui-ci serait trop long, et aussi est, je pense, inutile ; du moins, quiconque a vu « Un homme blasé » doit reconnaître que la musique n'y est pas à sa place.

Que la direction du Théâtre ait fait jouer cette pièce, il n'y a pas à l'en blâmer. Le public se plaint de ce qu'on ne

lui sert que des plats réchauffés ; il faut donc lui procurer du nouveau ;... nous-mêmes ne produisons rien, les Danois non plus, Scribe est rebattu, qu'est-ce qui reste?... De plus, il est bon, une fois en passant, d'avoir l'occasion parfaite de voir comment une pièce *ne* doit *pas* être.

FAITS ET GESTES DU STORTING

Le lundi 12 mai a été un jour marqué d'une croix d'or dans les fastes de la grâce ; car, ainsi qu'il est écrit, il y a plus de joie pour un pécheur qui se convertit que pour dix justes. C'était la proposition de la commission des banques au sujet de l'abrogation de la loi de 1842 sur les intérêts que l'on discutait. Qui ne connaît pas cette loi célèbre, sous les ailes protectrices de laquelle nos « hommes d'argent », escompteurs, ou, comme les appellent des gens mal élevés, usuriers, se sont multipliés et sont devenus gras et prospères, tandis que le « libre Norvégien » a eu la plus libre liberté de transformer ses biens meubles et immeubles en monnaie sonnante, et de finalement se libérer de tous liens matériels qui l'empêchaient d'atteindre la liberté absolue, laquelle, en bonne philosophie, consiste à être *libre de tout*, et par conséquent se réalise au mieux dans la prison pour dettes.

Cette perspective tentante de s'approprier si aisément la liberté absolue ne paraît pas toutefois avoir trop vivement séduit le peuple, et la raison doit en être cherchée sans doute dans cette horreur des extrêmes, qui constitue un trait essentiel de notre caractère national. Lorsque, par exemple, un homme, avec l'assistance d'escompteurs em-

pressés, a été amené si près de l'absolue liberté qu'une vieille chemise et un pantalon déchiré sont les derniers et seuls liens qui le séparent de l'état de nature primitif, il arrive tout de même, dans la plupart des cas, que cet homme est mécontent d'être finalement libéré par l'escompteur de ce qui l'unissait encore aux choses concrètes, et d'être laissé tout seul à ses efforts vers l'idéal de liberté. Cette ingratitude des gens provient, suivant l'observation très juste de M. Stabell, du manque de jugement et de connaissance de la question, et c'est pourquoi il estime « qu'il ne convient pas à des gens distingués (c'est-à-dire au Storting) d'écouter les cris de la foule grossière et de se laisser influencer par elle ».

Ces paroles ont été prononcées par Stabell en 1851, — ce même Stabell qui, pendant une série d'années, toujours et constamment n'a eu à la bouche que l'infaillibilité de l'opinion populaire, qui s'est posé lui-même en porte-drapeau « des neuf dixièmes », lui qui a lancé des déclamations retentissantes sur la maturité politique du peuple, déclamations que, en acteur consciencieux, il a répétées d'après son souffleur (l'opinion populaire). Mais c'est ainsi ; le pasteur Berg a raison lorsqu'il dit que les idées changent, que ce qui était considéré, au Storting précédent, comme libéral, est aujourd'hui le contraire, et ainsi de suite. On voit par là que Stabell, au fond, n'a pas changé ; sa conduite est parfaitement conséquente, — l'illogisme apparent qu'elle présente n'existe qu'à la surface, ou, pour m'exprimer comme aurait fait Harris, l'illogisme est seulement « formel ». L'action de Stabell me fait penser malgré moi à ce prêtre anglais tenace qui s'était donné l'inébranlable mission de vivre et de mourir comme père spirituel de son

petit village ; sous Henri VIII il abjura donc le catholicisme, y revint sous Marie, l'abjura de nouveau sous Élisabeth, y revint encore sous le roi Jacques, et atteignit ainsi effectivement son but. Il en est de même de M. Stabell ; un portefeuille est son « idée », c'est donc pour cela qu'en brave homme, il doit lutter, et même subir le martyre, s'il le faut. Or, les temps sont changés (d'après le pasteur Berg), et c'est pourquoi Stabell est obligé de tuer le vieil Adam et de faire peau neuve. Ce bain de purification et de renaissance qu'a pris Stabell le matin du 12 mai devait paraître scandaleux aux incirconcis du Storting, cela va de soi. Mossige se sentit douloureusement ému par les propos de Stabell, et s'étonna qu'il (Stabell) pût s'exprimer ainsi en 1851. Il n'y a là rien de si surprenant ; — si Mossige avait eu les connaissances historiques de Jaabæk, il aurait su que cela est extrêmement fréquent parmi les politiciens. Sverdrup remonta jusqu'à 3 000 ans en arrière ; mais comme c'est un homme expéditif, il fit ce voyage en beaucoup moins de temps qu'on ne pourrait le croire. Il montra qu'au commencement on considérait comme une honte de toucher des intérêts pour une somme prêtée ; de nos jours, avec le progrès des lumières, on a des idées un peu différentes sur ce sujet. Lui aussi, ainsi que Veseth, lavèrent la tête à Stabell, par quoi l'on voit que tous deux, avec tout leur talent, ne sont encore que des recrues dans le métier d'homme d'État. Ueland, au contraire, en vieux praticien, laissa Stabell se débrouiller ; « aujourd'hui toi, demain moi », se dit sans doute Ueland, et il s'abstient de toute réflexion. Augustinussen avait ses idées à lui ; *(sic)!* « il trouvait absurde d'imposer des restrictions à des gens majeurs, alors qu'au Storting précédent on avait accordé

au saumon de grandes libertés qu'il n'avait pas possédées antérieurement » (défense de pêche à certaines époques de l'année.) — Certainement, M. Augustinussen, c'est vraiment absurde ! Schweigaard, Motzfeldt et Mœinichen prêtèrent consciencieusement leur appui à Stabell, bien entendu ; Harris, qui avait déposé une proposition de renvoi, se plaignit de ce que les débats ne concernaient que le fond (il faut observer, en effet, que Lerche n'avait pas parlé), et fit observer, en outre, que sa proposition n'était que formelle. — Il est, je pense, superflu de la part de Harris de faire observer que sa proposition ne concerne pas le fond de la question.

Natvig exprima naturellement sa sympathie pour la question ; ne pourrait-on décider Natvig, une fois pour toutes, à exprimer sa sympathie pour tout ce que discute le Storting? Il épargnerait ainsi beaucoup de temps aux membres de l'assemblée, et beaucoup de peine à lui-même. La proposition de renvoi, ai-je dit, venait de Harris, et fut donc rejetée. La proposition de la commission fut adoptée contre 15 voix. Pyrrhus disait, lorsqu'il avait vaincu les Romains : « Si je gagne encore une victoire comme celle-là, c'est fini de moi ! » Stabell peut dire : « Si je subis encore une pareille défaite, je suis au sommet, et je vous souhaite bien le bonjour à tous ! »

LE THÉATRE

J'ai entendu un étudiant en interroger un autre après la représentation de *Guillaume Tell.*

— Comment ça a-t-il marché?

— Parfaitement ; la musique est admirable.

— Et le texte?

— Oh, le texte ne vaut pas grand'chose, — mais dans un opéra le texte est très secondaire.

C'est là une idée fort répandue ; la plupart des gens se rappelleront sûrement l'avoir exprimée ou l'avoir entendue. Ce sont principalement les amateurs de musique qui disent cela ; ce sont eux surtout qui considèrent l'opéra comme composé de deux éléments différents, musique et texte, dont, à leur avis, l'un des deux peut produire son effet, même si l'autre est médiocre. Même de véritables artistes approuvent cette manière de voir, aussi n'est-il pas rare d'entendre un opéra complet dans une salle de concert. Rien ne peut être plus faux qu'une pareille idée du sens de la musique d'opéra, et je me permettrai d'insister sur ce sujet.

L'opéra est la forme d'art dramatique qui donne une image idéale de la réalité par un moyen plastique-musical. Ce moyen est donc essentiellement un composé de deux

éléments, dont chacun est insuffisant pour obtenir l'effet désiré. Toute forme de révélation de l'art a ses limitations, hors desquelles il ne saurait étendre sa puissance. Or la musique est de nature essentiellement lyrique, la plastique, de nature essentiellement épique ; mais l'opéra est l'unité des deux, et ne peut par suite se révéler par un moyen d'où l'un des éléments est absent.

La perfection de la musique d'opéra consiste donc justement dans son impuissance à exprimer la pensée poétique du compositeur, de même que la perfection du texte consiste en ce qu'il est incomplet, tant qu'il n'est pas achevé dans l'unité de la musique et de la plastique. Il doit donc y avoir la plus intime harmonie entre la musique et le texte ; la musique est l'âme de l'opéra, le texte est la forme concrète qui l'enferme, et comme, dans l'opéra, nous nous trouvons sur le terrain du sublime, nous réclamons ici un parfait accord entre la forme et le contenu. Comme la musique, dans l'opéra, se caractérise comme contenu (et non en même temps comme forme), on se rend compte qu'elle doit abandonner sa propre essence si elle veut parvenir à l'objectivité par elle-même ; car un contenu sans forme est en réalité une abstraction vide. L'existence de la musique d'opéra comme telle cesse donc lorsqu'elle est reproduite hors de la scène, puisqu'ainsi elle change et forme un tout à elle seule.

Quand donc les amateurs de musique déclarent que pendant la représentation ils préfèrent fermer les yeux pour n'être pas dérangés dans leur jouissance de la musique, ou bien c'est là de l'affectation, ou bien cela repose sur une ncompréhension totale du sens de la musique d'opéra ; cela va dans une salle de concert, — car l'action [des chan-

teurs] y est insignifiante, la musique y est tout en elle-même et par elle-même ; mais il n'en est pas de même dans l'opéra, où la musique comme contenu ne peut être considérée qu'à travers la forme plastique.

Ainsi on comprendra que la façon de voir d'après laquelle l'action, dans l'opéra, est estimée d'importance secondaire, trahit une conception tout à fait erronée de ce que signifie proprement un opéra ; tout chanteur qui n'a pas un talent d'acteur est impropre à jouer dans l'opéra ; car c'est seulement à travers le dramatique qu'il peut faire que la poésie de la musique soit comprise et sa pensée exprimée.

Ces conditions, tout à fait nécessaires pour une pure et paisible jouissance de l'opéra, n'ont jamais été aussi heureusement réunies chez nous que dans la représentation de *Norma*. Cette magnifique tragédie musicale, comme Oehlenschlæger a naïvement appelé la pièce, bien qu'elle ne soit pas une tragédie, est suffisamment connue, et je n'en parlerai pas davantage ici, d'autant plus que le *Morgenblad* en a donné le compte rendu. Mme Dahl a joué son rôle avec chaleur et tendresse, et les objections que l'on a souvent faites à sa manière semblent cette fois tout à fait injustifiées. Mlle Hansen a tout aussi bien réussi ; sa mimique est plastiquement belle, et le profond sentiment qu'elle sait mettre dans son jeu est vraiment d'un saisissant effet. Toutes deux ont recueilli des applaudissements enthousiastes et bien méritées, qui devaient sans doute revenir aussi au metteur en scène, M. Sperati ; car il est clair que sans son zèle et son labeur, il eût été impossible, avec les faibles ressources de notre scène, d'obtenir d'aussi étonnants résultats. C'est d'ailleurs une lamentable preuve de la médiocrité du sens musical à Christiania, que *Norma*,

ni à la première, ni à la seconde représentation, n'ait pu réunir une salle comble, et il est aussi à regretter que la direction du théâtre n'aura pas encore cette fois la satisfaction de voir ses efforts suffisamment appréciés ; nous voulons espérer que cette froideur du public n'aura pas d'influences trop fâcheuses sur la situation économique du théâtre.

CONTRIBUTION A LA CARACTÉRISTIQUE DE LA RACE PORCINE, ETC.

Cher lecteur, as-tu jamais eu l'intéressant spectacle d'un cochon affamé que son gardien veut forcer à manger? S'il était laissé à lui-même, il trouverait bien le chemin de l'auge ; et alors il s'en donnerait ; mais si l'on essaye de le pousser, tout de suite il oppose une résistance, grogne et crie, ou bien, comme s'exprimerait Ueland, il invoque sa maturité intellectuelle et dit à peu près : « Allez au diable ; je saurai bien me conduire tout seul. »

Cette fermeté de caractère est d'ailleurs chez la race porcine un trait digne d'estime, et maint député devrait désirer que ce trait lui appartînt, bien que le désir, en ce qui concerne beaucoup d'entre eux, soit assez inutile.

Ces considérations sur les cochons et autres s'imposèrent à mon esprit lorsque j'assistai aux débats sur la proposition de fonder un établissement public d'instruction agronomique. Je savais naturellement d'avance que la proposition serait repoussée ; je concluais en effet ainsi : le vote de la proposition est avantageux pour les paysans, donc les paysans la voteront ; mais la proposition est défendue par les membres éclairés du Storting, donc les paysans la rejetteront. Je ne peux toutefois nullement

prétendre, à ce propos, passer pour un prophète ; car je pouvais me fonder sur l'analogie avec l'observation psychologique que je viens de rappeler ; et d'ailleurs je ne reproduirai pas ici les débats, j'en indiquerai seulement deux détails curieux. Holmboe a en effet observé que la raison donnée par le gouvernement pour que l'on prît sur les fonds de l'instruction publique ce que coûterait une propriété destinée à l'école d'agriculture était plus habile que vraie. Il y a là deux singularités, celle-ci, d'abord, que Holmboe a critiqué le gouvernement, et ensuite, que la faute du gouvernement ait consisté en une trop grande habileté ; vraiment, personne encore n'a formulé un reproche aussi injustifié. Lange a trouvé que l'exposé de Motzfeldt sur l'importance de l'école d'agriculture était superficiel et *prosaïque;* je n'ai pas été du tout surpris, mais j'aurais complètement partagé l'étonnement de Lange si l'exposé de Motzfeldt avait été *poétique.*

LA MAISON DE LA HOULDRE

Pièce en trois actes avec chant et chœurs.

La Maison de la Houldre ! — il y a évidemment dans ce titre quelque chose de familier, quelque chose d'attrayant, qui semble, selon toute vraisemblance, devoir assurer à la pièce une place durable dans le répertoire et la faveur des amateurs de théâtre ; mais — l'auteur propose et le public dispose, dit un vieux proverbe, et ainsi en a-t-il été, cette fois encore.

Au lever du rideau, nous nous trouvons dans un charmant paysage de montagnes ; des fjelds du Hardanger forment le fond, devant lesquels on voit, plus basses, des collines boisées des pays de l'est, et, au premier plan, une élégante maison de propriétaire rural, à deux étages, désignée sous le nom de « hutte » tout le long de la pièce. Cette hutte à deux étages, peinte en rouge et couverte d'un toit, appartient à Guttorm, propriétaire de Sœndre-Li, que nous voyons, assis sur le banc, en costume paysan du Sjælland, causant avec son voisin, Arve de Nordre-Li.

« Oui, oui, dit Arve, il faudra bien que mon fils se trouve une femme ; » et c'est tout à fait dans l'ordre ; quel père, en effet, va douter que son fils peut obtenir n'importe quelle jeune fille, et Guttorm n'a rien à objecter à cela ; —

mais ici arrive la clause maudite : « alors je reprends l'argent que j'ai dans ta ferme, Guttorm, et te voilà réduit au bâton du mendiant ; donc, ou bien tu donnes ta fille Astrid à mon fils Halvor, ou bien il faudra que tu renonces à ta terre. » On pourrait ici demander si cela est bien conforme au caractère d'Arve, de vouloir marier son fils avec la fille d'un homme qui est entièrement en sa possession? Je crains fort que, si l'auteur avait laissé Arve à ses propres inspirations, il aurait repris son argent, puis regardé autour de lui pour chercher ailleurs une belle-fille qui aurait apporté une dot assez ronde. Seulement, il n'y aurait eu alors rien à faire chez la houldre, — donc, il n'y avait pas moyen.

Voilà maintenant Guttorm dans un cruel embarras ; on peut penser quelle dure nécessité ce serait pour lui de devoir renoncer à sa terre, aussi donne-t-il enfin son consentement au mariage. Mais survient Helge, la femme de Guttorm, — c'est une forte gaillarde qui porte la culotte ; elle ne veut rien savoir de l'alliance projetée, et Arve s'éloigne pour laisser les époux se mettre d'accord. Dans la conversation suivante, on est informé que le fils adoptif de Guttorm, le maître d'école, est amoureux d'Astrid, et que son père, dix ans auparavant, a été assassiné dans le chalet de pacage du pasteur, lieu écarté où personne, depuis lors, n'a osé se rendre, et que l'on appelle la maison de la houldre, parce que, dit-on, la houldre, de temps en temps, apparaît là-haut. Puis surviennent Astrid et Sigrid, celle-ci est une petite friponne (c'est elle qui couche au chalet dans l'idylle de Riis), et Arve se présente, accompagné de Halvor, qui revient d'un voyage à la ville. Halvor est ivre et se met tout de suite à faire sa cour à Astrid ; mais Sigrid, qui est montée à l'étage supérieur de la « hutte », d'une fenêtre lui

répond par une chanson ironique, après quoi le père et le fils s'en vont en colère, menaçant de se venger.

Alors paraît le maître d'école ; il demande la main d'Astrid, mais Guttorm, effrayé des menaces d'Arve, la lui refuse. Le maître d'école, qui est amoureux, déclare qu'aucune puissance au monde ne pourra le séparer de celle qu'il aime, et Astrid, qui est également amoureuse, naturellement dit de même. Cela déchaîne une grande tempête, le vieux les maudit tous les deux, et leur défend de jamais reparaître devant ses yeux, sur quoi il va se coucher (car la nuit est déjà avancée).

Les deux jeunes gens n'ont plus de domicile ; le maître d'école est donc obligé de chercher un endroit où il puisse enseigner à Astrid l'a b c de l'amour, et on les voit gravir ensemble la montagne lorsque le rideau tombe : c'est la fin du premier acte.

Au second acte, nous avons le même décor ; mais nous devons supposer que quatre semaines se sont écoulées depuis le premier. Guttorm, que nous avons laissé de fort méchante humeur, est maintenant assez enjoué, au milieu de sa famille et de ses voisins dans sa cour, car c'est la Saint-Jean, ce soir-là. Les vachères, que nous avons vues partir pour la montagne au premier acte, sont soudain revenues, bien que l'on soit seulement encore au milieu de l'été ; bah ! les vachères sont évidemment des êtres trop poétiques pour qu'un auteur ne soit pas tenté de les traiter avec une licence poétique. Bientôt des groupes se forment, et l'on nous régale d'un ballet national (appelé aussi « danse sautée »), suivi d'un national chant alternatif, et lorsque enfin la soirée s'est ainsi passée en réjouissances, on se sépare, et chacun s'en retourne à ses affaires.

Tout au fond de la scène, le maître d'école descend les montagnes, servant de guide à un jeune étudiant qui fait une excursion à pied dans les fjelds : le maître d'école va lui indiquer la hutte de Guttorm pour y passer la nuit. Nous savons que le maître d'école a été chassé de cette maison où il a été élevé, et que pour rien au monde il n'oserait se montrer à son père adoptif ; il ne s'assied pas moins, tout à fait sans façon, sur un banc devant la hutte, et cause avec l'étudiant, qui fait observer au public que son guide n'est pas comme les autres maîtres d'école, mais qu'il ne faut pas faire attention à cela ; qu'il y ait, en effet, des maîtres d'école comme celui-ci, c'est ce dont on peut maintenant se convaincre. Puis, le maître d'école raconte son histoire tout au long, et exprime le soupçon qu'Arve et Halvor sont les meurtriers de son père. L'étudiant accueille avidement cette indication, car il est juriste, et aurait grand plaisir à faire là son coup d'essai. Cette affaire conclue, le maître d'école s'en va, et l'étudiant marche encore quelque temps de long en large pour respirer, dans la nuit délicieuse, l'air salutaire qui souffle des montagnes de la toile de fond.

Et Sigrid sort de la grange, un seau d'eau à la main. A l'intérieur, les filles, comme il est d'usage, la nuit de la Saint-Jean, ont fait trois fois le tour de la cuve, à reculons, puis elles sont descendues dans l'eau pour voir leur futur amoureux. La petite Sigrid a naturellement envie de faire la même expérience ; mais là, dans la grange? — que non pas, il y fait trop sombre ; il faut que ce soit dehors. Donc, sans remarquer l'étudiant, elle pose le seau sous un arbre derrière lequel il s'est placé, et commence autour du seau sa promenade fatidique ; — osera-t-elle regarder ou non, —

oui, elle est fortement tentée, et que voit-elle? un visage souriant lui fait signe du fond de son seau. Quelle surprise ! Aussitôt l'étudiant paraît, et la surprise est encore plus grande. Sigrid, naturellement, croit d'abord à quelque magie, mais un vigoureux baiser ne tarde pas à la convaincre qu'elle a affaire à un homme en chair et en os. — Tout est pour le mieux entre eux, lorsque arrive Halvor, et tout de suite surgit une querelle entre lui et l'étudiant. Celui-ci amène la conversation sur le père du maître d'école, et est de plus en plus confirmé dans le soupçon que Halvor est le meurtrier, ce dont il finit par l'accuser nettement. Halvor s'en va en proférant des menaces, et l'étudiant accompagne Sigrid dans la hutte. Puis vient une scène entre le maître d'école et Helge, où l'on apprend qu'Astrid, crue morte dans tout le pays, reste en un lieu caché, d'où elle n'ose revenir avant que soit adoucie la sévérité de Guttorm ; mais ceci est sans espoir, — il est toujours aussi en colère et attribue aux elfes et aux puissances souterraines toutes ses tribulations. Aussi Helge trouve nécessaire de le soumettre à la plus dure épreuve en le quittant aussi, et se rendant à l'endroit où sa fille est cachée ; ceci est mis à exécution ; lui et le maître d'école gravissent les montagnes du fond, et ainsi finit le second acte.

Le troisième acte commence par un épouvantable tumulte ; des paysans et paysannes se sont réunis avec des tambours, des grelots, des cornes et toutes sortes d'instruments bruyants pour, selon l'usage antique, exorciser Helge et Astrid et les tirer des griffes des elfes, sur qui sont tombés les soupçons, depuis la disparition de Helge, et le cortège se dirige vers le chalet du pasteur. Ensuite, Arve et Halvor, cachés, entendent une conversation entre l'étu-

diant et le maître d'école ; l'étudiant déclare qu'il est maintenant fixé au sujet de l'assassinat, et qu'aussitôt après avoir examiné le lieu du crime, il mettra la justice en branle contre les coupables. Ceux-ci n'ont donc pas de temps à perdre ; il s'agit d'être les premiers sur les lieux, là-haut, et Halvor, avec son bon fusil, tranchera la question. Arve fait des objections, mais vainement ; il doit céder, et tous deux s'en vont en hâte.

Arrive Guttorm, profondément ému par la disparition de Helge ; le pasteur, qui l'accompagne, lui reproche sévèrement sa conduite à l'égard d'Astrid. Nous apprenons alors que celle-ci n'est pas la fille de Guttorm, elle lui a été amenée, comme dans les romans allemands, par un vieux chasseur qui a laissé, en même temps que l'enfant, une somme rondelette, puis a disparu sans qu'on ait su d'où il était venu ni où il allait. Le pasteur déclare qu'Astrid est sa nièce et exige qu'elle lui soit rendue ; Guttorm est aplati, mais le pasteur lui ordonne de le suivre, tout ira bien.

La scène change et nous transporte au chalet du pasteur, lieu désert au milieu des rochers et des forêts. Au fond, nous voyons une hutte (à un étage seulement, et sans lambrissage). Entrent Arve et Halvor, porteur d'un fusil ; du côté opposé s'approchent le maître d'école et l'étudiant ; — Halvor est furieux, il veut les tirer tous les deux, Arve s'interpose pour l'empêcher ; au même instant s'ouvre la porte de la hutte, au fond, et une exquise figure de femme se montre avec la couronne de fiancée sur la tête, après quoi la porte se referme.

« La Houldre ! » crie Halvor épouvanté. Le fusil part, et Arve tombe, tué par le coup que son fils a tiré.

Confusion, bruit ; Halvor, qui a tué son père à l'endroit même où celui-ci l'a obligé à prendre part au premier crime, voit dans ce fait le bras vengeur du destin, et se jette dans la cascade qui bruit près de là sur les rochers.

Le pasteur et Guttorm arrivent à leur tour, les figurants emportent le corps de M. Hagen, et de nouveau s'ouvre la porte de la mystérieuse maison de la houldre. Astrid y est en robe de mariée et Helge à son côté. Joie générale, étonnement. L'heureux Guttorm n'a, bien entendu, plus rien à objecter à l'union du maître d'école et d'Astrid (ce qui n'aurait eu, d'ailleurs, aucune importance, puisque le pasteur leur a déjà secrètement donné sa bénédiction). L'étudiant dit qu'il veut bâtir une maison et s'établir dans le canton, ce qui réjouit infiniment Sigrid sans qu'elle sache elle-même pourquoi ; puis l'étudiant est pris d'un soudain désir de porter un toast ; on lui procure donc un verre, et il se met à chanter :

« Pour la Norvège, terre nourricière de héros ! »

Bientôt tout le monde chante avec lui, et le rideau tombe pendant que l'on crie un triple hourra.

Tel est le contenu principal de la pièce nationale « la Maison de la Houldre ». Il est inutile d'y regarder de bien près pour observer que le national y est seulement quelque chose d'extérieur, accroché après coup, et qui ne touche aucunement l'essentiel de la pièce. Parmi ces colifichets nationaux il faut compter le chant alternatif, la danse sautée, les injures et les expressions dialectales, qui peuvent bien faire illusion au spectateur sans défense, mais qui, à l'examen critique, se montrent dans tout leur vide comme

un noyau sans amande ; qu'est-ce donc, en effet, que contient cette coquille? Un sujet qui n'est rien moins que national ; ou bien, peut-être, est-ce un trait de notre vie populaire que de vieux chasseurs vont courir les fermes et laisser derrière eux des enfants que leur auteur véritable [1] réclamera au bout de 16 à 18 ans. Tout aussi peu nationales sont la bénédiction secrète et les tentatives du pasteur pour mettre Guttorm à l'épreuve et le fortifier dans sa foi et son christianisme.

Notre littérature dramatique nationale est donc aujourd'hui aussi lointaine qu'avant la représentation de « la Maison de la Houldre ». Et elle ne se rapprochera pas davantage tant que les auteurs ne sauront pas distinguer les exigences de la réalité de celles de l'art, tant qu'ils n'auront pas un goût suffisant pour arrondir les angles de la réalité avant de l'introduire, reproduite comme œuvre de poète, dans le cadre de l'art. Et ils comprendront aussi alors que l'on ne favorise pas les progrès du national dans l'art par une copie mesquine des scènes de la vie quotidienne ; ils percevront que l'écrivain national est celui qui sait communiquer à son œuvre cette modalité qui nous vient des fjelds et des vallées, des coteaux et des rives, mais avant tout de notre propre cœur.

[1] On voudra bien pardonner le mot « auteur », car le prêtre dit bien qu'Astrid est sa nièce, mais, en tout respect pour le digne prêtre, je dois avouer que je l'ai hautement soupçonné d'avoir été un grand fripon dans sa jeunesse, si bien que la jeune fille lui est plus proche qu'il ne veut le reconnaître.

FAITS ET GESTES DU STORTING

Au mémorable 24 février dernier, Thrane, comme on sait, proposa un hurra ! neuf fois répété pour « de nouveaux ministres » ; mais, chose curieuse, les anciens, malgré cela, demeurèrent à leur poste. Les chefs de l'agitation ouvrière, qui pourtant semblent, depuis quelque temps, s'être un peu départis de leur géniale libre allure du début, et se tenir maintenant un peu plus à la manière courante en politique, se sont probablement rendu compte que les portefeuilles de ministres ne sont pas faciles à escamoter à leurs détenteurs respectifs ; aussi le deuxième congrès ouvrier ordinaire, récemment réuni, a-t-il envoyé une adresse au Storting, où est exprimé le désaveu par les ouvriers des principes présidant au système actuel de gouvernement, en même temps que le concours du Storting est demandé pour que le conseil de Sa Majesté soit composé d'éléments mieux capables de sauvegarder les intérêts des ouvriers.

Le Storting avait donc encore une adresse à rédiger. Grands Dieux ! Ne pouviez-vous, gens impitoyables, épargner au Parlement un exercice qui lui a déjà causé assez de soucis naguère ! Aussi le Storting était dans un embarras visible et tournait autour de la question comme un chat autour de la bouillie. Il semblait que le président avait

pris le parti le plus sage en proposant d'ajourner l'affaire ; mais Schweigaard, sur qui le mot adresse produit le même effet qu'une étoffe rouge sur un dindon, commença aussitôt à parler des adresses en général et sur l'inutilité des documents de cette sorte, ce qui mit naturellement la discussion en train. Les preuves historiques apportées par le professeur pour démontrer la justesse de son affirmation étaient, bien entendu, irréfutables, mais Stabell, qui se sentait sans doute obligé, comme il est naturel, de défendre l'honneur des adresses et leur commodité dans certains cas, dut répliquer. Il déclara que, tout en étant partisan du vote de méfiance exprimé dans l'adresse, il ne pouvait faire autrement, en ce cas, que de voter pour l'ajournement de l'affaire, ce qui était d'ailleurs très compréhensible pour quiconque connaît la situation politique actuelle de M. Stabell. Lange eut au cours des débats un accès lyrique, et raconta au Storting combien il avait pleuré en suivant les excès de l'agitation, mais Sverdrup, la *nova spes* de l'opposition, défendit sa position en brave (pour un député de cette année, s'entend), il était d'avis que si l'on voulait rechercher les causes de tout ce qu'il y a de fâcheux dans la situation présente, on trouverait que le gouvernement n'était pas non plus tout à fait sans faute, ce que Lange lui accorda en partie ; et au bout de quelques heures de discussion, l'on résolut d'ajourner l'adresse, qui peut être maintenant considérée comme morte et enterrée.

L'épée de Damoclès a donc été pour la troisième fois suspendue à un crin de cheval, menaçante au-dessus de la tête des ministres ; mais le crin de cheval a été, cette fois encore, trop solide ; le danger peut être regardé comme écarté, et le ministère a toute probabilité, au moins pour quelque

temps, de vivre dans une paisible tranquillité ses vieux jours.

— La loi sur l'alcool a de nouveau été l'objet, cette semaine, de l'examen du Storting, et ce « don de Dieu », comme dit Hœgh, n'a pas manqué, cette fois encore, d'exercer son influence corruptive et caractéristique en suscitant le désaccord et les querelles entre les meilleurs amis. Ainsi Schweigaard et Motzfeldt se sont pris aux cheveux, et il en a été de même de beaucoup d'autres braves combattants. Le farouche Lerche ne s'est naturellement pas contenté de l'effusion de sang que pouvait amener la discussion du Storting, et dut se chercher un plus vaste champ de bataille. Lerche est comme Angantyr et ses frères, qui, lorsqu'ils ne trouvaient pas assez d'hommes à tuer, se rendaient dans les sombres forêts, où ils se battaient avec des arbres et des pierres. Sa fureur sauvage tomba, cette fois, sur les malheureux contrôleurs de l'alcool, et ce fut à eux qu'il jeta le gant. Il ouvrit lui-même les hostilités, bien entendu, et porta l'attaque avec une avant-garde de « cent faits », que toutefois, en général prudent, il fortifia de telle sorte que l'ennemi ne pût leur nuire. En qualité de porte-drapeau des contrôleurs de l'alcool s'avança Ulr. Stang, qui possède sans conteste un certain talent guerrier, mais comme il est fort probable que, sur le terrain où la guerre est menée pour le moment, la grosse artillerie aura une influence décisive, on comprend que Lerche doit avoir la victoire. Il est vrai que bon nombre des troupes de « faits » sont prises et désarmées par « les animaux sauvages [1] » ; mais cela n'y fera pas grand'chose ; car, si l'on

[1] Sobriquet donné par les Lerchistes aux hommes de l'armée des contrôleurs, de même que les Allemands, dans la dernière guerre, appelaient les Danois

connaît le brave Lerche, on sait que, sur ce chapitre, il lui suffit, comme à Pompée, de frapper du pied la terre pour en faire sortir des légions. Nous suivrons cependant les opérations de guerre avec un intérêt constant, et ne négligerons pas de tenir nos lecteurs au courant ; comme nous sommes des politiciens, nous ne pouvons naturellement pas nous charger de décider de quel côté est le droit, mais nous pouvons dire ceci, que nous approuvons la vieille formule : « le droit finit par triompher, » d'où il suit évidemment que, le moment venu, nous saurons offrir au principe victorieux l'hommage dû à son droit indiscutable ; — car nous sommes, je l'ai dit, des politiciens.

1 Schafskopfe », « dumme Dänen », etc. ; les héros d'Homère avaient déjà coutume d'exciter leur courage de cette manière.

NATVIG ET L'IRONIE

Qui aurait pu s'imaginer que Natvig, au fond, était un pareil farceur, qui en savait, comme on dit, plus long que son Notre Père. Nous savions bien que Natvig, pour ce qui est des dons intellectuels, avait, tout comme le richard, gros et menu bétail en quantité ; mais, tel qu'on le connaît, qu'il soit le satyre farceur aux pieds de bouc du Storting, c'est ce que l'on n'aurait jamais rêvé.

Il en est cependant ainsi ; notre affirmation est incontestable, car elle s'appuie sur des faits qui ne sont pas à la Lerche. Il est même plus que le satyre aux pieds de bouc, il est le Jupiter de l'ironie. La salle du Storting est pour nous, en effet, ce que l'Olympe était pour les Grecs ; c'est là que le peuple a placé ses dieux, qui, de cette haute position, contemplent avec une majesté sereine, sans se laisser émouvoir par les agitations de l'époque, le monde situé profondément au-dessous d'eux, et qui leur est très étranger. Les plus humbles sièges de ce temple sont occupés naturellement par les demi-dieux, c'est-à-dire par des êtres dont une moitié est divine, et l'autre non-divine ; de ceux-là, comme on sait, fait partie Stabell, et de là vient qu'il est ministériel pour une part, et homme d'opposition pour une autre.

Derrière eux se dressent (ou plutôt sont assis) un peu plus haut des gens qu'il faut compter pour au moins trois quarts de dieux. Considérés d'un point de vue politique, ceux-ci appartiennent, naturellement, pour les trois quarts aux ministériels et pour un quart à l'opposition. Mais la composition presque divine de ces êtres ne doit pas faire croire qu'ils résultent d'une fusion mécanique de leurs divers éléments ; non, les trois quarts de ministérialisme plus le quart d'esprit oppositionnel ont formé en eux une unité supérieure, qui, selon le rapport des chimistes politiques, constitue ce produit que les fils des hommes appellent « un homme de conviction ».

Et au plus haut de l'Olympe siègent les pères des dieux.

Sur les bancs les plus reculés de la salle du Storting sont également assis Natvig, Ueland, Li, Jaabæk et Skjerkholdt (N. B. Skjerkholdt n'y est pas assis, mais il aurait dû l'être).

Mais les catégories humaines ne peuvent être appliquées aux êtres divins complets, c'est pourquoi Ueland, par exemple, ne peut pas être dit libéral, non plus que ministériel, — sans parler de Natvig ; car quel mortel se risquerait à décider ce qu'il est?

Pour en venir *ad singulos deos*, nous commencerons par Stabell, qui est le Protée du Storting, c'est-à-dire une sorte de dieu fluvial, qui en forme de poisson se tient dans le fleuve *Morgenbladet*, dont il a coutume de rendre les eaux fangeuses et puantes, particulièrement lorsqu'un orage s'annonce. Il sait d'ailleurs prendre toutes les formes possibles suivant les cas, en sorte que l'on est pleinement justifié à dire que l'on ne sait pas, au fond, s'il est chair ou poisson.

Nous avons rangé Skjerkholdt parmi les plus grands dieux, mais en y regardant de plus près nous trouvons qu'il devra se contenter d'être Prométhée, qui vola au ciel le feu (le privilège politique) ; c'est aussi pourquoi le pasteur Aars, mué en aigle, a fondu sur lui et l'a réduit en hachis de poisson dans la question de l'admission des ministres.

Lerche est la tête de Méduse (Lange l'a en effet coupée au Storting précédent), que l'opposition met en avant dans les circonstances périlleuses ; mais Holmboe n'est pas Persée, car la vue de la tête de Méduse l'a souvent pétrifié.

Schydtz est naturellement Morphée (dieu du sommeil), ce dont chacun peut se convaincre en écoutant ou lisant un de ses exposés au Storting.

Mais le raisin sec au bout du boudin, le géant parmi les Pygmées, c'est encore et toujours Natvig. Il est, ai-je dit, le Jupiter surnommé *fulgurans*, ou « tonnant », aussi ses discours fourmillent des plus étincelants éclairs de génie, sans parler d'autres moindres phénomènes atmosphériques, tels que dragons, boules de feu, étoiles filantes, etc. Son action n'est pas fondée sur l'exercice du pouvoir extérieur positif, il est beaucoup plutôt négatif, comme le dit *Idun*, d'où il suit que son action n'est pas remarquée par les profanes. Mais nous avons été attentifs, nous l'avons vu manier les carreaux de foudre de l'ironie avec la même souveraine insouciance avec laquelle Lerche manie un « fait », — et nous l'avons admiré. Et, si tu n'as pas été attentif, cher lecteur, lis-moi son discours sur le régime des phares, et je suis sûr que tes yeux s'ouvriront tout grands. Quelle élégance, par exemple, dans sa manière de perdre, avec répé-

titions, le temps du Storting, en assurant « qu'il ne voulait pas perdre le temps du Storting par des répétitions? » Certes, maint représentant s'est ici frappé la poitrine et s'est dit tout bas : « Ça, c'est pour toi. » Remarquez encore sa phrase : « Qu'il avait *malheureusement* appris la désagréable nouvelle en question alors qu'il était en train de dîner » (et que probablement il perdit l'appétit). — Quelle mordante raillerie à l'égard des députés qui, peut-être, pourraient négliger le bien général pour s'occuper de leurs intérêts matériels, comme leur dîner et choses de ce genre. Il dit encore qu'il n'essaierait pas de « remuer » le Storting avec une description de l'état où il s'était trouvé un jour près de la côte du Jæderen. Il résultait pourtant du discours que, ce jour-là, il a du avoir un terrible mal de mer, et chacun sait que, dans le mal de mer, on est remué. On se demandera peut-être en quoi un phare sur la côte du Jæderen peut empêcher le mal de mer? Mais c'est justement ce qui constitue la plus fine parodie de la logique professée de certains côtés au Storting. On peut en dire autant de sa phrase : « Qu'une fois il avait presque fait naufrage, *bien qu'*il naviguât alors dans le bateau le mieux tenu de la Norvège ». Un jour, il avait touché le fond, mais il était apparu ensuite « qu'il n'en était pas ainsi » ; nous avons ici un « fait » tellement complet qu'on le croirait fabriqué par Lerche lui-même.

C'est ainsi qu'il fouette sans relâche à droite et à gauche, ce dont nous pourrions fournir cent exemples, mais nous devons malheureusement nous arrêter, car nous venons de nous apercevoir que nous nous sommes étendus en long et en large ; mais nous comptons sur le pardon de notre judicieux lecteur, qui considérera que nous avons eu tout le temps sous les yeux les discours de Natvig.

ARTICLES BON MARCHÉ

L'avoué Rasch a dû, comme on sait, pour raison de santé, quitter le Storting, et celui-ci a reçu en compensation... un *daler?* Vraiment, le tarif est modeste ; ou bien les députés ne vaudraient-ils réellement, cette année, qu'un *daler* la pièce?

DEUX PROPOSITIONS

On a discuté au Storting la loi des relais, et à cette occasion deux propositions ont été présentées, qui malheureusement, il est vrai, n'ont pas été acceptées, mais qui nous ont paru dignes d'être conservées pour une postérité plus libérale et géniale. Lorsque la question eut été, dans les formes habituelles, examinée sous ses bons et mauvais aspects, Hoelstad proposa : que si un voyageur demande un cheval à monter, le garçon de relais aura le même véhicule (voir le dessin ci-dessous). Ueland ne pouvait pas voter pour cette proposition ; il se rendait compte probablement que le garçon de relais serait ainsi exposé, comme certains politiciens de nos jours, à tenir assez mal en selle (et Ueland sait bien que cette situation n'est pas très agréable). Il préférait donc proposer : que le voyageur ne devrait pas aller trop vite, en sorte que le garçon de relais pourrait suivre à pied. Hélas, compère Ueland ! Songe un peu à ce qui arriverait à tes propres compagnons, si tu avais à suivre longtemps le jeune étalon de l'opposition, lorsqu'on le monte sur la grande route de la politique.

LA PRESSE SERVILE DU PAYS FRÈRE

Depuis le temps de Stærkodder ou de feu Peer Soelvold, l'histoire n'a pas à exhiber d'aussi furieux bersærks que les terribles héros de plume du *Morgonblad* suédois ; leur dernière expédition dévastatrice a été entreprise sur le terrain des relations unionnelles, et là, ces valeureux champions semblaient se trouver tout à fait à leur affaire. Nos journaux ont déjà rendu compte des tirades par lesquelles le *Morgonblad* a jeté le gant à la presse norvégienne, il est donc inutile de les reproduire ici intégralement. Elles prétendent surtout que la Suède est indignement négligée, offensée et méprisée « par le petit peuple norvégien, si peu nombreux, par un pays qui, pendant des siècles, n'a été qu'une province soumise au Danemark » ; — et aussi que les postes diplomatiques à l'étranger sont occupés par des Norvégiens (!), et que la Norvège, dans le règlement des relations unionnelles, est favorisée, tandis que les intérêts de la Suède sont négligés dans la même mesure.

Tel est l'objet essentiel de ces clameurs du *Morgonblad* contre la Norvège ; il serait triste, en vérité, que ces cris pussent être considérés comme l'expression du sentiment populaire en Suède. D'où proviennent donc ces cris? Non pas du peuple suédois, mais de l'aristocratie suédoise

moisie, qui a encore su se cramponner à l'existence en pleine période de lumières et de libre esprit, comme un ridicule anachronisme resté de l'hiver de Fimbul du moyen âge. La Norvège, avec ses institutions plus libérales, a toujours offusqué ce parti-là ; toujours ce parti a redouté que les Suédois ne pussent apprendre par l'exemple de la Norvège comment un peuple mûr pour l'indépendance balaye une institution périmée, qui a depuis longtemps perdu sa raison d'être. Aussi a-t-il toujours dû être important pour ce parti de présenter l'indépendance et le développement populaire en Norvège comme des résultats d'intrigues, d'empiétements arbitraires, et d'aide apportée à tort par des gens haut placés. Mais des manœuvres de cette sorte ne sont que les convulsions de sa mort, et au lieu d'atteindre le but visé, elles ne contribueront qu'à signaler la faiblesse et la peur de la mort chez le parti d'où elles proviennent. Le peuple suédois est trop clairvoyant, trop instruit, pour se laisser aveugler ainsi, et le *Morgonblad* ne doit pas s'imaginer qu'il pourra de nouveau exciter la haine nationale comme une barrière destinée à séparer Norvégiens et Suédois, et il ne parviendra pas davantage à fermer les yeux de la nation suédoise éclairée sur l'inéluctable nécessité de réformes dans les limites de son propre pays, réformes sans lesquelles elle ne peut obtenir l'indépendance et la liberté que tout peuple à l'esprit mûr est en droit d'exiger.

Ce n'est donc pas le peuple suédois, mais l'aristocratie suédoise, qui a encore accablé la Norvège de mépris et d'insultes,... et cela est pardonnable, car celui qui est désespéré ne regarde pas trop au choix de ses armes ; il serait déraisonnable, de la part de la Norvège, de s'en affecter, et nous aurions tort d'attribuer au peuple suédois une par-

ticipation à une manière d'agir que certainement il blâme tout autant que nous ; mais la presse ne doit pas se taire, c'est son devoir de repousser toute offense imméritée, tout reproche insultant, même s'il provient des gens qui frappent à tort et à travers, vêtus de cuirasses dont les restes rouillés auraient dû depuis longtemps être conservés comme antiquités d'un temps aboli.

LA SAGA DU STORTING

On sait que la Norvège possède deux établissements de marine, un ministère de la marine, etc., plus un grand nombre de guerriers de mer et d'officiers, et cet ensemble paraît indiquer que nous sommes aussi en possession d'une flotte. Qu'en est-il de cette flotte, il n'y a pas lieu toutefois de le rechercher ici ; cette question, d'ailleurs, grâce à l'opinion publique, et surtout, aux articles si nombreux et amples de la presse, doit être considérée comme élucidée, attendu que l'on a reconnu que la Norvège n'a pas de défense maritime à mettre en ligne au cas où une guerre éclaterait.

Là-dessus, la plupart des gens sont d'accord, tant au Storting qu'en dehors, aussi était-on fondé à espérer que des sommes à peu près suffisantes pour le relèvement de la marine seraient proposées sur le budget prochain, et que la proposition passerait sans grande discussion. Mais rien de tout cela ne s'est produit ; la commission avait déjà été en désaccord, et une minorité y avait demandé un crédit plus élevé que celui qui avait été proposé par la majorité. Tönnesen avait été le premier à faire figure d'opposant, en essayant de démontrer qu'il était fâcheux et peu pratique d'établir à Horten un dock plus une scierie à vapeur liée

au dock. En ce qui concerne le dock, il pensait que si nous nous devions nous donner une installation aussi coûteuse, il serait plus pratique de la placer sur la côte Ouest (où est la circonscription de Tönnesen) plutôt qu'à Horten, « dont le port est gelé la moitié de l'année ». Tout cela fut d'ailleurs clairement réfuté par Hagerup et Rosenqvist ; ce qui n'empêcha pas plusieurs orateurs de parler dans le même sens que Tönnesen, — il s'agissait d'une question de crédits, et le premier principe, en ce cas, est de lésiner et de marchander, nous ne le savons que trop.

Malgré cela, la proposition de la majorité fut adoptée, et tous les pacifistes purent donc continuer à se réjouir à l'idée qu'une guerre navale, pour d'excellentes raisons, est impossible de notre part. Comme Hagerup l'a fait observer, le budget de la marine est actuellement insuffisant pour compenser les dommages causés par l'usure du temps à notre prétendue flotte, et on sera obligé de congédier un grand nombre d'ouvriers habiles, spécialement formés pour la marine, sans compter que, par suite, il deviendra impossible de mettre jamais notre marine de guerre dans l'état que l'on avait tout d'abord voulu, et reconnu nécessaire. Mais ceci n'ébranle pas notre majorité du Storting, très logique sur ce point ; son principe est d'économiser toujours et encore, et son premier grand commandement est : « Tu dois dire non quand il faudra répondre non (c'est-à-dire pour les crédits), car tout surplus est détestable ! »

Ce qu'il y a eu de plus intéressant dans les débats a été la partie qui ne concernait pas la question, c'est-à-dire la discussion entre Schweigaard, Lange et Ueland pour savoir si la situation financière de la Norvège a été en progrès ou en recul depuis 1814. L'occasion en fut donnée par Ueland

qui fit retentir des plaintes, générales dans certains milieux, sur la mauvaise condition économique du pays, etc., ce qui fut contredit par Schweigaard, puis par Lange, qui montrèrent les grands changements favorables qui ont eu lieu en ces dernières années, et ce qu'il y eut de mieux fut que ces deux orateurs parvinrent à ce résultat en se servant des arguments par lesquels Ueland pensait avoir fondé son affirmation. Jaabæk essaya de venir au secours de son ami en détresse, et suivit sa vieille habitude de bourrer son discours de citations tirées d'une « autorité » quelconque, choisissant cette fois la pétition sur la banque d'État. Ueland, à son avis, devait pourtant avoir raison, puisque 1 500 personnes l'avaient dit aussi et l'avaient signé. Mais l'effet de cette intervention fut fâcheuse : le président et plusieurs membres estimèrent malséant de citer dans le Storting des passages d'un factum tel que cette pétition. Jaabæk, alors, essaya de s'en tirer de son mieux, tandis que l'avocat Sverdrup et Lerche prirent le parti de Jaabæk et des pétitionnistes. C'est vraiment curieux que ces mêmes gens qui, à propos de l'affaire Olsen, se sont montrés si indiciblement timides, et qui ont cherché à renchérir les uns sur les autres en assurant qu'ils ignoraient le mouvement ouvrier, se présentent aujourd'hui, visière ouverte, et défendent une requête, qui, même dans le Storting, a été caractérisée comme encore plus condamnable que la fameuse pétition ouvrière. De même, nous avons appris dans une circonstance récente que « la fraction à laquelle appartient Olsen » ne dispose plus d'aucune place dans les colonnes du *Morgenblad*, — cette « fraction » en serait-elle vraiment aussi venue à reconnaître que le vieux *Morgenblad* a modifié sa position à l'égard de ceux qui « ne s'appuient pas sur le pouvoir? »

LA GUERRE DU CHAPELIER A RINGERIKE

CHAPITRE PREMIER

LE PUNCH DE LA DIRECTION ET L'OUVERTURE DE LA GUERRE

Le samedi soir de la semaine dernière, la direction était tranquillement assise dans sa chambre, ses pensées étaient paisibles et ne prévoyaient nul danger ; les comptes du dernier trimestre étaient arrêtés, et, après qu'il eut été procédé au vote, il fut décidé contre une voix que l'excédent, suivant l'usage, serait consacré à un punch. L'unique voix qui s'était prononcée contre la proposition était le membre économiste, qui demanda ensuite la parole pour motiver son vote ; il s'exprima ainsi :

« M. le président ! C'est un résultat déplorable que révèlent les comptes du dernier trimestre. Ils montrent en effet que la balance est, en chiffres ronds, d'un daler, qui va être employé en punch ; le bénéfice du trimestre précédent avait été d'un demi-daler, dont il a été fait le même usage. Il est donc évident que le journal a fléchi ; car lorsqu'une personne consomme une année 300 dalers, et l'année suivante 600, il est clair que la situation à la fin de la seconde année est plus incertaine qu'à la fin de la première, — et il en est de même pour les nations et les

journaux : Notre consommation s'est accrue, donc notre situation a empiré ! » Ce discours fut bourré de citations prises dans les ouvrages de Welcker et Rotteck sur l'économie politique, dans la pétition pour l'établissement d'une banque d'État, et d'autres documents authentiques ; aussi produisit-il une impression déprimante sur la direction, qui jusqu'à ce moment s'était bercée de l'agréable erreur que la situation du journal était en progrès, puisque le nombre des abonnés avait augmenté. Cependant le punch fut apporté, ce qui mit la direction en humeur plus gaie, le président porta les toasts officiels en l'honneur du gouvernement, du Storting, de la police et des abonnés ; puis on rappela en particulier chacun des députés qui, par leur action pour le bien du pays, avaient fourni la plus ample matière au journal, — mais afin de ne pas blesser leur sentiment de modestie, nous nous abstiendrons ici de les mettre en relief.

Cependant, tout a une fin en ce monde, même les conférences de S., et la rédaction ne tarda pas à s'en apercevoir ; comme le fond du bol commençait à devenir visible, et la saine raison avait dit bonsoir (ce que l'on peut conclure de ce fait qu'un membre proposa un toast pour le *Morgenblad*), arriva une dépêche de notre correspondant à Ringerike ; le texte en était le suivant :

« A la direction !

L'émeute a éclaté ! Halsten Knudsen, chapelier et général du peuple, s'est mis à la tête de l'armée des insurgés, forte de 43 hommes, sans compter les femmes et les enfants, et a occupé une forte position dans la cour de Madame Glatved à Hœnefos. Le parti loyaliste, qui disposait seulement d'une

force médiocre sous la conduite du juge de paix Meinick, envoya un détachement composé d'un chef (le prévôt) et de deux soldats. Malgré la grande supériorité des adversaires, ce corps d'armée parvint pourtant à s'emparer du général ennemi, qui, sans désemparer, fut amené au camp. De là, le général adressa un discours au peuple, mais il fut dérangé dans cette occupation, et l'armée de l'autorité se replia en bon ordre, emmenant le prisonnier. Mais les insurgés se précipitèrent à la suite et harcelèrent l'ennemi d'un feu continu de toutes sortes d'armes légères, telles que hourras, cris, gros mots, etc. Les mêlées ne furent pas sanglantes ; mais les révoltés réussirent à délivrer leur général. Dans l'ardeur de la lutte, celui-ci fut repris ; et sur le pont de Hœnefos, où le combat faisait fureur, il fut délivré pour la seconde fois, bien qu'il fût solidement tenu par le prévôt et toutes ses forces.

Telle est la situation pour le moment. Il paraît que de grandes armées ont paru de l'autre côté de la montagne. Dieu ait pitié de nous !

Veuillez agréer... ... »

La direction était frappée de stupeur, autant que Thorvald Olsen, quand il reçut son fameux document de police ; car *Andhrimner* compte un bon nombre d'abonnés à Ringerike, et s'il se trouvait que quelqu'un d'eux fût au nombre des insurgés, la « dignité » du journal devrait être considérée comme atteinte (sans parler de la rentrée des abonnements, dont nous pourrions, en ce cas, faire notre deuil).

Après avoir introduit dans son lit le membre économiste, les autres membres de la rédaction sortirent pour aller chercher des nouvelles plus précises du théâtre de la guerre.

CHAPITRE II

SUR LES SPECTACLES QUE RENCONTRA LA RÉDACTION DANS SA PROMENADE A TRAVERS LA VILLE

Aspect sombre et menaçant, ciel sombre, rues sombres, visages sombres, les maisons mêmes semblaient annoncer un jour sanglant, aussi sanglant qu'aurait pu être le 24 février, si seulement il s'était passé quelque chose. Il était clair que le bruit de l'ouverture de la guerre s'était déjà répandu ; les ouvriers étaient là en groupes nombreux, politiquant et discutant, tout en regardant en-dessous les passants, d'un coup d'œil mi-voilé, et toujours ils élevaient la voix quand on passait près d'eux ; ils se considéraient comme les héros du jour, sur qui les yeux de tous étaient fixés, car ces choses-là chatouillent la vanité, qui est une faiblesse humaine générale (à quoi Schweigaard aurait bien dû réfléchir, et il en aurait usé de façon plus discrète envers Olsen et Sverdrup et « la fraction » au sujet de la proposition d'assistance à la dignité ; car Schweigaard n'a pas non plus la peau insensible. C'était surtout devant les maisons peu honorables que l'on appelle des cabarets, que la foule était la plus nombreuse ; mais on voyait aussi partout dans la rue des groupes d'une, deux, même jusqu'à cinq ou six personnes, qui naturellement toutes « méditaient quelque mauvais coup ».

Les fractionnistes étaient surtout reconnaissables ce soir-là ; nous en avons remarqué plusieurs qui toujours avaient grand soin de passer sur l'autre côté de la rue lorsqu'ils rencontraient sur leur chemin quelque groupe d'ouvriers, ce qui, d'ailleurs, était fort raisonnable ; qu'avaient-ils à voir, en effet, avec les ouvriers? Les « oreilles chastes » auxquelles le *Morgenblad*, après l'arrestation des chefs des ouvriers, a conseillé de se tenir éloignées en de telles circonstances semblaient avoir pris ce conseil *ad notam*, comme on pouvait s'y attendre ; car la force du *Morgenblad*, comme on sait, consiste à effrayer les oreilles chastes.

Enfin l'armée s'avança ; le meilleur esprit régnait parmi les troupes ; les rudes guerriers barbus lissaient leurs moustaches, dont ils avaient spécialement orné leurs figures pour cette occasion, et les chevaux hennissaient d'ardeur. Et à cela aussi on devait s'attendre ; depuis la campagne de Skaane nos guerriers n'ont conquis aucuns lauriers vraiment glorieux ; car, le 24 février, on sait que les circonstances ne leur ont pas permis d'aller au feu, et les mérites par lesquels, depuis lors, quelques-uns se sont signalés dans l'affaire du dépôt, etc., ne peuvent guère être comptés à l'actif de l'armée. Nous avons bien entendu quelques personnes ignorantes et à l'esprit mal fait dire que l'on faisait une montagne d'une souris, à entrer en campagne avec des forces aussi grandes des différentes armes dans une occurrence comme celle-ci ; mais, bien entendu, c'est là un jugement ridicule aux yeux de quiconque sait ce que c'est que de mener la guerre dans un terrain aussi coupé que celui de Ringerike, où un ennemi peut être embusqué derrière chaque arbuste ; on sait, au

surplus, quel fut le sort des Écossais dans le Gudbrandsdal :

Pas une âme n'est revenue
pour dire à ses compatriotes
quel danger c'est d'aller voir les
habitants des monts norvégiens !

Non, le mieux est de prendre ses précautions ; la prudence est une grande vertu, et, Dieu merci ! on n'en a pas manqué cette fois !

CHAPITRE III

SUITE DE LA CAMPAGNE, APRÈS QUE LE PARTI DE L'ORDRE EUT REÇU DES RENFORTS

Les informations que nous avons fournies dans le premier chapitre concernaient les exploits des armées en présence le premier jour de la campagne ; nous allons maintenant rapporter les bulletins envoyés par notre correspondant, lesquels doivent être considérés comme tout à fait exacts, attendu qu'il a été tout le temps témoin (hors de portée des coups de fusils, naturellement) des opérations de guerre, et nous ajouterons ce que nous croirons nécessaire pour comprendre complètement les affaires. Au haut d'une colline qui commande la route de Hœnefos se trouve un château fort (ou une maison, comme on voudra) qui ressemble beaucoup aux repaires mal famés des chevaliers d'autrefois, surtout quand il fait sombre, en sorte que les détails sont assez vagues. Le général insurgé y avait tenu

garnison un certain temps ; pareil à ces chevaliers brigands du moyen âge, il se tenait là, lorsque le temps était convenable, assis sur le haut perron de sa maison, et si un malheureux, innocent voyageur venait à passer, tel un faucon il se précipitait sur sa proie et la dépouillait jusqu'à la chemise (N. B. quand toutefois il s'agissait de voyageurs comme il faut, bien vêtus ; les pauvres gens, au contraire, il les laissait passer sans dommage). Ceci ne doit pas être compris, cependant, en ce sens qu'il s'emparait de son butin tout de suite, à l'exemple de ses prédécesseurs barbares, et abandonnait sa victime dépouillée *in puris naturalibus* sur la route ; il déclarait bien les effets de bonne prise, mais en concédait l'usage à leur porteur jusqu'à ce que les ouvriers auraient assumé leurs fonctions comme titulaires des deux pouvoirs de l'État, époque où sans doute les emprunteurs devraient se présenter à Hœnefos pour faire valoir leurs droits.

C'est là que se retira le chef insurgé après la bataille de Hœnefos ; cependant on avait convoqué le ban et l'arrière-ban, et avec ceux-ci, joints à la police, l'assaut fut livré au château, mais on ne put trouver nulle part M. Kaudsen, et l'on apprit plus tard qu'il s'était prudemment retiré de l'autre côté des montagnes, dans la vallée de l'Aa.

BULLETIN

« Ringerike, le 23 juillet, midi.

« Il y a eu trêve aujourd'hui. Les insurgés ne se montrent pas, et l'on peut croire qu'ils méditent un coup de main.

Les nôtres se tiennent prêt à les recevoir. Le meilleur esprit règne parmi les troupes ! »

« 8 heures.

« De profondes colonnes sont en marche, venant de la vallée de l'Aa, mais on n'en est pas encore venu aux mains ! »

« 8 h. 1/2.

« Sous la conduite de M. J. Semmen, une centaine d'insurgés se dirigent en ce moment de la vallée de l'Aa sur Hœnefos ! »

On n'en vint pourtant pas aux mains ce soir-là. Les paysans de la vallée de l'Aa s'étaient en effet amusés le long du chemin à refouler dans les bois tous les honnêtes et pacifiques cultivateurs ; ils étaient, par suite, las des fatigues de la journée, et se mirent au lit aussitôt, comptant sur la grandeur d'âme de leurs adversaires, qui ne voudraient pas attaquer des ennemis pendant le sommeil. Cette confiance ne fut pas trompée, et la nuit s'écoula comme une nuit tout à fait ordinaire ; mais de grands événements étaient imminents.

Le lendemain matin, il sembla que les insurgés étaient disposés à capituler (car ils devaient craindre à bref délai le manque de vivres). Mais il n'en fut rien, car lorsqu'on en vint à la condition de paix ainsi conçue : « Aucune arrestation n'aura lieu, sinon après avis officiel donné à l'intéressé assez à temps pour qu'il puisse s'échapper avant que la police le saisisse », la police regimba et ne voulut rien entendre.

Alors les révoltés partirent. En tête marchait, l'étendard à la main, le général Knudsen, revenu, et derrière lui suivait le long cortège, avec les timbales et toute la musique.

. . . .

On vit le porte-enseigne agiter la bannière
au-dessus de sa tête, il le faisait fort bien,
un moulin par l'orage ne tourne pas plus vite :
puis, d'un geste aussi vif, elle alla sous les pieds.
Tous de crier : cet homme est habile en son fait !

PEDER PAARS.

— Les dernières nouvelles sont très incomplètes, aussi nous abstiendrons-nous pour le moment de les insérer ; cependant on affirme positivement que M. Knudsen, M. Semmen et M. Tytaasen auraient été de nouveau faits prisonniers.

Le *Morgenblad*, au sujet de ces affaires, a manqué le coche, naturellement. On se rappelle que précédemment il a toujours parlé avec dédain du danger que pouvait présenter l'agitation ouvrière — maintenant il a fait peau neuve, et parle d'une tout autre manière. Bon Dieu ! dire que le *Morgenblad* arrivera toujours trop tard avec sa sagesse !

LA SAGA DU STORTING

Le Storting s'occupe encore du projet de la commission des traitements et pensions, et, dans cette affaire encore, on pourra difficilement reprocher au Storting de procéder sans avoir pour guide aucun principe fixe ; car, si vaine et peu fructueuse que puisse être souvent la recherche du principe de la méthode au Storting, ce principe est ici clair comme le jour, vieux et fripé, à la suite d'un usage de bien des années, et pourtant respectable aux yeux de beaucoup de gens, et, dans la pensée secrète de plus de gens encore, attrayant comme un veau d'or autour duquel, à force de danser, ils peuvent se procurer tout ce qu'un vrai député peut désirer en ce monde. C'est ce principe qui, pendant une série d'années, a presque exclusivement constitué la base des obélisques de popularité que se sont érigés députés, journalistes et autres personnalités politiques, et qui, sous le beau nom de principe d'économie, a réussi à s'installer subrepticement et acquis droit de cité dans la conscience de nos politiciens. Chacun sait de quel principe nous parlons ici ; c'est ce principe de réductions perpétuelles, appliqué en toute occasion, et qui, lorsque ces occasions se présentent, ou d'autres analogues, permet à ses protagonistes de déclamer sur notre lamentable situation économique, notre fâcheuse position financière, et sem-

blables leçons bien connues. Nous n'avons, bien entendu, aucune intention de formuler un blâme contre une économie raisonnable et modérée, mais nous doutons fort que ce que l'on appelle ainsi au Storting mérite tout à fait ce nom. Ce n'est pas seulement, en effet, lorsqu'il s'agit de crédits pour quelque chose de déjà existant, que l'on cherche à faire valoir ce principe, mais aussi lorsqu'on examine quelque chose de nouveau, même si c'est manifestement avantageux; nous n'avons qu'à rappeler la proposition de créer une école d'agriculture, et nous renvoyons à ce que nous avons dit à ce propos.

Mais c'est surtout au sujet des traitements de fonctionnaires que nos futurs détenteurs de la popularité cherchent et trouvent les plus friands morceaux; les listes de traitements sont pour eux comme une sorte de Californie, où ils creusent et minent si bien, que leurs successeurs immédiats doivent craindre avec raison qu'il ne restera pour eux plus rien à gagner par là. Il est d'ailleurs exact que le traitement de maint fonctionnaire peut bien subir une réduction, mais il n'est pas moins certain que la réduction, en bien des cas, a lieu où il ne faudrait pas, et que réduire simplement pour réduire, sans égard pour les circonstances actuelles, est un principe que l'on ne peut admettre.

On a ainsi discuté jeudi le chiffre du traitement d'un directeur du pénitencier de Kristiania. La proposition royale était de 1 000 speciedaler, très bon salaire annuel, certes, mais non toutefois tellement gros, si l'on tient compte du poste lourd et plein de responsabilité dont un pareil fonctionnaire a la charge, et le pasteur Bergh avait certainement raison lorsqu'il a dit que l'on pourrait avoir des doutes pour savoir si l'on préférerait être détenu ou

directeur de prison. Or, la majorité de la commission avait proposé 700 spd., tandis que la minorité avait demandé 800. Ce désaccord n'était toutefois qu'apparent, car la minorité avait fixé le loyer de l'appartement gratuit du directeur à 100 spd. de moins que la majorité. Skaar, qui faisait partie de celle-ci, pensait que 700 spd. était un traitement convenable, et que si le directeur portait à sa fonction l'intérêt qu'il devait, il ne quitterait pas son poste parce qu'il ne lui serait attribué que 700 spd. par an. Ceci est certainement vrai, mais il ne sied pas du tout de raisonner de la sorte, et il est peu conforme à la dignité du Storting de vouloir profiter de l'intérêt que porte un fonctionnaire à sa fonction pour rogner son traitement d'une manière indécente. Ceci a d'ailleurs été indiqué par Fauchald et Möinichen, et celui-ci a, de plus, attiré l'attention sur le fait que le directeur en fonction avait, à ses propres frais, consacré longtemps à se rendre apte à son poste important, et qu'en outre c'était un homme à qui ses capacités permettaient d'espérer de se voir nommer plus tard à l'une des plus hautes fonctions du pays, ce à quoi il avait renoncé par intérêt pour le régime des prisons. Dans le même sens parlèrent Valstad et Holmboe, qui, de plus, reprirent la proposition royale.

La commission avait aussi proposé d'abaisser le traitement du pasteur de la prison. Möinichen reprit sur ce point la proposition royale, et Borch le soutint. Cependant, aux deux votes, la proposition de la minorité de la commission fut adoptée. Il est plus que vraisemblable que le mécontentement et la méfiance à l'égard du régime du pénitencier n'ont pas manqué de jouer leur rôle en cette affaire. Plus d'un député a sûrement pris en considération les grosses

sommes dépensées pour cet établissement coûteux, mais cela décèle évidemment une manière de raisonner très fausse, de vouloir compenser par une économie excessive sur les traitements ce que l'État a payé pour construire et aménager le pénitencier. Si cette entreprise a été dispendieuse, l'intérêt bien compris du pays doit être quand même aujourd'hui de la rendre aussi utile que possible, et de faire occuper les emplois par des hommes capables, judicieux et zélés ; mais comment cela est-il possible, si l'on ne peut ou ne veut pas leur offrir un revenu à peu près décent en rémunération des désagréments et des charges que doivent comporter nécessairement les emplois dans les prisons, ainsi que de la situation d'avenir à laquelle ces hommes doivent renoncer.

LA SAGA DU STORTING

LE BATIMENT DU STORTING

La commission du budget avait recommandé l'adoption d'un projet de construction d'un nouveau bâtiment du Storting, pour lequel notre excellent architecte bien connu, Schirmer, avait composé les dessins nécessaires, et fourni l'évaluation des dépenses, qui monteraient environ à 125 000 speciedaler. La recommandation de la commission, plus l'exposé de l'affaire par l'architecte avaient été reproduits par *Christianiaposten*, auquel nous renvoyons le lecteur.

Il y avait d'avance, certes, de fortes raisons de croire aussi bien que la proposition serait adoptée et qu'elle serait rejetée. L'affaire n'est pas encore réglée, mais ce qui s'est passé à la discussion en première lecture au Storting ne laisse malheureusement aucun doute sur le sort de la proposition. Le préfet Aall est l'homme qui a surtout parlé en cette circonstance. Il a cherché à démontrer que, du point de vue budgétaire, de grandes difficultés s'élevaient contre l'adoption, il pensait d'ailleurs qu'un pareil travail pourrait plus facilement être commencé pendant une période où il y aurait plus de chômage qu'aujourd'hui, quand le chemin de fer va occuper un si grand nombre

d'ouvriers, et il croyait aussi que l'occasion était bonne pour le Storting, de montrer que l'esprit d'économie qu'on lui reprochait dans certains milieux, était aussi appliqué par lui lorsqu'il traitait des questions où il était lui-même intéressé, et que si le Storting adoptait le projet, on pourrait bien s'exposer à des reproches que l'on devrait chercher à éviter. Il reconnaissait que le gouvernement, en s'intéressant à la question, avait voulu faire une politesse au Storting, mais, à cause des intentions possibles, il semblait peu disposé à accepter la dite politesse. Il présenta ensuite une proposition qui consistait dans l'ajournement de la question, jusqu'à ce que l'on ait examiné la possibilité de restaurer le local actuellement employé, lequel, il le reconnaissait, ne satisfaisait pas aux besoins de l'époque, et même, à certains égards, mettait en danger la santé des députés. Après quelque discussion, où Ueland et Holmboe prirent principalement part, cette proposition fut adoptée.

On sait ce que signifie un pareil ajournement, et par suite on peut prévoir avec une assez grande vraisemblance la conclusion. Qu'une semblable proposition pût être présentée, nous y étions bien préparés, mais nous n'aurions pas cru qu'elle serait formulée par M. Aall. Et si nous considérons les motifs sur lesquels il a fondé sa proposition, nous les trouvons assez précaires ; M. Aall a lui-même reconnu que la situation du budget ne rendait certes pas l'affaire impossible, et que là n'était pas, à ses yeux, la plus grande difficulté. Les ressources nécessaires ne manquent donc pas au Storting, et quant au faible chomage, qui rendrait l'entreprise peu recommandable pour le moment, nous ne savons sur quoi il fonde cette affirmation ; des renseignements venus de toutes les parties du pays indiquent

même le contraire. Nous ne pouvons croire que les travaux du chemin de fer absorberaient la main-d'œuvre disponible, et l'on ne prévoit pas actuellement de travaux de terrassement d'une importance exceptionnelle. En outre, s'il en était ainsi, l'argument n'aurait aucune valeur, car il faut considérer que les ouvriers qui trouveraient de l'emploi à la construction du Storting seraient surtout des maçons, tailleurs de pierre, etc., que l'on n'occupe pas, du moins en grand nombre, au travail des routes ou travaux analogues. Le pénitencier, Oscarshal, l'Université et le nouvel entrepôt sont achevés, et les entreprises privées n'occupent sûrement qu'une faible partie de la main-d'œuvre ainsi rendue disponible. Nous reconnaissons avec M. le préfet que la largesse montrée par le gouvernement en se saisissant d'abord de la question comporte une politesse envers le Storting ; mais précisément pour cette raison, l'on devrait se garder d'y répondre par une impolitesse, et comment faudrait-il interpréter le rejet de la proposition? Ne serait-ce pas à peu près ainsi : « Lorsque vous avez présenté des propositions de larges crédits pour votre propre usage, nous n'avons pas voulu les refuser, puisque vous avez eu l'impudence de les requérir ; aujourd'hui que, au contraire, la question nous concerne, nous avons les mains libres, c'est pourquoi nous voulons vous montrer à quoi vous devez désormais vous en tenir. » Réponse qui, vraiment, selon les conceptions courantes d'urbanité, s'accorde assez mal avec l'attitude de l'autre partie. Quant aux reproches auxquels s'exposerait le Storting, nous ne savons pas d'où ils proviendraient ; le gouvernement ne peut pas les formuler, car il a lui-même eu à voir dans la question, et le Storting doit s'estimer en possession d'une faveur

suffisante, de la part de la nation, pour n'avoir pas à craindre d'être désapprouvé par elle, s'il se procurait une maison convenable pour ses séances. En ce qui concerne la proposition de réparer ou modifier le bâtiment qui sert aujourd'hui, nous doutons fort que cela soit pratique ; sans parler, en effet, des difficultés dues à sa situation et à la place restreinte pour construire, il faut songer que les maisons qui entourent le terrain du Storting auront certainement besoin d'ici peu d'années de remaniements considérables à l'intérieur et à l'extérieur, qui seraient gravement gênés par la nécessité de tenir compte du bâtiment du Storting, situé dans l'îlot, et qu'il serait par là rendu impossible de réunir en aucune façon sous un même toit les ministères dispersés çà et là dans la ville, ce qui doit être considéré comme très désirable.

Nous ne pouvons pas négliger non plus de toucher une corde qui devrait bien venir en considération au Storting de cette année, puisque l'on s'y est montré si chatouilleux en fait de « dignité », savoir : qu'il est peu conforme à l'honneur de la nation de faire siéger ses représentants dans un bâtiment qui satisfait si peu aux exigences non seulement de la beauté, mais aussi aux exigences impérieuses de la commodité, ce dont, vraiment, le Storting devrait tenir compte.

Nous sommes malheureusement assez certains du dénouement : une occasion s'offre là, dont certains pêcheurs de popularité ne peuvent éviter de profiter ; nous espérons du moins que l'affaire trouvera aussi ses défenseurs, et qu'ainsi les tristes couronnes que tel ou tel pourrait peut-être s'y acquérir, ne seront pas sans épines.

LA QUESTION DES MINES D'ARGENT

Quiconque se rappelait les discussions qui ont eu lieu au Storting au sujet de l'affaire Sexe pouvait prévoir que le jour où serait tranchée la question des mines d'argent serait probablement un jour de combat ; cela n'a pas manqué, et l'on aurait tort d'accuser les lutteurs des différents partis de n'avoir pas déployé tout le courage guerrier qui a si nettement caractérisé le Storting de cette année.

Pour enquêter sur la situation aux mines d'argent, une commission a été nommée en son temps, dont le rapport a été soumis à l'examen de la commission spéciale du Storting. Les griefs formulés tant par la commission d'enquête que par la commission du Storting pouvaient, d'après leur caractère, être groupés en deux catégories :

1° Négligences et fautes dans l'exploitation des mines, et

2° Contrôle défectueux des ouvriers employés aux mines.

C'est le premier de ces griefs qui a provoqué le combat dans le Storting et occupé la première journée. Le fait sur lequel on insistait comme le plus grave était que la direction avait négligé de lever les indispensables cartes exactes des mines, bien que celles dont on se sert soient notoirement incomplètes et inexactes ; de plus, les ouvriers des recherches n'étaient pas stimulés comme il aurait fallu, et plusieurs d'entre eux devaient être considérés comme mal mis à leur place, par exemple, un certain Stoll, de Jondalen, qui aurait été placé contre toutes les théories minières, et qui causait des embarras et des difficultés dans le transport

vers les mines et à leur sortie, bien que son intention eût tout d'abord été de le faciliter.

S'étant institué lui-même défenseur de la direction des mines, Schweigaard a parlé, et l'on ne peut nier qu'il a justifié par sa défense sa renommée de professeur de droit ; en ce qui concerne les cartes, il n'a pas semblé leur attacher grande importance, et il ne s'y est pas trop arrêté ; en ce qui concerne, au contraire, les ouvriers des recherches, il ne pouvait pas du tout parvenir à concilier le grief formulé sur ce point avec les continuelles « pressions » du Storting pour qu'on tire plus d'argent ; il était d'avis que, lorsque la direction ne dispose que d'une main-d'œuvre déterminée, il ne convient pas d'exiger à la fois et un plus fort rendement, et que l'on exécute le travail qui sera productif dans l'avenir. Cet argument aurait certes été irréfutable, si, malheureusement, Stabell n'avait pas expliqué que la direction des mines n'avait pas du tout subi de pressions, sauf en 1849 ; il résultait, par contre, des comptes de la mine, que le rendement annuel prévu, d'environ 70 000 spd. par an, était dépassé, que même il s'élevait parfois au double, et l'on pouvait voir par là que les réclamations adressées à la direction n'étaient nullement contradictoires. Mais Schweigaard ne resta pas seul à l'heure du péril ; Holmboe, Möinichen, Schydtz et Motzfeldt le secondèrent fidèlement avec toutes les armes qui peuvent, en de telles affaires, produire quelque effet. Le profond respect bien connu de Holmboe pour l'autorité ne pouvait, bien entendu, le laisser en doute sur la partie qui avait raison, ou bien la direction nommée par le gouvernement, ou bien la commission élue seulement par le Storting ; il a eu la naïveté de dire que la commission, ainsi que ses défenseurs, pour des raisons évi-

dentes, ne pouvait porter un jugement impartial sur cette question. Mais s'il en est ainsi, les mêmes raisons évidentes n'obligeaient-elles pas M. Holmboe à juger aussi avec une opinion préconçue? On pourrait bien le supposer. Nous ne voulons d'ailleurs pas nier que son observation était bien à sa place ; il n'aurait seulement pas dû méconnaître ou nier sa propre position à l'égard de l'affaire ; ilest clair que, cette fois, l'objet de la lutte n'était pas les faits indiqués, et leur justification ou leur non-justification ; c'était un vote de blâme à la direction que l'opposition voulait exprimer, ce que le parti adverse cherchait à empêcher. Qu'ainsi chacun était convaincu d'avance, ou du moins devait l'être, c'est naturel. Holst a bravement combattu, et comme on ne doit pas le considérer comme incompétent en matière de mines, son opinion a un certain poids, même si l'on reconnaît qu'il s'est ici laissé aller à une unilatéralité qui est d'ailleurs une conséquence nécessaire de sa position politique dans le Storting, position qu'il a, du moins, toujours loyalement défendue, tandis que tant d'autres, de l'un et de l'autre parti, ont trahi leur drapeau. Il est, en somme, peu de questions où les partis se sont présentés à visage aussi découvert ; si l'opposition, jusqu'ici, n'a pas hésité parfois à ramper hors de sa coquille d'escargot, elle a pourtant toujours soulevé de terribles clameurs dans le camp ministériel, lorsque des expressions comme « ministérialisme », « bureaucratisme » sont employées par elle comme armes à feu ; mais cette fois on s'est vraiment affronté, face à face, soit que l'on ait compris que les masques ne pouvaient servir ici sans dommage pour « la vérité » et « la bonne cause », soit que la lutte ait été trop chaude pour que les combattants aient pu observer leur

prudence habituelle. Après beaucoup de vacarme des deux côtés, a été adoptée contre 34 voix une proposition de Holst consistant à suspendre les travaux de recherche jusqu'à ce que soient levées les cartes indispensables. La première partie du rapport de la commission du Storting était ainsi approuvée, et l'opposition avait remporté ce que l'on peut bien appeler une victoire.

Le lendemain, on a continué, et l'on s'est principalement occupé des observations de la commission au sujet du contrôle des mines. Parmi d'autres renseignements, on apprit qu'un commis au service de la mine, sur lequel pesait un sérieux soupçon de relations fâcheuses avec une caisse d'argent confiée à sa garde, et qui s'était montré constamment insubordonné à l'égard de ses chefs en mettant à la caisse d'argent, malgré une défense formelle, une vieille serrure dont il prétendait avoir perdu la clef, a été plus tard nommé par la direction à une construction de route dépendant de la mine. Schweigaard, bien entendu, fut extrêmement surpris que l'on pût considérer les faits allégués comme accablants pour cet homme ; il trouva par suite la conduite de la direction toute naturelle. Nous la trouvons aussi toute naturelle ; car il faut observer que le directeur des mines Sexe, dans une lettre officielle à la direction, avait exprimé un blâme sévère contre le fait regrettable que l'on reprochait en ce cas, — nous trouvons donc tout naturel que l'on ait ensuite donné à cet homme un poste de confiance. On a encore signalé qu'un ouvrier, qui était proposé pour la retraite par la mine, s'était rendu coupable, *avant que la retraite fût accordée*, d'une tentative de vol, ce qui parvint à la connaissance de la direction, sans qu'elle prît aucune mesure à ce propos, bien que le fait aurait été un élément

essentiel pour apprécier si l'intéressé méritait ou non qu'une retraite lui fût accordée. On objecta, il est vrai, pour la défense de la direction, que les vols de cette sorte étaient habituels à Kongsberg, sans que pour cela on recourût aux tribunaux ; mais, à supposer que cela soit une excuse dans le cas indiqué, nous laisserons à la direction et à ses défenseurs le soin d'apprécier si une pareille défense, d'une façon générale, lui est bien favorable ; tant qu'il n'y aura pas une loi qui autorise les ouvriers des mines à voler les outils de fer, un pareil usage, à notre avis, n'est guère à recommander, et M. Schweigaard, qui toujours s'en tient si rigoureusement aux conséquences, pourrait peut-être convenir que les conséquences que l'on en pourrait tirer ne seraient pas précisément des plus louables. — Aujourd'hui samedi, les débats ont continué avec la même âpre ténacité que les deux jours précédents ; ce qui était déjà décidé sur l'affaire a été ravivé, beaucoup de faits étrangers y ont été mêlés. Ce furent surtout Holmboe et Lerche qui comparurent à la barre, et il est, en vérité, d'un effet très comique, de voir deux combattants qui luttent chacun sur un terrain complètement différent de celui de son adversaire, en sorte que, naturellement, la lutte peut continuer indéfiniment, sans qu'il soit possible de parvenir à aucun résultat. Lerche reprenait sous des formes nouvelles les discussions sur les personnes déjà citées ; Holmboe trouvait cela, et sans doute aussi bien d'autres choses, « révoltant » ; à quoi Lerche répliquait qu'il trouvait la défense de ces gens par Holmboe non moins révoltante. Mais à quoi peuvent conduire de pareils débats? Tous deux considèrent l'affaire d'un point de vue différent, ce que l'un avance pour soutenir son affirmation ne peut donc pas le moins du monde ébran-

ler la vérité de l'argumentation de l'autre ; lorsque Lerche dit que l'homme n'avait pas mérité une pension, il a raison sans aucun doute, puisque son point de départ est de considérer l'accaparement de la propriété d'autrui comme vol, mais lorsque Holmboe affirme le contraire, il a aussi raison sans aucun doute, puisqu'il part de la conception opposée [1]. Ce mode de discussion est pourtant général au Storting ; au lieu de s'accorder sur le point de départ, on développe en long et en large la défense de sa propre opinion, et on laisse l'adversaire en faire autant. — La lutte ayant trop pris, à la fin, la tournure d'un combat de coqs, le président s'est estimé en droit d'intervenir et de déclarer qu'il interromprait l'orateur qui porterait encore la discussion sur les questions déjà examinées. Ceci produisit de l'effet, et l'on en vint enfin au scrutin sur l'objet du vote ; il fut décidé contre 13 voix de faire entreprendre une réorganisation de l'administration des mines, par quoi l'on envisageait surtout la remise de la direction entre les mains d'un seul homme, ce qui serait sûrement, à beaucoup d'égards, très désirable.

[1] Holmboe, malgré cela, n'est, en général, aucunement communiste, ce qui ressort clairement des accusations de communisme qu'il a lancées contre ceux qui voulaient trop fortement « imposer le thé ».

LA SAGA DU STORTING

LA LÉGISLATION SUR LES HUSMÆND

Les désordres croissants et l'assaut des associations ouvrières ont tout de même eu un résultat : l'Odelsting a mis le régime des *husmænd* à son ordre du jour, mais ne veut pas, comme disait la commission, créer rien de vraiment nouveau ; il a seulement voulu réunir les décisions éparses, et probablement les aiguiser quelque peu. On n'a pas, en effet, introduit grand'chose de nouveau dans la résolution. Le Storting a été ballotté entre faire quelque chose et ne rien faire, et quelque éloge que l'on puisse exprimer sur une telle façon de procéder, il est certain qu'elle ne produit rien d'important. Ce que l'on a gagné, à proprement parler, grâce à tout ce débat, c'est de reconnaître clairement combien l'Est et l'Ouest sont essentiellement différents, et qu'une loi générale sur les *husmænd* pour le pays tout entier est une impossibilité ; il faut sans doute écrire trois, sinon quatre différentes lois, dont l'une s'étendrait à l'est jusqu'à la Suède, au sud jusqu'au Skagerrak, au nord jusqu'aux monts de Dovre, à l'ouest au Filefjeld, à une partie des Langfjelds, en descendant par la vallée de Langerhuus jusqu'à Skien ; — la seconde comprendrait le territoire de nos notabilités politiques, s'éten-

drait donc à l'est jusqu'à la ligne précédente, sa frontière suivrait la côte le long du Nedenæs (d'où est Skjerkholdt), passerait à Lindesnæs, longeant Jæderen, donc près de Ueland, comprenant Stavanger, qui a nourri tant de nos « hommes de la liberté », pour pénétrer ensuite dans le fjord de Aakre et traverser le Hardanger jusqu'à Skaar. C'est une question de savoir si le diocèse de Bergen doit constituer une région à part, car l'un des officiers, Fasting ou Brun, a dit que les *husmænd* n'y emploient pas eux-mêmes leur engrais, mais le vendent ou le jettent à la mer. Le diocèse de Trondhjem, qui a des *husmænd* si particuliers, est sans doute une trop petite région, et peut bien être ajouté à la région de l'est plus haut décrite, au centre de laquelle Arneberg a son siège. On se voit obligé de faire du Nordland une région, bien que les Finnois mériteraient de former au moins une rubrique particulière.

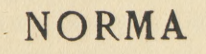
Nous avons donc ainsi une carte provisoire du territoire des diverses lois sur les *husmænd;* mais cette question se pose, le Storting, expression de l'unité de l'État, peut-il écrire toutes ces lois? Le Storting est-il comme le faisceau de bâtons de Pythagore, que l'on peut disjoindre et rassembler de façon qu'ils aient de nouveau l'air de former un tout? C'est là une question à laquelle nos philosophes qui ont obtenu la meilleure note à leur examen sont obligés de répondre ; l'État ne peut avoir vainement enseigné cette philosophie.

En tout cas, il faut faire quelque chose : la résolution adoptée ne peut pas faire du tout notre affaire, et le Lagting va sans doute la regarder avec pitié et l'enterrer. Nous n'avons nullement l'intention, malgré tout, de censurer l'Odelsting pour cette résolution ; l'on ne pouvait

espérer davantage, puisqu'il était obligé de presque l'improviser.

Cette résolution ne devrait-elle pas suggérer à l'agitation ouvrière de s'occuper des questions particulières et d'élucider la situation de fait, au lieu de réclamer à grands cris des améliorations avec des formules générales qui ne sont que du vent? Ne devrait-elle pas aussi ouvrir les yeux aux dirigeants, et leur faire suivre la proposition du pasteur Harbitz, d'adresser des questionnaires à tous les conseils municipaux, qui auraient à répondre avec leur connaissance des faits, et aussi inciter les dirigeants à envoyer des gens partout dans le pays, et continuer ainsi dans la voie inaugurée? on a, en effet, chargé E. Sundt de parcourir le pays, mais son action s'exerce surtout dans un sens religieux; on a besoin aussi de prêtres laïques.

L'équité nous ordonne de citer Ueland et Baggerud comme ceux qui, avec des tendances différentes, nous ont paru parler de la façon la plus pratique dans la question des *husmænd*. Arneberg était certainement pratique, lui aussi, mais en même temps « si en colère que »..... Li était naturellement philosophique, Motzfeldt et Schweigaard juridiques, tous étaient plus ou moins riches en propositions impromptues, et nous n'avons pas envié les députés, obligés de se débrouiller dans tous ces textes et de voter en conséquence. Le plus pratique aurait été de suivre l'exemple des révolutionnaires, qui, à demi sommeillants, votaient coupable et non-coupable.



NORMA

NOTICE

Pour l'historien, qui voit les faits dans leur ensemble, le mouvement ouvrier est le grand événement de l'année 1851. Pour les hommes politiques de l'époque, l'agitation thranite apparaissait plutôt comme un accident, et la grande affaire était l'adresse. Déjà, en 1848, le Danois Erik Bœgh, qui se trouvait en Norvège, et y écrivit une sorte de revue, *Soir de fin d'année 1848-1849*, disait ce que l'an 1848 avait rapporté aux différents peuples, et terminait ainsi l'énumération : « et les Norvégiens,... hé, ils ont eu cette grande proposition d'adresse [1]. » L'affaire était d'importance, en effet, puisqu'il s'agissait d'établir le principe de la responsabilité ministérielle. Un premier essai d'opposition parlementaire systématique avait été fait par L. Kr. Daa en 1842. La tentative de Stabell était la seconde, mais comme il fut « le premier à commencer la retraite, qu'il n'effectua même pas avec quelque ordre et dignité », il a « affaibli et éloigné l'espoir » d'introduire en Norvège le système représentatif [2].

Aux yeux d'Ibsen, la question de l'adresse et le mouvement ouvrier étaient liés. Il s'agissait de savoir si, grâce à l'énergie

[1] Erik Bœgh : *Nytaarsaften 1848-1849*, p. 20.

[2] *Stortinget i* 1851 *og partiernes Stilling i vort Land*, Christiania 1853, p. 5, publication anonyme de Gudbrand Andreas Berg.

du Storting, la méthode évolutive et légale d'Abildgaard triompherait. Et lorsqu'il vit les politiciens hésiter, puis se retourner, son indignation alla grandissant, parce que leur conduite était un reniement.

L'importance qu'il attachait à la politique générale et à la question de l'adresse, — tandis que les questions politiques particulières l'intéressaient peu, — se marque par ses caricatures et articles d'*Andhrimner* : la caricature du 25 février, où l'adresse de 1848 s'enfuit, effrayée, mais celle de 1851 se présente toute souriante ; « Le politicien au carrefour, » caricature du 13 avril ; « Rêves d'or à l'ouverture du Storting » et « Triste réveil pendant la session », caricatures des 20 et 27 avril, où l'on voit l'opposition, d'abord en lion, menaçant un ministre, ensuite en petit chien soumis ; le compte rendu de séance publié le 18 mai, et dont la moitié est consacrée aux variations de Stabell, bien que ce sujet soit sans rapport avec les débats ; une nouvelle caricature contre Stabell du 25 mai ; le compte rendu de séance du 29 juin, où, à propos de la nouvelle adresse envoyée par le Congrès ouvrier au Storting, la position fausse de Stabell est, une dernière fois, signalée. Dans tout ce qu'a publié Ibsen sur la politique, il saisit la moindre occasion de rappeler l'adresse et de bafouer Stabell. On n'a pas, il est vrai, la certitude que les dessins indiqués sont de lui, mais on ne peut guère en douter, car Botten-Hansen, au contraire, s'intéressait aux questions politiques particulières, et non à la politique générale, et Vinje ne dessinait pas.

Mais Vinje était bien d'accord avec Ibsen pour attacher à la question de l'adresse la plus grande importance, et huit ans plus tard il portera ce jugement excessif :

Le mouvement ouvrier de 1850 a été une suite de l'adresse de 1848 ; il était le pied qui se mouvait, après la volonté dans la tête et le cœur. Et

le pied ne s'est même pas avancé aussi vivement que la volonté l'avait prescrit... personne ne pourra dire que la « pétition ouvrière » et le « programme » étaient aussi factieux que l' « adresse [1] ».

Et l'idée même de considérer l'adresse comme l'enfant de Stabell, idée très naturelle, mais qu'Ibsen devait avoir d'avance dans l'esprit pour imaginer sa *Norma* dans les conditions qu'il raconte, a été exprimée d'abord par Vinje dans son compte rendu de la séance où l'adresse a été rejetée [2] :

Oui, la question de l'adresse a été pour l'opposition un enfant de sa douleur ; conçue pour de bon en temps de révolution et engendrée par Stabell ; elle a coûté la vie politique supérieure à sa mère, qui maintenant se traîne sur l'argile grossière. L'enfant, comme l'a dit Schweigaard, était mort-né en 1848, mais Stabell a pris ce fruit non parvenu à terme, et l'a déposé dans sa cuisse, comme jadis a fait Jupiter avec Hercule. Il l'a porté 36 mois, tandis que la réaction poursuivait ses triomphes ; alors, Holst en eut pitié, l'enleva et le donna à une nourrice qui s'appelait la commission, qui trouva toutefois que cela ne valait pas la peine de l'élever. Mais Stabell reconnut sa chair et son sang, et espéra que s'il l'enveloppait d'autres langes et lui donnait un autre nom, le Storting le légitimerait ; il prit donc le petit sur son bras et commença un discours des plus émouvants...

La différence entre Ibsen et Vinje consiste en ce que la raillerie de celui-ci est sans amertume. Le « Protée » l'amuse, tandis qu'Ibsen est indigné, peut-être parce qu'il s'était fait, un moment, des illusions, mais surtout parce que tout manquement à la parole donnée le mettait hors de lui. On en verra un autre exemple au cours de sa vie.

La séance du débat sur l'adresse avait eu lieu le 3 avril. Le 20 mai Ibsen assistait à la représentation de la *Norma* de Bellini, dont il a rendu compte dans le numéro d'*Andhrimner* du 25 mai

[1] *Dölen* du 13 mars 1859, dans *Skrifter i Utval*, V. p. 146.
[2] *Andhrimner*, 2e trim., col. 8 (nº du 6 avril).

(p. 282), en ne parlant, d'ailleurs, que du jeu des chanteurs. C'est alors, bien que l'affaire de l'adresse fût enterrée déjà depuis près de deux mois, que le livret de *Norma* lui suggéra une satire politique, qu'il écrivit dans le courant de la semaine, puisqu'elle parut dans les numéros des 1er et 8 juin. Il fallait qu'il eût l'esprit bien hanté pour saisir la possibilité d'adaptation de ce livret à la situation des partis en Norvège.

L'opéra est en deux actes. L'action se passe en Gaule, où Severus [1], proconsul romain, a séduit Norma, prêtresse, fille du grand prêtre des druides Arioviste, et aussi Adalgisa, jeune fille vouée au service du bois sacré d'Irminsul. De Norma, il a eu deux fils. Lorsque Norma est informée des relations du volage Severus avec Adalgisa, elle soulève les Gaulois contre l'étranger, et Severus est fait prisonnier. Les deux femmes font alors assaut de générosité. Norma pense un moment à faire périr ses deux enfants avec Severus, mais renonce à cette idée, confesse sa faute, et décide son père à prendre soin d'eux; Severus refuse de se sauver en abandonnant Adalgisa, mais finit par être conquis par la grandeur d'âme de Norma et meurt avec elle.

Pour Ibsen, Severus devient Stabell, qui a eu deux fils (l'adresse de 1848 et celle de 1851) avec Norma, c'est-à-dire l'opposition. Mais il courtise Adalgisa, c'est-à-dire le parti gouvernemental. Norma-l'opposition est fille du chef des druides, c'est-à-dire des paysans du Storting, et ce chef est Ueland, grand-prêtre et gardien du grand fétiche, la Constitu-

[1] Dans la version française d'Étienne Monnier, Severus s'appelle Pollion, et Arioviste, Orovèse. Je ne connais pas les noms du texte italien, ni ceux du texte norvégien, — ou plutôt, danois, car il était d'Oehlenschlæger — mais il est probable que Monnier et Oehlenschlæger ont conservé les noms du texte italien, en sorte qu'Ibsen serait l'auteur des changements.

tion. La fable est exactement suivie jusqu'au moment où les druides, soulevés par Norma et Arioviste, ont fait Stabell-Severus prisonnier, mais ensuite, naturellement, la parodie s'écarte du modèle, et Ibsen étend la pièce à trois actes (très courts), bien que son dénouement soit beaucoup plus rapide que celui de la *Norma* de Bellini. Ce dénouement paraît emprunté au poème composé par Vinje comme une épitaphe pour l'enfant de Stabell, et qui termine le compte rendu de la fameuse séance : Vinje y prévoyait l'élévation de Stabell au ministère, mais « quand la réaction aura été abattue ». Ibsen, plus vrai, mais plus amer, lui fait conférer le pouvoir par le parti gouvernemental.

Si, d'ailleurs, l'idée de considérer les deux adresses comme les enfants chétifs de Stabell appartient à Vinje, et a évidemment contribué à l'invention de la parodie de *Norma*, Ibsen n'a eu besoin de recourir ensuite qu'à lui-même, et l'on y retrouve à tout instant ses articles. La phrase sur « les femmes absurdes qui crient à propos de choses qu'elles ne comprennent pas » provient d'une phrase de Stabell qui l'avait particulièrement choqué, et sur laquelle il était revenu plusieurs fois. Et le contraste entre Stabell et Ueland est déjà marqué en ces deux phrases de son article du 18 mai (p. 274) : « Un portefeuille est son *idée* », et : « aujourd'hui toi, demain moi, se dit Ueland. »

Les scènes sont assez schématiques, et de plus en plus à mesure qu'avance l'action, ainsi que l'a observé Botten-Hansen.

La pièce, du moins, est fort bien composée pour faire ressortir, d'une part, le personnage de Severus-Stabell comme un politicien isolé, qui ne représente, au fond, que son ambition, et, d'autre part, le rôle d'Arioviste-Ueland, comme celui d'un chef

moins brillant, parce qu'il se confond un peu avec les paysans groupés derrière lui, force réelle, mais inerte. Au-dessus de ces deux alliés dont l'un trahit l'autre, plane, souveraine et un peu lointaine, la puissance du gouvernement et de la bureaucratie formaliste.

Ibsen a critiqué certaines idées du moment, et s'est trouvé d'accord avec le jugement qu'ont porté plus tard les historiens norvégiens. C'est ainsi qu'il raille l'attachement superstitieux d'Ueland à la Constitution, le patriotisme boursouflé, l'évocation fréquente de l' « antique » Norvège, qui était un moyen d'imposer le silence sur la période intermédiaire entre ces temps anciens et l'époque contemporaine, et le romantisme national à la façon de P. Jensen dans sa pièce *la Maison de la Houldre*, qui fut jouée le 4 juin, entre les deux numéros d'*Andhrimner* où parut *Norma*. Surtout, il peint les paysans du Storting comme des gens sinon arriérés, du moins lourds d'esprit, et par là passifs, trop facilement menés par un intrigant à la Stabell ou par le gouvernement.

Mais il reste dans le domaine des idées générales. Si Vinje avait écrit cette parodie, elle serait toute farcie d'allusions à des affaires politiques particulières, comme l'incident Harro Harring, ou le renvoi de Sexe [1]. Et ceci est très caractéristique. Un fait politique ne l'intéresse pas en lui-même, et lui est seulement une occasion d'observer les idées, le caractère, et l'attitude morale des gens qui ont à s'en occuper.

L'attitude morale était sans doute ce qui lui importait le plus. De là, cette sorte de rancune dont il a poursuivi Stabell, dans *Norma*, et dans ses caricatures et ses rares articles politiques. Cette sévérité lui est personnelle. Botten-Hansen, qui a par-

[1] V. p. 490, note pour la p. 323.

faitement vu l'évolution de Stabell [1], approuve volontiers ses interventions à propos de diverses affaires [2]. Et les railleries de Vinje n'impliquent aucun blâme grave, et ne l'empêchent pas de collaborer par intermittences au *Morgenblad*.

On voit que *Norma* se rattache plutôt à la série des articles politiques d'*Andhrimner*. Les poèmes d'Ibsen de la même époque sont en général élégiaques ou épiques, et l'on ne peut compter cette parodie comme un essai dramatique. Elle est plutôt une farce d'étudiant, écrite très vite et par boutade. Elle n'a pas d'importance comme œuvre littéraire. Et pourtant, c'est un accès d'indignation qui a provoqué cette boutade, le fond est sérieux, et le manquement à la parole implicitement donnée, et l'effronterie d'un Stabell ont toujours été les traits de la vie publique qui ont le plus révolté Ibsen, et par là cette simple pochade se relie à des œuvres satiriques telles que *l'Union des Jeunes*, et même *Brand*.

La parodie d'Ibsen est en vers tétramètres du type ïambique, très libres, rimés capricieusement, parfois mêlés de vers d'un autre rythme ou même de prose. Cette grande liberté ferait penser à certains poèmes de Wergeland, si d'ailleurs elle n'était trop naturelle dans une œuvre de ce genre.

La satire était fort bien représentée dans la littérature. Sans parler du *Crépuscule de la Norvège* de Welhaven, il y avait, sous la forme dramatique, les farces de Wergeland. Il y avait aussi les deux grands Norvégiens de la littérature danoise, Ludvig Holberg avec son *Peder Paars* et ses comédies, particulièrement *Ulysse d'Ithaque*, et Herman Wessel avec *l'Amour sans bas*, parodie de la tragédie classique telle qu'elle sévissait à la fin du dix-huitième siècle, et l'on sait qu'Ibsen, ainsi que ses

[1] *Andhrimner*, 1er trim., col. 203, 2e trim., col. 86, et col. 147-148.

[2] *Ibid.*, 1er trim., col. 197, 2e trim., col. 51, 3e trim., col. 123.

plus proches camarades, connaissait très bien son Holberg. L'humour et le ton du persiflage se rencontrent également dans certaines comédies de J. L. Heiberg. Enfin, Botten-Hansen avait certainement commencé à écrire la comédie satirique *le Mariage de la Houldre,* qu'il devait publier quelques semaines plus tard dans *Andhrimner,* et en avait sans doute parlé à ses deux camarades.

PRÉFACE

Je me trouvai l'autre jour dans la galerie du Storting; la question discutée était de même nature que la plupart, aussi ne puis-je plus me rappeler de quoi il s'agissait. Il se trouvait que Schydtz avait la parole, et je n'avais, par suite, rien qui pût fixer mon attention, je donnais donc libre jeu à mon imagination, et me laissais aller, entre le domaine de la réalité et celui de l'irréalité, à cet agréable flottement auquel nous nous livrons si volontiers, aux heures oisives, lorsque l'âme se sent lasse, ou quand le monde extérieur, autour de nous, provoque une disposition suffisante au sommeil. Et je me disais : dans les 106 *têtes que voilà, les unes avec, les autres sans perruques, se trouve la quintessence de tout ce que la vieille Norvège peut montrer en fait de supériorité et de talent depuis le cap Nord jusqu'à Lindesnæs, depuis Svinesund jusqu'à Stavanger (dont Natvig est député). On trouve ici l'intelligence, l'éloquence, le patriotisme, le libéralisme, condensés en masses compactes. Et de toutes ces qualités éminentes, les formes d'existence même les plus rares ont leurs représentants, ainsi une certaine nuance de l'intelligence géniale est représentée par Skjerkholdt, une certaine manière d'éloquence par Parneman, etc., etc. Le don lyrique, naturellement, se manifeste en Natvig, qui ainsi forme en quelque sorte la transition entre la poésie et la politique.*

Je poursuivis mes réflexions dans cette direction pendant plu-

sieurs heures, jusqu'au moment où Schydtz eut fini, ce qui interrompit le cours jusque-là paisible de ma pensée.

Le soir, je vis Norma, *et soudain un trait de lumière m'éclaira : « Le Storting est un corps qui a le don dramatique! » Je ne chercherai pas à exposer au lecteur la suite de raisonnements qui me conduisit à cette conclusion, ni à m'en rendre compte. Qui donc, en effet, ne connaît pas la puissance de la musique? Qui donc ignore qu'elle a le pouvoir de trancher avec l'épée d'Alexandre le nœud gordien du fil de la pensée, de nous transporter avec une vitesse d'éclair sur la route en spirale de la logique, et de nous déposer à l'endroit que nous avions le moins prévu? Mais plus j'y réfléchissais, plus cela me paraissait clair et évident. Holmboe est le père noble de la pièce, Motzfeldt, Lange et Harris, le vieil oncle maussade qui a perdu le sentiment de la poésie de la vie, mais qu'il est bon, tout de même, de tenir en réserve, si hostile que soit sa prosaïque expérience contre les projets romanesques et les châteaux en Espagne des jeunes amoureux. L'opposition dans son ensemble est la coquette, à qui tout jeune étourneau fait volontiers la cour, mais que d'habitude il hésite finalement à épouser (d'autant plus que la concurrente lui apporte souvent une dot plus ronde). Stabell, bien entendu, est le héros de l'intrigue, il est un de ces personnages proprement dramatiques, dont parle Heiberg, « qu'il faut deviner plutôt que comprendre, et qui, peu à peu, vers la fin de la pièce, s'arrêtent là où, si l'on en juge d'après le début, on se serait le moins attendu. »*

Telles furent les considérations qui m'engagèrent à composer l'opéra Norma ou les Amours d'un Politicien, *dont le texte suit imprimé, et que j'offre au Storting pour le représenter à l'occasion de quelque fête. Il devra se charger de la musique, et comme il comprend des virtuoses sur tous les instruments possibles, depuis la trompette jusqu'au tambour et au trombone, il faut espérer que*

cela ne lui sera pas difficile. Certes, je sais que le Storting, « jusqu'à nouvel ordre » a beaucoup à faire, mais il ne serait pas impossible que Sa Majesté pût appréhender des suites dangereuses d'efforts aussi excessifs, surtout pendant la canicule; si donc il était accordé au Storting, un beau jour, des vacances « jusqu'à nouvel ordre », il serait bon qu'il eût un utile et agréable passe-temps pour se divertir.

NORMA

OU

LES AMOURS D'UN POLITICIEN

TRAGÉDIE MUSICALE EN TROIS ACTES

PERSONNAGES

NORMA	(joué par)	l'opposition.
ADALGISA, sa bonne amie	—	le parti du gouvernement.
SEVERUS, amant des deux dames	—	un « Libéral » (ou faute d'en trouver : M. Stabell).
ARIOVISTE, père de Norma, vieux druide	—	M. Ueland.
(*N. B.* — Les druides étaient des chiens païens qui, ainsi que les hiboux et les chauves-souris, se livraient à leurs ébats de préférence dans des forêts sombres, où les lumières (du soleil et de la lune) pouvaient pénétrer difficilement.)		
Les deux fils phtisiques de NORMA et SEVERUS.	—	L'adresse de 1848. — 1851.
Chœur des druides	—	Députés d'opposition raisonnables, plus Skjerkholdt.
Chœur des druidesses	—	les muets du Storting.

ACTE PREMIER

Une épaisse forêt avec l'obscurité convenable, au fond, des « rochers norvégiens » ; des hépatiques et des cocardes de liberté fleurissent à l'ombre des sapins. Au milieu de la scène, une pierre sacrée, où l' « œuvre de liberté » est encadrée, sous verre.

SCÈNE PREMIÈRE

ARIOVISTE, *des druides et druidesses entrent, précédés de trompettes.*

ARIOVISTE

Nous sommes ici sur la terre la plus libre de la liberté,
dans la vieille, oui, dans l'antique Nor.

A part.

Oui, car la Norvège est fichtre un antique pays

CHŒUR DE DRUIDES ET DE DRUIDESSES

Oui, oui, oui, oui, oui, oui, oui, oui !

TOUS

Oui, dans la vieille, l'antique Nor !

ARIOVISTE

Forte comme le tronc majestueux du chêne,
l' « œuvre de liberté » est encadrée sous verre !...

Elle est solidement fixée dans cette pierre,
(c'est malheureux qu'elle ne soit pas mieux appréciée)...

CHŒUR DE DRUIDES

C'est malheureux qu'elle ne soit pas mieux appréciée !
Malheureux, malheureux, malheureux, malheureux ! ! !

ARIOVISTE

Mais il nous faut veiller, et il nous faut prier,
il faut que notre autel sacré soit préservé ;
des barbares grossiers veulent nous l'arracher,
veulent le transporter jusqu'à un autre endroit
où le soleil éclaire toute la journée
(et la lune, la nuit, à certaines époques),
par conséquent, c'est une affaire résolue,
nous devons garder le trésor de liberté !
Nous devons faire quelque chose, c'est très clair !

LES DRUIDES

Nous devons faire quelque chose, quoi, réponds !

ARIOVISTE

Ah, voyez-vous, enfants, c'est ici qu'il convient
d'agir exactement selon le goût de tous !
Je le mettrais dans un coffret incrochetable,
que je déposerais dans une cave sûre,
et à la fin du monde on pourrait le trouver
aussi frais, et neuf, qu'il l'était encore hier,
car (vous le savez tous) les monts de la Norvège
resteront quand le monde entier s'écroulera.
Mais venez, mettons-nous un instant de côté,
reposons-nous, prenons des forces pour la lutte ;

A part.

Ç'a toujours été mon principe, déjà quand j'étais petit,
de me tenir en arrière du temps d'une longueur de cheval [1].

Ils sortent.

SCÈNE DEUXIÈME

SEVERUS *entre, dans un mouvement déclamatoire à la « Morgenblad ».*

SEVERUS

O forêt ombragée, tu caches dans ton sein
notre autel consacré, l'œuvre de liberté !...

Il regarde autour de lui.

Diable, ils sont déjà partis ; j'aurais pu me dispenser de ces bêtises.

Chut, il convient de se montrer prudent,
c'est là ma vieille excellente doctrine,
malheur, si Norma me trouvait ici,
qui sait ce qu'elle pourrait se mettre en tête !
C'est une femme d'humeur irascible,
et quoiqu'habituée à bien des choses,
elle tient ferme à la morale et au devoir,
aussi je dois, comme je le disais,
politico modo prendre bien garde,
dûment sacrifier à son autel,
enfumer d'encens les colonnes du journal.

[1] On remarquera que les vers prononcés à part sont construits autrement que ceux qui doivent être entendus de tous et de chacun ; ceci n'est aucunement une négligence, mais fait à dessein, des personnes bien informées prétendent en effet que nos acteurs politiques, même dans la conversation courante, se servent d'une métrique particulière lorsqu'ils parlent à part.

Mais qui vient ici dans la sombre forêt?
Oh, c'est Adalgisa, je sens battre mon cœur,
à peine si je suis maître de mes pensées,
de mes secrets désirs je deviens la proie !

SCÈNE TROISIÈME

SEVERUS, ADALGISA

ADALGISA, *récitatif.*

Attendu que, o Severus, S. T.,
tu m'as fixé un rendez-vous dans la forêt,
j'ai donc l'honneur de te donner avis verbal,
respectueusement, que je suis arrivée !

SEVERUS

O voix délicieuse, o paroles charmantes !...
Écoute donc ce que je porte dans mon cœur !

Il veut s'agenouiller, mais s'arrête.

Mais non, entre nous soit dit, ne sais-tu vraiment pas ce que j'ai sur le cœur?

ADALGISA

Comme une digne et respectable jeune fille,
je tiens beaucoup à la forme et au décorum.
Le cœur n'est pas, chez moi, d'ailleurs, le vrai forum...

SEVERUS

Alors, malheur à moi, car il faut que je meure !
Si tu ne fais céder le droit à la pitié,
je me trouve, parbleu, dans un joli pétrin,

oh, je sais bien que mes fautes sont très nombreuses
(car les colonnes du journal sont fort copieuses) ;
pourtant, celui qui est près de se convertir,
celui-là, je le sais, tu ne le chasses pas !

ADALGISA

Et, à ta loyauté comment pourrais-je croire,
lorsqu'ainsi à la fois tu fais la cour à deux?

SEVERUS

Ha, Norma, tu veux dire... oh non, ne le crois pas !

ADALGISA

Elle a été pourtant l'amour de ta jeunesse.

SEVERUS

Oui, c'est vrai, et je dois l'avouer à ma honte,
aujourd'hui c'est fini, ce n'était qu'un poème,
un rêve seulement, éphémère et lyrique,
fragile bulle d'air sur le cours de la vie.
Oui, je veux te dépeindre mon égarement,...
il faut que je te parle en toute confidence :
je faisais autrefois partie des radicaux,
(ils se font appeler, tu sais, les libéraux),
qui parlent des salons dorés avec mépris,
qui s'exaltent avec les « rochers », les « vallées »,
qui, presque à la façon germanique se vantent,
en parlant du Nord réveillé de son sommeil,
et dont les cris feraient taire les hirondelles
le jour du dix-sept mai,... j'étais parmi les fous !
Mais maintenant j'en ai assez de chevaucher



mon vieux dada ; je suis pour le solide pris d'une violente passion ;... tu me comprends !

ADALGISA, *n'en pouvant plus.*

Viens dans mes bras, ô brebis retrouvée !

Émouvante embrassade; le rideau tombe par décence.

ACTE DEUXIÈME

Un cabinet dérobé où l'on peut causer tout à fait à l'aise.

SCÈNE PREMIÈRE

NORMA *entre avec ses deux enfants.*

NORMA

Ils branlent et tremblent, les pauvres petits,
ils ne peuvent pas se tenir sur leurs jambes ;
c'est vraiment une triste chose d'être
mère et d'en avoir si peu d'honneur.
Car dès leur naissance ils ont couru
vers leur tombe en bottes de sept lieues ;
et Severus est la cause de tout
(il aurait bien pu être un peu prudent),
sûrement j'aurais été mère alors
de deux enfants très sains et forts.

SCÈNE DEUXIÈME

LES PRÉCÉDENTS, ADALGISA.

ADALGISA, *à part.*

La voici ; je pourrai tourmenter à souhait
la pauvre sotte ; elle va bien se lamenter,

gesticuler presque comme une folle,
quand je paraîtrai devant elle en rivale !

Haut.

Hé, te voilà, mon excellente amie !
Je suis ravie de te trouver ici !
Et tes petits, ils sont toujours en vie?

NORMA

Ils vivent, oui, mais quelle vie affreuse !

ADALGISA

Oui, c'est vraiment regrettable, ma chère,
mais comment peut-il en être autrement,
Severus a joué un jeu malin,
il ne t'est pas fidèle, tu sais,
or l'amour seul et la fidélité
donnent des enfants sains et vigoureux.

NORMA

Infidèle? Non, ne va pas m'en conter,
ce sont là des histoires, pures fables,
non, il sait trop bien quel est son devoir...
il l'a dit dans le journal trop souvent.

Hésitant.

Une chose pourtant éveille ma méfiance.
Il se glisse parfois dans la forêt là-bas.
Qui peut savoir quels sont au juste ses projets...

SCÈNE TROISIÈME

LES PRÉCÉDENTS. SEVERUS (*il entre sans remarquer Norma*).

SEVERUS, *prend Adalgisa dans ses bras.*

O bien-aimée, toi en ces lieux !

NORMA

Traître ! traître !

SEVERUS, *penaud.*

Ah, diable, madame, vous êtes là !

NORMA

Traître, traître !

SEVERUS

Chut, calmez-vous, je vous en prie, je vous en prie !

NORMA

Tr...

SEVERUS, *violent.*

Allons, tais-toi, maintenant, ce n'est, pardieu, pas tolérable pour des gens comme il faut d'entendre des femmes absurdes qui crient à propos de choses qu'elles ne comprennent pas.

Il chuchote à un machiniste.

Hé, faites descendre le rideau, ceci est une scène scandaleuse.

Le rideau dit : « Vous avez, fichtre, raison, » *puis descend rapidement.*

ACTE TROISIÈME

Même forêt qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE

Le jour est déjà très avancé, mais la plupart des druides, qui sont toujours, comme on sait, fort en retard sur le temps, sont encore couchés sous les arbres, profondément endormis; quelques-uns, pourtant, sont éveillés, lorsque des tambours d'alarme et des cris sauvages se font entendre derrière la scène, comme dans « la Maison de la Houldre ».

UN DRUIDE ÉVEILLÉ

Quel est ce bruit, quels sont ces cris?

UN AUTRE

Sûrement le signal d'une guerre sanglante,
écoute ces clameurs sauvages, irritées,
tu sais bien que Norma veut faire condamner
Severus,... je le lui ai entendu jurer.

LE PREMIER

Bah, la perte, après tout, n'est pas tellement grande,
tout de même, il n'est pas l'un des nôtres, en somme,
à peine si je lui donnerais une larme,
même s'il gîsait mort dans sa bière, je crois !

SCÈNE DEUXIÈME

LES PRÉCÉDENTS. NORMA *(elle arrive possédée d'une fureur guerrière, comme si l'on avait proposé d'améliorer la Constitution).*

NORMA

Réveillez-vous, réveillez-vous, druides, arrivez !
Arrivez tous,... je vais ici rendre justice.

Les druides sursautent effrayés.

UN DRUIDE IVRE DE SOMMEIL, *très en colère.*

Va-t'en trouver le gouvernement ! En voilà une scène !

UN AUTRE, *effrayé.*

Le chef a-t-il dissous le conseil de ses sages?

UN TROISIÈME, *se lamentant.*

Mes trois dalers par jour ! Adieu, adieu, beaux temps !

NORMA

Oh, revenez à vous, c'est moi qui vous en prie !
C'est du traître impudent Severus qu'il s'agit !

SCÈNE TROISIÈME

SEVERUS *est introduit, empêtré dans son propre piège.*

NORMA

Le voici. Nous allons former le tribunal.
Avoue tes crimes.

SEVERUS, *à part.*

Ah, je me sens soulagé...
La ruse est quelque peu fatigante à la longue,

je vais gagner du temps, peut-être me sauver.

Haut.

Eh bien, je reconnais tout d'abord que la foule
fut jadis le veau d'or auquel je sacrifiai,
ce n'était là qu'un jeu, un habile calcul...

NORMA

Ah, tu vas mourir...

Elle lève le poignard avec une fureur oppositionnelle, mais, bien entendu, ne frappe pas. Au même instant arrive Adalgisa sous la forme d'un ange, et elle transforme Severus en demi-dieu, ou, comme on dit aujourd'hui, en ministre.

LES DRUIDES, *stupéfaits.*

Vo... votre très humble serviteur !...

Ils s'inclinent profondément.

SEVERUS, *dans une attitude imposante.*

Puisque notre sage Lycurgue a dit :
« Il règne la plus parfaite harmonie
Parmi les divers pouvoirs de l'État »,
j'espère pouvoir m'en aller en paix !

NORMA, *avec empressement.*

Hé, Dieu me garde, comment Votre Honneur pourrait-il penser que...

Severus sort.
(Le rideau tombe.)

ARIOVISTE, *reste debout, méditatif. A part :*

Voilà une étrange histoire ; qui sait si, moi aussi... bah, on verra bien !...

LE TERTRE DU GUERRIER

NOTICE

I

LE « TERTRE DU GUERRIER » DE 1850

Pendant huit ans, — des derniers mois de 1849 jusque vers la fin de 1857, — les œuvres dramatiques d'Ibsen se rattachent toutes soit aux antiquités norroises, soit au moyen âge ou au folklore norvégiens. Ce sont là deux aspects du romantisme d'origine germanique, et Ibsen apparaît comme un romantique attardé. Cet adjectif suggère l'idée d'un écrivain sans originalité profonde, qui prolonge une période littéraire périmée. En ce sens, il convient mal à Ibsen. Ce n'est pas lui qui était attardé, c'était la littérature norvégienne. Lorsqu'il écrivit, en décembre 1849, un petit acte où il mettait en scène des vikings du temps païen, il était le premier à le faire en Norvège.

Ce retard de la littérature norvégienne est d'autant plus curieux que l'on avait l'exemple du Danois Oehlenschlæger, dont les pièces étaient jouées couramment à Oslo, et qui, dans ses tragédies antiques, empruntait ses sujets aussi bien à l'histoire norvégienne qu'à l'histoire danoise. Il n'y avait qu'à marcher sur ses traces. C'est ce qu'a fait Ibsen, à vingt et un ans, avec cette pièce, la seule de lui que l'on puisse dire vraiment

imitée. Car elle est surtout un exercice d'élève, au moins sous sa première forme. Et il composait en même temps un drame tiré de l'histoire norvégienne ancienne, *Olaf Trygvason*, dont on ne sait rien, sinon qu'il en a écrit au moins le premier acte [1], mais dont on peut sans crainte affirmer que c'était une autre imitation d'Oehlenschlæger. Et les poèmes du préparateur de pharmacie, en ses derniers mois de Grimstad, étaient volontiers « composés sur des mélodies populaires connues [2] », en sorte que l'on peut reconnaître dans sa production d'alors les deux aspects du « romantisme national ».

Il semble cependant que lui-même ne reconnaissait pas la connexion entre ces deux aspects, et la valeur nationale de la saga. Dans la lettre qui vient d'être citée, en effet, il disait, après avoir parlé de ses deux pièces à sujets norrois, qu'il s'était « aussi essayé dans une direction nationale », par quoi il entendait précisément le folklore. Et un poème qui doit dater de l'automne 1849 conseillait aux poètes de délaisser « le passé lointain d'une époque inhumée, aux souvenirs poussiéreux », pour s'inspirer de la nature, et d' « une poésie de vie populaire aux fleurs exquises [3] ». Lorsqu'il écrivait un poème sur un air connu, il faisait du « romantisme national » de propos délibéré, et il se laissait influencer par Welhaven et par Andreas Munch, qui en étaient les représentants. Lorsqu'il prenait Oehlenschlæger pour modèle, il en faisait inconsciemment. Dans le premier cas, il subissait le courant de l'époque. Dans le second, il suivait davantage son goût personnel, qui l'avait d'abord conduit à écrire son *Catilina*.

Pourquoi donc voulait-il écrire des pièces à l'imitation du

[1] Lettre à Johan Schulerud, citée dans le tome I, p. 80.
[2] *Ibid.*
[3] *Aux poètes de Norvège*, tome I, p. 131.

tragique danois qui le ramenait au « passé lointain »? D'abord, évidemment, parce qu'il était, d'instinct, porté vers le théâtre, et n'avait guère encore, à Grimstad, connaissance sérieuse d'autres auteurs dramatiques que Ludvig Holberg et Oehlenschlæger. Il admirait celui-ci profondément, et lui a consacré le poème : « Le skalde au Valhal, » lorsqu'il mourut pendant que lui-même était en train de remanier *le Tertre du Guerrier.*

Mais Ibsen, même lorsqu'il n'avait pas encore vingt-deux ans, éprouvait le besoin de se donner une raison sans se rendre compte qu'elle lui était précisément dictée par son instinct et son goût. Cette raison, il l'exprime dans la lettre à Schulerud :

> La petite pièce *les Normands* est remaniée, ou plutôt va être remaniée, ce dont je m'occupe actuellement, et sous sa nouvelle forme elle se présentera comme vêtement d'une idée plus large que celle à laquelle, primitivement, elle était destinée.

Le drame à la manière d'Oehlenschlæger lui paraît donc propre à l'expression de quelque idée générale — autre que l'idée nationale, — et telle est la raison qu'il se donne pour composer des drames du même genre.

Les Normands, première forme de sa pièce, a donc été achevé en décembre 1849. Il en a sans doute entrepris la refonte aussitôt après avoir écrit à son ami, en janvier 1850, ou du moins savait-il, dès lors, en quoi le changement devait consister. Ce travail devait être terminé, à l'état de brouillon, lorsqu'il quitta Grimstad en avril, car il n'aurait pu s'y absorber de nouveau pendant ses quatre mois de préparation finale au baccalauréat. Il put seulement consacrer le congé de la Pentecôte pour le mettre au net, sous son titre nouveau. On trouvera ici le texte de ce second état « Le Tertre du Guerrier. 1850 », traduit directement sur l'unique manuscrit qui en existe (mais non de l'écriture

d'Ibsen), le cahier du souffleur, au Théâtre National d'Oslo.

Le texte de la pièce primitive, *les Normands*, est inconnu. On peut toutefois imaginer, avec une grande probabilité, en quoi « l'idée » de la pièce est devenue « plus large ». L'expression d'Ibsen indique d'abord que c'est la même idée que toutes deux présentent et celle-ci est bien évidente : il s'agit de l'opposition, d'une part, entre le christianisme et le paganisme, et, d'autre part, entre la douceur du Midi et l'âpreté du Nord. Le drame inachevé *Olaf Trygvason* traitait évidemment, en partie, le même sujet, car cet Olaf a été le premier roi chrétien de Norvège. On conçoit qu'un tel sujet devait naturellement tenter Ibsen, et Oehlenschlæger y était revenu à bien des reprises, avec ou sans le complément du contraste entre le Nord et le Midi. Ainsi l'imitation d'Oehlenschlæger s'étend jusqu'à l'idée. Pourtant, le tertre devient le symbole non seulement de la chute du paganisme, mais d'une résurrection de l'antique vaillance nordique pour des exploits d'un genre nouveau et plus pur, ceux de la pensée. C'est là, sans doute, ce qu'Ibsen appelle son idée « élargie », et je croirais volontiers que le tertre n'existait pas dans *les Normands*.

L'imitation d'Oehlenschlæger apparaît dans les vers d'Ibsen, qui sont des pentamètres ïambiques, tantôt rimés, tantôt sans rimes, interrompus parfois par d'autres rythmes. Le monologue de Blanka (p. 394), et les répliques suivantes, jusqu'à l'intervention de Hemming, sont en vers ïambiques tétramètres. Le serment de Gandalf est en strophes qui paraissent personnelles à Ibsen, mais qu'il avait précisément employées pour son poème « le Skalde au Valhal ». Gandalf décrit à Blanka la vie de combats des Vikings en vers non rimés, composés d'un dactyle et d'un trochée, qui se rencontrent chez Oehlenschlæger, notamment dans *Les Varingiens à Miklagaard*, et le chant du

skalde Hemming est en quatrains composés des mêmes vers.

C'est principalement dans la situation et dans les personnages que le modèle du petit acte d'Ibsen se reconnaît. L'histoire antérieure, qui explique la vie du viking Audun en Normandie, avec sa fille adoptive chrétienne, Blanka, paraît bien appartenir à Ibsen. Mais l'idée de l'homme du Nord déraciné, solitaire en pays étranger, qui ne se fait pas tout de suite reconnaître de ses compatriotes revenus, se trouve dans *le Pays découvert et disparu*. Le roi Svend, au Ve acte de *Palnatoke*, prononce, comme Gandalf, un serment qu'il ne pourra tenir. Et l'on peut multiplier les analogies. Elles sont surtout frappantes lorsqu'on rapproche *le Tertre du Guerrier* de *les Varingiens à Miklagaard*, où un vieil ermite vivant à Constantinople, et ami de la douce Maria, finit par révéler qu'il est Olaf Trygvason. Il restera, comme Audun, dans son ermitage, tandis que la fille du Midi suivra Harald en Norvège, comme Blanka suivra Gandalf, avec l'idée d'exercer sur lui et sur sa nouvelle patrie une influence bienfaisante et chrétienne. Audun et Blanka sont des personnages presque servilement imités.

Le ton et le style sont également romantiques à la manière d'Oehlenschlæger, et souvent assez fades. Le christianisme est sentimental, et ne semble triompher que grâce à un affaiblissement de l'ancienne vigueur nordique. Les fleurs jouent un rôle excessif, et sont le symbole essentiel du sentiment douceâtre qui l'a énervée. Harpe et chant reviennent souvent, et le skalde un peu fou qui ne doit pas prendre part aux combats, dont, au fond de son cœur, il réprouve la brutalité, est un être inconnu dans les sagas. Le paganisme aussi est compris d'une manière conventionnelle. Freia et Baldur y sont comme des représentants anticipés de l'idée chrétienne. Et tout cela, y compris l'orthographe même de Baldur et d'autres personnages mythologiques,

vient d'Oehlenschlæger. On peut bien trouver aussi telle image empruntée à Welhaven, et même relever telles expressions (*aandesmil, aandebrud*), rappelant qu'Ibsen a dû être un lecteur assidu de Wergeland, dont la tendance littéraire était si différente, mais l'influence d'Oehlenschlæger est continue, et l'œuvre est celle d'un disciple.

Ceci donne une médiocre idée de la connaissance qu'Ibsen avait alors de l'ancienne histoire de la Norvège. Il semble ne s'en être fait une idée que par l'intermédiaire du grand dramaturge danois. Et celui-ci ne paraît pas en avoir fait une étude très sérieuse. Il n'avait même pas lu les sagas royales de Snorre lorsqu'il composa son *Haakon Jarl*, suggéré par la lecture d'un historien moderne qui faisait d'Olaf un pur héros chrétien [1], et les lut seulement après avoir écrit les trois premiers actes. Ibsen, pourtant, — on peut le prouver, — avait lu Snorre, et il connaissait sans doute des ouvrages sérieux sur la mythologie, surtout : *Légendes des dieux et des héros*, de P. A. Munch (1840), qui avait eu un grand succès. Mais il les avait lus seulement, tandis qu'il s'était livré à une étude approfondie de l'œuvre d'Oehlenschlæger, en sorte que celui-ci « lui cachait les sources [2] ».

Le fait qu'Ibsen avait déjà lu Snorre et la vieille *Edda* résulte de l'emploi du nom de Gandalf, qui n'existe que là, et du singulier suicide imaginé par Gandalf pour échapper dignement à son serment. On lit dans Snorre [3] :

Le roi Hake avait eu de si graves blessures qu'il voyait que ses jours ne seraient pas longs ; il fit charger de morts et d'armes un grand navire

[1] Kjeld Galster : « Les sources du *Haakon Jarl* d'Oehlenschlæger », dans *Edda*, XI, p. 31.

[2] L'expression est de M. Fredrik Paasche.

[3] *Ynglinga Saga*, 23.

qu'il possédait, il le fit conduire en mer, fit accrocher le gouvernail et hisser la voile. Puis il mit le feu à du bois résineux et alluma un bûcher sur le bateau. Hake était presque mort, ou tout à fait, quand il fut déposé sur le bûcher. Le vent venait de terre, et le bateau s'éloigna en flammes parmi les îles jusqu'à la mer. Cet acte devint très fameux.

Il est vrai que deux autres histoires pareilles existent, qu'Ibsen pouvait connaître, mais c'est bien Snorre qu'il a suivi en écrivant : « Voyez, le vent du soir souffle de la terre. »

A part ce nom et ce détail qui proviennent directement de Snorre, et l'idée du tertre symbolique, invention d'Ibsen, c'est Oehlenschlæger qui a tout fourni, situation, personnages, prosodie, ton général, images, à son jeune admirateur. A peine peut-on noter, du maître à l'élève, un léger progrès dans le sens du réalisme. Les vikings nordiques de l'élève montrent une brutalité — au commencement — que le maître aurait atténuée. L'absurdité de leur adoucissement si rapide n'en est, d'ailleurs, que plus choquante, à la fin. On peut dire aussi, à l'avantage de l'élève, qu'il n'a pas prêté à ses vikings, pas même au converti Audun, de sentiments spécifiquement chrétiens, comme les scrupules de conscience que le maître, par exemple, attribue à Palnatoke, et qui supposent la notion de péché. Si l'on songe que *le Tertre du Guerrier* est venu près de cinquante ans après la première tragédie nordique d'Oehlenschlæger (*Haakon Jarl* est de 1805), on trouvera que le progrès est médiocre.

En ce qui concerne la structure de la pièce, il est curieux d'observer qu'elle présente certaines qualités. Non par la manière de caractériser les personnages : là, on sent le débutant. Mais par la manière dont Ibsen a su faire pressentir l'histoire passée de Bernhard sans la révéler avant le moment venu, où elle détermine le dénouement. Cette façon de manier un secret lui venait probablement du romancier Maurits Hansen, et con-

vient mieux au drame qu'au roman. Elle aurait pu révéler, au spectateur attentif, l'instinct dramatique de l'auteur. Mais elle a passé inaperçue. Elle deviendra plus tard, dûment transformée, un procédé spécifiquement ibsénien.

On peut encore noter, comme rapprochements entre ce petit acte et les œuvres ultérieures, le double pressentiment de Gandalf et de Blanka, qui se retrouvera dans *Dame Inger d'Œstraat*, dans *Olaf Liljekrans* et dans *les Guerriers à Helgeland*, et l'idée de la séparation après la mort de deux amants qui n'ont pas la même religion, motif qui reviendra dans *les Guerriers à Helgeland.*

La pièce, reçue au Théâtre de Christiania, fut jouée le 26 septembre 1851. Le spectacle comprenait, en outre : *Au chalet* de C. P. Riis, et *les Pantoufles de Lise,* comédie en un acte de Laurencin, Desvergers et G. Vaëz. Avec les acteurs danois, qui furent bons, une jeune actrice norvégienne, Mlle Laura Svendsen, engagée depuis le commencement de l'année, fut très goûtée dans le rôle de Blanka. Le public, en somme, se montra satisfait. La recette fut de 232 spd. (environ 1 300 francs), ce qui était fort convenable. La pièce fut donnée encore deux fois, les 29 septembre et 24 octobre, ce qui pouvait passer pour honorable.

Le lendemain de la première représentation, un compte rendu parut dans l'un des deux principaux journaux, *Christiania Posten* [1], tandis que *Morgenbladet* s'abstenait. Ce compte rendu, qui tenait une colonne et demie, reconnaissait que l'auteur était plein d'idées et avait eu « des élans vraiment virils ; mais quand il en est venu à l'exécution proprement dite, il a

[1] N° 744, du 28 septembre 1850.

manqué soit de patience, soit de force ». On lui reprochait de n'avoir su donner de la vie et des mœurs des ancêtres, dans leurs expéditions de vikings, qu'un tableau ébauché, et notamment d'en avoir fait des barbares inhumains capables de satisfaire leur désir de vengeance en massacrant des femmes sans défense : détail amusant, quand on songe que c'était précisément un mérite d'Ibsen de s'être écarté de la conception traditionnelle et adoucie, qui était alors admise, de la vie des anciens Norvégiens. Suit un récit de l'histoire inventée par Ibsen, racontée avec deux ou trois intentions ironiques, surtout à propos de la conversion du vieux viking au christianisme, et de la fureur d'Asgaut lorsqu'il aperçoit Blanka, et le critique conclut :

L'histoire elle-même ne manque pas du tout de poésie, elle donnerait superbe matière à un ou deux poèmes narratifs (*romancer*), et *le Tertre du Guerrier*, considéré comme un poème épique-lyrique, est certainement un ouvrage d'une valeur poétique peu commune ...presque chaque réplique se signale par une envolée lyrique... De plus, le tout s'exprime en des vers d'une très belle sonorité, ce qui paraît être une force caracté ristique du poète. Comme poème « dramatique », toutefois, c'est évidemment peu heureux... les caractères sont d'un dessin assez vague, à l'exception, peut-être, de Blanka, et le véritable effet dramatique manque trop...

Catilina est ensuite mentionné : « Ces deux ouvrages méritent l'attention, et il faut espérer que l'auteur, avec le temps, pourra se rendre maître de la forme dramatique. »

Quelques jours plus tard parut une autre critique, dans un journal hebdomadaire [1], en près de deux colonnes : « Nous

[1] *Krydseren*, n° 77, du 5 octobre 1850, supplément. L'article est intitulé : « *Encore* quelques remarques à propos du nouveau drame de Brynjolf Bjarme, *le Tertre du guerrier*, » ce qui semble indiquer que l'auteur a voulu surtout répondre à *Christiania Posten*.

reconnaissons parfaitement l'auteur de *Catilina :* pureté de forme, dignité idéale, et une tenue exceptionnellement noble. » Mais on trouve qu'il manque à l'auteur quelque chose, que l'on cherche à définir. Ce n'est pas la force, c'est « la multiplicité, la richesse, peut-être l'audace, et — pour se servir d'une expression en apparence bizarre — l'esprit d'initiative littéraire ». Son œuvre manque de « contenu intellectuel », que le critique voudrait voir éclater à la manière subjective et débordante de Schiller. Et il se demande : « L'auteur aurait-il peut-être de plus grandes dispositions pour la tragédie? *Catilina* semblerait l'indiquer ; et aussi une certaine sérénité artistique, qui élève tant la tragédie, et qui est une de ses qualités essentielles, car au total l'artiste, en lui, domine l'écrivain... » Puis, on loue « la belle ordonnance et les beaux vers pleins dont la pure sonorité nous a vraiment causé un plaisir sans mélange ». Mais « le skalde s'est montré comme un vrai troubadour plutôt que comme un vrai skalde du Nord, de même que l'impression, en somme, est plus romantique que nordique »...

Ces deux comptes rendus sont curieux à rapprocher. Ils s'accordent à louer, presque dans les mêmes termes, les vers d'Ibsen, surtout pour leur belle sonorité, mais s'opposent pour tout le reste. Le second témoigne d'une plus grande finesse d'appréciation, constate ce qui reste de tradition romantique dans l'allure des personnages, malgré la brutalité nordique que l'auteur leur attribue par moments, et observe la pureté de forme et la sérénité artistique de l'œuvre, tout en regrettant qu'un certain manque d'audace ait retenu l'écrivain d'exprimer plus librement ce qu'il avait à dire. Cette sérénité paraît au critique propre à la tragédie.

Cependant, si l'un des deux articles a exercé quelque influence sur Ibsen, ce n'est pas celui-ci. Le premier, qui lui contestait le

talent dramatique, parce que son petit acte avait plutôt le caractère d'un « poème épique-lyrique », c'est-à-dire d'un poème où, selon la terminologie de J. L. Heiberg, l'épique et le lyrique ne sont pas fondus en l'unité supérieure qui constitue le dramatique, l'a certainement frappé bien davantage, car il n'avait même pas attendu de le lire pour se faire le même reproche. C'est pendant la représentation même qu'il a compris ce qui manquait à son œuvre, et il a dit à Clara Ebbell quelle impression pénible il en avait ressentie (V. p. 59). Ce qui est rapporté des propos qu'il tint à la jeune fille n'indique pas quels défauts lui étaient apparus. Mais comme il a été amené, trois ans plus tard, à récrire sa pièce, il est facile de voir en quoi il l'a modifiée. La structure dramatique est restée la même, et l'on verra que c'est surtout la façon de caractériser les personnages qu'il a bouleversée.

Les critiques publiées n'ont donc pas eu grande action sur lui. L'une d'elles a seulement corroboré son propre jugement. Mais il adhérait alors complètement à l'esthétique de Heiberg, en même temps qu'il était un admirateur d'Oehlenschlæger. Il ne pouvait ignorer que le reproche d'être « épique-lyrique » plutôt que dramatique avait été précisément adressé par Heiberg à Oehlenschlæger, et il découvrait que ce reproche s'appliquait à lui-même, à propos d'une œuvre imitée du poète danois, et qu'il condamnait lui-même après l'avoir vue à la scène. Heiberg devait être par là grandi à ses yeux, et Oehlenschlæger un peu diminué.

Son dernier trimestre de 1850, après cette funeste épreuve de son talent dramatique, fut très sombre, comme l'indiquent suffisamment les poèmes qu'il envoya vers le 1er janvier à Clara Ebbell. Il ne se croyait plus fait pour écrire des pièces. Il en avait une en train, *la Perdrix de neige du Justedal*, dont le premier

acte était écrit et le second commencé. Le manuscrit porte la date : 1850. On ne sait quand elle a été interrompue. C'est évidemment après la soirée du 26 septembre qu'il a renoncé à la continuer. Et il n'en a pas commencé d'autre, ensuite, pendant près de deux ans. Certes, il ne se croyait pas dénué de talent. Il pensait même que *le Tertre du Guerrier* n'était pas sans mérite, au moins comme poème, et il se résignait à devenir « épique-lyrique », puisque le don dramatique lui manquait. Il conclut avec l'éditeur de *Catilina* un traité [1] pour la publication d'un volume qui comprendrait *le Tertre du Guerrier* et un poème, *la Harpe d'Or,* dont le titre rappelle *les Cornes d'Or* d'Oehlenschlæger. Il paraît que la première feuille de ce volume a été imprimée et corrigée, mais elle est perdue, et l'on ne sait quel était le sujet de *la Harpe d'Or.* Mais le traité indiquait que c'était un « poème épique », et il n'est pas douteux qu'Ibsen se proposait d'imiter les poèmes d'Oehlenschlæger inspirés de l'*Edda.* Peut-être estimait-il que cette réunion de deux œuvres de caractère « épique-lyrique » serait une invite à juger aussi comme telle celle des deux qui était écrite en forme de dialogue.

II

HELGE VAINQUEUR DE HUNDING

Voilà donc Ibsen résigné à se consacrer au genre « épique-lyrique ». Ses essais en ce genre, pendant l'année qui a suivi les représentations du *Tertre du Guerrier* n'ont pourtant pas été nombreux. Il y en a eu trois : *la Harpe d'Or,* qu'il n'a pas achevé ou qu'il a trouvé mauvais, puis *Un samedi soir dans le Har-*

[1] V. p. 143.

danger et *Helge vainqueur de Hunding*, tous deux publiés dans *Andhrimner*. Il ne paraît pas avoir entrepris, au cours de cette année, aucune œuvre plus importante.

Un samedi soir dans le Hardanger correspond à ce qu'il entendait, dans sa lettre du 5 janvier 1850, par la « direction nationale », c'est-à-dire à l'aspect folkloriste et pittoresque du « romantisme national ». Direction qu'il suivra dans une série d'œuvres, jusqu'en 1856, en même temps qu'il approfondira son étude de l'antiquité nordique. Une vue d'ensemble sur ses années d'apprentissage, de la fin de 1849 à 1857, devrait comprendre la double série de ses œuvres populaires et de ses œuvres inspirées des Sagas et de l'*Edda*. Mais il ne s'agit que de celles-ci, pour le moment, et c'est ici qu'il convient d'examiner *Helge vainqueur de Hunding*, qui se place entre *le Tertre du Guerrier* de 1850 et son dernier remaniement. On y trouve l'influence d'Oehlenschlæger sous une nouvelle forme.

Il existe une œuvre, ou plutôt un groupe d'œuvres d'Oehlenschlæger sous le titre : *Helge*, mais elles n'ont aucun rapport avec le vainqueur de Hunding, et ce n'est pas là, ni dans aucun autre poème de son maître qu'Ibsen a connu la légende de son Helge : c'est probablement le livre de l'historien P. A. Munch, *Légendes des dieux et des héros*, qui lui a donné envie de traiter ce sujet, car l'orthographe des noms propres et d'autres indices montrent que le poète a connu le travail du savant [1]. Mais il a lu aussi l'*Edda*, où il a pris tel détail qui ne se trouve pas chez P. A. Munch. Dans la seule traduction danoise de l'*Edda* qui existât, celle de Finn Magnussen, il a lu, par exemple : « Le fils de Sigmund — est debout, en haubert, — vieux d'un

[1] D'après une étude non publiée de M. Fredrik Paasche, professeur à l'Université d'Oslo, qui me l'a communiquée autrefois en m'autorisant à l'utiliser. Son manuscrit m'a été utile en plusieurs endroits de cette notice.

jour » (strophe 6), qu'il a traduit dans sa dixième strophe : « Déjà, le lendemain, — il se tint sur ses jambes ». Helgi dit ailleurs à Sigrun : « J'ai pris des ours — à Braalund » (strophe 8 du second lai), et Ibsen a inventé l'histoire de cette chasse d'enfant (strophes 12-26).

Les lais de Helgi, fils de Sigmund, dans l'*Edda*, sont deux poèmes distincts dans chacun desquels se trouve le motif de Sigrun, vierge guerrière qui vient trouver le héros afin d'éviter un mariage qui lui déplaît. Il existe un troisième lai de Helgi, fils de Hjörvard, où revient le même motif, et où la vierge s'appelle Svaava. Ibsen ne s'est pas servi du troisième lai. Tous trois sont touffus, désordonnés, toujours condensés au point d'être peu clairs lorsqu'il s'agit de la trame du récit, plus diffus dans les parties dialoguées, toujours fougueux et passionnés.

Ibsen les a réunis en un récit unique, en prenant à peu près tout ce qui compose l'action, et supprimant les épisodes qui n'y contribuent pas, en sorte que Sinfjotli, frère de Helge, disparaît dans son poème. Il a supprimé aussi la préparation de la bataille et la bataille même, qui terminent le premier lai. Il en résulte un poème clair comme l'exposé de P. A. Munch, mais qui donne une impression infiniment plus paisible que le vieux texte. Le ton est devenu celui du romantisme. On peut comparer, par exemple, les quatre premières strophes d'Ibsen avec celles-ci (str. 5 et 6 du premier lai) :

... Un corbeau dit à un corbeau, — sur la branche — où ils avaient faim : — « J'ai des nouvelles.

Le fils de Sigmund — est debout en haubert, — vieux d'une nuit ; — le jour se lève ; — ses yeux luisent — comme ceux d'un brave. — Il est ami des loups. — Nous aurons du bon temps. »

Ibsen a détruit l'effet de cette sobriété, et la répétition de « De race royale sorti » est tout à fait contraire à l'esprit de

l'*Edda*. Et la joie paternelle de Sigmund (str. 8-9 d'Ibsen) est bien sentimentale. Le premier lai dit (str. 7) :

Le roi, quittant — le tumulte du combat — à l'enfant apporta — des dons précieux.

Ces dons sont des terres et une épée.

La troisième partie du poème d'Ibsen commence par seize strophes où sont racontées la sombre humeur de Dag et la mort de Helge. C'est bien long pour des faits indispensables à connaître, mais qui, par eux-mêmes, n'intéressent ni la gloire de Helge, ni l'amour de Helge et de Sigrun. Le second lai de l'*Edda*, le seul qui contienne la mort de Helgi, se contente d'un résumé en prose :

Dag, fils de Högni, offrit un sacrifice à Odin pour obtenir que son père fût vengé. Odin prêta sa lance à Dag. Dag rencontra Helgi, son beau-frère, à Fjætterlund. Il transperça Helgi avec la lance. Helgi tomba ; et Dag courut à cheval au mont Désir, et porta la nouvelle à Sigrun.

Ainsi le vieux texte est presque constamment affaibli par le délayage, et ce qu'ajoute Ibsen est inspiré par un romantisme sentimental. Le long épisode des jeunes ours rapportés par Helgi (str. 12 à 26) enfant provient de la *Saga de Fridthjof*, du romantique suédois Tegner. D'autres passages paraissent montrer qu'Ibsen, depuis *le Tertre du Guerrier*, a lu Grundtvig. Mais surtout c'est Oehlenschlæger qu'il a imité, dans ce genre épique, aussi bien que dans son essai dramatique. Son poème est en quatrains de vers ïambiques trimètres : ce sont les vers d'une grande partie de *Les Dieux du Nord*, de *Hrolf Krake* et d'autres poèmes du lyrique danois tirés de l'*Edda* ou d'œuvres anciennes analogues. Ibsen y alterne les vers féminins, qui ne sont pas rimés, et les vers masculins, qui riment, tandis que Oehlenschlæger, avec la même alternance, a des rimes féminines et masculines, et groupe ses vers en strophes de huit

vers. Ce sont de faibles différences. Jamais un essai d'allitérations, qui remplaçaient les rimes dans la poésie norroise. Ainsi, bien qu'il connût l'*Edda* — lecture sans doute toute récente et peu approfondie, c'était encore de son maître danois que se rapprochait Ibsen par son rythme, comme par le ton et le style. Ce n'est que plus tard que l'étude directe et plus approfondie de l'ancienne littérature le débarrassera de l'influence d'Oehlenschlæger, et qu'en même temps elle lui paraîtra, elle aussi, appartenir à la « direction nationale ».

Certes, Ibsen, puisqu'il avait lu l'*Edda*, et Snorre, et sans doute d'autres sagas, comprenait et sentait combien Oehlenschlæger était plus pâle que ses sources. Il était évidemment attiré vers la vie de ce monde norrois que le grand romantique danois lui avait d'abord révélé, mais qu'il commençait à étudier plus directement. Et pourtant il en restait encore à l'affadissement des vieux textes. Dans l'avant-dernier poème publié dans le présent volume, écrit pour la fête du 15 octobre 1851 à l'Association des Étudiants, il semble même avoir présenté la théorie de cette atténuation. Il était scandinaviste et préoccupé de « la meilleure pensée du Nord ». L'époque des sagas était trop lointaine, elle ne pouvait, telle quelle, prendre vie dans le peuple, il fallait lui faire subir une adaptation.

III

LE « TERTRE DU GUERRIER » DE 1854

Deux ans se passent, après la publication de *Helge*, vainqueur de Hunding, et Ibsen reprend *le Tertre du Guerrier*. Pour rapprocher de la première forme de cette pièce sa forme défini-

tive, il faut ici renoncer à l'ordre chronologique. Cet intervalle a été rempli par des événements importants pour la formation du jeune auteur dramatique. Il est désormais attaché au « théâtre national » de Bergen comme instructeur et comme « poète du théâtre », et il a fait en Danemark et en Allemagne un voyage d'étude qui l'a beaucoup instruit et mûri. Naturellement, il s'est remis à écrire des pièces, car sa position nouvelle l'y obligeait, et il en a composé une en 1852, avec un médiocre succès. En 1853, se sentant peu encouragé, sans doute, par ce résultat, et ne retrouvant plus sa fertilité d'invention dramatique du dernier hiver passé à Grimstad, il reprit encore une fois *le Tertre du Guerrier*, et le remania complètement. La pièce, acceptée par la direction, fut jouée le 2 janvier 1854.

Quels changements y a-t-il apportés?

L'idée reste la même, et n'est pas « élargie ». Tout au plus peut-on dire qu'elle est un peu précisée. L'auteur l'exprime directement, et presque dans les mêmes termes, par la vision qui termine le *Tertre* de 1854 comme celui de 1850, et où Blanka prévoit la résurrection du Nord pour de « purs exploits de l'esprit sur l'océan de la pensée. » C'est bien la même façon de considérer la saga. Du poème « Aux poètes de la Norvège » à la première et à la seconde forme du petit acte, il ne varie pas. Et il y insiste quelques semaines plus tard [1] :

> Et pour un peuple à la poitrine pleine
> du trésor d'or du souvenir,
> la terre du tertre du guerrier n'est pas
> dénuée de la vie de l'esprit.

[1] V. « Prologue pour les représentations des acteurs de Bergen à Trondhjem » (17 avril1854) dans le tome III.

Mais ce ne sont pas les runes sur l'épée,
non, c'est l'œuvre plus douce de la pensée,
qui, par l'esprit et l'art, interprète le mieux
les aspirations du jeune peuple.

On peut trouver trace de cette idée chez Oehlenschlæger, qui représente volontiers la douceur du Midi comme la mollesse de pays usés, tandis que le Nord primitif et brutal possède une vie plus intense qui promet, avec le christianisme, une vertu plus virile. Mais Ibsen montre beaucoup moins que son modèle la sympathie pour le paganisme, qu'il comprend avec plus de réalisme. L'idée d'une renaissance de la vigueur nordique sous une forme nouvelle paraît ainsi plus factice et arbitraire. G. Brandes trouve même que les deux derniers vers sont « en dehors du cadre de la pièce » (1). Ils marquent l'écart entre la pensée du maître et de son jeune admirateur.

La structure de la pièce remaniée reste aussi la même, et la succession des scènes n'a pas varié : exposition entre Blanka et Roderik, arrivée des guerriers qui se dispersent pour explorer l'île, scène entre Blanka et Gandalf, qui s'éloigne pour la sauver, et revient presque en même temps que ses hommes, et enfin la grande scène d'explication. Ce n'est pas le plan de son acte qu'Ibsen a trouvé défectueux, car ce plan était simple et direct, et des complications ne pouvaient contribuer à l'animer. Ibsen a seulement placé l'action dans une île près de la Sicile, et il a supposé que l'ermite, lorsqu'autrefois, viking, il avait voulu piller cet endroit, avait été blessé, ce qui rend l'histoire un peu

[1] G. Brandes : *Henrik Ibsen*, 1898, p. 126. Ces deux vers paraissent ajoutés sur le manuscrit, mais l'écriture différente sert simplement à les souligner (Didrik Arup Seip dans *Hundreaarsufgave*, I, p. 312). Brandes a cru à une addition faite par Ibsen après coup, parce qu'il ne connaissait pas la première forme *du Tertre*, qui déjà se termine par deux vers à peine différents.

plus vraisemblable. Et dans la dernière scène l'ermite se désigne comme le meurtrier du père de Gandalf parce qu'il compte ainsi obtenir que l'on épargne Blanka, tandis que cette volonté de sacrifice n'était guère justifiée dans la première version. Ces quelques détails de mise au point n'ont rien de bien essentiel.

On trouve des changements d'un autre ordre. Le pentamètre ïambique est conservé, mais les autres rythmes disparaissent. Un monologue de Blanka est introduit au commencement, et il est en strophes de huit vers trochaïques réguliers tétramètres, dont le premier quatrain a des rimes alternées, féminines puis masculines, et le second quatrain a deux rimes féminines, puis deux rimes masculines. C'est une strophe assez fréquente, dont Ibsen s'était déjà servi [1], et qui n'est pas prise aux tragédies nordiques d'Oehlenschlæger. Puis, l'orthographe des noms mythologiques devient plus correcte. L'histoire du roi Hake n'est pas seulement conservée, elle se rapproche de la saga. Et les noms de Audun et Bernhard sont remplacés par Rörek et sa modification Roderik : Rörek est un vrai nom norrois. Par tout cela, Ibsen s'écarte un peu d'Oehlenschlæger.

Mais surtout Ibsen était préoccupé d'écrire une œuvre qui ne serait plus « épique-lyrique », et qui aurait le caractère proprement dramatique. Il s'est mieux représenté ses personnages, et a senti qu'ils n'étaient pas vaguement antérieurs à l'introduction du christianisme en Norvège : l'action se passe « peu avant » cette introduction. Et c'est dans le tracé des caractères et de leur évolution que le changement est vraiment considérable. Les vikings ne sont plus une troupe homogène qui exprime

[1] « Logement vacant », t. I, p. 146.

l'aveugle fidélité au chef, ils sont individualisés : Jostein combat par avidité, Hrolloug pour la gloire, et Asgaut est le fervent de l'antique foi païenne qu'il voit délaissée, tandis que Hemming est à demi christianisé. Gandalf montre, dès le début, d'inconscientes prédispositions à devenir chrétien. C'est tout cela qui donne à la pièce plus de mouvement et de vie. Blanka aussi est modifiée : jeune fille enjouée, c'est par là qu'elle séduit d'abord Gandalf, et la naissance de l'amour chez les deux jeunes gens est joliment décrite.

C'est ce progrès dans la facture qui donne un intérêt à ce remaniement, et lui a fait obtenir, quarante-trois ans plus tard, l'approbation de l'auteur.

Le public de l'époque, à Bergen, fut moins indulgent. La pièce fut jouée le 2 janvier 1854, jour anniversaire de la fondation de la « scène nationale ». « Elle fut accueillie avec un assentiment général. Le public était nombreux », dit un journal de Bergen aimablement [1]. Mais l'autre journal de cette ville [2], après avoir annoncé la représentation, n'en a pas rendu compte. Le succès a été certainement médiocre, puisque la pièce ne fut ensuite jouée que le 15 février 1856, pour la seconde et dernière fois.

Un seul compte rendu, paru le lendemain de la répétition générale [3], est assez froid, malgré une bienveillance évidente. On y reconnaît que l'auteur

a su s'approprier une plus grande maîtrise de la langue et une meilleure connaissance des exigences de la scène. Nous retrouvons ici les mêmes vers sonores qui ont surtout signalé les prologues de M. Ibsen en plusieurs circonstances, une réelle plénitude de pensée, et avant tout quelques

[1] *Bergenske Blade*, 1854, nº 2, du 4 janvier.
[2] *Bergens Stiftstidende.*
[3] *Bergenske Blade*, 1854, nº 1, du 1er janvier, sous la signature « g. s. ».

belles images qui plaisent d'autant plus qu'elles surprennent par leur originalité.

Le critique concluait par cette phrase d'encouragement :

On doit doublement apprécier le talent qui peut et veut complètement se consacrer à l'art dramatique.

Cette phrase paraît être d'un ami, et il en résulte qu'Ibsen, la veille de la première, sentait décidément renaître sa vocation dramatique tellement refoulée, trois ans et demi plus tôt, par son impression en voyant jouer la même pièce sous sa première forme.

Le Tertre du Guerrier fut publié dans ce même journal de Bergen où il avait un ami, mais la collection de ce journal, pour l'année 1854, avait disparu, en sorte que le texte n'existait plus que par une copie manuscrite qui est à la bibliothèque du théâtre de Bergen, lorsque la première publication de la pièce (sous sa forme définitive) eut lieu en 1898, en traduction allemande [1], l'un des éditeurs de la traduction allemande des œuvres complètes, Julius Elias, ayant demandé à l'auteur le manuscrit de cette œuvre de jeunesse. Ibsen envoya le cahier du souffleur du théâtre de Bergen avec ces mots, le 7 septembre 1897 [2] :

Je vous envoie aujourd'hui *le Tertre du Guerrier*, dont je suis enfin parvenu à entrer en possession. Je trouve, après l'avoir relu, qu'il y a tout de même beaucoup de bon dans ce petit travail de jeunesse, et je vous remercie bien sincèrement de m'avoir obligé à le comprendre dans la collection.

[1] *Das Hünengrab. Dramatisches Gedicht in einem Akt. Deutsch von* Emma Klingenfeld. Dans le tome II des *Henrik Ibsens Samtliche Werke in deutscher Sprache*, pp. 1-33.

[2] *Breve*, II, note, p. 263.

Depuis, on a retrouvé les numéros des *Bergenske Blade* où la pièce a été publiée. Une note disait :[1]

L'auteur a gracieusement communiqué à la rédaction ce beau poème représenté cette année avec un assentiment unanime le jour anniversaire du théâtre norvégien, pour le publier dans le journal, dont les lecteurs l'accueilleront avec beaucoup d'intérêt.

[2] *Hundreaarsutgave*, I, p. 312. (« Sur le texte du Tertre du Guerrier », par Didrik Arup Seip.)

LE TERTRE DU GUERRIER
DE 1850

PERSONNAGES

BERNHARD, *un vieil ermite.*
BLANKA, *sa fille adoptive.*
GANDALF, *chef viking de Norvège.*
ASGAUT, *vieux guerrier.*
HEMMING, *skalde de Gandalf.*
JOSTEIN, *porte-bannière.*
HROLLOUG ET AUTRES VIKINGS.

L'action se passe sur la côte de Normandie, alors appelée Valland, avant l'introduction du Christianisme dans le Nord.

Contrée forestière au bord de la mer, que l'on aperçoit au fond entre les arbres. Au milieu de la scène, un tertre de guerrier avec une pierre levée, devant le tertre un petit autel couvert de mousse, où est une croix garnie de fleurs. On voit le toit d'une cabane à travers le feuillage ; sur le devant de la scène, Bernhard est assis sous un arbre, écrivant sur un rouleau de parchemin, à côté de lui Blanka est debout, dans une position méditative. C'est le soir.

BERNHARD, *écrivant.*

« Alors, dit-on, Ragnarok ayant apaisé
les forces brutes, éveillé une vie purifiée,...
Alfader et Baldur et la douce Freia
régiront de nouveau les hommes dans la paix ».

Il met son parchemin de côté en se levant.

Mais, Blanka, voilà que tu rêves encore
Cela t'ennuie, ces histoires écrites
Sur les gens du Nord que tu n'as pas connus ;
ton esprit erre plutôt dans ton propre monde ;
c'est ce qui doit être, — et je fais de même,
j'aime ces vieux souvenirs du passé,
depuis que j'ai vagué de tous côtés
sur la mer du Nord, les monts stériles de Thule ;
j'ai gardé fidèle souvenir de tout chant
sur les lèvres des skaldes, — exploits des races
depuis les beaux vieux temps obscurs primitifs,
et ne parviens pas à les arracher de mon âme.

Maintenant que j'ai bâti ma cabane
sur la rive de Valland, ils me sont doublement chers,
car je les écris, et il me semble ainsi
que je revis ma vie une seconde fois.

BLANKA, *vivement.*

Moi m'ennuyer? — Oh non, cela n'est pas, —
c'est justement ce Nord dont il s'agit dans mes rêves,
là que le désir de mon âme s'efforce d'atteindre
à grands coups de rame sur l'océan de la pensée.
Les histoires que tu racontes, père, sont si vraies,
l'esprit s'y élève, et n'a pas de repos
qu'en un rêve rapide il n'ait fui vers le Nord.

BERNHARD

Tu es une petite exaltée, ma Blanka.
Souvent, quand tu écoutes ces vieilles histoires
du Nord lointain, tes joues s'empourprent, —
pour elles, tu oublies presque les fleurs de Valland.

BLANKA, *avec ardeur.*

Que puis-je à cela? — Qu'est-ce que la vie du Sud,
auprès de l'héroïsme dans les monts du Nord,
aussi différente qu'est le jonc flexible
du fort sapin qui défie la tempête !

D'un ton affectueux, et lui prenant la main.

Mais, dis-moi, pourquoi te rend si soucieux
le souvenir de ta propre vie dans le Nord?
Il semblerait presque que tu as voué
à l'oubli toute ta vie de jeunesse sur terre !

BERNHARD, *évasif.*

Ne me questionne pas, ma fille, il suffit
que tu saches que je t'ai trouvée, enfant
abandonnée, seule, après qu'une troupe
de vikings avaient dévasté la côte.
Ton père était tombé sous leurs coups,
le roc porte encore son château ruiné ;
mais la vengeance a suivi leur acte sauvage,
le chef cruel fut tué dans le combat ;
mais ne questionne plus sur le Nord, sur ma vie
chez les gens de là-bas, cela m'est pénible —

BLANKA, *vivement.*

Et ne voudrais-tu pas voir encore une fois
les monts de glace luisante parmi les champs en fleurs
en ce Nord, d'où une résonnance du passé
tremble encore sur les cordes de harpe du cœur?

BERNHARD

Oh, n'excite pas de nouveau ces souhaits,
laisse sommeiller ce désir au fond de l'âme ;
car mon cœur doit fuir de telles pensées,
si je dois trouver le calme aux bords de Valland, —
ne parle plus de cela ; je vais faire
ma promenade habituelle du soir dans les bois.

BLANKA

J'irai avec toi, et cueillerai les fleurs
où les feuilles du chêne se penchent sur les eaux ; —
puis, je prierai ici ma prière coutumière
sur cette tombe pour le repos du mort ;

de la croix, bientôt, la couronne verte et fraîche
au couchant rouge enverra un confiant sourire

Ils vont dans la forêt.

Gandalf entre par le côté opposé, suivi par les Vikings.

GANDALF

Nous voici donc, tout prêts au combat,
l'épée en main, sur la verte côte de Valland ;
c'est ici que le fils a dirigé sa guerre,
où le glaive ennemi versa le sang du père !
On voit percer des toits couverts de chaume,
bientôt de rouges flammes les consumeront, —
on entend là des chants et la cloche du soir,
la joie des femmes va soudain devenir plainte,
et la chanson des hommes dans le calme soir
sera soupirs de mort en des bouches sans voix !
Je recueillerai la cendre éparse de mon père
et couronnerai l'urne de frais feuillages
pris au chêne, et pour qu'elle y repose à jamais
Je la déposerai dans la terre des aïeux !

Il tire son épée.

Le but est atteint,
la vengeance a trouvé
Sa route sur la mer écumante ;
l'épée est prête
aux rencontres sanglantes
sur la tombe du chef viking !
Thor et Alfader,
écoutez ma promesse,
écoutez mes paroles qui m'obligent ;

tout ce qu'on trouvera,
soit homme, soit femme,
roulera dans son sang sur le sol !
Le jour aura vu
du sang avant sa chute,
ou sinon, je tomberai moi-même ;
et si je ne tiens
le serment que je prête,
précipitez-moi, Dieux, dans Hel !

HEMMING, *qui jusqu'alors s'est tenu timidement en arrière, la harpe à la main, s'élance en avant et s'écrie :*

Ne jure pas vengeance par les Dieux, Gandalf !

GANDALF, *sombre.*

Toi ici, Hemming? Que n'es-tu resté au bateau?

HEMMING

Je ne le peux, — il faut que je t'accompagne
où que tu ailles, et suive ton chemin !

GANDALF

Ici n'est pas la place du skalde...

HEMMING

Vois, Gandalf,
combien ce clair rivage est pacifique,
parmi les hauts chênes et les grands hêtres, —
vois là-bas, couvrant le miroir de la mer,
cet éclat doré, reflet de l'œil paternel d'Odin,
tandis que les rochers boisés, calmes, regardent
les vagues qui glissent à leurs pieds,

bien que nulle armure de glacier ne s'étende
sur la cime et les flancs abrupts de la montagne !

ASGAUT

Bientôt Odin descendra dans les salles de Saga,
et l'obscurité se répandra sur la terre ;
il fait bon ici, le sol est garni de verdure,
nous pouvons y camper pour la nuit.

GANDALF

Très bien,... mais regarde, à travers le feuillage
se montre une cabane...

JOSTEJN

Excellente prise !

HROLLOUG

Et ses habitants?

GANDALF

Nous les envoyons à Hel !

LES GUERRIERS

Oui, oui, à Hel !

ASGAUT

C'est là ce qu'il faut faire, —
nous vengerons Audun par le sang et le feu !
Mais allez parcourir la forêt, et voir
prudemment si personne ne nous observe.

Les Vikings s'en vont, Hemming reste debout au fond.

GANDALF

Eh bien, voici l'endroit, d'après ton récit ;
près du chateau situé sur le cap escarpé,

il est tombé, m'as-tu dit, — les murs en sont
depuis longtemps détruits, c'est déjà cela !

Il remarque le tertre.

Mais que vois-je ! est-ce une illusion !
Non, non, par Odin et par Asathor !
Une pierre levée se dresse sur le tertre,
c'est une vieille tombe de guerrier nordique !

ASGAUT

Oui, c'est bien cela... Et si?... Non, impossible !

GANDALF

La tombe de mon père, tu veux dire?

ASGAUT

Non, non !
Son cadavre a servi de pâture aux oiseaux,
le vent de la nuit en a dispersé la poussière !

GANDALF

Par Thor j'ai juré le serment solennel,
son meurtrier tombera sous mon épée
S'il vit encore...

ASGAUT

Voici quelqu'un qui vient.

GANDALF

Une femme, belle comme Freia !

ASGAUT

Qu'elle soit
donc la première victime de la vengeance.

GANDALF

J'égorgerais une femme ! C'est vrai, mon serment me l'ordonne...

ASGAUT

Tu l'as juré, Gandalf.
Attends ici, près du chêne, si tu veux,
je vais aller rappeler les guerriers

Il sort.

Blanka revient chargée de fleurs, elle s'agenouille devant l'autel et fait une muette prière, puis elle se lève, met à la croix une guirlande neuve et répand des fleurs sur le tertre.

BLANKA

J'ai fait ma course de viking
au beau royaume du monde des fleurs ;
chaque fleurette, devant la force,
a dû céder sans résistance !
Que riche est mon butin auprès
de l'or payé cher avec du sang ;
héros qui sous le tertre dors
pourquoi sillonnas-tu la mer,
et vins, cruel, sur la rive étrangère
incendier les demeures de paix,
pourquoi n'aimâs-tu que force et violence,
que n'es-tu resté chez toi dans les fjelds?
Oh, si tu l'avais fait, tu y serais
peut-être encore, vieillard heureux,
et les couleurs des cimes sereines
luiraient doucement sur l'hiver de ta vie !

Je vois si bien encore cette nuit
où le château là-bas flambait
et par les bois et les fourrés sombres
résonnaient coups d'épée et cris de mort,
il me semble encore, souvent, que je vois
le mouvement de honte du combat,
quand le soleil est bas sur la mer.
A la voix du vent dans le feuillage
je crois avoir encore devant moi
un fier viking, l'épée au côté ; —

Elle aperçoit Gandalf.

Oh, grand Dieu !

GANDALF, *s'approchant.*

Ne crains rien, jeune fille !

BLANKA

Est-ce une vision du pays des rêves?
un fantôme qui va disparaître
à l'instant? — Non, c'est bien certain,
tu es un héros, un preux du Nord...

GANDALF

Jeune fille, n'en sois pas effrayée !
mais dis-moi, pourquoi pares-tu si beau
ce tertre de guerrier de fleurs printanières?

HEMMING, *s'approche et l'interrompt.*

Viens, Gandalf, viens... regarde, cette femme
n'est pas une vierge terrestre...

GANDALF, *violemment.*

Arrière, Hemming !

Hemming sort.

BLANKA

Qui est ce garçon?

GANDALF

Oh, rien qu'un pauvre skalde !
Il est parfois un peu faible d'esprit.
Avec la harpe seulement, quand les accords
puissants s'élèvent pour un chant funèbre,
il se réveille alors du paisible rêve
où il traverse en silence la vie.

BLANKA, *vivement.*

Les fils du Nord savent donc dire aussi
les ardents désirs et les rêves paisibles !
Oh, ce pays de plus en plus me semble
entouré d'un éclat de séduction
à mesure qu'il se découvre à mon esprit !
Mais, mon héros, ne veux-tu pas reposer
à l'ombre douce et fraîche de ce chêne,
le toit de sa ramure est épais et vert ;
je veillerai pour toi pendant ton sommeil,
et si tu as soif, j'irai te chercher
de quoi te rafraîchir à la source, là-bas,
qui sourd, limpide et froide, de l'herbe claire ; —
dis-moi, ne veux-tu pas?

GANDALF

Non, femme, tais-toi ; —
je comprends ta malice, — tu veux m'éblouir
de belles paroles et de flatteries !
Mais le viking tout frémissant de vengeance
ne se laisse pas endormir par une femme !

BLANKA, *souriant.*

Tu plaisantes... tu ne veux que m'effrayer !
c'est inutile, — je connais les fils du Nord !

GANDALF

Tu les connais?

BLANKA

Je les connais depuis longtemps ;
mon père m'a raconté tant de belles choses,
de si belles histoires du peuple nordique.

GANDALF

Et tu n'as pas peur du guerrier farouche?

BLANKA

Pourquoi aurais-je peur? Vois, tu es fort,
et je suis une femme, sans défense, faible ;
oh, le héros irait-il s'abaisser
à user de violence envers la faible...

GANDALF

Ah,
ton discours est insidieux, belle femme,
mais puisque tu ne me crains pas, réponds :
qui sommeille là, sous ce tertre de guerrier?

BLANKA

Mon père seul le sait, — pourtant, je crois
que c'était un viking du Nord lointain.

GANDALF

Il est donc mort en combattant ; — mais dis-moi,
qui a dressé sur lui le tertre dans ce bois

sur la rive étrangère, a planté des fleurs
et orné la tombe d'un tapis de verdure?

BLANKA

C'est moi qui l'ai ornée, j'y plante encore
des boutures de fleurs quand vient le printemps ;
elles poussent très bien, tu vois, chaque feuille
se penche familièrement vers sa voisine,
et en se donnant la main elles font un cercle,
une ceinture de fleurs autour du tertre,
comme pour défendre la tombe tranquille
et la vouer à la floraison printanière.

GANDALF

C'est étrange, je ne comprends pas cela ;
il est venu en ennemi pour vous piller,
il a fait couler chez vous des flots de sang,
il a emmené vos parents comme esclaves
en pays lointain, et pourtant tu ornes
de fleurs la tombe du guerrier tombé !

BLANKA

Notre foi nous l'enseigne, un commandement
nous dit : en signe de pardon, tends la main
à ton ennemi, offre-lui conciliation.

GANDALF, *réfléchissant.*

Conciliation? Non, je ne comprends pas ce mot,
si, attends, je crois que je l'ai compris ;
mais cela se pratique autrement chez nous !

BLANKA

Et comment? dis-le-moi, je t'écoute.

GANDALF

Quand parmi les clameurs
s'enflamme la colère,
le héros se ceinture,
joyeux, pour le combat,
il enfonce le casque
d'acier clair sur son front,
vers l'îlot du duel
il s'en va fièrement.
Les épées cliquètent,
les blessures rougissent,
largement ouvertes
au sein de l'ennemi...
Bientôt ou plus tard
l'autre va rejoindre
le vaincu au Valhal,
séjour des Einheriers,
s'y joint au vacarme
des amis et parents,
salue comme son frère
l'ennemi retrouvé !

BLANKA

Oui, c'est bien, mais j'ai entendu dire
que votre Valhal est un lieu de batailles,
que votre joie est de vous battre à mort,
et même après la mort, jusque chez Odin.

GANDALF

Sans doute, que serait la vie sans combat?
Un jour sans soleil, un guerrier sans honneur,

une source que le froid hiver a figée,
une torpeur lourde aux mornes salles de Hel !

BLANKA, *vivement.*

La lutte intérieure, oui, le combat spirituel
et la belle victoire du jour sur la nuit ;
oui, cette lutte-là, païen, est le but de la vie,
mais, je le vois, tu n'en comprends pas la valeur !

GANDALF, *méditatif.*

C'est vrai, je ne saisis pas le sens de tes paroles ; —
mais de vagues éclairs luisent en mon âme
et me découvrent des visions inconnues.

BLANKA

Il est un mythe dans ta religion...,
que mon père m'a déjà souvent raconté,
c'est la belle histoire de la mort de Baldur.
Il allait, protégé par l'amour, tranquille,
et les dieux veillaient sur chacun de ses pas ;
mais Loke le méchant trama ses complots,
et soudain Baldur mort descendit vers Hel...
Pourtant, après la nuit le jour rayonne,
Baldur a salué joyeux son séjour divin,
le pouvoir du méchant fut chassé comme la feuille,
et la ruse du Jette vaincue par les dieux !

Avec une ardeur passionnée.

Et tu es venu ici en agresseur
semer l'épouvante dans ces vallées !
Oh, ne connais-tu pas de lutte meilleure
que celle où parle la langue rouge de l'épée?
N'est-il pas un champ de bataille plus beau,

où l'amour et la foi sont tes défenseurs,
où le cri de victoire est une humble prière,
et Dieu, le chef à qui nous prêtons serment?
N'est-il de meilleur but pour ce voyage,
comme viking sur les eaux agitées de la vie,
que là où le sang colle à ton épée,
et la cabane brûle dans les bois paisibles?
Ton cœur est-il froid comme l'acier qui le couvre,
et n'est-il pas assez grand pour comprendre
la riche, l'éternelle valeur que possèdent
les splendides, les éternels trésors de l'esprit?
Que ne prends-tu ce butin pour l'emporter
des pays du Sud dans l'hiver de tes monts,
et n'apprends-tu l'amour et la fraternité,
suprématie meilleure que celle de l'épée !

GANDALF, *violemment.*

Ah, tais-toi ! c'est du poison que tu répands,
tes paroles ont un pouvoir de magie, femme !
Jadis mon épée, mon bras, étaient ma fierté,
et Valhal, le prix de victoire convoité.
Mais maintenant mon désir tend vers
un double but, — la gloire guerrière du preux,
chantée par l'épée, gravée dans les blessures,
portée par delà les mers aux lieux lointains ;
et d'autre part je vois, brillante et douce,
une lueur venue des hauts bocages de Freia,
il y résonne un jeu de harpes étrange
et un délicieux chant des elfes de lumière ! —

Douloureusement.

Oh ! si j'ai trahi Odin et Asathor,
et tous les vieux puissants dieux du Nord,
je voudrais dormir profondément sous terre,
où le bouleau pleureur se penche sur le tertre !

Les Vikings arrivent avec Bernhard, Hemming les accompagne.

ASGAUT

Gandalf, nous avons fait une belle prise !

BLANKA

O Dieu ! mon père au pouvoir des cruels !

GANDALF

Ne crains rien, jeune fille !

BERNHARD

En proie à une émotion violente, montrant Gandalf.

Est-ce votre chef?

JOSTEJN

C'est lui.

A Gandalf.

Il peut te raconter comment
ton père est mort, il sait ce qui s'est passé.

BERNHARD, *ému.*

Tu es un fils du viking qui aborda
sur cette côte autrefois, et qui tomba
devant le château, là-bas, où sont les ruines?

GANDALF

Je suis son fils, vieillard !

ASGAUT

Il est venu
venger le meurtre.

GANDALF

Silence ! Laisse parler le vieux !

BERNHARD

Notre vie est aux mains paternelles de Dieu,
je ne crains pas vos épées homicides ;
mais qu'elles épargnent du moins cette enfant
à qui depuis longtemps je tiens lieu de père.
Sache que son père aussi fut tué dans le combat,
il était le vieux seigneur du château
que vos hordes sauvages venaient piller !

BLANKA, *à Gandalf.*

Oh, tu es un fils du meurtrier de mon père ;
pourtant, Dieu lui pardonne !

BERNHARD

Voyez la vengeance
d'une âme noble, farouches païens !
Une prière au Seigneur pour l'ennemi mort,
et quelle est la vôtre? œuvre sanglante encore !

HEMMING

Par Baldur, Gandalf, le vieillard a raison !

ASGAUT

Tais-toi, tu n'es qu'une femme ! c'est bien toi...
jamais tu ne seras guerrier.

HEMMING

Oh, c'est là
une carrière trop différente de celle du skalde.

GANDALF

Un fils du meurtrier de son père? Mais non,
non, femme, non, il n'en est pas ainsi !
Il n'est pas mort de la main de mon père, vois....

Il montre Asgaut.

c'est celui-là, le guerrier qui l'a frappé !
Mais montre-moi l'endroit où mon père est tombé.

BERNHARD, *indiquant le tertre.*

C'est sous ce tertre qu'il dort.

LES GUERRIERS

La tombe d'Audun !

GANDALF

Le tertre de mon père !

ASGAUT

Et la pierre levée?

BERNHARD

Je l'ai placée sur la tombe du preux, et elle,
ma fille, l'orne chaque jour de fleurs.

GANDALF

Étrange, mystérieux est le jeu de la norne !

ASGAUT

Eh bien, partons chercher son meurtrier,
et le venger par le sang !

LES GUERRIERS

Oui, vengeance !

GANDALF

Non, non, je ne me venge pas maintenant !

ASGAUT

Qu'est-ce qui te prend?

GANDALF

J'ai l'esprit troublé....
je ne sais... oh, comme cela me travaille ici !

Il pose la main sur sa poitrine.

BERNHARD

Tu ne te venges pas?

GANDALF

Cela m'est impossible ;
vois, cette vierge m'a dit des paroles bonnes
qui résonnent encore claires dans mon âme.
Ah, ces regards, la douceur de cette voix...
ainsi doit être la belle Disa de Folkvang !

BERNHARD

Tu ne te venges pas ! Ton humeur est calmée !
Oh, plus rien alors ne liera plus ma langue ;
sache donc que ton père est mort par cette main !

GANDALF, *recule.*

Ah, Loke !

LES GUERRIERS

Tuons-le, et qu'il aille vers Hel !

BLANKA, *courant dans les bras de son père.*

Oh, père, ressaisis-toi, — non, ce n'est pas vrai ; —
écoutez, guerriers ! écoute, écoute, Gandalf !
Je l'ai trouvé sanglant, épuisé dans le bois,
le lendemain terrible de la bataille.
Je l'ai porté...

ASGAUT

Tais-toi, femme, c'est assez !
En avant, les gens !

LES GUERRIERS

Rejoins les ombres de Hel !

GANDALF, *se place devant Bernhard.*

Arrêtez, ne touchez pas à ce vieillard !

ASGAUT

Ah, c'est de la folie, vraiment ! Reviens
à toi, c'est le meurtrier de ton père, Gandalf !

GANDALF

Je vous dis, ne touchez pas à ce vieillard !

BLANKA

O père, reviens sur ces paroles effrayantes !
tu n'as pas tué le viking...

BERNHARD

Ma fille,
sois tranquille, tout bientôt te sera clair !

ASGAUT, *à Gandalf.*

As-tu oublié qu'en abordant, naguère,
tu as juré par Asathor de venger

la mort de ton père ; voici ce que tu as dit :
« Lui ou moi, il faut qu'une victime tombe ! »

GANDALF, *abattu.*

Lui ou moi, il faut qu'une victime tombe !
Hélas, mon cœur se serre en ma poitrine,
comme si les anneaux du serpent du monde
s'enlaçaient autour de lui, éteignant
le dernier vague reste de volonté ; —
c'est toi, vierge, toi, qui m'as fait douter,
et as suscité cet orage au dedans de moi,
mon sang est brûlant comme le feu de Hel,
et rien ne peut apaiser ce tourment.

BLANKA, *émue.*

O Gandalf, calme-toi, je sens à présent
combien tu es devenu cher à mon cœur !

GANDALF

Ah, vierge, est-ce vrai, ce que tu dis là !

BLANKA

N'en doute pas, Gandalf !

GANDALF

Blanka, plus un mot !
Alors j'ai juré un serment funeste ; —
je ne peux me venger, — il faut donc que je meure !

ASGAUT

Que veux-tu dire?

GANDALF

Lui ou moi, — telles étaient
mes paroles, — il faut une victime sanglante !
Il ne mourra pas, car il l'a nourrie,
cette femme qui a fait naître en mon âme
un monde plein de pensées merveilleuses !
Je tiendrai mon serment ; — apprêtez donc ma nef,
sur les ailes de Muspel je m'élèverai
vers l'esprit de mon père aux salles de Valhal !

LES GUERRIERS

Ah, Gandalf !

GANDALF

Oui, à l'antique mode du Nord,
je mourrai ; — voyez, le vent du soir souffle
de la terre, — ornez donc mon vaisseau
d'insignes de victoire, j'y monterai
comme déjà tant de guerriers l'ont fait !

BLANKA

Oh, veux-tu...

GANDALF

Il n'y a pas de choix pour moi ;
je ne peux pas trahir les dieux de mon père !
Cette heure m'apparaît comme un rayon
du regard d'Odin perçant la brume d'automne ;
ma vie a été pleine de combats et rencontres,
maintenant elle m'ouvre comme un renouveau,
fruits dorés et belles fleurs printanières,
et cette splendeur, je vais la quitter !

Il prend la main de Blanka.

Il faut que cela soit... Adieu donc, Blanka !
Nous ne nous verrons plus.

BLANKA

Si, dans le ciel !

GANDALF

Non, jamais, Blanka, songes-y, ta noble âme
s'élèvera au-dessus des étoiles sans nombre,
la mienne montera vers le château d'Odin.
Là, je me jetterai au plein de la bataille,
j'oublierai peut-être un instant ma douleur,
mais jamais l'ardent désir ne sera calmé !
Pour toujours séparé de toi ! Quelle pensée !
Pendant la nuit, errante, mon ombre ira
de plage en plage, inquiète et sans repos,
jusqu'à ce que le soleil rougisse le bord du ciel,
et quand ma nef tombale couverte d'écume
emportera l'âme du viking sur la mer,
tu seras assise sur des nuages légers
au clair de lune, près de ton Christ blanc !
Ah, sort cruel ! Quel a donc été mon crime?
Allons... adieu, cette rencontre est la dernière,
mon lit de mort sera la mer du Nord farouche,
loin, loin de toi, loin de ta tombe fleurie !

BLANKA

Oh, détourne-toi de tes sinistres dieux !
Mais non, Gandalf, je vois à ton regard
qu'en ta poitrine un parti ferme est pris ;
eh bien, va donc livrer le dernier combat,

mais quand tu dormiras dans la vague bleu sombre,
je pourrai librement suivre mon haut désir,
je pourrai par les mers courir vers le Nord,
pour prêcher à ton peuple le Verbe du Christ !

BERNHARD

en qui, pendant les dernières répliques, s'est visiblement livré un combat intérieur, s'élance et saisit la main de Blanka.

Tais-toi, Blanka, tais-toi, je ne suis plus maître
du terrible orage qui fait fureur en moi !

Il tombe à genoux.

Pardonne-moi, enfant, si tu le peux !
ma conduite envers toi n'a été que mensonge...

BLANKA, *le relève.*

Oh, grand Dieu, reviens à toi, mon père !

GANDALF

Ah, que signifie?...

BERNHARD

Pardonne, pardonne, Blanka !
Mon fils, mon Gandalf, vois, je suis ton père !

GANDALF

Oh, doux Baldur !

BLANKA

Dieu ! que dis-tu là !

ASGAUT

Tu mens, vieillard !

BERNHARD, *découvrant son bras qu'il étend vers Asgaut.*

Asgaut, reconnais-tu
ce signe, que tu as tracé toi-même

d'un fer rouillé, jadis, sur mon bras ;...
regarde...

ASGAUT, *stupéfait, lui prend la main.*

Par le marteau de Thor ! Audun, c'est toi !

BLANKA

O ciel clément !

GANDALF

Mon père, oh, mon père !

Tous deux tombent dans les bras d'Audun.

LES GUERRIERS, *frappant leurs boucliers.*

Salut, Audun, salut, vieux preux du Nord !

BLANKA

Oh, bonheur ! Tout se dénoue pour le mieux !

AUDUN

Pas encore... Blanka, peux-tu m'accorder
ton pardon?

BLANKA, *l'entoure de ses bras.*

Comment peux-tu le demander, père?
Oh, n'as-tu pas été bon envers moi,
n'as-tu pas surveillé tendrement mes pas,
ne m'as-tu pas souvent porté sur tes bras !

AUDUN

Que c'est peu à l'égard de ce que je te dois !

BLANKA

Mais, père, dis-moi, comment peut-il se faire
qu'ici tu sois resté, sur la rive de Valland?

AUDUN

Écoute. Je tombai à terre sous le château,
quand la bataille était presque à sa fin,
sanglant, sans connaissance, sur la roche,
caché par le feuillage aux yeux des miens,
ils déplorèrent la mort de leur chef,
ils partirent, — je restai seul en arrière,
et quand le lendemain rayonna l'aube,
j'entendis près de moi remuer les branches vertes,
c'était ma Blanka, petite fille alors,
cinq ans à peine, — craintive elle s'arrêta,
mais voyant que j'étais sanglant et faible,
elle prit de l'eau à la source voisine
dans ses petites mains, et me soigna ; —
elle était la seule qui ne fût pas tuée,
toute la côte était pillée, abandonnée.
Ses douces paroles calmèrent ma douleur,
je vécus heureux ici dans la forêt, —
je n'ai ressenti nul regret du pays ;
car toi, mon Gandalf, tu errais çà et là
en viking depuis ta première jeunesse ;
j'entendis le Verbe du Christ des lèvres de l'enfant,
et la lumière pénétra dans mon âme !

GANDALF

Mais ce tertre de guerrier? Dis, mon père,
comment faut-il comprendre ce que tu viens de dire?

AUDUN

J'ai enterré là mon armure et mon épée !

Après un silence.

A ce qu'il m'a paru, l'esprit farouche
qui dominait le viking sanguinaire
était complètement arraché de mon âme.
Il me semblait qu'une sereine paix
de plus en plus descendait en moi
lorsqu'avec une piété d'enfant, à cet autel,
ma Blanka priait pour le repos du viking.

ASGAUT, *prend la main de Blanka.*

Pardonne à ma rudesse, belle vierge !

GANDALF

Ma Blanka, laisse moi te tenir embrassée,
tu m'as appris un but meilleur dans la vie.

BLANKA, *tendrement.*

Et tes dieux?

GANDALF

Je ne peux pas les trahir !
Comment pourrais-tu croire à mon amour
si j'étais infidèle aux dieux de ma race?

BLANKA

Soit... je mettrai mon espoir dans le temps, Gandalf.
Mais, n'est-ce pas — une promesse tu vas me faire ;
tu ne feras plus d'excursion de viking !

GANDALF

Non, je te le jure bien haut, c'en est fini !
Je défendrai mon royaume comme un preux,
mais jamais ne pillerai de paisibles rives.
Répondez, mes amis, vous êtes prêts
à m'obéir?

HROLLOUG

Salut à notre brave chef !
Nous te serons fidèles maintenant comme avant !

GANDALF

Eh bien, en route alors là-haut vers le Nord !

BLANKA

O but du meilleur rêve de mon cœur !
Beau pays de neige et d'aurores boréales,
je vais donc te saluer comme ma demeure !
Et toi, notre père aimé...

AUDUN, *avec une émotion contenue.*

Non, ma Blanka,
mon Gandalf, je ne peux pas vous suivre.

GANDALF ET BLANKA

O père !

AUDUN

Non, c'est inébranlablement
résolu, — je ne peux délaisser cette côte ;
voyez, le tertre me fait si doucement signe,
le vieux viking y sommeillera bientôt ;
ne croyez pas que je vous quitte sans regret,
oh, bien souvent au milieu de la nuit
je viendrai m'asseoir sous la pierre levée,
et fixerai les yeux au large sur la mer,
et quand au loin les pâles stries de lueurs du Nord
comme un sourire de rêve éclaireront le ciel,
alors, joignant les mains avec gratitude,

je saluerai cette clarté comme un message,
le signe qu'un jour de lumière s'est levé
dans toute sa beauté pour ma patrie !
Mais toi, mon Gandalf, tu as de hauts devoirs
envers ton peuple, — tu ne dois pas rester ici,
et toi, ma fille, ta part est belle, c'est
de conduire pieusement ses pas dans la vie.
Ne crains rien, mon enfant, — car, où l'amour
est présent, vois-tu, la foi aussi se fond
bientôt en une délicieuse harmonie !

HEMMING, *s'avance, la harpe à la main.*

Et moi non plus, Gandalf, je ne peux te suivre,
cette scène a profondément ému mon âme ;
la douce, claire flamme du christianisme
un jour dissipera de mon sein les ténèbres.

Il chante en s'accompagnant de la harpe.

Le rocher qui se dresse
haut au-dessus du nuage
s'émiette rongé
par la dent du temps.

L'épée qui naguère
sifflait dans la bataille
telle un vent d'orage,
rouille dans le sol.

Le preux qui laboure
la plaine marine,
il faudra qu'il sommeille,
en terre déposé.

Si des dieux forts règnent
encore au Valhal,
Ragnarok furieux
les dispersera.

Par delà les forces
farouches en lutte,
Sombre nuit sanglante,
une aube rayonne!

Au pied de la croix je dépose ma harpe,
mon dernier chant fut la drapa des Ases !

Il pose la harpe devant l'autel.

GANDALF

Et tu ne veux pas venir avec nous, mon père?

BLANKA

Tes enfants ne te fermeront pas les yeux?

AUDUN

C'est impossible, — voyez, Hemming reste,
il prendra soin de moi...

HEMMING

comme un fils pieux ; —
et quelque jour, peut-être, dans longtemps,
la harpe chantera une sainte prière.

GANDALF, *abattu, mais se maîtrisant.*

Il le faut donc...

BLANKA

Dieu ! Allons-nous l'abandonner !

AUDUN

C'est résolu ; — agenouillez-vous donc, enfants,
pour que mes mains puissent bénir votre alliance !

Ils se mettent à genoux de chaque côté de lui en se tenant par la main. Audun pose ses mains sur leurs têtes pour les bénir.

Que soit bénie à jamais cette union
qui lie le Nord robuste à l'aimable Sud !
Sois doux et bon, Gandalf, et garde le trésor
que tu es venu prendre aux bois de Valland !
Et toi, ma fille, remplis la grande mission
que Dieu a confiée sur terre à la femme,
plante les fleurs du Sud au bois de sapins,
étends sur le Nord la douce lueur de la vérité !

Ils se relèvent et il les entoure de ses bras en silence.

LES GUERRIERS, *choquant leurs boucliers.*

Vive, vive notre chef ! Vive son épousée !

Audun s'assied sur le tertre, Hemming à ses pieds.

HROLLOUG

Déjà se gonfle la voile, la nef est prête !

BLANKA, *saisit, avec enthousiasme, la bannière des mains de Jostejn, et s'avance sur le devant de la scène.*

Et maintenant, en route ! Voguons vers le Nord
par l'embrun des vagues sur la mer bleue !
Bientôt rayonne le jour aux cimes des glaciers,
la course de viking ne sera qu'un souvenir !

Déjà le preux du Nord est assis sur son tertre,
le temps n'est plus où, sans trêve, il volait
de rive en rive et mettait tout en flammes.
Le marteau de Thor tombe dans la poussière,
le Nord même devient un tombeau de guerrier !
Mais n'oublie pas la promesse d'Alfader :
Quand la mousse et les fleurs couvriront le tertre,
l'ombre du héros se battra dans Idavold,...
ainsi le Nord sortira de sa tombe pour
un pur combat sur les flots d'argent de la pensée !

LE TERTRE DU GUERRIER DE 1854

PERSONNAGES

RODERIK, *vieux solitaire.*
BLANKA, *sa pupille.*
GANDALF, *roi de mer norvégien.*
ASGAUT, *vieux viking.*
HROLLOUG,
JOSTEJN et
AUTRES VIKINGS.
HEMMING, *jeune skalde au service de Gandalf.*

L'action se passe dans une petite île près de la Sicile, peu avant l'introduction du christianisme en Norvège.

Lieu découvert, entouré d'arbres, près de la rive. A gauche, au fond, une ruine de temple antique. Au milieu de la scène, un grand tertre de guerrier, sur lequel une pierre levée est entourée de guirlandes de fleurs.

SCÈNE PREMIÈRE

RODERIK, *assis à droite, écrit. A gauche,* BLANKA *est à demi couchée.*

BLANKA

Les derniers feux du crépuscule
ondoient comme une mer en feu,
la rive est calme comme un temple,
calme comme sous l'arc des branches.
La douce paix du soir d'été
descend, d'un vol lent de colombe,
plane comme un cygne au-dessus
des fleurs sylvestres et des vagues.

Dans le bois d'orangers sommeillent
dieux et déesses d'autrefois,
hauts souvenirs taillés au marbre
d'un monde qui a disparu.
Fidélité, vertu, courage,
réduits en pierre morte et riche ;
peut-on trouver une plus juste
image du Sud tout déchu?

Elle se lève.

Mais mon père a parlé souvent
d'un pays dans les mers lointaines,
où se cache une vie féconde,
et non pas ciselée ou peinte !
Ici la vie des dieux s'éteint,
ne se révèle que dans la pierre,...
là-bas elle respire, puissante,
comme un guerrier fort et hardi !

Et quand l'épais silence du soir
s'appesantit sur ma poitrine,
du Nord se dresse alors l'image
brillante de neige à mes yeux !
Ici des ruines qui s'effritent,
une lourde et molle léthargie,...
là, de terribles avalanches,
vie de printemps, mort hivernale !

Si j'avais les ailes du cygne......

RODERIK, *après un silence, écrivant.*

« Alors, dit-on, Ragnarok ayant apaisé
les forces furieuses, suscité une vie épurée ;
Alfader et Balder, et la douce Freia
de nouveau régiront en paix la race d'Askur ! »

Après avoir regardé Blanka un moment.

Blanka, voilà que tu rêves encore,
ton regard se perd, songeur, devant toi,...
que cherches-tu?

BLANKA, *s'approche.*

Pardonne-moi, bon père !

J'accompagnais seulement un peu le cygne
volant de ses ailes blanches au-dessus de la mer.

RODERIK

Et si je ne t'avais pas arrêtée
dans ton vol, toi mon jeune, mon beau cygne,
qui sait jusqu'où tu te serais envolée,
jusqu'à Thulé peut-être?

BLANKA

Et pourquoi pas?
C'est là que s'envole le cygne au printemps,
mais il est de retour à chaque automne.

Elle s'assied aux pieds de Roderik.

Mais je ne suis pas un cygne, nomme-moi plutôt
un faucon prisonnier, apprivoisé, fidèle,
avec un anneau d'or au pied.

RODERIK

Et l'anneau?

BLANKA

C'est mon amour pour toi, mon père,
par quoi tu as enchaîné ton jeune faucon,
il ne peut s'envoler, même s'il le voulait.

Elle se lève.

Mais, vois-tu, quand le cygne léger navigue
au-dessus des vagues comme un nuage au vent,
je me rappelle ce que tu m'as raconté
de la vie des héros dans Thulé lointaine ;
l'oiseau me semble alors être un vaisseau
à tête de dragon et à l'aile dorée ;

à l'avant j'aperçois le jeune héros,
un casque de cuivre sur ses boucles blondes,
les yeux bleus, la poitrine fièrement bombée,
l'épée serrée dans sa main vigoureuse.
Je suis le héros dans son hardi voyage,
mes rêves s'agitent autour du navire,
et se jouent, folâtres comme les dauphins,
aux vagues de la fantaisie, profondes et froides.

RODERIK

Tu es une exaltée, ma chère enfant...
je crains presque que ta pensée s'attarde
trop souvent chez les gens de l'extrême Nord.

BLANKA

A qui la faute, père, si c'était vrai?

RODERIK

Tu veux dire que moi-même...

BLANKA

Mais oui,
toi-même ne vis que dans le souvenir
de ta jeunesse parmi les héros du Nord ;
ne le nie pas, tu parles si souvent
d'expéditions, de joutes, de duels dans les îles ;
alors, tes joues sont en feu, ton œil brille ;
il me semble que tu rajeunis.

RODERIK

C'est vrai, mais c'est aussi bien naturel ;
j'ai vécu parmi les héros du Nord,

tout ce que m'en murmure le souvenir
est une page de ma propre histoire.
Toi, au contraire, élevée dans le Sud,
qui n'as jamais vu les fjelds bleu d'argent,
jamais entendu le son de la trompe,...
comment mes récits t'ont-ils captivée?

BLANKA

Oh, l'homme a-t-il besoin, dis-moi, de voir
et entendre toute chose avec les sens?
L'esprit n'a-t-il pas aussi regard et ouïe
pour écouter et percevoir clairement?
Avec les yeux du corps je perçois bien
la riche splendeur des couleurs de la rose :
mais l'œil de l'âme sait voir en sa corolle
un charmant elfe aux ailes de papillon,
mutin caché sous les pétales rouges ;
il fredonne d'un pouvoir secret du ciel,
qui donna à la fleur éclat et parfum.

RODERIK

C'est juste, ma fille !

BLANKA

Je croirais presque
que justement pour ne l'avoir pas vu moi-même,
tout cela me paraît plus beau en esprit ;
il en est, du moins, ainsi de toi, père ;
les légendes divines et les chants héroïques,
tu t'en souviens et en parles avec joie,
et tu les traces sur le parchemin en runes ;

mais si je t'interroge sur ta propre vie
aux pays du Nord, ton œil se rembrunit,
ta lèvre se tait, et il semble parfois
qu'en ta poitrine habitent de lourds souvenirs.

RODERIK, *se lève.*

Ne parle plus de cela, chère enfant,...
de qui les souvenirs de jeunesse ne
sont-ils mêlés de maint remords amer?...
tu sais, les gens du Nord sont de rudes guerriers...

BLANKA

Les soldats du Sud sont-ils donc moins cruels?
As-tu oublié la nuit, il y a dix ans,
où les étrangers abordèrent ici
et dévastèrent...?

RODERIK, *avec une visible inquiétude.*

Assez là-dessus, partons;
le soleil va bientôt se coucher... viens, viens!

BLANKA, *comme ils se disposent à sortir.*

Donne-moi ta main.

Elle s'arrête.

Non, attends!

RODERIK

Qu'y a-t-il?

BLANKA

Pour la première fois j'ai oublié...

RODERIK

Qu'as-tu oublié?

BLANKA, *indiquant le tertre.*

Regarde la pierre et la guirlande !

RODERIK

C'est...

BLANKA

l'ancienne d'hier, toute fanée ;
j'ai oublié de la changer ce soir ;
mais... je t'accompagnerai d'abord à la cabane,
j'irai ensuite à la cueillette des fleurs :
la violette sent meilleur, quand la rosée
l'a baignée de ses perles luisantes,
et le bouton de rose n'est jamais si joli
que lorsqu'il est cueilli en son sommeil d'enfant !

Ils sortent à droite au fond.

SCÈNE II

GANDALF *et les Vikings entrent par la droite.*

ASGAUT

Nous voilà bientôt arrivés.

GANDALF

Où est-ce? Montre?

ASGAUT

Non, attends que nous soyons au delà du bois.
Sur les rochers descendant vers la mer était
un reste de mur, quand nous sommes partis,...
il doit être encore là, j'imagine.

JOSTEJN

Écoute, dis-nous, chef, à quoi nous sert
de courir comme des fous dans cette île?

HROLLOUG

Oui, qu'est-ce que nous...

GANDALF

Taisez-vous, silence !
Obéissance aveugle aux ordres de votre roi !

A Asgaut.

Il me semble, d'ailleurs, que vous avez
fait place trop nette quand vous étiez là ;
vous auriez bien pu laisser quelque chose
pour moi et ma vengeance !

HROLLOUG

Tu es notre roi,
tes hommes t'ont juré fidélité au thing ;
mais si nous t'avons suivi en expédition,
c'était pour gagner honneur et renom.

JOSTEJN

Et or et trésors, Hrolloug, or et trésors.

PLUSIEURS

Oui, c'est la loi, Gandalf, respecte-la !

GANDALF

Je connais la loi aussi bien que vous ;
mais n'était-ce pas l'antique coutume

et l'usage parmi nous, que si un parent
a été tué par l'ennemi, et si son corps
est sans sépulture, proie pour les corbeaux,
il doit être vengé?

QUELQUES-UNS

Oui, c'est ainsi !

GANDALF

Tenez donc prêts vos boucliers et vos épées...
Vous avez à venger un chef, et moi un père !

Émotion parmi les Vikings.

JOSTEJN

Un chef?

HROLLOUG

Un père?

GANDALF

Oui, je vais raconter
ce qui s'est passé. Mon père, vous le savez,
était un puissant viking. Il y a douze ans
qu'il partit, un printemps, pour sa dernière course,
avec Asgaut que voici, et ses vieux guerriers.
Deux années il erra d'une côte à l'autre,
visita Bretland, Valland, et même Blaaland ;
pour finir il dévasta la Sicile,
et, là, entendit parler d'un seigneur
qui habitait dans cette île un château
construit sur le rocher, aux murs épais,
où de précieux trésors étaient cachés.
Il aborda dans l'île pendant la nuit,
et mit le château à feu et à sang.

Lui-même, au premier rang, comme un ours irrité,
dans la fureur du combat ne vit pas
comme ses guerriers tombaient autour de lui ;
aux premières lueurs de l'aube à l'orient,
le château n'était plus qu'une ruine fumante.
Il ne restait qu'Asgaut et quelques autres,...
mon père et quelque cent hommes avec lui
avaient, par les flammes, gagné le Valhal.

ASGAUT

Je hissai la voile au haut du mât,
et tournai la proue au nord, pour rentrer ;
là, je cherchai vainement Gandalf,
le jeune aigle avait traversé la mer
vers l'Islande ou les Færœer, me dit-on.
Je m'y rendis, mais ne le trouvai pas,...
pourtant son nom était partout connu ;
car, si son dragon filait comme nuée sous l'orage,
Son renom volait sur des ailes meilleures.
Cet été, je l'ai enfin rencontré,
c'était en Velskland ; je lui ai raconté
ce qui avait eu lieu, la fin de son père,
et Gandalf jura par les dieux du Valhal
de se venger par le feu et le sang.

JOSTEJN

C'est un vieil usage, il faut le respecter !
Mais si j'avais été le roi Gandalf,
Je serais demeuré au pays des Velches,
il y avait de l'or à gagner.

HROLLOUG

Et de l'honneur.

GANDALF

C'est là votre fidélité au chef tombé.

JOSTEJN

Là, là, ne te fâche pas, je voulais dire
que le mort pouvait attendre.

ASGAUT, *contenant son irritation.*

Race misérable !

JOSTEJN

Mais puisqu'enfin nous voilà ici...

HROLLOUG

Oui,
élevons-lui un digne monument !

QUELQUES-UNS

Oui, oui !

D'AUTRES

De feu et de sang !

ASGAUT

A la bonne heure !

GANDALF

Et maintenant explorons l'île partout ;
car la vengeance doit être accomplie cette nuit,
si non, je tomberai moi-même.

ASGAUT

Il l'a juré.

GANDALF

Je l'ai juré par tous les dieux du Valhal !
Et je jure encore...

HEMMING

une harpe sur l'épaule, s'est approché d'entre les guerriers pendant les dernières répliques, et s'écrie d'un ton de prière.

Ne jure pas, Gandalf !

GANDALF

Qu'est-ce qui te prend?

HEMMING

Ne jure pas dans ce bois !
Ici nos dieux ne peuvent pas t'entendre ;
dans ton navire, au nord dans nos montagnes,
ils t'entendront bien, mais non pas ici !

ASGAUT

L'air empesté du Sud t'a-t-il gagné aussi?

HEMMING

En Velskland j'ai entendu de pieux prêtres
faire des récits charmants sur le Christ blanc,
et ce qu'ils disaient flotte en mon esprit
nuit et jour, et ne s'efface pas.

GANDALF

Je t'ai pris avec moi, car déjà, gamin,
tu promettais un beau talent de skalde.

Tu devais assister à ma course intrépide,
et quand le roi Gandalf, vieillard, serait assis
parmi ses guerriers à la table de chêne,
le jeune skalde du roi aurait écourté
la longue nuit d'hiver par ses chants héroïques,
et pour finir, chanterait ma drapa ;
car les éclairs jaillis de la langue du skalde
célèbrent mieux le preux que la pierre sur sa tombe.
Eh bien, va-t'en, brise ta harpe, et prends
le froc du moine, si cela te fait plaisir.
Ha ! ha ! le roi Gandalf aura un beau chanteur !

Les Vikings entrent dans la forêt à gauche; Hemming les accompagne.

ASGAUT

C'est une époque pourrie où nous vivons ;
nous voyons décliner notre foi
et nos coutumes de l'ancien temps.
Quelle chance pour moi ! L'âge courbe ma nuque,
mes yeux ne verront pas la chute du Nord.
Mais toi, roi Gandalf, tu es jeune et fort ;
où que te conduisent tes courses lointaines,
rappelle-toi que c'est œuvre royale
de veiller sur les dieux, force du peuple !

Il va rejoindre les autres.

GANDALF, *après un silence.*

Il n'a pas pleine confiance en moi.
C'est bien qu'il soit parti ! Je sens comme un poids
sur mes épaules, quand il est près de moi.
Ce vieil homme de pierre aux traits sévères,...

il semble l'Asathor, debout, avec Mjœlnir
et la ceinture de force, taillé dans le granit
au bois sacré, près la maison de mon père.
La maison de mon père !... Qui sait en quel
état sont maintenant les vieilles terres, là-bas !...
Oh, montagnes et forêts sont bien les mêmes ;
mais le cœur du peuple...? A-t-il les vieilles cordes?
Non, une moisissure est tombée sur ce temps,
c'est elle qui ronge la sève du Nord,
et dont le poison fane ses meilleures fleurs.
Oui, je veux rentrer ! Sauver ce qui reste
à sauver, avant que tout s'écroule.

Après un silence, regardant autour de lui.

Quelle vie exhalent ces bois du Sud ;
ma forêt de sapins n'a pas un tel parfum.

Il aperçoit le tertre.

Quoi? Une tombe de guerrier? Elle enferme
quelque homme du temps ancien de notre jeunesse.
Une tombe de guerrier dans le Sud !... C'est juste ;
car c'est le Sud qui nous a blessés à mort.
Que c'est beau ici ! Cela me fait penser
à un soir d'hiver, où, jeune garçon, j'étais
sur les genoux de mon père, près de l'âtre,
il me racontait l'histoire de nos dieux,
Odin, Balder, et Thor le vigoureux ;
et comme je lui nommais le bois de Freia,
il me le décrivit tel que ce bois-ci,...
mais quand je le questionnai sur Freia même,

et son aspect, le vieillard eut un petit rire,
et me posant sur le parquet, répondit :
« Cela, une femme saura bien te le dire ! »

Écoutant.

Chut ! Des pas dans le bois ! Doucement, Gandalf,...
c'est la première récolte de ta vengeance !

Il se met de côté, en sorte qu'il est à demi caché dans les arbustes à droite.

SCÈNE III

GANDALF, BLANKA *avec des feuilles de chêne dans les cheveux et une corbeille de fleurs, entre par la gauche.*

BLANKA, *occupée à tresser une guirlande de fleurs.*

Des sources ruissellent dans les vallées vertes,
des vagues claires se balancent sur la berge ;
mais le murmure de la source, la voix douce du flot
n'ont pas un si grand pouvoir que ces fleurs
qui s'embrassent en sœurs, poitrine à poitrine,
en foule pressée tout autour du tertre ;
elles attirent ici ma pensée nuit et jour,...
comme il fait bon rêver et désirer ici.
Ah, la guirlande est faite. La pierre du héros,
si dure et froide, sera cachée dessous.
Oui, ça fait très bien.

Indiquant le tertre.

Un être vaincu,
aux forces puissantes, enfoui dans la terre,...
et comme souvenir pour la postérité,
une grosse pierre froide, comme celle-ci !

Alors vient l'art, et d'une main amie,
il cueille des fleurs au sein de la nature
et couvre la dure pierre du souvenir
de blancs lis, de myosotis odorants.

Elle monte sur le tertre, accroche la couronne à la pierre, et dit ensuite après un silence.

De nouveau vogue le troupeau de mes rêves
comme les oiseaux migrateurs par delà les mers ;
je m'en vais là-bas, où tend mon désir,
je suis docilement la force mystérieuse
dont le siège royal est au fond de l'âme.
Je suis dans le Nord, fiancée d'un guerrier,
je guette comme un aigle du sommet du fjeld.
Derrière les vagues brillantes, le vaisseau s'avance...
Oh, vole, comme la mouette, vers la rive natale !
Je suis une fille du Sud, je ne sais pas attendre ;...
j'arrache à mes cheveux la couronne de chêne,...
prends-la, mon héros ! c'est le second message
qui te salue,... mon désir était le premier.

Elle jette la couronne. Gandalf s'avance et la saisit.

Comment?... Voilà bien...

Elle se frotte les yeux et le regarde, étonnée.

Non, ce n'est pas un rêve.
Qui es-tu, étranger? Que cherches-tu
Sur cette rive?

GANDALF

Descends du tertre d'abord,
et nous pourrons causer.

BLANKA, *descend.*

Eh bien, soit, me voici !

A part, le regardant.

...cotte de mailles sur la poitrine, casque de cuivre,...
tout à fait comme mon père me l'a dit.

Haut.

Enlève ton casque !

GANDALF

Pourquoi?

BLANKA

Fais-le toujours !

A part.

Deux yeux clairs, des boucles telles qu'un champ de blé,...
tout à fait comme je l'ai vu en rêve.

GANDALF

Qui es-tu, femme?

BLANKA

Moi? Une pauvre enfant !

GANDALF

Mais, certes, la plus belle qu'il y ait dans l'île.

BLANKA, *riant.*

La plus belle? Oui, c'est bien possible ;
car il n'y en a pas d'autre.

GANDALF

Pas d'autre?

BLANKA

A moins que mon père,... mais il est bien vieux,
sa barbe est gris d'argent, longue comme ça,
non, je crois que je gagnerais le prix.

GANDALF

Tu as l'humeur gaie.

BLANKA

Oh, non, pas toujours !

GANDALF

Mais, voyons, comment expliques-tu cela,
tu vis seule ici avec ton père,
et pourtant je tiens de source sûre
que l'île doit être bien habitée?

BLANKA

Elle l'était jadis, il y a trois ans ;
mais... oh, c'est une lamentable histoire...
tu l'entendras, cependant, si tu veux.

GANDALF

Certes, je le veux !

BLANKA

Vois-tu, il y a trois ans...

Elle s'assied.

Viens, assieds-toi !

GANDALF, *recule d'un pas.*

Non, assieds-toi, je reste.

BLANKA

Il y a trois ans, vint une troupe armée
de brigands, sortis Dieu sait d'où, dans l'île ;
ils s'avancèrent, pillant de tous côtés,
et massacrant tout ce qui était en vie.
Les rares qui le purent se sauvèrent par la fuite,
et se réfugièrent au chateau de mon père,
sur le cap rocheux, non loin de la mer.

GANDALF

De ton père, dis-tu?

BLANKA

Mais oui, de mon père...
Ce fut par un soir nuageux qu'ils foncèrent
sur la porte du château, franchirent le mur,
envahirent la cour, tuèrent tout.
Je m'enfuis épouvantée dans la nuit noire,
et me cherchai un réduit dans la forêt.
Je vis notre château en tourbillons de flammes,
j'entendis le fracas des écus, les cris de mort...
Enfin, tout fut calme ; car tous étaient tués...
La troupe farouche descendit sur la berge
et mit à la voile... Le lendemain, j'étais
sur le rocher, près des ruines fumantes.
J'étais le seul être qu'ils eussent épargné.

GANDALF

Mais tu disais que ton père est vivant.

BLANKA

Mon père adoptif ; attends, tu vas voir !
J'étais sur le roc, en deuil, le cœur serré,

et j'écoutais le silence effrayant ;
j'entendis alors comme un soupir étouffé
dans la fente du rocher, sous mes pieds ;
j'écoutai, craintive, enfin j'y descendis,
et vis un étranger, sanglant et pâle.
Je m'approchai de lui, malgré ma peur,
je pansai sa blessure et le soignai....

GANDALF

Et lui?

BLANKA

Il dit, lorsqu'il fut revenu à lui,
qu'en vaisseau marchand il était arrivé
ici, dans l'île, le jour même où
le château fut détruit,... qu'il y avait fui,
s'était bravement battu contre les brigands,
tant qu'épuisé, sanglant, il était tombé
dans le creux de rocher où je l'avais trouvé.
Depuis lors nous avons vécu ensemble ;
il nous a construit une hutte au fond du bois,
et m'est devenu cher, cher comme nul autre.
Mais viens, il faut que tu le voies.

GANDALF

Non... attends !
Nous nous rencontrerons assez tôt, je crois.

BLANKA

Eh bien, comme tu voudras ; mais, crois-le bien,
il te recevrait volontiers dans sa cabane ;
car, sache-le, l'hospitalité existe
ailleurs que dans le Nord.

GANDALF

Le Nord? Ainsi
tu sais...

BLANKA

De quel pays tu viens? Mais oui !
Mon père m'a si souvent parlé de vous
que du premier coup d'œil je...

GANDALF

Et pourtant
tu n'as pas eu peur !

BLANKA

Peur? Pourquoi peur?

GANDALF

Mais, ne t'a-t-il pas dit... n'a-t-il pas...

BLANKA

Raconté que vous êtes intrépides? Oui !
Mais comment cela pourrait-il m'effrayer?
Vous cherchez la renommée aux rives lointaines
en de mâles combats contre des guerriers fameux ;
mais je n'ai pas d'épée ni de cuirasse,
comment pourrais-je donc...

GANDALF

Non, certes ; non, certes !
Mais ces étrangers qui brûlèrent le château?

BLANKA

Eh bien?...

GANDALF

Oui, je me demandais... ton père
n'a-t-il pas dit d'où ils venaient?

BLANKA

Non, jamais.
Ils étaient étrangers pour lui, comme nous.
Mais, si tu veux, je le lui demanderai

GANDALF, *vite.*

Non, peu importe.

BLANKA

Ah, je comprends maintenant !
Tu veux savoir où tu les trouveras
pour la vengeance du sang, comme vous dites.

GANDALF

Ah, vengeance ! Merci ! Tu me la rappelles ;
j'avais presque oublié...

BLANKA

Mais, je te dirai,
c'est une vilaine coutume.

GANDALF, *remontant vers le fond.*

Adieu !

BLANKA

Tu pars?

GANDALF

Nous nous reverrons assez tôt.

Il s'arrête.

Dis-moi encore :
Qui repose sous le tertre que voilà?

BLANKA

Je ne sais pas.

GANDALF

Tu ne sais pas, et pourtant
tu entoures de fleurs la pierre du héros.

BLANKA

Mon père m'a conduite ici un matin,
et m'a montré la tombe fraîche, que jamais
je n'avais vue auparavant près du rivage.
Il me pria d'y dire ma prière du matin
avec une pensée pieuse pour ceux
qui nous avaient mis à feu et à sang.

GANDALF

Et toi?

BLANKA

Tous les matins, depuis ce jour,
j'ai dit une prière pour leur salut ;
et tous les soirs j'ai tressé des guirlandes
de fleurs fraîches sur la pierre.

GANDALF

C'est étrange !
Comment peux-tu prier pour ton ennemi?

BLANKA

Ma foi me l'ordonne.

GANDALF, *violemment.*

Cette foi est lâche ;
c'est une foi qui énerve la force guerrière ;
aussi la vie héroïque s'est éteinte
parmi vous dans le Sud !

BLANKA

S'il arrivait
que la foi lâche, comme tu l'appelles,
fût transplantée dans votre terre jeune,...
alors, j'en suis sûre, il en germerait
une floraison, assez riche pour couvrir
les murs nus des fjelds.

GANDALF

Laisse les fjelds avec
leurs murs nus, jusqu'à ce qu'ils s'écroulent.

BLANKA

Écoute ! Emmène-moi là-bas !

GANDALF

Que dis-tu?
Je rentre au pays...

BLANKA

Oui, je pars avec toi ;
depuis longtemps, en pensée, j'ai voyagé
là-haut, où tu demeures parmi la glace,
la neige et les grandes forêts de sapins noirs.
La gaieté se répandrait dans la grand'salle,
s'il ne tenait qu'à moi, tu peux m'en croire ;
car j'ai belle humeur ;... as-tu un skalde?

GANDALF

J'en avais un, mais dans l'air mou du Sud,
les cordes de sa harpe se sont relâchées,
elles ne résonnent plus...

BLANKA

Bon ! je serai donc
ton skalde !

GANDALF

Toi?... Tu pourrais nous suivre,
quitter ton pays et ton père?

BLANKA, *riant.*

Ha, ha, ha !
Tu le prends au sérieux, je crois?

GANDALF

N'était-ce
donc qu'une plaisanterie?

BLANKA

Oui ! un rêve fou,
que j'ai rêvé souvent, avant notre rencontre,
et que, certes, je rêverai maintes fois,
quand tu...

S'interrompant brusquement.

Pourquoi me fixes-tu ainsi?

GANDALF

Moi?

BLANKA

Oui, à quoi penses-tu donc?

GANDALF

Moi? A rien

BLANKA

A rien?

GANDALF

Oui, je ne sais moi-même à quoi ;
ou plutôt si, je le sais... écoute-moi :
je me demande comment tu planteras
tes fleurs dans le Nord, et comme j'y songeais,
voilà qu'à mon esprit ma propre foi revient.
Il s'y trouve un mot que jamais jusqu'ici
je n'avais saisi ; tu me l'as fait comprendre.

BLANKA

Que veux-tu dire?

GANDALF

On dit que Valfader
ne reçoit que la moitié des guerriers frappés ;
l'autre moitié appartient à Freia.
Je n'ai jamais bien pu concevoir cela ;
mais maintenant... je comprends,... je suis moi-même
un guerrier frappé, dont la bonne moitié
est à Freia.

BLANKA, *hésitant.*

Qu'est-ce que cela veut dire?

GANDALF

Eh bien, sache-le donc, en deux mots...

BLANKA, *vite.*

Non, laisse !

Je n'ose m'attarder plus longtemps ici,...
mon père m'attend, je dois partir ; adieu !

GANDALF

Tu t'en vas?

BLANKA, *ramasse la couronne de chêne qu'il a laissé tomber, et entoure le casque de Gandalf.*

Prends-la, tu peux la garder.
Vois-tu, ce que je t'avais donné en rêve,
éveillée, je te l'offre maintenant !

GANDALF

Adieu !

Il sort rapidement à droite.

SCÈNE IV

BLANKA, *seule.*

Il est parti ! Un calme plat
règne sur la rive déserte.
Un calme plat, calme de mort,
aussi dans ma poitrine règne.

N'est-il venu que pour se perdre,
rayon de soleil dans la brume?
Hélas ! Il va voler, comme la mouette,
bien loin d'ici, aux vents nocturnes !

Que me restera-t-il alors?
Une seule fleur pour mes rêves ;

la solitude, pour nager,
comme le pétrel, autour de son navire !

On entend la trompe de guerre des Vikings à gauche.

Ha ! qu'était cela ! Une corne, dans la forêt.

SCÈNE V

BLANKA, GANDALF *qui entre à droite*

GANDALF, *à part.*

C'est trop tard !

BLANKA

Oh, le voilà revenu !
Que veux-tu?

GANDALF

Vite, va-t'en vite d'ici !

BLANKA

Que signifie?...

GANDALF

Va-t'en ! Le danger menace !

BLANKA

Quel danger?

GANDALF

La mort !

BLANKA

Je ne comprends pas.

GANDALF

Je voulais te le cacher, et je suis allé
pour rappeler mes hommes vers le vaisseau

et partir ; tu n'aurais jamais su...
mais la trompe m'apprend qu'il est trop tard ;
ils viennent ici.

BLANKA

Qui vient?

GANDALF

Sache-le donc :
ces étrangers qui jadis dévastèrent l'île
étaient des vikings, comme moi.

BLANKA

Du Nord?

GANDALF

Oui,
mon père y fut tué, il était leur chef...
il faut qu'il soit vengé.

BLANKA

Vengé?

GANDALF

C'est l'usage
et la coutume parmi nous.

BLANKA

Ah, je comprends !

GANDALF

Ils viennent ! Mets-toi derrière moi.

BLANKA

Va-t'en, homme sanguinaire !

SCÈNE VI

LES PRÉCÉDENTS. ASGAUT, HEMMING *et les Vikings, amenant* RODERIK.

ASGAUT, *à Gandalf.*

Maigre prise, mais c'est toujours autant, Gandalf.

BLANKA

Mon père !

Elle se jette dans ses bras.

RODERIK

Blanka ! Mon enfant !

JOSTEJN

Une femme !

Elle lui tiendra compagnie.

ASGAUT

Oui, à Hel !

BLANKA

O père, pourquoi ne m'as-tu jamais dit...

RODERIK

Chut ! Chut, ma fille !

Il indique Gandalf.

C'est bien votre chef?

ASGAUT

C'est lui.

A Gandalf.

Cet homme peut te raconter

comment ton père est mort ; il était là,
et a de peu échappé à la mort, dit-il.

GANDALF

Tais-toi ! Je ne veux rien entendre.

ASGAUT

Soit, eh bien,
faisons notre besogne.

BLANKA

Mon Dieu ! que veulent-ils?

GANDALF, *à voix basse.*

Asgaut, je ne peux pas !

ASGAUT, *de même.*

Notre chef est-il lâche?
La voix mielleuse d'une femme l'a séduit?

GANDALF

Ah, peu importe, j'ai dit...

ASGAUT

Songes-y bien,
ton autorité sur tes hommes est en jeu.
Tu as prêté serment aux grands dieux du Valhal,
si tu le romps, tu es pour tous un lâche.
N'oublie pas que notre foi est mal affermie....
déjà elle chancelle ; un coup peut l'ébranler,
et si le coup vient d'en haut, vient du chef,
c'est le coup de grâce pour elle.

GANDALF

Ha !
C'est un serment maudit, que j'ai juré.

ASGAUT, *aux Vikings.*

Allons, guerriers !

BLANKA

Allez-vous donc le tuer,
ce vieillard sans défense?

ASGAUT

Tous deux périront

BLANKA

O Dieu !

HROLLOUG

Non, la femme est trop belle ! Elle peut
nous suivre au vaisseau.

JOSTEJN, *riant.*

Oui, comme Valkyrie.

GANDALF

Arrière !

RODERIK

Pitié au moins pour mon enfant !
Je livrerai le meurtrier de votre chef,
Si vous l'épargnez, elle !

GANDALF, *vite.*

Amène-le-nous,
et elle sera libre, n'est-ce pas?

LES VIKINGS

Oui, oui !

BLANKA, *à Roderik.*

Que promets-tu?

ASGAUT

Livre-le donc !

RODERIK

Le voici !

QUELQUES-UNS

Ah, ce vieillard !

GANDALF

Malheur !

BLANKA

Non, tu n'iras pas...

RODERIK

C'est par cette main que le viking est tombé,
il repose maintenant dans ce tertre, là !

GANDALF

La tombe de mon père !

RODERIK

Il était fort et brave ;
aussi l'ai-je enterré selon l'usage de son pays.

GANDALF

Puisqu'il a son tertre, je...

ASGAUT

Non, quand même,
le roi tombé exige du sang,... frappe !

BLANKA

Il vous trompe !

A Gandalf.

N'as-tu donc pas compris
qu'il veut seulement me sauver, moi, sa fille?
Mais comment comprendrais-tu la tendresse
qui sacrifie tout pour...

GANDALF

Je ne comprends pas?
Tu crois que je ne comprends pas?

Aux Vikings.

Il ne périra pas.

ASGAUT

Comment?

BLANKA

O père, il est bon comme toi.

ASGAUT

Tu romps ton serment?

GANDALF

Non, je le tiendrai !

JOSTEJN

Que veux-tu faire?

HROLLOUG

Parle !

GANDALF

J'ai bien juré
de venger mon père ou de tomber moi-même.
Eh bien, cet homme est libre,... je vais au Valhal.

BLANKA, *à Roderik.*

Que veut-il dire?

ASGAUT

C'est ton dessein, tu veux...?

GANDALF

Allez préparer un de mes vaisseaux,
la voile hissée, un feu allumé à la proue ;
à l'antique manière j'y monterai !
Voyez, le vent du soir souffle de la côte,...
sur des ailes rouges j'irai au Valhal !

JOSTEJN, *sort à droite.*

ASGAUT

Ah, c'est la femme qui t'a enjôlé !

BLANKA

Non, il faut vivre !

GANDALF

Vivre? Je suis fidèle
à mes dieux, je ne peux pas les trahir.

BLANKA

Ton serment sanguinaire, Balder le hait.

GANDALF

Oh, Balder ne vit plus parmi nous !

BLANKA

Pour toi, il vit ; car ton humeur est douce.

GANDALF

Oui, pour ma perte ! J'avais charge, comme
chef, de défendre notre vie guerrière,...
la force m'a manqué ! Viens, Asgaut, tu
prendras de ma main le sceptre royal ;
tu es un guerrier de la bonne trempe ;
moi, le poison du Sud depuis longtemps me ronge.
Mais si je ne peux pas vivre pour mon peuple,
je peux mourir pour lui.

ASGAUT

Bien dit, roi Gandalf.

BLANKA

Le sort en est donc jeté ! Tombe en héros
pour l'amour fidèle porté à tes dieux !
Mais puisque nous nous séparons à jamais,
sache qu'en mourant, toi, pour ton serment,
tu m'as vouée, moi aussi, à la mort !

GANDALF

Comment ! Toi, à la mort?

BLANKA

Ma vie était pareille
au bouton de fleur en terre étrangère,
aussi elle sommeillait, comme en prison :
alors vint un rayon de mon pays lointain,...

oh, c'était toi, mon Gandalf ! La fleur ouvrit
sa corolle, hélas, pour un court instant,
le rayon pâlit,... la fleur doit mourir !

GANDALF

Oh, t'ai-je bien comprise? Tu pourrais?... ah,
mon serment, alors, est dix fois maudit !

BLANKA

Nous nous retrouverons !

GANDALF

Jamais, jamais plus !
Toi, le ciel t'attend, avec le Christ blanc.
Moi, j'irai au Valhal, m'asseoir en silence
tout au bout de la table, près de la porte,
car la joie de la salle ne sera pas pour moi.

JOSTEJN, *revient, une bannière à la main.*

Le vaisseau est prêt, selon tes ordres.

ASGAUT

Tu auras une fin superbe ! Maint héros
va t'envier.

GANDALF, *à Blanka.*

Adieu !

BLANKA

Adieu !
Adieu pour la vie et l'éternité !

RODERIK, *luttant contre lui-même.*

Arrête, arrête !

Il se jette aux pieds de Blanka.

Pitié ! Pardonne-moi !

BLANKA

Oh Dieu !

GANDALF

Que dit-il?

RODERIK

Je vais tout avouer :
Ma conduite envers toi n'a été que tromperie !

BLANKA

Oh, la peur l'aura égaré !

RODERIK

Non, non !

A Gandalf, après s'être levé.

Tu es, jeune chef, délié de ton serment ;
l'ombre de ton père ne crie pas vengeance !

GANDALF

Explique-toi !

BLANKA

Parle !

RODERIK

Je suis le roi Rœrek !

QUELQUES-UNS

Le roi tombé?

BLANKA, *avec doute.*

Ciel !

GANDALF

Toi, mon père?

RODERIK

Regarde, Asgaut ! Rappelle-toi la balafre
que tu me fis à notre première course,
quand nous nous sommes battus pour le butin?

Il découvre son bras et le montre à Asgaut.

ASGAUT

Oui, par Thor, c'est le roi Rœrek !

GANDALF, *se jette dans ses bras.*

Père ! Père !
Tu m'as donné la vie une seconde fois.
Oh, merci !

RODERIK, *abattu; à Blanka.*

Et toi... qu'as-tu à offrir
au vieux brigand?

BLANKA

Le même amour qu'avant !
Je suis ta fille ! Trois ans de tendresse n'ont-ils
pas effacé toute tache de sang de ton écu?

ASGAUT

Mais dis-nous donc comment tu vis encore !

GANDALF

Elle l'a sauvé.

RODERIK

Oui, comme un elfe ami,
elle a guéri mes blessures, m'a soigné,
tout en me faisant de si beaux récits
sur la foi des gens paisibles du Sud,
que même mon cœur dur en fut amolli.
Et constamment j'ai caché qui j'étais ;
je n'osais pas...

GANDALF

Mais alors, et ce tertre?

RODERIK

J'y ai enfoui la cuirasse et l'épée.
Il me semblait que le viking farouche
était ainsi enterré. Mon enfant
dit ici tous les jours pour lui une prière.

ASGAUT

Adieu !

GANDALF

Où vas-tu?

ASGAUT

Vers le Nord, sur mon vaisseau !
Je vois clairement que mon temps est passé...
la vie de viking aussi. Je veux aller
en Islande ; la maladie n'y est pas encore.

A Blanka.

Toi, jeune femme, prends ma place près du chef !
Thor est impuissant... Mjœlnir est hors d'usage.
C'est Balder qui règne par toi... Adieu !

Il sort.

GANDALF

Oui, Balder règne par toi, ma Blanka !
Je comprends la raison de ma vie de viking !
Ce n'était pas seulement gloire ou richesse
qui m'attiraient hors du pays de mes pères ;
non, j'étais conduit par un secret désir,
une aspiration vers Balder. Voici
mon désir satisfait ; nous allons rentrer ;
j'y vivrai paisiblement parmi mon peuple.

Aux Vikings.

Vous venez avec moi?

TOUS

Nous te suivons !

GANDALF

Et toi, ma Blanka?

BLANKA

Moi? je suis aussi
une enfant du Nord ; car c'est dans vos fjelds
que les plus belles fleurs de mon cœur ont pris racine.
Vers vous je m'élançais dans mes rêves,
c'est chez vous que j'ai puisé mon amour !

RODERIK

Eh bien, partez !

GANDALF

Et toi?

BLANKA

Tu viens avec nous !

RODERIK

Je reste ici.

Il montre le tertre.

Ma tombe est là, qui m'attend.

BLANKA

Il faudrait que je te laisse seul?

HEMMING

Non!
Sois sans crainte! Je fermerai ses yeux,
et de ce tertre lui chanterai une drapa;
ce sera mon dernier chant.

Ému, en prenant la main de Gandalf.

Adieu, roi!
Maintenant tu as trouvé un meilleur skalde.

RODERIK, *avec fermeté.*

Ce doit être ainsi, tu es chef, mon Gandalf,
tu as de hauts devoirs envers ton peuple.

Il joint leurs mains.

Vous êtes les enfants de la jeune aurore,...
allez où le siège royal vous attend;
je suis le dernier de temps abolis,
mon siège royal est la tombe... laissez-le-moi!

Gandalf et Blanka se précipitent en silence, dans ses bras. Roderik monte sur le tertre. — Hemming, avec la harpe, s'assied à ses pieds.

GANDALF, *résolument calme.*

Maintenant, en Norvège!

HROLLOUG

Au pays !

TOUS

Au pays ! En Norvège !

BLANKA

enthousiaste, arrachant la bannière des mains de Jostejn.

Oui, maintenant, en route ! Voguons vers le Nord
à travers l'orage et l'écume bleue des vagues.
Bientôt poindra le jour aux cimes des glaciers,
la course de viking ne sera qu'un souvenir !
Déjà le preux du Nord est assis sur son tertre ;
le temps n'est plus où, sans trêve, il volait
de rive en rive, brandissant armes et flammes.
Le marteau de Thor tombe dans la poussière,
le Nord même devient un tombeau de guerrier.
Mais n'oublie pas la promesse d'Alfader :
Quand la mousse et les fleurs recouvriront le tertre,
l'ombre du héros se battra dans Idavold,...
ainsi le Nord sortira de sa tombe pour
de purs exploits de l'esprit sur la mer de la pensée.

APPENDICE

APPENDICE

L'article suivant (*Andhrimner*, 3e trim., n° 2, du 13 juillet 1851) est de Botten-Hansen, mais évidemment écrit après entente entre les trois directeurs du journal (V. la notice, p. 121). Il est traduit ici avec les notes du journal marquées par des astérisques. D'autres notes, qui sont numérotées, sont du traducteur.

LA RÉVOLUTION OUVRIÈRE REDOUTÉE

L'État est sauvé. — Les agitateurs ouvriers ont été arrêtés par la police vigilante et à demi pendus — les dames et messieurs bien mis, qui, très excités, ont circulé en foule dans la rue de l'Hôtel-de-Ville,ont été renvoyés chez eux. — La révolution de Kongsberg est anéantie grace à l'admirable patriotisme et à la capacité militaire dont a fait preuve le gouverneur en détruisant toutes les armes (1).

Ainsi se serait écrié le *Journal des Débats*, si les événements de la semaine dernière avaient eu lieu à Paris, et le correspondant déclamatoire et imaginatif de ce journal n'en aura pas ici, le moment venu, la bouche moins pleine. Nous, qui écrivons

(1) Les perquisitions et arrestations avaient commencé le 3 juillet à Kongsberg, où le général d'artillerie Fredrik Meyn, directeur de la fabrique d'armes, ordonna la destruction d'armes anciennes, et le transport à Kristiania de la poudre et d'armes plus modernes.

et faisons imprimer les nouvelles dans ce pays, il nous faut mettre de l'eau dans notre vin, et dire à peu près ceci : que la police s'est estimée justifiée à intervenir dans la marche quotidienne et régulière de l'agitation ouvrière, pour voir si réellement il y aurait une révolution en train. Elle a saisi des personnes et des papiers pour en rechercher la suite des idées et le contenu, et a commencé des interrogatoires, peut-être pour s'assurer si une partie du Storting serait aussi impliquée dans l'agitation (?). La police, en effet, a raison d'y regarder de près et de ne pas trop se fier aux gens ! Le résultat de la perquisition n'a pas tout d'abord paru aussi grand que la police l'avait espéré lorsqu'elle s'est jetée avant le chant du coq sur les agitateurs. Elle a commencé à relâcher les premières personnes interrogées. Mais ensuite elle s'est entêtée davantage* ; elle veut sans doute acquérir la certitude que la réponse à la question posée dans la dernière séance du congrès ouvrier, « allait-on faire la révolution? » n'avait pas été un oui, comme le voulait le *Morgenblad* mal informé, mais un non **. Elle veut évidemment se convaincre, en outre, que la procession avec drapeaux à Maridal n'avait aucun lien avec la révolution que l'on craignait à Kongsberg, et n'était qu'une promenade à la campagne. La révolution même de Kongsberg doit avoir été un fantôme,

* La police garde encore les autres : elle doit agir en vertu de plus qu'un *simple soupçon*, puisqu'elle arrête des gens, les fourre au cachot et les y laisse, pendant que les interrogatoires se prolongent. Les hommes du dépôt d'armes n'ont pas été arrêtés sur les soupçons *les plus forts*, mais on leur a permis de circuler librement, de conférer entre eux, et par conséquent on leur a fourni l'occasion de se sauver de leur mieux en inventant des histoires vraisemblables. Avec les agitateurs arrêtés on ne pourra pas causer du tout, même sous la surveillance la plus rigoureuse.

** Nous tenons « de source sûre » que presque tous les délégués au congrès ouvrier ont voté *contre* la révolution.

ou l'extinction du mauvais air minier allumé là-bas. Le gouverneur s'y est tout de même trouvé fondé à manifester un souci de sécurité et un patriotisme qui nous font penser aux Colbjörnson et aux Juul [1]. Sans doute il n'a pas mis le feu à la ville, noyé les mines ou fait sauter les moulins à poudre, mais il a tout de même fait tout ce qu'on peut exiger, et encore plus. Il a *désarmé* la ville. Ce dut être un beau spectacle, de voir les sabres de l'État, achetés à grand prix, voler en cent mille morceaux, et les canons de fusils meurtriers aplatis à coups de marteaux *** ! Mais ce spectacle a dû coûter fort cher à l'État. Le résultat du zèle patriotique de ce gouverneur pourrait être que le Storting se verra obligé d'abandonner la proposition d'armement général de Broch par manque d'armes. Mais en attendant, on a « sauvé l'État ».

Il est d'ailleurs curieux d'observer combien on procède de façon différente à Kongsberg et à Kristiania pour prévenir une révolution : là on détruit les armes dont les émeutiers pourraient se servir, ici on arrête ceux qui pourraient s'en servir ; cette différence de méthode tient sans doute à la situation respective des villes en temps de guerre.

(1) Christian Colbjörnson (1749-1814), *justitiarius*, c'est-à-dire chef de la magistrature du royaume de Danemark. Ove Juul (1615-1686), qui fut vice-gouverneur de Norvège de 1669 à 1674.

*** Les grands héros ne se vantent jamais de leur courage ; aussi Meyn a-t-il la modestie de déclarer dans le *Morgenblad* que des armes *inutilisables* ont seules été détruites. Pourquoi donc cette fureur à la don Quichotte contre ce qui ne pouvait faire aucun mal?

NOTES

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

161-177. — Poèmes envoyés par Ibsen à Clara Ebbell, probablement vers Noël 1850, comme il a été dit dans la Notice biographique, p. 58. L'un des poèmes de cet envoi, « Dans la nuit », ne figure pas ici, parce qu'il date de Grimstad, et se trouve dans le premier volume, p. 152.

161. — Rêves de jeunesse. — Strophes de huit vers pentamètres ïambiques réguliers, à rimes alternées, masculines, puis féminines, dans le premier quatrain, et à rimes consécutives, masculines, puis féminines, dans le second quatrain.

Strophe très commune, qui se distingue seulement par la disposition des rimes.

165. — Sonnets en pentamètres ïambiques réguliers à rimes toutes féminines.

170. — Oiseau et Oiseleur. — Quatrains en vers trochaïques tétramètres réguliers à rimes alternées, toutes féminines.

Strophe peu fréquente avec les rimes toutes féminines ; se trouve pourtant chez Oehlenschlæger, notamment dans son célèbre poème « les Cornes d'Or », et chez quelques autres, mais surtout chez Welhaven.

Ce poème et le suivant sont les seuls de l'envoi à Clara Ebbell qu'Ibsen ait jugé dignes d'être publiés. Celui-ci a paru dans *Andhrimner*, nº du 16 février 1851, sous la signature Brynjolf Bjarme, avec quelques changements trop insignifiants pour être perceptibles par la traduction. Ibsen l'a remanié plus profondément par la suite.

172. — Le Mineur. — Quatrains en vers trochaïques tétramètres réguliers à rimes consécutives, masculines, puis féminines.

Strophe commune, mais où cette disposition de rimes est rare.

Ce poème a paru dans *Andhrimner*, n° du 1er juin 1851, sous la signature Brynjolf Bjarme, avec les modifications suivantes : Ibsen a remplacé les deux derniers vers de la troisième strophe par

Lourd marteau, fraie-moi la voie
vers le cœur de la nature.

vers qui se retrouvent dans l'avant-dernière strophe. Il a mis entre guillemets les deux derniers vers de la sixième strophe et la strophe suivante. Enfin, il a supprimé la huitième strophe.

Le poème a été repris et modifié plus tard.

175. — Parmi des ruines. — Strophes de huit vers, dont les quatrains comprennent trois vers composés de deux dactyles complets, et le quatrième vers est formé d'un dactyle plus une syllabe accentuée. Dans chacun des quatrains les deux premiers vers riment ensemble, les troisièmes vers des deux quatrains riment ensemble, et les quatrièmes vers également.

Les vers composés de deux dactyles complets sont assez rares. On en rencontre surtout chez Paludan-Müller. Mais je ne connais pas d'exemple de cette strophe.

178. — Le Cygne. — Strophes de six vers anapestiques réguliers, y compris le premier pied, tous masculins. Elles sont formées de deux tercets, dans chacun desquels les deux premiers vers ont deux pieds, et le troisième en a trois. Dans les deux tercets les trois rimes se répondent dans le même ordre.

Sauf un détail de la disposition des rimes, c'est la strophe, imitée d'Andreas Munch, dont Ibsen s'était déjà servi dans le poème « Instant radieux » (Tome I, p. 105).

Ce poème a paru dans *Andhrimner*, n° du 12 janvier 1851, sous la signature Brynjolf Bjarme.

181. — Akershus. — Même strophe que dans « Oiseau et Oiseleur ».

Ce poème a paru dans *Andhrimner*, n° du 19 janvier 1851, sous la signature Brynjolf Bjarme. Ibsen l'a plus tard remanié et augmenté.

Akershus, forteresse construite sur un rocher qui s'avance sur le fjord et masque aux voyageurs arrivant par mer la partie centrale d'Oslo.

Ce château apparaît seulement au commencement du quatorzième siècle dans l'histoire de la Norvège. — *La rue de l'Église* va d'Akershus à la grand'place d'Oslo. — *La Grande Ile*, située à moins d'un kilomètre au sud d'Akershus, autrefois siège d'un riche couvent.

182. — *Christjern*, ou Christian II, roi de Danemark, de Norvège et de Suède, a résidé comme prince royal et gouverneur de Norvège, de 1507 à 1510, à Akershus. Il a laissé, surtout en Suède et en Norvège, un souvenir de fourberie et de cruauté.

Knut Alfsön, à la fin du quinzième siècle, était, bien que Suédois, l'un des plus grands propriétaires, et le personnage le plus considérable de Norvège, et par suite l'ennemi naturel du roi danois et de son fils le jeune Christjern. Il fut amené à s'enfermer dans la forteresse d'Akershus qu'assiégea son ennemi personnel Henrik Krumedike. « Le 18 août 1502, Knut se trouva sur le bateau de Krumedike, par suite d'une convention et avec sauf-conduit. Là, les querelles privées furent débattues, on en vint aux mains, et Knut fut tué et son cadavre jeté à la mer... La garnison d'Akershus se rendit... tandis que Dame Merette, la veuve de Knut Alfsön, réunit des gens pour venger l'assassiné. Très vite, Akershus fut reconquis... » Ibsen avait dû lire cette histoire dans *Norsk Tidsskrift for Videnskab og Literatur*, 1850, p. 83, et les *Tableaux du Nord et du Midi*, d'Andreas Munch (1849), lui avaient donné l'exemple de considérer Knut Alfsön comme un héros malheureux de l'indépendance nationale. Ses mérites ne sont pas confirmés par les historiens modernes, et ceux de sa femme encore moins.

184. — La voix de la nature. — Distiques en vers anapestiques réguliers tétramètres, à rimes féminines. Le premier pied est un ïambe.

Vers assez fréquents. Ainsi couplés en distiques, toutefois, je ne les vois guère que chez Wergeland (« Chant d'amour norvégien » et « Le premier baiser »). Ibsen a pu aussi s'inspirer du chant populaire *Ifjor jet e Jeiten ti djupaste dalom*, connu par le recueil de Jörgen Moe (1840).

Écrit de la main d'Ibsen dans le journal de l'Association dez Étudiants, n° du 25 janvier 1851, et signé H. I.

187. — L'enfant dans la noue aux myrtilles. — Quatrains de vers trimètres du type ïambique libre. Rimes alternées, féminines et masculines.

Rythme assez fréquent, notamment chez Welhaven.

Poème publié dans *Andhrimner*, nº du 26 janvier 1851, sous la signature Brynjolf Bjarme.

190. — A UN TROUBADOUR. — Strophes de huit vers trochaïques réguliers tétramètres, sauf le premier et le troisième, qui sont trimètres ; rimes alternées, masculines, puis féminines, dans le premier quatrain ; rimes consécutives, masculines, puis féminines, dans le second quatrain.

Strophe rare, et dont l'analogue se trouve surtout chez Welhaven.

Poème adressé à Clara Ebbell (V. la notice biographique, p. 64).

191. — LA LARME. — Strophes irrégulières, de sept à dix vers ïambiques réguliers, tous masculins, la plupart tétramètres, avec deux ou trois vers trimètres, dont toujours le dernier de chaque strophe. Rimes irrégulièrement placées.

Ce sont des variantes de la strophe qu'Ibsen avait déjà employée à Grimstad, dans son poème « Promenade du soir en forêt » (V. tome I, p. 114). Ces modifications d'une strophe de Wergeland *(Til Sylvan)* aboutiront à la strophe la plus personnelle d'Ibsen.

Poème publié dans *Andhrimner*, nº du 4 mars 1851, et, pour la première fois, signé H. I.

fade (au second vers). Le mot norvégien qui exprime l'idée de fadeur signifie, par son sens primitif, « aquosité » : d'où le rapprochement avec les larmes, et l'idée de sécheresse au vers suivant.

193. — UN SAMEDI SOIR DANS LE HARDANGER. — Strophes de huit pentamètres ïambiques réguliers, dont les six premiers sont rimés trois par trois, une rime masculine, une rime féminine, disposées capricieusement, et les deux derniers, féminins, riment ensemble. — Le chant du tailleur est en quatrains de trimètres ïambiques réguliers, alternativement féminins et masculins. Les vers masculins sont seuls rimés.

La strophe du récit est prise dans la littérature danoise, où elle provenait de Byron. Elle est fréquente chez Oehlenschlæger, qui l'emploie avec une alternance rigoureuse des rimes dans les six premiers vers. Elle se rencontre, mais plus rarement, chez J. L. Heiberg, et a été imitée par Welhaven et par Andreas Munch. Ibsen paraît l'avoir prise à Fr. Paludan-Müller, car c'est la strophe de *la Danseuse* et de *Adam Homo*, et l'emploi qu'il en a fait pour un long récit en vers, coupé de vers d'un autre

rythme, avec une grande liberté dans la disposition des rimes des six premiers vers et en donnant aux deux derniers vers de chaque strophe, en général, une signification plus essentielle, est surtout analogue à *la Danseuse*. — Le rythme du chant du tailleur est celui d'un poème de Welhaven, « Koll à la hache », bien que les quatrains y soient couplés en strophes de huit vers.

On disait que Torgeir Audunssön, le « gars du moulin » qui avait déjà inspiré un poème à Ibsen (tome I, p. 142), avait appris à jouer en écoutant l'ondin de la cascade, et avait payé son art de son salut éternel.

Ce poème a paru dans *Andhrimner*, nos des 6 et 20 avril 1851, sous la signature Brynjolf Bjarme. A la page précédant la première partie du poème se trouve, en conclusion d'un article politique de Vinje, un poème satirique composé de strophes pareilles, mais plus régulières quant à la disposition des rimes.

Le chant du tailleur a été plus tard remanié, condensé en quatre strophes, et publié par Ibsen en tête de son recueil de poèmes en 1871.

194. — *halling*, danse paysanne, aux figures violemment expressives.

200. — L'EIDER. — Quatrains en vers anapestiques libres tétramètres à rimes masculines consécutives.

Rythme assez fréquent chez Wergeland.

Poème publié dans *Andhrimner*, n° du 27 avril 1851, sous la signature Brynjolf Bjarme. Ibsen l'a plus tard condensé en sept distiques.

202. — POUR LE DANEMARK. — Strophes de huit vers ïambiques réguliers bimètres, à rimes alternées, féminines, puis masculines.

Strophe très fréquente, particulièrement chez Oehlenschlæger.

Ce poème, composé pour être chanté à la réception des étudiants danois par les étudiants norvégiens le 9 juin 1851, a été publié en feuilles volantes, et reproduit dans les principaux journaux.

Nor, personnification de la Norvège. — *Vigrid :* dans l'*Edda*, vaste plaine où sera livrée contre les Ases le grande bataille finale, prélude du Ragnarok, qui est le crépuscule des dieux, ou l'anéantissement universel. — *Dannevirke :* vieux mur construit au temps de Charlemagne pour protéger le Jylland contre les incursions des Saxons, et qui a été augmenté au cours des âges de sections nouvelles. Il fut attaqué (et franchi) le 23 avril 1848.

Gefjon : l'une des principales Asynies ou déesses, la Diane nordique (J. L. Heiberg : *Pros. Skr.*, VII, p. 93). Ayant accompagné Odin lorsqu'il atteignit la Suède, où régnait Gylfe, elle demanda à celui-ci de lui donner ce qu'elle pourrait labourer de terre en un jour ; elle entoura d'un sillon ce qui est devenu le lac Mælar, et transporta dans la Baltique la terre ainsi acquise, qui est devenue l'île de Sélande, ou Sjælland (le voyage de Gylfe, dans la « vieille » *Edda*). — *Dannevang* : Désignation poétique du Danemark, qui donnait une impression caressante.

204. — A LADEGAARDSŒ. — Strophes de huit vers de type ïambique libre, alternativement masculins tétramétres et féminins trimètres, rimés. Strophe très fréquente.

Poème chanté le 10 juin 1851 à la fête donnée à Bygdö par le roi en l'honneur des étudiants danois, publié en feuilles volantes et reproduit dans le journal *Christiania-Posten*.

Ladegaardsö : presqu'île dont la côte est seulement à quelques centaines de mètres de la partie ouest d'Oslo. Elle était autrefois une île, et s'appelait Bygdö, comme aujourd'hui, et elle appartenait au couvent de la Grande Ile (Hovedö). Mais en 1537 elle devint propriété royale, avec les autres biens de ce couvent, et fit partie de Oslo Ladegaard, qui dépendait d'Akershus, d'où son nom nouveau. Les gouverneurs de Norvège (Statsholdere) y eurent ensuite leur résidence d'été au dix-septième et au dix-huitième siècles. Au dix-neuvième, cette presqu'île très boisée était un lieu de promenade favori des Kristianiens. — *Une reine superbe* : Eufemia, mariée en 1299 à Haakon V Magnussön, qui fut le dernier roi de Norvège descendant, en ligne masculine, de l'antique famille des Ynglinges. Haakon V fit construire la forteresse d'Akershus, et résida souvent soit à Akershus, soit à Bygdö. La fille aînée d'Eufemia et de Haakon, Ingebjörg, fort recherchée comme héritière du trône de Norvège, épousa en 1312 le duc suédois Erik Magnussön. La reine avait de l'affection pour son gendre, et ce fut pour lui, dit-on, qu'elle fit traduire en suédois des chansons de gestes et des romans de chevalerie, traductions connues sous le nom de « chansons d'Eufemia ».

206. — A MES ABONNÉS. — Quatrains en vers ïambiques libres, tous masculins, alternativement tétramètres et trimètres, à rimes alternées. Strophe très commune.

Publié dans *Andhrimner*, nº du 29 juin 1851, sans signature.

208. — Helge, vainqueur de Hunding. — Quatrains de vers trimètres ïambiques réguliers, alternativement féminins, puis masculins. Les vers masculins sont seuls rimés.

Sur ce poème, voir la notice au *Tertre du Guerrier*, p. 374.

Publié dans *Andhrimner*, nos des 6, 13 et 20 juillet 1851, sous la signature Brynjolf Bjarme. C'est la dernière fois que paraît cette signature.

208. — *Les corbeaux* sont les oiseaux d'Odin, et présages de malheur. — *Nornes :* les Parques de la mythologie scandinave.

211. — *Tyr et Asathor :* Tyr, fils d'Odin, l'un des plus grands et des plus forts des dieux, le seul qui osait donner chaque jour sa pâture au terrible loup Fenris. Lorsque les Ases voulurent enchaîner celui-ci, Tyr sacrifia sa main pour leur permettre d'obtenir ce résultat. Le nom d'Asathor désigne le dieu Thor, considéré comme le fils aîné d'Odin, et le prelier des Ases après lui.

216. — *Hundingsbane :* vainqueur de Hunding.

217. — *Idavold*, séjour des Ases, où le *Valhal* est leur palais.

218. — *Baldur*, ou plutôt Balder, fils d'Odin et de Frigga, pour qui les autres Ases avaient le plus d'affection. Oehlenschlæger a écrit une tragédie intitulée *Baldur le bon. Bersærk :* homme possédé de la fureur guerrière.

220. — *Bifrost :* l'arc-en-ciel, pont par lequel on passe pour gagner Idavold.

225. — *Hel*, fille de Loke, le dieu traître aux Ases ; elle préside aux enfers, c'est-à-dire au séjour des morts qui ne sont pas tombés dans les combats.

228. — Prologue... — Pentamètres ïambiques réguliers, à rimes masculines et féminines, le plus souvent alternées.

Publié dans *Christiania-Posten*, 1851, no 1110.

Hafursfjord : lieu d'une célèbre bataille navale (872), par laquelle Harald aux beaux cheveux devint roi de toute la Norvège. — *Stiklestad :* bataille livrée par Olaf le Saint, et où il fut tué (1030). — *Svolder :* île de la Baltique, entre Rügen et la côte de Poméranie, près de laquelle le premier roi norvégien chrétien, Olaf Trygvessön, en l'an 1000, fut tué dans une bataille navale contre le jarl norvégien Erik, associé au roi de Danemark Svein à la double barbe et au roi de Suède Olaf Eriksön. — *Les remparts de Dublin;* allusion à la bataille de Clontarf, faubourg de Dublin, où le

roi irlandais Brion fut battu et tué par les Norvégiens en 1014. — *Un hiver de Fimbul :* c'est le terrible hiver qui devait précéder le Ragnarok, et détruire d'abord toute vie sur la terre.

233. — Facétie. — Quatrains en vers du type ïambique libre, trimètres, à rimes alternées, féminines et masculines.

Publié dans *Illustreret Nyhedsblad*, n° 1, du 25 octobre 1851.

237. — Revue du Théâtre. — Publié dans *Andhrimner*, n° du 12 janvier 1851.

Le potier d'étain politique : comédie en cinq actes, la première de Ludvig Holberg (1722). — *M. Hagen :* Carl Hagen, acteur comique danois, engagé au Théâtre de Christiania depuis 1838. — *Le petit bolonais :* la femme du potier salué maire croit nécessaire d'avoir un bichon pour recevoir les visites de félicitation. — *Une nuit à Roeskilde*, vaudeville en un acte de H. C. Andersen, d'après *Une Chambre à deux lits* de Warin et Lefèvre. — *M. Rosenkilde :* Adolf Rosenkilde, acteur danois attaché au Théâtre de Christiania de 1839 à 1850, et qui venait de rentrer à Copenhague. — *M. Nielsen :* Peter Ludvig Nielsen, acteur danois qui resta cinquante ans attaché au Théâtre de Christiania (1834-84).

238. — Aperçu sommaire de l'histoire de l'Association. — Premier article écrit par Ibsen dans le journal manuscrit de l'Association des Étudiants, n° du 15 février 1851. (V. sur cet article la notice biographique, p. 44). L'Université avait été fondée en 1811, l'Association en 1813.

221. — Du Théâtre de l'Association. — Article écrit dans le *Journal de l'Association des Étudiants*, même numéro que l'article précédent. Le théâtre de l'Association était devenu, depuis 1836, une institution assez régulière. Depuis 1850, surtout, il a donné des comédies composées par des membres de l'Association.

243. — L'Asile de Grönland. — Article écrit pour le *Journal de l'Association des Étudiants*, n° du 1er mars 1851.

La première représentation de *l'Asile de Grönland* avait eu lieu le 27 février 1850, lorsqu'Ibsen était encore à Grimstad, et la pièce avait été fort malmenée dans le numéro du journal de l'Association qui avait suivi.

Elle fut pourtant jouée une seconde fois le 28 février 1851 au profit d'une œuvre. — *Grönland*, quartier populaire à l'est d'Oslo.

Christian Hostrup (1818-1892), pasteur et auteur dramatique danois, dont les « comédies d'étudiants » étaient alors jouées, en Norvège comme en Danemark, sur les théâtres réguliers, et le sont parfois encore. C'est à sa comédie *les Vis-à-vis (Genboerne)* qu'est prise la citation : « ...le pont, par où la vie rejoint l'idée » (p. 247). Hostrup n'a d'ailleurs pas inventé la comédie d'étudiants, il avait été précédé, notamment, par Carl Ploug, mais il en a été l'introducteur en Norvège.

244. — *Idylle dramatique :* c'est ainsi que C. P. Riis avait qualifié sa pièce *Au chalet*, qui est, en réalité, un naïf vaudeville d'étudiants. Le mot « idylle » ne désignait pour lui, évidemment, qu'une certaine nuance sentimentale, tandis que, pour l'esthéticien Ibsen, il ne pouvait avoir qu'une signification technique. Je ne connais pas d'autre ouvrage ainsi qualifié.

249. — *Le Singe*, vaudeville en un acte de Johanne Luise Heiberg, la grande actrice danoise, femme de J. L. Heiberg (1849). — *Les Cousins*, vaudeville en un acte de Henriette Nielsen, écrivain danois (1849).

Le poète d'Aabenraa : Dans *Jakob von Tyboe*, pièce de Holberg, Peer, domestique de Jakob, veut chercher un poète qui écrirait un compliment en vers pour la fête de Lucilia, à qui son maître fait la cour. Un autre laquais lui dit d'aller à Aabenraa (une rue de Copenhague), et de demander « le poète d'Aabenraa ». Un vaudeville portant ce titre, par Anton Ludvig Arnesen (danois) avait déjà paru en 1829.

250. — Le professeur Welhaven. — Article publié sans signature dans *Andhrimner*, n° du 23 mars 1851.

Sisyphus et *Glaukus*, poèmes de Welhaven, où il a symbolisé deux aspects opposés de sa grande polémique contre Wergeland. — *La Consécration de Psyché*, drame mythologique de J. L. Heiberg (1917).

252. — Le Théatre. Le Catogan et l'Épée. — Article publié dans *Andhrimner*, n° du 13 avril 1851, signé I. La pièce de Gutzkow, traduite par Andreas Munch, avait été jouée le 10 mars au Théâtre de Christiania, qui ne jugea pas opportun d'en donner la troisième représentation espérée par Ibsen dans sa note. Elle avait pourtant été jouée pour la première fois à Dresde, après sa publication en 1843, avec un succès sensationnel.

On peut observer que les remarques d'Ibsen sur la différence de la conception du théâtre en Allemagne et en France sont assez mal placées à propos de cette pièce, qui, « de l'aveu de Gutzkow lui-même, est influencée par la littérature de la France, où il vient de faire un séjour, et où Scribe est le grand maître. » (Dresch : *Gutzkow*, p. 354).

Cet article est un bon exemple de l'indépendance de jugement d'Ibsen aussi bien à l'égard de son camarade Botten-Hansen que de son maître J. L. Heiberg. Celui-ci, en effet, trouve Gutzkow réactionnaire, avec la prétention d'être le contraire. Et Botten-Hansen, dans son étude sur « la jeune Allemagne », dit : « Cette pièce est même parvenue jusqu'à nous ; a-t-on bien fait de la donner? c'est une question. Ce qui est sûr, c'est qu'il y manque l'atmosphère historique qu'on est en droit d'exiger d'une pièce dont la matière et les personnages sont pris dans l'histoire » (*Audhrimner*, 3e trim., col. 163). Dans le passage de son article où Ibsen parle d'une observation qu'il a entendue, il paraît répondre à l'objection que Botten-Hansen a dû lui formuler verbalement lors de la représentation, et qu'il a introduite plus tard dans son étude.

Jörgensen, Christian, acteur danois engagé au Théâtre de Christiania dès 1831. — *Madame Rasmussen*, actrice danoise. — *Mlle Gyda Klingenberg*, née à Trondhjem en 1826, avait fait ses débuts comme actrice en 1849, au Théâtre de Christiania, où jusqu'alors aucun acteur ou actrice norvégien n'avait été admis.

261. — Sur la bibliothèque de l'Association. — Article écrit dans le *Journal de l'Association des Étudiants*, avril 1851.

265. — Le Théâtre. — Article publié dans *Andhrimner*, nº du 4 mai 1851, non signé.

Le livret du *Guillaume Tell* de Rossini est d'Hippolyte Bis et de Jouy. — *Rasmussen*, acteur et ténor danois attaché au Théâtre de Christiania depuis 1840. — *Clara Hansen* (plus tard Mme Ursin), actrice et chanteuse danoise engagée en 1850. — L'orthographe *Rütli* appartient à Ibsen. — *La famille Riquebourg*, vaudeville en un acte de Scribe, traduit par J. L. Heiberg. — *Un Secret de Famille :* titre de plusieurs vaudevilles d'alors. Celui-ci est probablement de Mme Ancelot et Decomberousse, ou de Michel Masson, Bourdereau et Alboize. — *Les Pantoufles de Lise*, comédie en un acte de Laurencin, Desvergers et G. Vaez, traduite par C. Hvid. — *Une Chaumière et un Cœur*, comédie en trois actes de Scribe et Al-

phonse, traduite par C. Borgaard. — *Mlle Osenbrock*, la troisième Norvégienne accueillie au Théâtre de Christiania. Elle avait débuté dans le même rôle, au commencement de l'année, sur la « scène nationale » de Bergen, mais ne tarda pas à renoncer au théâtre.

263. — Le Théatre. Un homme blasé. — Article publié dans *Andhrimner*, n° du 11 mai 1851, non signé.

Un homme blasé, vaudeville en deux actes, de Paul Duport.

272. — Faits et Gestes du Storting. — Article publié dans *Andhrimner*, n° du 18 mai 1851, non signé.

Une loi de 1842 avait permis de fixer à volonté le taux de l'intérêt pour les prêts non garantis et remboursables dans un délai maximum de six mois. La gauche, pendant la campagne électorale de 1850, avait beaucoup insisté sur les abus qui en étaient résultés. La loi fut révoquée par le Storting de 1851. La suite de la discussion sur l'abrogation de la loi de 1842 a paru dans le numéro suivant d'*Andhrimner*, mais le compte rendu est de Botten-Hansen.

Sur *Stabell*, v. p. 100. Il est constamment fort malmené dans *Andhrimner*. Seul, Botten-Hansen l'approuve parfois, dans des discussions secondaires.

273. — « *Il ne convient pas à des gens distingués...* » Cette phrase de Stabell a particulièrement choqué Ibsen. Il l'a reproduite dans le numéro suivant d'*Andhrimner* au bas d'une gravure intitulée « Illustration à la discussion de la loi sur les usuriers », et où deux hommes en costume bourgeois ont l'air de s'amuser beaucoup à dépouiller de ses vêtements un malheureux qui crie, sans résister. Cette gravure est celle que l'on peut attribuer à Ibsen avec la plus grande probabilité. La phrase sous la gravure est ainsi modifiée : « Il est indigne de gens distingués de se laisser émouvoir par les cris que pousse la foule au sujet de choses qu'elle ne comprend pas. » C'est encore la même phrase (sauf que la foule est remplacée par « une femme absurde ») qui est publiée par lui trois semaines plus tard (n° du 8 juin), et mise dans la bouche de Severus-Stabell, à la fin du second acte de *Norma*.

A. Th. Harris, préfet, député de gauche, représenté dans *Andhrimner* comme ayant le goût de la précision et de la correction juridique. Très pacifique, il aimait voir tout en beau.

Ce prêtre anglais : C'est la légende du vicaire de Bray, mais placée par Ibsen au seizième siècle, alors que sa chanson la place au dix-septième. En voici le refrain :

But this is law that I'll proclaim
Until my dying day, Sir :
That, whatsoever King shall reign,
I'll be the vicar of Bray, Sir.

274. — *H. L. Bergh*, pasteur, président du *Lagting*, c'est-à-dire de l'une des deux sections en lesquelles se décompose le *Storting* pour l'organisation de son travail. Botten-Hansen lui reconnaît une certaine « conscience oppositionnelle », mais le distingue des « purs démocrates ».

Mossige, propriétaire-cultivateur et prévôt *(lensmand)*, député appartenant à l'aile modérée de l'opposition paysanne.

Sõren Jaabæk (1814-1894), propriétaire-cultivateur, esprit doctrinaire à tendances républicaines, très religieux à la manière rationaliste du dix-huitième siècle, avait le goût des formes et de l'ordre, et était connu comme l'un des plus âpres défenseurs de la politique d'économie. Bien qu'il fût l'un des membres les plus résolus de l'opposition, les rédacteurs d'*Andhrimner* raillaient volontiers son étalage d'un savoir de primaire autodidacte. Vinje, surtout, qui l'avait bien connu et avait rompu avec lui, en parle toujours avec une ironie un peu méprisante.

Johan Sverdrup (1816-1892), avocat, alors député pour la première fois, mais qui s'est acquis rapidement une grande autorité dans l'opposition, et a groupé la gauche pour former, trente ans plus tard, le premier gouvernement complètement parlementaire. Il est un des rares députés dont *Andhrimner* parle toujours avec une grande considération. Botten-Hansen, surtout, loue hautement plusieurs de ses interventions, et paraît pressentir la grandeur de son rôle futur, en notant qu'il est considéré comme le Josué, qui atteindra la terre de liberté, après la course dans le désert menée par Stabell (2e trim., col. 86).

Veseth, propriétaire-cultivateur, député dont *Andhrimner* parle peu, mais assez favorablement. Appartenait à l'opposition.

Ole Gabriel Ueland (1799-1870), propriétaire-cultivateur, chef principal de l'opposition paysanne. Il avait été constamment député depuis 1832. Il était avant tout le défenseur de la Constitution : « Le raide et intraitable conservatisme de Ueland, quand il s'agit de réformes constitu-

tionnelles, est, pensons-nous, déjà ancien et bien connu » (*Krydseren*, nº 112, du 7 mai 1851). *Andhrimner* le raille volontiers pour sa mesquinerie et une certaine étroitesse d'esprit. Vinje, surtout, le traite assez mal, et le considère comme un finaud et un renard. Ibsen est évidemment influencé par le jugement de Vinje, tandis que Botten-Hansen loue parfois Ueland pour son humanité et la clarté de sa pensée.

275. — *Augustinussen*, chantre et instituteur, député dont il n'est jamais question. Membre de l'opposition.

Anton Schweigaard (1808-1870), professeur de droit, principal chef du parti ministériel. *Andhrimner* en parle toujours avec une sorte de respect fortement nuancé d'ironie, à cause de son ton péremptoire. On l'appelle « notre sage Lycurgue » (Botten-Hansen, 2e trim., col. 28). Il s'était réjoui, dans l'une des premières séances de la session, lorsque la situation parlementaire semblait encore assez menaçante pour le gouvernement, de trouver « le Storting maintenant si uni et si cordial », et le compte rendu de Botten-Hansen (1er trim., col. 180) est accompagné à cet endroit d'une caricature, probablement dessinée par Ibsen, où Schweigaard et Markus Thrane se tiennent par le cou.

Motzfeldt, professeur de droit, l'un des chefs du parti ministériel, « la réaction en personne, sous son plus bel aspect » (Botten-Hansen, 1er trim., col. 184). Vinje le trouve méticuleux et verbeux.

Möinichen, préfet, conservateur, snob et maniéré.

F. G. Lerche (1807-1883), notaire, autrefois l'un des amis les plus intimes de Wergeland, l'un des membres les plus fougueux de l'opposition, redouté pour sa parole souvent brutale. *Andhrimner* se moque souvent de son bavardage hors de la question, et Vinje semble ne vouloir pas perdre une occasion de le rabaisser, tandis que Botten-Hansen fait volontiers de lui un éloge amusé, en constatant sa popularité dans les masses et son prestige au Storting.

Thomas Natvig, capitaine de navire, puis chef-pilote, député de Stavanger pour la première fois. Il parlait « en phrases de marin, brèves et énergiques », et sa parole était « comme trempée dans l'écume de la mer salée » (Botten-Hansen, 2e trim., col. 26 et 27). Naïvement, il se laissait convaincre par des arguments successifs, et votait parfois contre ce qu'il avait dit.

276. — Le Théâtre. — Article publié dans *Andhrimner*, nº du 25 mai 1851, non signé.

Emma Dahl, femme de Johan Dahl, Danois établi comme éditeur à Oslo, était chanteuse d'opéra au Théâtre de Christiania depuis 1847. — *Sperati*, maître de chapelle à ce théâtre depuis 1850.

280. — CONTRIBUTION A LA CARACTÉRISTIQUE DE LA RACE PORCINE. — Article publié dans *Andhrimner*, nº du 8 juin 1851, non signé. Une caricature en accompagne le texte.

Hans Holmboe, professeur de lycée, avait eu des velléités oppositionnelles en sa jeunesse, mais, animé d'un esprit de classe que constate Vinje, il était devenu partisan de l'autorité, qui était son dada (Botten-Hansen, 1er trim., col. 203). Le rôle de père noble lui convenait évidemment fort bien.

O. V. Lange, receveur des douanes et député, depuis 1833, des villes de Grimstad et Arendal. Esprit clair et un peu craintif, homme de bon sens, ministériel assez indépendant, si l'on en juge d'après *Andhrimner*, et pourtant classé par le journal ouvrier parmi les ministériels les plus inébranlables (*Arbforblad*, 22-31 mai).

288. — LE THÉATRE. LA MAISON DE LA HOULDRE. — Article publié dans *Andhrimner*, nº du 22 juin 1851, non signé.

La Maison de la Houldre, « pièce nationale en trois actes », comme le portait l'affiche, avait été jouée le 4 juin 1851. L'auteur, Peter Andreas Jensen (1812-1867), était pasteur et avait eu déjà une pièce jouée au Théâtre de Christiania. — La Houldre, dans le folk-lore norvégien, est un esprit « souterrain » que l'on rencontre dans les bois. Elle a l'aspect d'une belle fille, mais ne peut dissimuler sa longue queue. Elle séduit les pâtres et les entraîne dans une montagne rocheuse qui se referme sur eux. Parfois, pourtant, un pâtre l'épouse, et elle peut devenir une chrétienne, et une excellente femme.

288. — *Pour la Norvège, terre nourricière de héros!* poème de Johan Nordal Brun (1771).

290. — FAITS ET GESTES DU STORTING. — Article publié sans signature dans *Andhrimner*, nº du 29 juin 1851, c'est-à-dire au moment où le second Congrès ouvrier, qu'on appelait « le petit parlement », était réuni (V. la notice biographique, p. 104).

Höegh, médecin. C'est, je crois, la seule fois qu'*Andhrimner* mentionne ce député ministériel.

Angantyr, l'aîné des douze fils d'Arngrim, le plus fort d'eux tous, qui portait l'épée Tyrfing. « C'était leur habitude, lorsqu'ils étaient au milieu de leurs hommes, d'aller à terre, dès qu'ils sentaient que la fureur guerrière s'emparait d'eux, et de se battre avec des arbres et de grands rochers ; car il leur était arrivé de tuer leurs propres gens et d'en nettoyer leurs navires, quand la fureur guerrière les prenait » (*Hervarar Saga ok Heidreks konungs*, 1847, 2ᵉ éd., p. 5). Le passage paraît indiquer qu'Ibsen connaissait déjà cette collection de sagas, dite de N. M. Petersen, la seule traduction qui existât alors.

Ulrik Stang, contrôleur de l'alcool, menait alors dans *Christiania-Posten* une vive polémique contre Lerche.

294. — NATVIG ET L'IRONIE. — Article publié dans *Andhrimner*, nᵒ du 8 juin 1851, sans signature. L'article précède immédiatement *Norma*.

Des faits qui ne sont pas à la Lerche. — « Il est spirituel et en prend à son aise avec les faits ; il en apporte, certes, et en foule si débordante qu'on dirait un semeur qui répand non à la main, mais à plein sac ; seulement, il faut y voir de près » (Vinje, 2ᵉ trim., col. 95). Lorsque, en 1856, Lerche fut de nouveau élu député, Vinje lui consacra un article humoristique, où il dit que L. avait rendu le concept de « fait positif » équivalent à mensonge, et fait du mensonge l'un des beaux-arts (*Eft. Skr.*, III, p. 352). L'article de 1856, évidemment fondé sur les souvenirs de 1851, montre Ibsen plus rapproché, par goût de la blague, de Vinje que de Botten-Hansen.

295. — *Un homme de conviction.* — Député qui prétend se former une opinion, sur chaque affaire, sans tenir compte des partis.

Li. — Député de l'opposition.

Halvor Skjerkholdt, propriétaire-cultivateur, député du département de Nedenæs, où se trouve Grimstad. Il parlait fort mal, et généralement lisait ses discours, en sorte que ses arguments étaient parfois détruits avant qu'il les formulât à voix haute. Lerche se moquait de lui en plein Storting (2ᵉ tr., col. 88), membre de l'opposition.

296. — *Aars*, pasteur, député du Finmark, ministériel.

Les ministres n'avaient pas le droit d'entrer dans la salle du Storting, et la question de leur admission avait été discutée trois semaines plus tôt (compte rendu par Botten-Hansen).

Schydtz, député ministériel intransigeant.

298. — Articles bon marché. — Article publié dans *Andhrimner*, même numéro que le précédent, non signé.

L'avoué Rasch, comme l'avait indiqué Vinje dans son compte rendu de la semaine précédente, avait été remplacé par son suppléant, qui s'appelait Dahler. Il s'agit donc d'un simple calembour. Cet article et le suivant paraissent avoir été écrits parce qu'il fallait « boucler » le numéro.

299. — Deux propositions. — Article publié dans *Andhrimner*, même numéro que les deux précédents, non signé. Il est accompagné d'une caricature.

Hoelstad. — Le journal ouvrier distingue, parmi les députés qui composent « l'opposition de S. M. », ceux qui sont « conscients », comme Stabell, et les « inconscients ». Hoelstad est rangé parmi ceux-ci (*Arb-forblad*, 22-31 mai).

300. — La presse servile du pays frère. — Article publié dans *Andhrimner*, nº du 13 juillet 1851, non signé.

Stærkodder, V. tome I, p. 389. — *Peer Soelvold*, journaliste norvégien (1799-1847) qui avait fondé (en 1831) un journal où il attaquait la classe bureaucratique, souvent au moyen de dénonciations personnelles, en sorte qu'il avait soulevé une vive indignation.

303. — La Saga du Storting. — Article publié dans *Andhrimner*, nº du 27 juillet 1851, non signé.

Tönnesen, membre « inconscient » de « l'opposition de S. M. ».

304. — *Hagerup et Rosenqvist*, membres « conscients » de cette apparente opposition.

305. — *L'affaire Olsen :* le député de Porsgrund, Thorvald Olsen, du groupe de Sverdrup, avait été convoqué par la police pour être interrogé sur l'agitation ouvrière, et avait refusé de se rendre à cette convocation, qu'il estimait contraire à la dignité du Storting. Une motion à ce sujet venait d'être rejetée le 23 juillet.

306. — La guerre du Chapelier a Ringerike. — Article publié dans *Andhrimner*, nº du 3 août 1851, non signé.

Le chapelier Halsten Knudsen, à la suite d'un interrogatoire dans l'hôtel Glatved, fut arrêté le 22 juillet, et sortit sous la conduite du prévôt et de deux agents. Il fut délivré par la foule qui comptait 30 à 50 hommes.

plus des femmes et des enfants, et rentra chez lui. Le prévôt vint l'y chercher, et après un discours, obtint l'aide de quelques personnes survenues, et réussit à l'arrêter de nouveau. Mais sur le pont du bras principal de l'Aa, la foule le délivra encore, et le soir il quitta Hõnefos pour se réfugier plus haut dans la vallée. Des troupes furent alors demandées à Kristiania. Le 26 juillet, Knudsen, ayant ameuté les gens de la vallée, revint vers Hönefos accompagné d'une foule plus nombreuse, mais lorsque l'on sut que des forces d'infanterie, de cavalerie, et même des canons étaient arrivés, le courage tomba, les émeutiers se dispersèrent, et le 28 juillet Knudsen se livra lui-même à la police. On avait arrêté la veille l'instituteur Ingebret Semmen, et le *husmand* Tytaasen fut pris deux jours plus tard.

309. — « *La fraction* » et les *fractionnistes :* députés du groupe de Sverdrup.

310. — *La campagne de Skaane :* allusion au rassemblement de troupes suédoises et norvégiennes dans l'ancienne province de Skaane ou Scanie, en 1848, pendant la guerre dano-allemande.

311. — *Les Ecossais dans le Gudbrandsdal.* — Un corps de troupes écossaises, enrôlées par Gustave Adolphe, ne pouvant aborder directement en Suède à cause des croiseurs danois, aborda en Norvège, sous le commandement du colonel Sinclair, en 1612, et parvint dans la grande vallée du Gudbrandsdal, où il fut massacré jusqu'au dernier homme par les paysans. Un poème très connu de E. Storm (dix-huitième siècle) célèbre cette histoire, et a été reproduit par Henrik Wergeland dans *la Mort de Sinclar,* l'une de ses premières œuvres. C'est à ce poème qu'est empruntée la strophe citée par Ibsen.

314. — *On vit le porte-enseigne...* — Citation de l'épopée satirique de L. Holberg, livre VI, deuxième chant, au moment où Peder Paars, qui allait être condamné, est mené en triomphe par la ville.

315. — La Saga du Storting. — Article publié par *Andhrimner,* n° du 10 août 1851, non signé.

Le directeur de pénitencier dont il est question dans cet article, Paul Magnus Norum, avait été nommé le 26 mai 1849, parce qu'il « avait magnifiquement trouvé sa vocation », dit la proposition officielle, mais n'occupait son poste que depuis un an, à la suite d'un voyage d'études en France et en Angleterre.

317. — *Skaar*, membre « inconscient » de « l'opposition de S. M. ». — *Fauchald*, membre « conscient » de cette opposition. — *Valstad*, membre de l'opposition proprement dite. — *Borch*, l'un des plus modérés de l'opposition proprement dite.

319. — La Saga du Storting. — Article publié par *Andhrimner*, n° du 17 août, non signé.

Le palais du Storting. — Le projet pour la construction d'un Storting fut repoussé, et les plans de l'architecte Schirmer abandonnés. Le palais du Storting a été construit plus tard, au même endroit, sur les plans d'un nouvel architecte, Langlet.

Aall, préfet, député qui ne bavarde pas inutilement, mais se prononce d'une parole nette et claire mieux que personne au Storting, dit Botten-Hansen (2e trim., col. 145). Ministériel intransigeant.

321. — *Le pénitencier :* il en a été question dans l'article précédent. — *Oscarshall*, château royal qui fut achevé l'année suivante, dans la presqu'île de Bygdö. — *L'Université* nouvelle fut achevée en 1853.

323. — *La question des mines d'argent.* — L'affaire Sexe avait été l'un des incidents exploités par l'opposition avant la réunion du Storting de 1851. Vinje en avait parlé plusieurs fois dans les premiers numéros d'*Andhrimner*. Le directeur des mines domaniales de Kongsberg, Sjur Sexe, gêné par le conseil de direction dont les pouvoirs étaient excessifs, s'était plaint au ministre des erreurs commises, et avait publié ses critiques, après quoi il avait été renvoyé en décembre 1850. Le Storting, dans l'une de ses premières séances, vota quand même son traitement. Sexe était fils de cultivateur, s'était formé lui-même, avait passé son baccalauréat à 26 ans, et a fini par être professeur à l'Université.

325. — *Holst*, membre de l'opposition proprement dite.

329. — La Saga du Storting. La législation sur les husmænd. — Article publié dans *Andhrimner*, n° du 31 août, non signé.

Odelsting, l'une des deux sections en lesquelles se décompose le Storting pour l'organisation de son travail.

Georg Harbitz, pasteur, ami décidé du parti paysan, libéral, avait un caractère ferme et de l'influence *(Illustreret Nyhedsblad*, n° 3).

Ejlert Sundt (1817-1875), après avoir fait des études théologiques, s'était mis à étudier, au moyen de minutieuses enquêtes, la vie des classes populaires les plus misérables, et particulièrement des *Tatere* (bohémiens),

sur lesquels il avait publié un volume très intéressant en 1850. Il demandait une subvention qui lui permît de poursuivre ses enquêtes, et elle lui fut votée le 24 septembre. Il les étendit, d'ailleurs, à la vie de toutes les classes misérables. Ibsen connaissait personnellement E. Sundt, qui fréquentait la « Société littéraire ».

Arneberg, membre « inconscient » de « l'opposition de S. M. ».

Baggerud, membre de l'opposition proprement dite.

333. — Norma. — Publié dans *Andhrimner*, nº des 1er et 8 juin 1851, sans signature. Voir la notice spéciale, p. 335.

349. — *Jens Schydtz*, préfet, député de Bergen, parlait souvent, et volontiers sur les questions de règlement (*Arbforblad*, 1851, nº 23). Il était le Morphée du Storting (Vinje, *Andhrimner*, 2e trim., col. 155). Il faisait le vide dans la salle et ralliait tout le monde contre lui (Botten-Hansen, *ibid.*, 2e trim., col. 4).

J. C. C. Parnemann, courtier, député de Brevig (près de Skien). Il bégayait, et ne craignait pas de se contredire (*Arbforblad*, 1851, nº 23).

350. — « *Qu'il faut deviner plutôt que comprendre...* » — Je ne sais où se trouve ce texte qu'Ibsen attribue à J. L. Heiberg.

351. — « *Jusqu'à nouvel ordre.* » — Le 26 avril, la session du Storting avait été prorogée « jusqu'à nouvel ordre ». Il fallait, en effet, une autorisation royale pour que le Storting pût siéger plus de trois mois. Et ensuite, il appartenait au roi de prononcer la clôture.

353. — « *L'œuvre de liberté,* » c'est-à-dire la Constitution. Le Danois P. L. Möller a écrit dans ses « Esquisses de Norvège » : « ...Dans les montagnes, on trouve encore beaucoup de paganisme. En outre, on rencontre fréquemment une sorte de fétichistes qui adorent quelques phrases appelées Constitution, et que tout cultivateur a chez lui, accrochées à son mur. » (*Gæa*, 1846, p. 256).

354. — « *Car les monts de Norvège...* », allusion à un célèbre poème patriotique de 1822, par Simon O. Wolff, qui affirmait, dans sa dernière strophe :

Ses montagnes, quand la terre s'ébranlerait,
ne pourraient être abattues par l'orage.

Comme on trouvait cela un peu excessif, l'auteur avait modifié le premier vers :

Ses montagnes, quand la terre branlerait un peu, etc.

356. — *S. T.*, ou *Salvo Titulo*, formule de politesse, employée surtout en style administratif pour abréger la suscription d'une lettre, en s'excusant de ne pas énoncer tous les titres de la personne à qui on l'adressait.

Entre nous soit dit : en allemand dans le texte, *unter uns gesagt.*

361. — ...*Qui crient à propos de choses qu'elles ne comprennent pas* souvenir d'une phrase de Stabell (V. la notice pour *Norma*).

362. — *La Maison de la Houldre*, V. la critique de cette pièce, p. 288.

363. — *Elle arrive, possédée d'une fureur guerrière.* — Exactement : d'une fureur de *bersærk*, à la façon des guerriers d'autrefois.

Notre sage Lycurgue. — L'expression désigne Schweigaard, et la phrase citée avait été notée par Botten-Hansen dans son compte rendu (1er trim., col. 181).

Mes trois daler par jour. — Les députés recevaient 3 daler par jour (environ 17 francs) pendant la durée de la session.

361. — Le Tertre du Guerrier.

400. — *Jette*, nom générique des géants de la mythologie scandinave, ennemis des Ases.

405. — *La Disa de Folkvang*, c'est-à-dire Freia, dont Folkvang était le domaine. *Disa* veut dire « déesse ».

416. — *Drapa*, poème en l'honneur d'un mort.

422. — *La race d'Askur :* les hommes, — les premiers ayant été créés de deux arbres, Ask et Embla, par les dieux.

428. — *Thing*, assemblée des *bönder.*

429. — *Bretland*, Angleterre. — *Blaaland*, Afrique.

434. — *Mjœlnir*, marteau de Thor, qui produit le tonnerre.

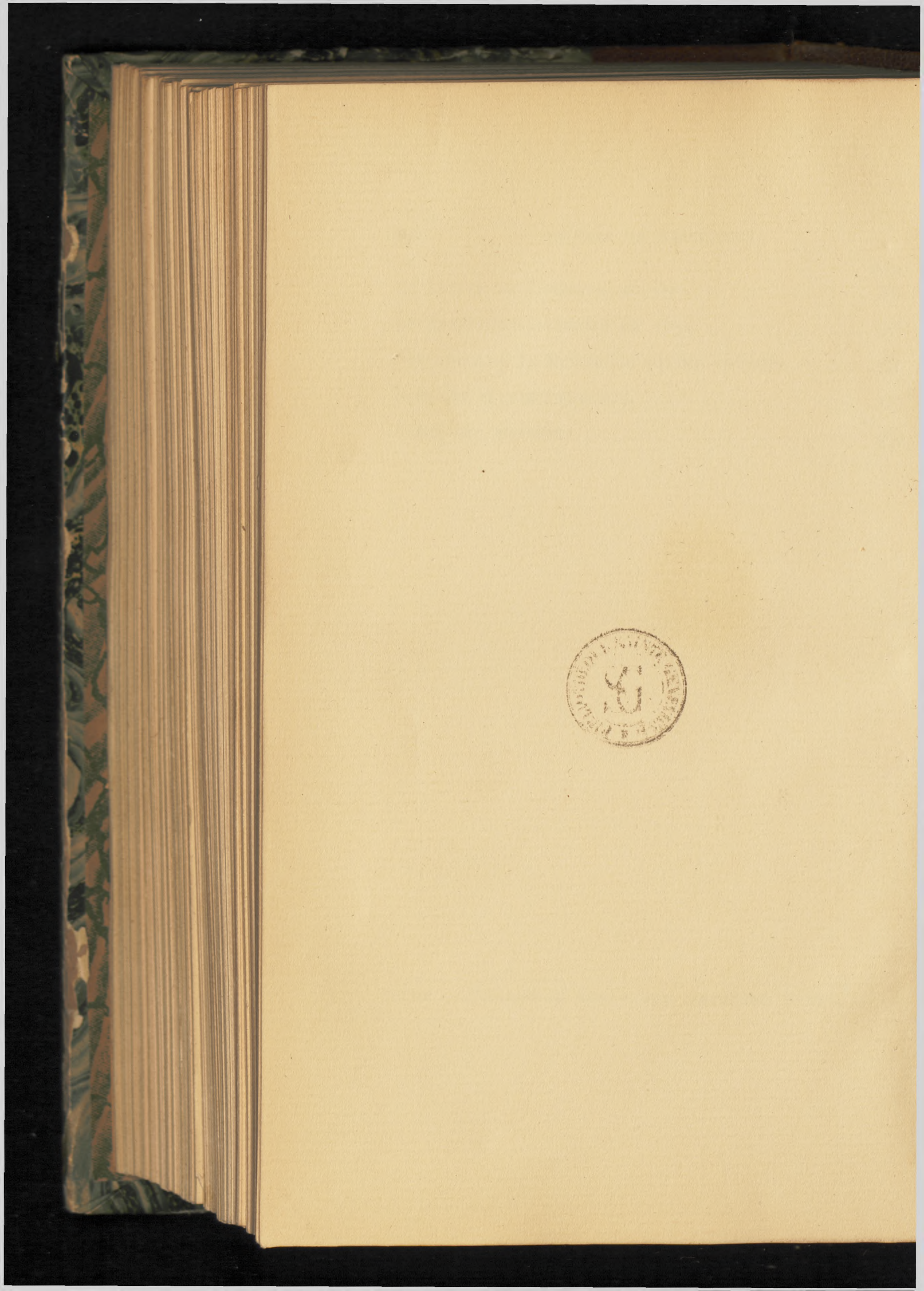
TABLE DES MATIÈRES

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Poèmes

Proses

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1930. 39741.



ŒUVRES COMPLÈTES D'IBSEN

Tome I. *INTRODUCTION.*
Œuvres de Grimstad (1847-1850).
Notice biographique.
Poèmes.
Prose.
Catilina.

Tome II. **Œuvres de Kristiania (avril 1850-octobre 1851).**
Notice biographique.
Poèmes.
Proses.
Le Tertre du guerrier (1850).

Tome III. **Œuvres de Bergen (1851-1857).**
Notice biographique.
Poèmes.
Prose.
La Nuit de la Saint-Jean (1852).
Dame Inger d'Œstraat (1853).

Tome IV. **Œuvres de Bergen** *(suite).*
La Fête à Solhaug (1855).
Olaf Liljekrans (1856).
Les Guerriers à Helgeland.

Tome V. **Œuvres de Kristiania, second séjour (1857-1864).**
Notice biographique.
Poèmes.
Proses.

Tome VI. **Œuvres de Kristiania, second séjour** *(suite).*
La Comédie de l'amour (1861).
Les Prétendants à la couronne (1863).

Tome VII. **Brand (1865).**
Tome VIII. **Peer Gynt (1867).**
Tome IX. **L'Union des Jeunes (1869).**
Poèmes.
Tome X. **Empereur et Galiléen (1873).**
Tome XI. **Poèmes.**
Discours.
Les Soutiens de la Société (1877).
Maison de poupée (1879).
Tome XII. **Les Revenants (1881).**
Un Ennemi du peuple (1882).
Tome XIII. **Le Canard sauvage (1884).**
Rosmersholm (1886).
Tome XIV. **La Dame de la mer (1888).**
Hedda Gabler (1890).
Tome XV. **Le Constructeur Solness (1892).**
Le petit Eyolf (1894).
Tome XVI. **John Gabriel Borkman (1896).**
Quand nous nous réveillerons d'entre les morts (1899).
Proses.
Tables.

PARIS (FRANCE). — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1930. 39741.



